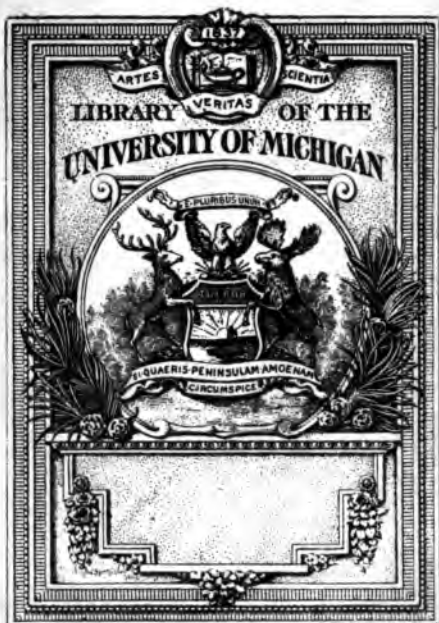

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LES
ÉCRIVAINS MODERNES
DE LA FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Les Écrivains célèbres de la France ou biographie des écrivains français, depuis l'origine de la langue jusqu'au XIXe siècle, à l'usage des écoles et des maisons d'éducations, 528 p. in-12, broché.......................... 3 50

LES

ÉCRIVAINS MODERNES

DE LA FRANCE

OU

BIOGRAPHIE DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS

DEPUIS LE PREMIER EMPIRE JUSQU'A NOS JOURS

AVEC UNE ANALYSE, UNE APPRÉCIATION ET DES CITATIONS DE LEURS CHEFS-D'ŒUVRE

Ouvrage destiné à faire suite aux *ÉCRIVAINS CÉLÈBRES*

A L'USAGE

Des Établissements d'instruction publique

PAR

D. BONNEFON



SECONDE ÉDITION

Entièrement refondue

PARIS

SANDOZ & FISCHBACHER, libraires, 33, rue des Saints-Pères.

SUISSE : SANDOZ, libraire à Neuchatel.

1880

OUVRAGES CONSULTÉS :

VAPEREAU : *Dictionnaire des Contemporains.*

VAPEREAU : *Dictionnaire des Littératures.*

LAROUSSE : *Grand Dictionnaire universel.*

DEMOGEOT : *Histoire de la littérature française.*

J. BART : *Histoire de la littérature française.*

Alfred NETTEMENT : *Histoire de la littérature française sous la Restauration et sous le Gouvernement de juillet.*

CORMENIN : *Les Orateurs parlementaires.*

ST-MARC GIRARDIN : *Cours de littérature dramatique.*

NISARD : *Histoire de la littérature française.*

VILLEMAIN : *Cours de littérature française.*

SAINTE-BEUVE : *Portraits contemporains, Causeries du lundi, Nouveaux lundis.*

VINET : *Études sur la littérature au XIXe siècle.*

Colonel STAAFF : *La littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours.*

LES

ÉCRIVAINS MODERNES

DE LA FRANCE

PREMIÈRE PÉRIODE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LE PREMIER EMPIRE

INTRODUCTION

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Le mouvement littéraire en France pendant le dix-neuvième siècle peut se diviser en quatre périodes distinctes, correspondant aux différents régimes qui ont gouverné notre pays depuis la Révolution :

1° Le Consulat et l'Empire (1799-1815) ;
2° La Restauration (1815-1830);
3° Le gouvernement de Juillet (1830-1848);
4° Le second Empire (1848-1872).

Il est d'usage d'attacher peu d'importance à la littérature du premier Empire. Le despotisme de Napoléon nuisit aux lettres qu'il voulait protéger; de là le peu d'originalité et de fécondité vigoureuse qui caractérise dans son ensemble la littérature de cette période.

Néanmoins, ne soyons pas trop sévères; une simple nomenclature nous donnera une idée de la valeur relative du mouvement littéraire de l'Empire.

La *poésie* ne manque ni de charme, ni de grandeur. Si Le Brun a déposé sa lyre, Delille fait admirer encore la brillante fécondité de son imagination.

Les succès et l'esprit du temps avaient encouragé la traduction en vers et la *poésie didactique*. Celle-ci s'honore de Fontanes, d'Esménard, de Michaud, de Legouvé, de Berchoux.

Les épîtres de M.-J. Chénier et les piquantes narrations d'Andrieux sont de cette même époque.

L'*élégie* reçoit de Millevoye un caractère nouveau et des couleurs variées, et la *poésie lyrique,* en général, trouve de gracieux interprêtes dans Chênedollé, Parny, Désaugiers.

Arnault, Ginguené, Le Bailly, Stassart, marquent leur place parmi les meilleurs *fabulistes.*

La *tragédie,* trop assujettie à d'anciennes traditions, n'est pourtant ni stérile, ni sans honneur, sous la plume de Ducis, de Raynouard, de M.-J. Chénier, de Jouy, de Lemercier.

La *comédie,* ramenée par Andrieux et Collin d'Harleville au caractère de vérité franche que lui avait enlevée la manie analytique du dix-huitième siècle, trouve, à côté de ces deux habiles poëtes, d'autres soutiens encore : il suffit de nommer Picart, Étienne, Duval. On ne doit pas négliger de remarquer que la comédie de ce temps est plus décente et plus morale qu'elle ne l'avait été à aucune autre époque.

L'*histoire* souffre beaucoup du despotisme de l'empereur. Néanmoins, Lacretelle raconte, avec une élégance animée, l'histoire du seizième siècle, celle du dix-huitième et les annales de la Révolution. M. de Sismondi jette de bonne heure, par d'importants travaux, les fondements de sa grande réputation d'historien. Michaud prépare, avec une laborieuse patience, un historien aux guerres saintes du moyen âge.

La *science* nous donne de grands écrivains dans la personne de Cabanis, de Cuvier, de Laplace, de Lacépède, de Volney.

Dans le champ de la *philosophie* et de la *morale* nous devons nommer l'abbé de Frayssinous qui ouvre ses fameuses conférences. M. de Bonald lance des éclairs très-vifs sur le mystère de la société. Étranger à la France, vivant loin d'elle, mais les yeux tournés vers elle, Joseph de Maistre la contraint à le placer parmi ses plus habiles écrivains et au nombre des agitateurs de la pensée publique. Disciples de Condillac, mais cherchant plus haut leurs inspi-

rations, de Gérando écrit l'histoire de la philosophie, La Romiguière sonde les éternels problèmes de l'esprit humain, Destutt de Tracy applique les doctrines de son maître, dans un style clair et avec une sévère précision.

Les concours d'*éloquence académique* redisent souvent les noms de Victorin Fabre, par qui furent célébrés Corneille, Boileau, La Bruyère, le dix-huitième siècle, et qu'une retraite prématurée enleva à la gloire.

La *critique littéraire* ne craint pas l'oubli avec les œuvres de Ginguené, de Dussault et du terrible Geoffroy.

Le *roman* s'enrichit des ouvrages célèbres de mesdames de Genlis, Cottin, de Flahaut (Souza), surpassés par deux ou trois opuscules de Xavier de Maistre.

Enfin, se portant en avant de la littérature contemporaine, Chateaubriand, par un retour poétique vers le passé, Mme de Staël, par un élan plein d'enthousiasme vers l'avenir, créent, le premier, un monde d'images, la seconde, un monde d'idées (Vinet).

CHAPITRE PREMIER

LA POÉSIE DIDACTIQUE ET DESCRIPTIVE SOUS LE PREMIER EMPIRE.

Fontanes. — Esménard. — Michaud. — Chènedollé. — J.-B. Legouvé. Berchoux.

La poésie didactique et descriptive fut cultivée avec plus ou moins de succès sous le premier empire. Napoléon lui prodigua les plus grands encouragements, parce que ce genre de poésie ne portait aucun ombrage, ni à sa personne, ni à son pouvoir.

Louis de Fontanes (1757-1821), naquit à Niort, d'une famille ancienne, mais que les malheurs du temps et les persécutions religieuses avaient fait déchoir. Ses

parents, autrefois établis dans les Cévennes (comté d'Alais), y avaient possédé le fief des Apennès dont le nom leur était resté (Fontanes des Apennès). Mais à l'époque où naquit le poète, ce n'était plus là que des souvenirs. Sa famille, comme protestante, ne vivait, depuis la révocation de l'édit de Nantes, que d'une vie précaire, errante et presque clandestine. Son grand-père, son père même étaient protestants; il ne le fut pas. Sa mère, catholique, avait, en se mariant, exigé que ses fils ou filles entrassent dans la communion dominante.

Les premières années de cet enfant à l'imagination tendre et sensible furent très-pénibles. Son frère aîné avait étudié au collége des Pères de l'Oratoire, à Niort, mais lui, le second, sans doute à cause de la gêne domestique, fut confié d'abord à un simple curé de village. Le prêtre, au lieu de tirer parti de cette jeune âme volontiers heureuse, sembla s'attacher à la remplir de terreurs; il envoyait son élève, à la nuit close, seul, faire ses dévotions à l'église; il fallait traverser le cimetière : c'étaient des transes mortelles. Le curé ajoutait à cette éducation les duretés physiques. Un jour, poussé à bout, le pauvre enfant s'échappa pour s'aller faire mousse à La Rochelle; on le rattrapa et on le plaça à Niort, dans l'institution où son frère achevait ses études. Celui-ci, poète lui-même, dans leurs promenades aux environs de la ville, l'initiait déjà au jeu de la muse.

Ses études terminées, Fontanes, qui venait de perdre son frère chéri, puis son père et sa mère, vint à Paris chercher le moyen de se faire un nom et de se créer des ressources dans le monde littéraire. « Il aimait à raconter, dit Sainte-Beuve, à qui nous empruntons

ces détails biographiques, qu'à la seconde année de ce séjour, se promenant avec Ducis, ils rencontrèrent Jean-Jacques Rousseau, bien près alors de sa fin. Ducis, qui le connaissait, l'aborda, et, avec une franchise cordiale, réussissant à l'apprivoiser, le décida à entrer chez un restaurateur. Après le repas, il lui récita quelques vers de son *Œdipe chez Admète,* qui transportèrent d'admiration le philosophe qui, sautant au cou de Ducis, s'écria de sa voix caverneuse : « Ducis, je vous aime. » Fontanes, témoin muet et modeste de la scène, en la racontant après des années, croyait encore entendre l'exclamation solennelle. Il ne vit Voltaire que de loin, couronné à la représentation d'*Irène,* mais il n'eut pas le temps de lui être présenté. Il fréquenta beaucoup d'Alembert et les gens de lettres à la mode, Barthe, Rivarol; il dînait chaque semaine chez le chevalier de Langeac, son ami, qui les réunissait. »

De 1780 à 1792, Fontanes publia les poèmes descriptifs qui ont fait sa réputation. La traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme,* de Pope (1), parut pour la première fois en 1783 et valut à l'auteur des articles élogieux de La Harpe et de Marmontel, qui n'hésitèrent pas à le mettre à côté de Delille comme poète et à lui assigner dans la presse un des rangs les plus distingués à cause de la préface de cet ouvrage. La traduction de l'*Essai sur l'Homme* fut suivie de quelques poèmes de peu d'étendue, parmi lesquels on distingue la *Maison rustique* (2), la *Chartreuse,* le *Jour des*

(1) Célèbre poète anglais, né en 1688, mort en 1744.

(2) Dans la langue du dix-huitième siècle, maison rustique était synonyme de ferme. C'était un de ces termes relevés par lesquels les écrivains croyaient ennoblir les choses par trop roturières.

Morts, imité de Gray (1), et l'*Essai sur l'Astronomie.*

Fontanes était au comble de la gloire littéraire au moment où éclata la Révolution. Il partagea avec presque toute la France le premier mouvement et les espérances de 89; on a même un chant de lui sur la fête de la Fédération en 90 (2). Néanmoins, sa modération d'esprit le garda d'un enthousiasme excessif. Il venait de contracter un riche mariage à Lyon, quand le siége de cette ville faillit lui être funeste (3). Mme de Fontanes accoucha de son premier enfant dans une grange, au moment où elle fuyait les horreurs de l'incendie. Les bombes des assiégeants tombaient souvent près du berceau, que le père dut plus d'une fois changer de place. Il revint à Paris en 93 pour y vivre oublié; c'est là que les députés de Lyon, chargés de dénoncer à la Convention les horreurs de Collot-d'Herbois et de Fouché, vinrent lui demander d'écrire leur discours. Il l'écrivit. L'effet sur la Convention fut grand; Collot-d'Herbois accourut de Lyon et se justifia. On mit en arrestation les envoyés lyonnais, et Fontanes dut quitter Paris et passer le reste de la Terreur près de Livry et aux Andelys, en Normandie.

Lorsqu'il put reparaître sans danger, il fut nommé membre de l'Institut national et professeur de belles-

---

(1) Poète anglais, né en 1716, mort en 1771.

(2) On désigne sous ce nom la fête qui fut célébrée au Champ-de-Mars de Paris, le 14 juillet 1790, en mémoire du premier anniversaire de la prise de la Bastille.

(3) La ville de Lyon, s'étant révoltée contre la Convention, eut à subir un siége terrible, dont le résultat fut la destruction presque entière de la ville; elle fut ensuite décimée par les commissaires de la Convention, Collot-d'Herbois, Couthon, Fouché.

lettres à l'École centrale. Mais une lettre par trop admirative, adressée au général Bonaparte, en 1797, fit inscrire son nom sur la liste de proscription du 18 fructidor (1) par le Directoire. Laissant Mme Fontanes à Paris, il passa en Angleterre, où il retrouva M. de Chateaubriand qu'il avait déjà connu en 89. Fontanes eut le mérite de deviner le génie du jeune homme. Quand quelques émigrés paraissaient douter du talent du jeune officier breton, tout rêveur et sauvage, Fontanes leur disait : « Laissez, messieurs, patience! il nous passera tous. » Et à son ami, il répétait : « Faites-vous illustre. » Dans les longues promenades qu'ils faisaient ensemble sur les bords de la Tamise, ils conversaient sur les lettres, la politique et les arts. Fontanes écoutait avec admiration les fragments que le jeune écrivain lui récitait de *René*, d'*Atala*, des *Natchez;* il lui donnait des conseils et lui faisait refaire le manuscrit du *Génie du Christianisme.*

Fontanes charmait les loisirs de l'exil par la composition d'une épopée, la *Grèce sauvée,* dont il ne nous a donné que des fragments. Il quitta l'Angleterre pour Amsterdam, revint à Hambourg, séjourna à Francfort

(1) On nomme ainsi un fameux coup d'État exécuté le 18 fructidor an V (4 septembre 1797), par la majorité du Directoire, composée de Barras, Larevillère-Lepaux et Rewbell, contre les deux autres directeurs, Barthélemy et Carnot, et contre ceux des membres du Conseil des Cinq-Cents et du Conseil des Anciens qu'on accusait d'être favorables à la royauté. Les résultats de cette révolution furent la condamnation à la déportation des deux directeurs, de onze membres du Conseil des Anciens et de quarante-deux membres du Conseil des Cinq-Cents.

sur-le-Mein. Mais privé de livres, il essaya vainement de chasser le mal du pays en travaillant à corps perdu à son ouvrage. « Ne me laissez pas en Allemagne, écrivait-il à sa femme, un coin et des livres en France ! Je ne veux que terminer dans une cave, au milieu des livres nécessaires, mon poème commencé. Quand il sera fini, ils me fusilleront, si tel est leur bon plaisir. »

Le 18 brumaire (1) trouva Fontanes déjà rentré en France. Il écrivit au premier Consul une lettre qui rappelait celle de 1797, cause de son exil. Bonaparte le raya aussitôt de la liste de proscription et, un mois après, le chargea de prononcer l'éloge funèbre de Washington aux Invalides (9 février 1800). Cette noble harangue, composée en trente-six heures, ouvrait pour ainsi dire le siècle sous de favorables auspices et commençait la seconde moitié de la carrière de Fontanes.

A peine le poète eut-il recouvré sa liberté et son indépendance, qu'il prit la plume du critique et dirigea ses premières attaques contre une femme illustre, Mme de Staël, ennemie de Napoléon. La polémique de Fontanes contre le livre de la *Littérature* de Mme de Staël, fut aussi sévère qu'injuste. Il eut la main plus heureuse en faisant connaître au public *Atala,* fragment du *Génie du Christianisme* qui allait paraître.

Fontanes fut une recrue précieuse pour la politique du premier Consul. Élu membre du Corps législatif en 1802, inscrit sur la liste des cinq candidats choisis par Bonaparte en 1804, Fontanes, dont les idées mo-

---

(1) Journée mémorable dans laquelle Bonaparte renversa le Directoire et forma avec Siéyès et Roger-Ducos, un nouveau gouvernement sous le nom de *Consulat provisoire* (9 novembre 1799).

narchiques et les tendances religieuses étaient connues, représentait cette force royaliste et religieuse, que le chef du nouveau pouvoir cherchait à équilibrer avec la force révolutionnaire et philosophique, de manière à se servir de toutes deux et à se défendre de l'une par l'autre. On a souvent reproché à Fontanes, non sans raison, les discours adulateurs qu'il adressa à l'Empereur, comme président du Sénat. Il sut néanmoins, dans quelques graves circonstances, conserver une réserve hardie. Déjà, tout au début, il n'hésita pas à blâmer la mort du duc d'Enghien (1).

Nommé par Napoléon grand-maître de l'Université, en 1808, Fontanes profita de son influence pour faire entrer dans le conseil universitaire le plus d'hommes chrétiens et monarchiques qu'il put : M. de Bonald, M. de Beausset, évêque d'Alais, Joubert, ami et conseiller littéraire de Chateaubriand, l'abbé de Frayssenous, M. de Sèze, frère du défenseur de Louis XVI. D'un autre côté, pour contrebalancer cette influence cléricale, l'Empereur nomma Fourcroy (2), directeur

---

(1) Le duc d'Enghien avait suivi le prince de Condé, son grand-père, dans l'émigration. L'armée de Condé ayant été licenciée en 1801, le duc d'Enghien se retira à Ettenheim, dans le grand duché de Bade. Soupçonné de conspirer contre le gouvernement français, il fut arrêté dans cette retraite par ordre de Bonaparte, quoiqu'il fût en pays neutre et en pleine paix; conduit presque aussitôt au château de Vincennes, il y fut jugé, condamné et fusillé la nuit même de son arrivée (21 mars 1804).

(2) Fourcroy, chimiste distingué, déploya une grande activité comme directeur de l'instruction publique. On lui doit l'organisation des écoles de médecine de Paris, Montpellier, Strasbourg, ainsi que celles des écoles de droit, d'un grand nombre de lycées et de colléges communaux. Disgrâcié par l'Empereur, il mourut d'apoplexie en 1809.

de l'instruction publique, Arnault et le philosophe Laromiguière, professeurs dans l'Université.

Après avoir joui de tant d'influence sous l'empire, Fontanes fut un des premiers à abandonner Napoléon dans le malheur. La Restauration lui sut gré des faveurs qu'il avait accordées, quand il était au pouvoir, aux partisans de l'ancien régime; Louis XVIII le fit marquis et pair de France.

Les dernières années de Fontanes furent assombries par la mort de son fils, tué en duel. C'est au milieu d'un bal qu'il donnait chez lui, qu'on vint lui apporter le corps de l'infortuné jeune homme. L'agonie dura trois jours. On raconte que pendant la dernière nuit, une jeune fille, vêtue de blanc et couverte d'un voile, s'approcha du mourant et recueillit son dernier soupir. Elle ne parut pas au convoi, mais le lendemain on la retrouva étendue sur la pierre du tombeau; elle était morte. Le malheureux vieillard ne survécut pas longtemps à son fils. Quelques jours après, il mourait frappé d'apoplexie. Il avait soixante-quatre ans.

Essai sur l'Homme, traduction de Pope. — Cet Essai se compose de quatre épitres, où l'on considère l'homme dans ses rapports avec l'univers, l'homme en lui-même, l'homme par rapport à la société. Cette œuvre bien conçue et exécutée avec un vrai talent de poète, manque cependant d'invention et de profondeur.

La Maison rustique, en trois chants (le ***Jardin potager,*** le ***Verger,*** le ***Parc***). — On trouve dans ce poème des morceaux charmants et d'un style remarquablement correct.

La Chartreuse. — La lecture mélodieuse et plaintive de ce poème est capable d'émouvoir jusqu'aux larmes.

Le Jour des morts à la campagne. — Ce poème, l'un des meilleurs de l'auteur, est remarquable par une simplicité solennelle et religieuse. Le vague sentiment de tristesse qu'inspire l'instabilité des

choses humaines, choisi comme thème principal d'une composition élégiaque, était dans le goût de l'époque. « Une mélancolie douce et tendre, dit Palissot (1), une sensibilité qui part de l'âme et qui se communique au lecteur, un style enfin dont la couleur nous a paru parfaitement assortie au sujet, forment le caractère de cette pièce qui est bien véritablement d'un poète, et qui nous a causé en la lisant une émotion qu'aucun ouvrage en vers ne nous avait fait éprouver depuis longtemps. »

Essai sur l'Astronomie. — Dans ce poème, le poète devient plus affirmatif dans sa foi, et semble vouloir protester contre les tendances matérialistes de son siècle. Le style est grave, ferme, soutenu.

ESMÉNARD (1770-1816), naquit dans un bourg des Bouches-du-Rhône. Des voyages maritimes furent les premiers événements de sa vie; le grand spectacle de l'Océan dut laisser des traces profondes dans sa jeune et poétique imagination. Après trois voyages aux îles et sur le continent de l'Amérique, il vint à Paris où il connut Marmontel, qui lui inspira du goût pour la littérature. Forcé de s'exiler après 1792, Esménard visita l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, Constantinople et la Grèce. Il ne rentra en France qu'au 18 brumaire, mais ce fut pour reprendre aussitôt sa vie aventureuse. Il partit pour Saint-Domingue, comme secrétaire du général Leclerc (2), et à peine de retour il suivit à la

(1) Littérateur, né en 1730, qui prit parti contre les philosophes qu'il attaqua sans relâche soit dans ses comédies, soit dans des pamphlets. Il passa obscur le temps de la Révolution et mourut en 1814.

(2) Lié d'amitié avec Bonaparte, Leclerc le suivit en Italie et se distingua aux journées du Mont-Cenis, du Mincio, de Rivoli. Promu au grade de général, il obtint, en 1797, la main de la sœur de Bonaparte, Pauline (depuis princesse de Borghèse). Au 18 brumaire, c'est

Martinique l'amiral Villaret-Joyeuse (1). Il ne se fixa définitivement à Paris qu'en 1805.

Ces longs voyages lui inspirèrent l'idée de son poème sur la *Navigation*. C'est l'histoire complète de la navigation depuis sa naissance jusqu'à ses dernières conquêtes sur l'Océan. Ce poème produisit une grande sensation dans le monde littéraire, car la poésie descriptive était alors en pleine vogue et l'auteur fut classé aussitôt parmi nos bons écrivains. Élève de Delille, Esménard possédait à un haut degré le talent de peindre fidèlement la nature.

Napoléon lui confia d'importantes fonctions, en particulier celle de *censeur*, qui lui attira de violentes iminitiés. Il fut accusé d'avoir, en cette qualité, fait supprimer, en 1810, l'*Allemagne* de madame de Staël, parce qu'on avait refusé de lui acheter à prix d'argent l'autorisation de faire paraître cet ouvrage. Esménard était, paraît-il, très-facile à corrompre. A la suite d'une satire mordante contre l'ambassadeur

---

lui qui, à la tête d'un peloton de grenadiers, chassa de la salle des séances, les membres de l'opposition des Cinq-Cents. En 1802, il fut envoyé à Saint-Domingue pour y soumettre la rebellion de cette colonie et combattit le général noir Toussaint-Louverture; mais au bout de quelques mois son armée fut décimée par la fièvre et il succomba lui-même avant la fin de 1802.

(1) Villaret-Joyeuse s'était déjà distingué aux siéges de Pondichéry dans la guerre de 1777 à 1783. Fait contre-amiral à la Révolution, il perdit la bataille de Brest contre les Anglais (1794). C'est dans cette malheureuse affaire que périt le vaisseau *le Vengeur*. En 1801, Bonaparte lui confia l'expédition de Saint-Domingue. Nommé plus tard capitaine-général de la Martinique, il s'y défendit avec vigueur contre les Anglais et ne se rendit qu'en 1809. Il fut envoyé ensuite comme commandant d'une division militaire à Venise, où il mourut en 1812.

de Russie, Napoléon ordonna au poète de quitter la France. Après un exil de quelques mois en Italie, il avait obtenu la permission de revoir sa patrie, lorsqu'un accident vint brusquement terminer sa vie ; en voulant éviter de tomber dans un précipice, il s'élança de sa voiture et se brisa le crâne contre un rocher. Il mourut des suites de cet accident, à l'âge de quarante-deux ans.

La Navigation (1805). — D'abord en huit chants, ce poème a été réduit à six dans les éditions suivantes. La versification en est généralement soignée, mais on n'y sent pas le moindre enthousiasme poétique ; les figures de rhétorique, l'apostrophe, la prosopopée tiennent lieu de la verve absente. Sans s'astreindre à l'ordre chronologique, l'auteur a choisi dans l'histoire de la navigation les événements les plus importants, ceux qui ont le plus influé sur le progrès de l'art naval, les faits et les tableaux qui sont le plus propres à être embellis par la poésie.

Les fictions d'Esménard ne tiennent à son sujet que d'une manière assez indirecte. Il donne peu de préceptes techniques ; on y trouve cependant la description de la boussole, d'une bataille navale, l'histoire de la marine française, la pêche de la baleine, etc. N'étant sontenu ni par l'enthousiasme pour son sujet, ni par une inspiration réellement poétique, Esménard se contente trop souvent de rimer des lignes de prose. Parmi les parties les plus remarquables du poème, il faut citer la *Prière du soir à bord d'un vaisseau* et la *Pêche de la baleine*.

MICHAUD (1767-1839), naquit à Bourg-en-Bresse, d'une bonne famille qui posséda parmi ses membres un général de l'armée d'Italie. On prétend que ses futures destinées lui furent prédites dès le collége par un de ses professeurs qui lui dit un jour, en le félicitant d'une de ses compositions : « Vous voulez

donc être de l'Académie? » Le jeune homme ne sembla pas d'abord devoir justifier cet heureux augure, car après avoir terminé ses études, il entra, en qualité de commis chez un libraire de Lyon. Les premiers excès de la Révolution le remplirent d'horreur, et il résolut de se rendre à Paris pour se consacrer à la défense de la monarchie. Devenu journaliste, il affronta avec courage les périls et les proscriptions, et vit plus d'une fois la populace furieuse, brûler sur la place publique des exemplaires de son journal. Lui-même dut fuir et se cacher en 1792. Les journées de septembre faillirent lui coûter la vie. Surpris du côté de Chartres, où il s'était réfugié sous le toit d'un ami, il fut arrêté et conduit à Paris entre deux gendarmes. Comme il traversait le Carrousel pour se rendre au tribunal qui devait le juger, son entrain et sa gaîté réussirent si bien auprès de ses gardiens, qu'il se débarrassa d'eux au moyen d'un déjeûner chez un traiteur. On le condamna à mort par contumace, mais ce jugement fut révoqué l'année suivante. Condamné plus tard à la déportation, il prit la fuite et se réfugia dans les montagnes du Jura. C'est là qu'il composa pendant les loisirs de l'exil, son poème *le Printemps d'un proscrit.*

Michaud revint à Paris après le 18 brumaire et se rallia au nouveau régime. Élu membre de l'Institut, il célébra dans ses vers le mariage de l'empereur et la naissance du roi de Rome. Sous la Restauration, il devint censeur des journaux, lecteur du roi et membre de l'Académie française.

On doit à cet écrivain plusieurs ouvrages d'histoire qui sont très-estimés et notamment une *Histoire des Croisades.*

Le Printemps d'un proscrit (1803), poème en six chants. — L'opposition du calme des campagnes et des orages révolutionnaires forme le principal sujet de ce poème. On devine, à la douceur des plaintes de l'auteur, qu'il avait le *mal du pays* et qu'il a ressenti ce qu'il exprime. « L'auteur chante la saison de son exil, le lieu de sa retraite, les vertus de ses hôtes, la paix et la tranquilité dont le sage jouit dans les hameaux, comparées avec le tumulte et le fracas qui règnent toujours dans les villes, et la misère et la terreur qui y régnaient alors. Il anime ses tableaux par des scènes touchantes, il les varie par d'ingénieux contrastes; ainsi, après avoir peint à grands traits la nature fière et sévère telle qu'elle existe sur les montagnes du Jura, les torrents, les cascades, les éclairs, les tempêtes, les rochers noircis par la foudre, l'auteur descend aux plus petits objets de la nature et le tableau qu'il en présente est en même temps plein de grâce et de philosophie. » (Féletz).

Parmi les morceaux les plus remarquables, on cite, outre la description du printemps, en général, le passage où Michaud parle des fleurs et la *fin d'une belle journée de printemps.*

CHÊNEDOLLÉ (1769-1833). Après avoir commencé ses études chez les Cordeliers de Vire, Chênedollé les acheva chez les Oratoriens de Juilly. Il émigra à l'époque de la Révolution, en 1795, fit deux campagnes dans l'armée des princes et résida successivement en Hollande et en Allemagne, où il se lia intimement avec Klopstock, le célèbre auteur de la *Messiade*. De retour en France, il vécut dans le cercle de Fontanes et de Chateaubriand, dont il se plaisait à mettre en vers les plus belles pages. Aussi l'auteur des *Martyrs* disait-il de lui : « Il va à la maraude dans mes œuvres. » Les goûts de Chênedollé le portaient à être le poète de la vie pastorale, qu'il avait appris à aimer dans J.-J. Rousseau, Gessner, Buffon, Bernardin de Saint-Pierre;

ayant rencontré Rivarol (1) à Hambourg, il sacrifia sa personnalité à l'admiration qu'il conçut pour l'esprit et les idées de cet écrivain. Ce fut Rivarol qui lui suggéra l'idée de son poème, le *Génie de l'homme*. Mme de Staël, qu'il connut en Suisse, concourut surtout à le détourner de sa véritable voie par des paroles aussi peu mesurées que celle-ci : « Vos vers sont hauts comme les cèdres du Liban. » Toutefois, de tels jugements n'altérèrent point la modestie naturelle de Chênedollé. « Quand je lis, disait-il, des hommes comme Goethe, Schiller, Klopstock, Byron, je sens combien je suis mince et petit. » Après avoir remporté plusieurs prix aux jeux floraux de Toulouse, il occupa un rang honorable parmi les poètes de son temps. Ses *Études poétiques*, publiées en 1820, renferment des odes et des imitations de littératures étrangères.

Le Génie de l'homme (1807). — Ce poème est divisé en quatre chants dont chacun aurait pu fournir la matière d'une très-vaste composition. Les deux premiers ont pour titre : *l'Astronomie ou les Cieux, la Terre ou les Montagnes ;* le troisième, *l'Homme ;* le quatrième, *la Société*. Cette division embrasse parfaitement le sujet et y répand la lumière ; l'auteur n'en a pris que la fleur, afin que rien d'étranger n'en pùt altérer l'éclat. *Le Génie de l'homme* offre beaucoup de tirades d'une diction très-poétique ; on est sùr d'en ren-

(1) Rivarol (1754-1801), littérateur et écrivain politique, se fit de bonne heure une réputation dans les salons de Paris par son esprit et sa causticité. Il était prodigieux dans la conversation, où ses idées s'évaporaient et pétillaient comme la mousse, mais il sortait rarement de là quelque chose de substantiel. Dès le début de la Révolution, il se rangea dans le parti de la cour. Le 10 juin 1792, il émigra à Bruxelles, puis passa le reste de sa vie d'abord à Londres, puis à Hambourg, ensuite à Berlin, où il mourut en 1801.

contrer quelques-unes dans tous les chants. La verve du poète parait très-animée, surtout dans la composition de celui intitulé : *La Société.*

Beaucoup de passages rappellent les pensées et les tableaux qu'on admire dans le *Génie du Christianisme,* d'autres semblent être inspirés par le poème *l'Astronomie,* de Fontanes. Ces imitations sont moins une faiblesse du talent qu'un hommage de l'amitié qui liait Chênedollé à Fontanes et à Chateaubriand. En général, les beautés compensent les défauts dans cette œuvre remarquable. L'ordre et la simplicité règnent dans la distribution des parties : le style, pur et élégant, est surtout remarquable par la clarté ; quelquefois, il est vrai, l'expression n'a pas assez d'éclat et de relief ; le vers, jeté dans le moule classique, se rapproche un peu de la simplicité de la prose (Larousse).

J.-B. LEGOUVÉ (1764-1812), était d'un naturel doux et mélancolique, mais très-sensible à la critique. Le mécontentement qu'elle lui causait lui inspira, contre ses adversaires, des épigrammes mordantes qui contrastent avec la douceur de son caractère. Il fut reçu à l'Institut et suppléa, pendant quelques années, Delille au collége de France. Le malheur devait assombrir la fin de sa carrière ; ses facultés mentales, déjà affaiblies, achevèrent de se déranger à la suite d'une chute grave qu'il fit à la campagne de Mme Parny. Il mourut dans un état voisin de la folie, à l'âge de quarante-neuf ans.

Legouvé donna plusieurs tragédies, mais il réussit mieux dans la poésie didactique. On a de lui, en ce genre : *la Sépulture, les Souvenirs* et *le Mérite des femmes,* le plus estimé de tous. Ces poèmes, peu remarquables au point de vue de l'invention, le sont beaucoup, en revanche, par le charme de la diction, et par une sensibilité exquise.

Le Mérite des femmes (1800). — En elle-même, cette composition n'a pas une grande valeur; c'est un de ces poèmes descriptifs comme on les aimait sous l'empire, genre bâtard, où la prose enluminée de quelques métaphores passe pour de la poésie. L'inspiration et l'invention sont absentes; çà et là quelques vers d'une touche simple et naturelle font plaisir, mais ne parviennent pas à dissimuler ce que l'ensemble a de factice. « Le plan de M. Legouvé, dit M. de Féletz (1), n'a pas dû lui coûter un grand effort d'imagination. Il consiste à offrir à notre imagination la femme d'abord comme musicienne, ensuite comme danseuse. M. Legouvé nous représente ensuite la femme sous des rapports plus intéressants; il la peint comme mère, puis comme épouse; ici l'ordre des temps n'est pas observé... Enfin, M. Legouvé met à contribution l'histoire mythologique ancienne, moderne et révolutionnaire, et il rime quelques anecdotes qui font honneur aux femmes. Tous ces tableaux sont maigres et secs; ils sont peu animés; l'auteur aurait dû y jeter du mouvement, de la vie et de la variété, tantôt par une forme dramatique, tantôt par quelques heureux épisodes. Les transitions ne sont pas toujours heureuses; on y est fatigué par une monotone répétition des mêmes tours et des mêmes figures, surtout de l'exclamation. »

Berchoux (1765–1839), appartenait à une bonne famille de Mâcon. En 1790, la Terreur le trouva juge de paix à Saint-Symphorien en Bresse, sa ville natale. Comme il était ardent royaliste, il dut, pour se mettre en sûreté, s'engager dans les derniers rangs de l'armée avec plus de résignation que d'enthousiasme. Quand l'orage révolutionnaire fut passé, Berchoux revint cultiver son petit héritage et se livrer en même temps à son goût pour la poésie. Il s'est rendu célèbre par son

(1) L'abbé de Féletz (1767-1850), journaliste et écrivain littéraire, célèbre par son impartialité.

enthousiasme pour la bonne cuisine, qui lui inspira son poème *la Gastronomie,* œuvre de verve, d'esprit vif et de franche gaîté bourguignonne. Le succès en fut immense; trois éditions, enlevées en un an, décidèrent l'auteur à y mettre son nom. Ce poème renferme des épisodes heureusement trouvés, et un grand nombre de vers devenus proverbes :

Souvenez-vous toujours dans le cours de la vie
Qu'un dîner sans façon est une perfidie.
. . . .
Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.
. . . .
Jouissez lentement et que rien ne vous presse :
Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté
Ne soit en son chemin par un autre heurté.
. . . .
Sachez rire de tout sans offenser personne.

La Révolution de 1830 plongea Berchoux dans la consternation. L'ardent légitimiste, voyant que c'en était fait à jamais de la monarchie de droit divin, dit adieu aux lettres et à Paris et se retira dans son village, où il termina heureusement sa vie, à l'âge de soixante-quatorze ans.

On a encore de lui une *Épître sur les Grecs et les Romains,* où il rompt avec la tradition antique. On connaît ce ver fameux :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?

La Gastronomie (1800). — L'auteur ne s'est pas ruiné en frais d'invention. Dans le premier chant, il retrace rapidement l'histoire de la cuisine chez les anciens; dans les suivants, il disserte sur le *premier service,* sur le *second service* et sur le *dessert.* Il suit les divisions d'un repas. Au surplus, son petit poème se fait lire avec

plaisir. Il est semé de vers qui se retiennent. Il ne faut pas non plus oublier les épisodes qui ont pour sujet : ***La mort de Vatel, l'étape du soldat, l'ivresse du pauvre, le dessert, le café.*** De la facilité, de l'esprit, de la gaieté et même de la verve excusent les négligences d'un style quelquefois incorrect, mais vif et facile (Larousse).

CHAPITRE II

LA POÉSIE LYRIQUE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Millevoye. — Parny. — Chênedollé. — Désaugiers.

L'époque impériale est féconde en poètes lyriques, mais quelque encouragés que fussent les écrivains à chanter la grandeur et les victoires du maître du monde, ce qui leur manque c'est l'élan, l'enthousiasme et l'inspiration; on dirait qu'ils sont écrasés par la grandeur même des évènements dont ils sont les témoins. Ce n'est que plus tard, quand le calme se sera rétabli dans les esprits et chez les peuples, que la personne de l'Empereur et le souvenir de ses exploits réveilleront ou exciteront la verve des plus grands poètes, des Lamartine, des Victor Hugo, des Casimir Delavigne, des Béranger.

MILLEVOYE (1782-1816), fut l'objet dans la maison paternelle des soins les plus affectueux; à cause de sa santé délicate, il ne put suivre les classes du collége et reçut d'un de ses oncles, qui logeait sous le même toit, les premières notions de latin. Déjà le jeune enfant avait révélé sa vocation poétique par de petites fables qui surprirent et charmèrent ses parents. Lorsqu'il eut perdu son père, à l'âge de treize ans, sa famille vint s'établir à Paris et il put étudier sous les meilleurs

maîtres. Malgré la mélancolie habituelle de son caractère, mélancolie qui avait sa source dans la maladie de poitrine dont il était atteint, Millevoye ne manquait pas d'une certaine énergie morale; ayant perdu sa fortune, il entra comme commis chez un libraire, espérant concilier en même temps son goût pour l'étude avec le commerce des livres. Mais un jour qu'il était au fond de son magasin, absorbé dans une lecture, le chef passa et lui dit : « Jeune homme, vous lisez ! vous ne serez jamais libraire ! » Après trois ans d'essais infructueux, Millevoye renonça au commerce et se livra tout entier à son goût pour les lettres. En 1812, il publia son premier recueil de poésies qui lui attirèrent les éloges du public et les faveurs du gouvernement.

Sa santé faible et délicate fut gravement compromise par une chute de cheval, dont les suites aggravèrent la maladie qui devait l'enlever. Il se vit lentement dépérir et prédit lui-même sa fin prochaine dans sa belle et touchante élégie *Le poète mourant*. Huit jours avant d'expirer, il composa *Priez pour moi!* seule pièce de son recueil qui renferme une pensée religieuse. La veille de sa mort, il tenait encore la plume ; après un travail de deux heures, il demanda un volume de Fénelon, qu'il ne cessa de lire, comme pour exhaler son dernier souffle à la douce voix de l'éloquence et au sein même de la vertu. Il avait trente-quatre ans.

Élégies (1814-1816). — Millevoye atteint une véritable supériorité dans l'élégie mélancolique, pleine de grâce et d'abandon. Son chef-d'œuvre est la *Chute des feuilles*. « Il chante, il s'égaie, il soupire, dit Sainte-Beuve, et dans son gémissement, s'en va un soir, au vent d'automne, comme une de ces feuilles dont la chute est le

sujet de sa douce plainte. De tous les jeunes poètes qui ne meurent ni de désespoir, ni de fièvre chaude, ni par le couteau, mais doucement et par un simple effet de lassitude naturelle comme des fleurs dont c'était le terme marqué, Millevoye nous semble le plus aimé, le plus en vue et celui qui restera. Il y a mieux, en nous tous, pour peu que nous soyons poètes, et si nous ne le sommes pas décidément, il existe ou il a existé une certaine fleur de sentiment, de désir, une certaine rêverie première qui bientôt s'en va dans les travaux prosaïques et qui expire dans l'occupation de la vie. Il se trouve, en un mot, dans les trois quarts des hommes, un poète qui meurt jeune tandis que l'homme survit. Millevoye est en dehors comme le type perfectionné de ce poète jeune qui ne devait pas vivre et qui meurt à trente ans, plus ou moins, en chacun de nous. »

LA CHUTE DES FEUILLES

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre,
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime! adieu... je succombe;
Votre deuil me prédit mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort,
Fatal oracle d'Épidaure (1),
Tu m'as dit : — Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois,

(1) Ville de l'Argolide. Esculape en était la divinité principale et y avait un temple et un oracle célèbres.

L'éternel cyprès t'environne :
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant les pampres du coteau. —
Et je meurs!... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans :
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Si mon amante, désolée,
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée! »

Il dit, s'éloigne... et sans retour!...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

LE POÈTE MOURANT

Le poète chantait; de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissants;
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accents :

« La fleur de ma vie est fanée;
Il fut rapide mon destin!
De mon orageuse journée
Le soir toucha presqu'au matin.

« Brise-toi, lyre tant aimée !
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil,
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la Postérité, d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis ! ô vous qui me fûtes si chers !
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage.
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers. »

Le poète chantait, quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main ;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit, le lendemain.

PRIEZ POUR MOI

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi ;
Vous qui priez, priez pour moi.

« Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : — Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux. —
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve ;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour !
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas ! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi : Priez pour moi. »

Parny (1753-1814), né à l'île Bourbon, fut envoyé à neuf ans en France pour y faire ses études au collége de Rennes. Il trahit de bonne heure son caractère vif, enthousiaste et mobile ; après avoir songé à se faire trappiste, il finit par se faire soldat. Il entra à dix-huit ans dans un régiment où il devint aussitôt membre d'une petite société de jeunes officiers, qui cultivaient les vers et menaient joyeuse vie. Parny s'essaya à son tour dans la poésie et publia quelques élégies qui firent l'admiration de Voltaire. Celui-ci, dans son dernier voyage à Paris, embrassa le jeune poète en l'appelant « mon cher Tibulle (1). »

Parny avait vingt ans lorsqu'il fut rappelé par sa famille. Ce n'est pas sans regrets qu'il quitta ses chers compagnons de plaisirs pour la vie monotone et triste de l'île Bourbon. Il sut, il est vrai, mettre à profit les talents qu'il avait cultivés au régiment, et en particulier son goût pour la musique. Il devint professeur d'une jeune créole dont il s'éprit et qu'il a chantée sous le nom d'*Éléonore*. N'ayant pu l'épouser, Parny revint en France et publia le recueil des poésies qui ont fait sa réputation, mais qui sont loin de lui faire honneur au point de vue de la morale ; trop souvent l'écrivain

(1) Poète élégiaque latin qui vivait l'an 40 avant J.-C.

a souillé sa plume par des expressions libres et des sujets licencieux.

Lorsque la Révolution éclata, Parny en embrassa les principes avec enthousiasme, quoiqu'elle eût emporté une partie de sa fortune. Il se joignit à tous les ennemis de la religion, et, marchant sur les traces de Voltaire, son maître, il composa un abominable poème, *la Guerre des dieux,* dans lequel il se plaisait à jeter le ridicule sur les sujets les plus sacrés et insultait lâchement les ministres de la religion, tandis que la populace les massacrait.

Sous l'Empire, Parny dut modérer sa verve licencieuse. Vers la fin de 1802, il contracta un mariage qui le rendit heureux pendant les dernières années de sa vie. Il succomba en 1814 à une maladie qui le retenait chez lui depuis quatre ans. Béranger, alors à ses débuts, pleura le poète dans une chanson touchante.

Poésies de Parny (1778). — Les œuvres de Parny, sans être oubliées, nous paraissent aujourd'hui bien au-dessous des louanges qui leur furent données pendant un demi-siècle. Nous avons dit que Voltaire appelait Parny son cher Tibulle. Français de Nantes (1) l'a proclamé « le premier poète classique du siècle de Louis XVI. » La plupart des critiques contemporains l'ont présenté comme ayant substitué le naturel aux fausses peintures de Dorat (2).

Le bel esprit n'est plus, son empire est fini,
Qui donc l'a détrôné? la nature et Parny,

---

(1) Français de Nantes (1756-1836), membre de l'Assemblée législative, du Conseil des Cinq-Cents, conseiller d'État, directeur des droits réunis et comte sous l'Empire, député sous la Restauration, pair de France après 1838, se montra toujours ami des lettres et protecteur des lettrés.

(2) Dorat (1734-1780) réussit dans la poésie légère; on lui reproche de l'afféterie et un style maniéré.

dit Ginguené. Chateaubriand, Béranger, Lamartine, dans leur jeunesse, furent aussi des admirateurs sincères du chantre d'Éléonore et ne purent trop louer les tableaux aimables et voluptueux de ses poésies. Son recueil de poésies fut publié en 1778. Il fut successivement retouché et arrangé en 1784, de façon qu'il y eût unité dans l'ensemble et gradation dans les pièces. Il y a, dans ces diverses parties, avec l'harmonie des vers, avec la vérité et la fraîcheur des tableaux, des accents de passion d'une mélancolie naturelle et vraie, dont nous retrouvons un exemple dans ces vers *sur la mort d'une jeune fille* (Vapereau).

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

Son âge échappait à l'enfance;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'amour;
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu la vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois;
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt sans laisser de trace
Le chant de l'oiseau dans les bois.

CHÊNEDOLLÉ. — (Voir sa biographie page 15).

Études poétiques (1820). — Les pièces détachées où le talent poétique de Chênedollé garde sa vraie physionomie ne parurent en recueil qu'en 1820, sous le titre d'*Études poétiques*. Là se trouvent le *Dernier jour de la moisson*, la *Gelée d'avril*, le *Tombeau du jeune laboureur* et le *Clair de lune*, dont le sentiment et l'expression sont si modernes :

A travers la cime agitée
Du saule incliné sur les eaux,

Verse ta lueur argentée,
Flottante, en mobiles réseaux.

Que ton image réfléchie
Tombe sur le ruisseau brillant
Et que la vague au loin blanchie
Roule ton disque vacillant.

Les *Études poétiques,* composées avant les premières *Méditations* de Lamartine, ne furent publiées qu'après, et ce fut le malheur de Chênedollé de paraitre attardé en poésie lorsqu'il avait eu au contraire des pressentiments poétiques (Sainte-Beuve).

LE VOYAGEUR ÉGARÉ AU MILIEU DES NEIGES DU MONT SAINT-BERNARD

La neige au loin accumulée
En torrents épaissis tombe du haut des airs,
Et sans relâche amoncelée
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de route, tout est barrière;
L'ombre accourt, et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas;
Mourant, et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice, il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants :
Sur sa couche affreuse et glacée
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments.

C'en est fait; son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux;
Et chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà ferme ses yeux.

Soudain, ô surprise! ô merveille!
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit;

Le bruit augmente à son oreillle;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête, un autre bruit s'entend :
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus;
La mort laisse échapper sa proie,
Et la Charité compte un miracle de plus.

DÉSAUGIERS (1772-1827), célèbre chansonnier, était fils d'un compositeur ami de Gluck (1) et de Sacchini (2). Dans sa jeunesse, il eut pour professeur le célèbre critique Geoffroy. Son caractère mélancolique ne faisait guère présager qu'on verrait un jour en lui le vrai représentant de la gaîté française. On le destina même à l'état ecclésiastique, mais il montra bientôt qu'il n'avait pas de vocation et jeta le froc aux orties. A l'âge de vingt ans, il voulut fuir les scènes de la Révolution et accompagna sa sœur à Saint-Domingue. Il tomba dans l'insurrection des noirs, fut fait prisonnier et faillit être fusillé; cependant les insurgés lui firent grâce et se contentèrent de le mettre en prison. Désaugiers s'évada et s'embarqua sur un navire anglais en partance pour les États-Unis; il n'était pas encore au bout de ses peines. Étant tombé malade pendant la traversée, par suite des fatigues physiques et morales qu'il avait éprouvées, il fut déposé à New-York sans

(1) Gluck (1712-1787), compositeur de plusieurs opéras célèbres.

(2) Sacchini (1735-1786), surnommé le Racine de la musique, réunissait les mérites de Gluck et de Piccini.

aucune ressource par l'équipage qui le crut atteint de la fièvre jaune; l'infortuné n'échappa à la mort que par la compassion qu'il inspira à une dame charitable.

On est étonné que sa gaîté ait pu résister à de telles épreuves. De retour à Paris, en 1797, il se livra avec entrain à son goût pour le théâtre et pour la chanson, et rassembla autour de lui une foule de joyeux amis qui professaient aussi la philosophie épicurienne. Ils fondèrent ensemble le *Caveau moderne,* réunion joviale où l'on attira Béranger.

Désaugiers mourut des suites d'une opération, après avoir chansonné sa maladie quand il eut perdu l'espoir de la guérir. Il s'était fait lui-même cette épitaphe :

> Ci-gît, hélas! sous cette pierre,
> Un bon vivant, mort de la pierre,
> Passant, que tu sois Paul ou Pierre
> Ne vas pas lui jeter la pierre.

Chansons et poésies (1808-1816). — Le talent de Désaugiers est d'avoir su se renfermer dans le genre qu'il savait exploiter. Ses chansons, vives, légères, pétillantes de verve et d'esprit, marquent un moment dans la poésie française, mais ses vers sont des vers de buveur et de viveur où la morale est rarement respectée. (Colonel Staaff). On doit lui reconnaître cependant une qualité rare, finement exprimée par Charles Nodier, en ces mots : « Malin sans méchanceté, il a fait rire aux dépens de tout et ne s'est jamais permis de rire aux dépens de personne. »

CHAPITRE III

LA FABLE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Arnault. — Ginguené. — Le Bailly. — Andrieux.

ANTOINE ARNAULT (1766-1834) se fit connaître dans le monde des lettres par sa belle tragédie *Marius à Minturnes,* qui eut un très-grand succès en 1799. Après les sanglantes journées de septembre (1), le jeune poète quitta la France et voyagea en Angleterre et en Hollande; mais ne pouvant supporter cet exil volontaire, il rentra dans sa patrie, et fut arrêté comme émigré, dès son arrivée à Dunkerque. Traduit devant un tribunal révolutionnaire, il dut son salut aux sentiments républicains renfermés dans *Marius à Minturnes.*

En 1799, les exploits du jeune vainqueur de l'Italie lui inspirèrent une autre tragédie qu'il fit représenter sous le titre des *Vénitiens* et qui lui valut l'amitié du héros à qui il l'avait dédiée. Napoléon s'attacha Arnault et l'emmena dans son expédition en Égypte. Le jeune conquérant aimait à causer littérature avec le jeune poète qui conservait sur ce terrain son franc parler : « Je veux, lui dit

(1) Dans les funestes journées des 2, 3, 4 et 5 septembre 1792 une poignée d'assassins, appartenant à la lie du peuple, se transportèrent dans les prisons de Paris et y massacrèrent tous les prisonniers suspects d'être opposés à la Révolution; la plupart étaient des nobles et des prêtres.

un jour Bonaparte, que nous fassions une tragédie ensemble. — Volontiers, répondit finement Arnault, quand nous aurons fait ensemble un plan de campagne. » Après la chute d'une pièce dramatique du poète, le général, devenu empereur, se permit de dire : « Voilà ce que c'est que de se permettre de faire des tragédies après Corneille et Racine ! — Sire, lui répondit le courageux auteur, Votre Majesté donne bien des batailles après Turenne ! »

Arnault resta fidèle à son maître dans la bonne et dans la mauvaise fortune. La Restauration l'ayant privé de tous ses emplois, Napoléon récompensa sa fidélité en lui léguant cent mille francs dans son testament.

Il est surtout connu comme fabuliste. Ses fables ont un caractère tout différent de celles de La Fontaine ; l'allusion politique y abonde et elles portent l'empreinte du génie un peu satirique de l'auteur. « On a reproché à Florian, dit Scribe, d'avoir mis dans ses bergeries trop de moutons ; peut-être dans les fables d'Arnault y a-t-il trop de loups. » Un plaisant avait mis au bas de son buste : « Passez vite, car il mord. »

La spirituelle pièce intitulée *le Hanneton,* donne une idée de la plupart des morceaux du recueil :

« Tu bourdonnes, n'es-tu pas libre ? »
Disait un écolier au hanneton, fâché
D'avoir toujours un fil à la patte attaché.
Ainsi parlait Octave à ses sujets du Tibre.
Ainsi naguère encor j'entendais raisonner
D'honnêtes gens qui tous n'étaient pas sur le trône.
La liberté, pour eux, c'est un fil long d'une aune,
Au bout duquel on laisse un peuple bourdonner.

Parmi les autres pièces du recueil citons *les Ours mal léchés, le Soleil et la Chandelle, le Colimaçon,*

petit chef-d'œuvre de précision, *la Rose et le Buisson,* un des meilleurs ouvrages de ce genre.

Dans le recueil de poésies d'Arnault, se trouve une charmante petite élégie intitulée *la Feuille.* On ne voulut pas croire que ce morceau, si parfait, qui contraste avec le caractère des autres pièces du recueil, fût du même poète. On prétendit que les descendants de Mme de La Sablière l'avaient retrouvé parmi des papiers de La Fontaine; mais cette allégation sans fondement finit par tomber.

LE COLIMAÇON

Sans ami, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste;
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

LA FEUILLE

« De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien;
De son inconstante haleine,

Le zéphir ou l'aquilon
Depuis le jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier. »

Ginguené (1748-1815) débuta à vingt ans dans la carrière des lettres par une jolie pièce de vers anonyme qui obtint assez de succès pour que plusieurs littérateurs distingués se la laissassent attribuer; aussi lorsque l'auteur crut devoir se faire connaître, cette révélation causa-t-elle un vrai scandale. La Révolution faillit interrompre une carrière qui s'annonçait brillante. En 1793, soupçonné de royalisme à cause de sa modération, Ginguené fut emprisonné avec Roucher et André Chénier et les eût probablement suivis à l'échafaud si un événement inespéré n'eût renversé la tyrannie. Sous le Directoire, il fut nommé ambassadeur à Turin, puis il siégea quelque temps au Tribunat. Fidèle à ses idées républicaines, il se retira des affaires sous l'Empire et se consacra tout entier aux lettres.

En 1817, Ginguené fit paraître un recueil de *Fables nouvelles,* qui ne sont pas sans mérite et dont la morale est philosophique. Ce qui a surtout fait la réputation de Ginguené c'est une *Histoire littéraire de l'Italie,* vaste et savante composition dans laquelle le poète, devenu historien, a su apprécier finement les productions littéraires de l'Italie.

Le Bailly (1756-1832), d'abord avocat à Caen,

entra dans la carrière des lettres sous les auspices du savant Court de Gébelin (1). Il acquit un rang honorable comme écrivain et publia des *Fables* qui sont estimées sans avoir des qualités brillantes.

ANDRIEUX (1759-1833), fit ses études de droit à Strasbourg, sa ville natale, et il y exerçait les fonctions d'avocat au moment où éclata la Révolution. Il quitta Strasbourg, vint à Paris et s'y lia d'amitié avec Collin d'Harleville et Picard. Le poète s'est plu à retracer lui-même les loisirs de son adolescence, alors qu'il travaillait chez un procureur au Châtelet, et qu'il fréquentait un modeste hôtel dont le souvenir attendrissait encore sa vieillesse. Là, des jeunes gens, étudiants en droit et en médecine, étaient logés dans des chambres tant bien que mal meublées. La vie n'y était pas chère, car l'on y dînait pour quatorze sous et l'on y soupait pour dix, encore pouvait-on économiser trois sous sur chaque repas en ne prenant pas de vin. Mais si le repas était maigre, jamais conversation ne fut aussi gaie, aussi spirituelle, aussi animée, aussi solide même et aussi sensée que celle qui se faisait presque tous les jours dans la salle à manger de l'hôtel Notre-Dame. Ce sont ces souvenirs que Collin d'Harleville a consacrés dans des vers composés dix ans après cette époque :

Vous souvient-il, amis, de nos petits repas?
Bien petits en effet, si l'on comptait les plats,
Mais joyeux, mais charmants, mais cent fois préférables
Au luxe, au vain apprêt de ces superbes tables!
Nous n'avions pas le sou, mais nous étions contents;
Nous étions malheureux, c'était là le bon temps.

(1) Fils d'Antoine Court, pasteur à Nîmes et restaurateur du protestantisme français au dix-huitième siècle.

Il vint un moment, néanmoins, où Andrieux voulut entrer dans la vie sérieuse. Après avoir rempli diverses fonctions administratives, il devint, en 1798, membre du Conseil des Cinq-Cents et deux ans plus tard, membre du Tribunat, d'où il fut éliminé en 1802, par Napoléon, à cause de l'indépendance de ses opinions. Un jour que l'empereur se plaignait de quelque résistance du Sénat : « Sire, lui dit Andrieux, on ne s'appuie que sur ce qui résiste, » lui rappelant ainsi que les flatteurs du pouvoir lui font plus de mal que ceux qui lui disent courageusement la vérité.

Après sa disgrâce, Andrieux, abandonnant la politique, se voua entièrement à la littérature et professa pendant douze ans les belles-lettres à l'école polytechnique. Nommé professeur au Collége de France, en 1814, il se distingua par de spirituelles leçons et charma son auditoire par son élégance et son urbanité. Bien que sa voix fut faible, il le tenait en suspens. On sait le joli mot de Villemain à propos de cette voix qui n'était qu'un souffle : « Il se fait entendre, à force de se faire écouter. »

Comme poète dramatique, Andrieux occupe une place honorable entre ses deux amis Collin d'Harleville et Picard, mais il est surtout remarquable par ses contes pétillants d'esprit et de malicieuse bonhommie. Citons entre autres : *Le Meunier de Sans-Souci, la Promenade de Fénelon, le Dialogue entre deux journalistes, sur les mots de* MONSIEUR et CITOYEN, dont le dernier vers est si connu :

Appelez-vous Messieurs, mais soyez citoyens.

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI

. . . .

Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*

Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire,
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... Ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure (1).
Frédéric (2) le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon... mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,

---

(1) Épicure, philosophe grec, né en 341 avant J.-C., résumait la morale dans la recherche du plaisir et dans la fuite de la douleur.

(2) Frédéric II, roi de Prusse, né en 1712.

Presse, flatte, promet, ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Postdam (1), à moi. Je suis tranchant peut-être;
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître! — Vous!... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin. »

Le monarque, à ce mot, revient de son caprice,
Charmé que, sous son règne, on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans;
« Ma foi, Messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »

Qu'aurait-on fait de mieux dans une République?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

(1) Nom du palais du roi de Prusse à Berlin.

CHAPITRE IV

LA TRAGÉDIE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Ducis. — Raynouard. — Marie-Joseph Chénier. — De Jouy. — Népomucène Lemercier.

L'épuisement qui caractérise la littérature de l'Empire apparait surtout dans la littérature dramatique. Les tragédies de cette période sont bien faites au point de vue de l'art, la règle des trois unités y est parfaitement observée, mais elles manquent d'inspiration, de chaleur et de vie.

DUCIS (1732-1816) naquit à Versailles où ses parents tenaient un magasin de faïence et de verrerie qui passa à l'un des frères du poète; aussi leur mère, femme à la fois simple et spirituelle, disait-elle gaiement, lorsqu'on lui demandait des nouvelles de son fils : « Me parlez-vous de celui qui fait des *vers* ou de celui qui en vend. »

Après avoir achevé ses études, Ducis devint secrétaire de Monsieur, depuis Louis XVIII; il avait plus de trente ans lorsqu'il produisit sa première tragédie, qui n'eut aucun succès. Un an après, il trouva sa voie en donnant *Hamlet,* imité de Shakespeare (1). Cette tragédie fit fureur et le poète, encouragé, continua à chercher son inspiration à la même source et donna successivement sur la scène française *Roméo et Juliette, Othello, Macbeth, le roi Lear.* On peut lui reprocher d'avoir altéré les créations du tragique anglais

(1) Shakespeare, illustre poète dramatique anglais, né en 1564.

en adoucissant le mouvement dramatique, en modifiant même les noms propres des personnages. Ducis ne fut guère plus heureux lorsqu'il emprunta à Sophocle son *Œdipe chez Admète* et à son imagination personnelle la tragédie d'*Abufar,* qui n'est pas cependant sans mérite et qui prouve qu'il aurait pu se passer de modèle.

Les succès littéraires du poète vinrent un peu le consoler des grand malheurs qui assombrirent sa vie. Il eut la douleur de perdre sa femme, petite-nièce de Bourdaloue, et ses quatre enfants. Il se remaria, mais il resta toujours sur son front une ombre de tristesse et de mélancolie. « Le bonheur de ce monde, avait-il coutume de dire, n'est qu'un malheur plus ou moins consolé. »

Ducis se lia intimement avec Florian, Champfort, mais particulièrement avec Thomas. Tout était commun entre eux, leur bourse comme leur cœur. Ducis faisait au besoin des vers pour son ami et celui-ci les lui rendait en prose.

Les succès dramatiques de Ducis le firent nommer membre de l'Académie française, en remplacement de Voltaire. « Il est des hommes auxquels on succède mais qu'on ne remplace pas, » dit-il en s'asseyant dans le fauteuil du grand poète tragique ; c'est ainsi qu'il ferma la bouche à l'envie qui lui contestait un tel honneur. On a peine à croire que ce fut pour lui qu'a été écrite cette épigramme :

Le fauteuil à Ducis ?
Eh oui ! l'Académie
Veut donner son gratis
Comme la comédie.

La Révolution, en lui enlevant sa place d'académi-

cien et la pension qui y était attachée, le jeta dans un état voisin de l'indigence. Ducis sut conserver sa dignité dans le malheur; il refusa du gouvernement des secours qu'il n'aurait pu payer que par la flatterie. Le premier Consul chercha à se l'attacher et lui offrit une place au Sénat pour y représenter les lettres. Ducis, quoique pauvre, eut le courage de ne point accepter ces offres brillantes. Plus tard, Napoléon voulut le nommer membre de la Légion d'honneur. Il refusa encore. « Je suis parvenu à n'être rien, » dit-il. Quand le premier Consul se fit élire empereur, le poète, qui avait eu pour lui de l'estime parce qu'il le regardait comme le protecteur de la liberté, le prit en aversion dès qu'il en devint l'oppresseur. Pour fuir sa présence, il quitta Paris et revint à Versailles, où il habitait un appartement au troisième étage. Ducis se complaisait dans cette solitude, lisant la Bible, la vie des Pères du désert, Horace, Virgile et La Fontaine, dont il disait :

Je ne l'apprenais pas, je le savais par cœur.

Dans cette paisible retraite, le poète se figurait vivre loin des hommes et habiter une région supérieure : « D'ici, disait-il, je crache sur la terre. » « Mon ami, répondait-il un jour à Arnault qui lui témoignait quelque étonnement de la retraite qu'il avait choisie, je ne suis plus de ce monde, j'ai épousé la mort. — Vous n'êtes heureusement que fiancé, ajouta son ami, de grâce, ne vous pressez pas de faire vos noces. »

Ducis ne consentit à revenir à Paris que lorsque Louis XVIII fut rentré en France; il alla un des premiers à sa rencontre : « J'espère, dit-il au roi, que Votre Majesté n'a point oublié son ancien serviteur. »

— « Voici la preuve que je ne vous ai point oublié, » répondit Louis XVIII, et il lui récita des strophes que le poète lui avait autrefois apprises.

Le premier soin de Ducis, dès son arrivée à Paris, fut d'aller assister à un des cours du Collége de France. En le voyant entrer, le professeur changea aussitôt de sujet et fit l'éloge public des tragédies du poète. Celui-ci fut tellement ému des applaudissements enthousiastes des étudiants, qu'il en tomba malade et mourut peu après, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Les gens de lettres honorèrent sa mémoire en faisant frapper une médaille ayant pour inscription ce vers de Ducis lui-même :

L'accord d'un grand génie et d'un grand caractère.

Dans les dernières années de sa vie, Ducis a fait beaucoup de poésie diverses, entre autres des *Épîtres,* qui pèchent en général par un style emphatique et trivial.

Hamlet, d'après Shakespeare. — La scène se passe à Elseneur, sur une terrasse du vieux palais. Deux soldats, qui montent la garde, s'entretiennent de l'apparition d'un fantôme qui est venu la veille effrayer l'un d'eux ; en ce moment même, le fantôme, revêtu d'une vieille armure et le visage découvert, apparaît de nouveau : ils reconnaissent les traits du feu roi, mort depuis peu de temps et dont la fin tragique est un mystère pour tout le monde. — A la scène suivante nous sommes transportés dans l'intérieur du palais où Claudius (frère et assassin du défunt roi), reproche doucement à Hamlet la tristesse dont il paraît accablé depuis la mort de son père. Hamlet répond à peine, et, dès qu'il est seul, il exhale sa douleur de voir qu'en moins de deux mois sa mère a oublié son époux et donné au Danemark un nouveau maître. En ce moment, Horatio, un des officiers de la garde du palais, vient raconter à Hamlet l'apparition nocturne dont il a été témoin, et Hamlet prend la résolution d'attendre lui-même sur le rempart le fantôme de son père.

Le spectre apparaît à minuit, et, malgré ses compagnons, qui veulent le retenir, Hamlet suit à l'écart l'ombre de son père, qui lui apprend que sa mort est le résultat d'un crime. Claudius, son frère, d'accord avec sa criminelle épouse, l'a empoisonné pendant son sommeil et lui a ravi à la fois sa couronne, sa femme et la vie. « Si tu as du cœur, mon fils, ne laisse pas ma mort sans vengeance; cependant, quelle que soit ta pensée, ne médite rien contre ta mère, abandonne-la à la justice du ciel et à ces épines qui croissent dans son sein pour le déchirer. Adieu! souviens-toi de moi! » — « Me souvenir de toi! s'écrie Hamlet. Oh! oui, pauvre âme, tant que la mémoire aura une place dans cette tête en désordre. »

Et, dès lors, pour déjouer les soupçons de Claudius, il contrefait le fou, même aux yeux de celle qu'il aime, d'Ophélia, la charmante fille de Polonius. Celui-ci, attribuant la folie du prince à l'amour qu'il a pour sa fille, vient en informer le roi et la reine. Leur conscience les force à s'éloigner devant Hamlet qui arrive, les vêtements en désordre, et qui feint de prendre Polonius pour un marchand de poissons. Il sème, dans sa folie simulée, des pensées philosophiques qui étonnent Polonius par leur profondeur. Ses amis arrivent; il leur débite des maximes de morale. Là-dessus, on lui présente des comédiens, qui demandent à donner une représentation dans le palais; ils lui récitent une scène d'une tragédie d'*Hécube,* Hamlet conçoit aussitôt un projet original. « J'ai ouï conter, dit-il, que des coupables, assistant à une pièce, ont été, par le jeu des acteurs, et l'art profond des scènes, si violemment émus jusqu'au fond de l'âme, qu'à l'instant même ils ont avoué leurs forfaits; car le meurtre, bien qu'il n'ait point de langue, élèvera la voix et parlera un langage surnaturel... Oui, je veux que les comédiens jouent devant mon oncle, quelque chose qui ressemble à l'assassinat de mon père. Je suivrai attentivement ses regards; je pénétrerai dans son cœur; s'il pâlit, je sais ce que j'aurai à faire... » Cependant, avant cette épreuve décisive, Hamlet se demande s'il ne ferait pas mieux de s'affranchir de la vie. C'est là que se trouve ce monologue si connu, qui commence par ces mots :

To be or not to be, that is the question...
« Être ou n'être pas, c'est là la question... »

La représentation a lieu, et l'épreuve tentée par Hamlet réussit : les meurtriers décèlent leur crime par leur agitation; ils s'enfuient avant la fin du spectacle. Hamlet pourrait en ce moment frapper Claudius; mais, le trouvant en prières, il suspend sa vengeance de peur de l'envoyer au ciel, et se rend chez sa mère, qui l'a fait mander. Polonius est aux aguets derrière une tapisserie; mais il fait un mouvement et Hamlet s'écrie : « Ah! ma mère, il y a un gros rat derrière la tapisserie. » Croyant que c'est le roi, il tire son épée et tue Polonius. Puis Hamlet apprend à la reine qu'il sait le crime dont elle s'est fait la complice, et la malheureuse reste anéantie sous les reproches de son fils.

Il devient impossible ici de suivre le fil de l'action, qui se rompt à chaque instant. Hamlet part pour l'Angleterre; Ophélia, abandonnée par lui et désespérée de la mort de son père, devient folle; elle se noie en cueillant une guirlande de fleurs sauvages au bord d'un ruisseau. Rien de suave comme cette création poétique d'Ophélia, rayon d'amour qui traverse les ténèbres sanglantes du drame. Le jour même de ses funérailles, Hamlet revient et s'arrête dans le cimetière où les fossoyeurs creusent sa tombe. Là se trouve cette fameuse scène, moitié sérieuse, moitié bouffonne, au milieu de ces crânes et de ces tibias roulant dans la poussière. Ce n'est qu'un épisode, mais il est profondément caractéristique. Hamlet demeure toujours irrésolu, et la fatalité seule, plus forte que sa volonté, amène le dénouement qui s'accomplit au milieu d'un pêle-mêle d'assassinats et d'empoisonnements, où Hamlet disparaît lui-même avec les autres. En effet, Laërte, frère d'Ophélia, soulève le peuple et veut venger la mort de sa sœur et de son père; Claudius, sachant son adresse à l'escrime, lui conseille de faire un assaut avec Hamlet; un des fleurets sera déboutonné et empoisonné; pour plus de sûreté, on présentera une coupe de vin empoisonné au prince, s'il demande à boire. Hamlet accepte le défi; Laërte, touché deux fois, finit par le blesser. Dans le conflit, ils échangent leurs fleurets et Laërte est une troisième fois touché profondément, il tombe; se sentant mourir, il dévoile la perfidie du roi. Hamlet s'élance sur Claudius et le tue; la reine, qui pendant le combat avait bu le vin préparé, succombe aux effets du poison, et Hamlet

lui-même ne tarde pas à rendre le dernier soupir. La pièce se termine par le couronnement de Fortimbras, prince de Norwége, qui recueille le fruit de toutes ces morts.

Hamlet, imité par Ducis. — L'*Hamlet* de Ducis n'a plus pour nous qu'un mérite, celui d'avoir contribué à naturaliser en France le génie de Shakespeare. Le XVIIIe siècle, imbu des préjugés de la tragédie classique, n'aurait supporté ni le décousu des scènes, ni le fantôme du vieux roi, ni le rat derrière la tapisserie, ni la scène hardie du cimetière, ni tout ce mélange de bouffon et de terrible qui secoue si violemment le spectateur mis en présence du drame original. Ducis a supprimé la vie intime qui circule dans tous les personnages et le relief de l'action, en faisant se passer dans la coulisse tous les événements que des narrateurs viennent, suivant le précepte, raconter en longues tirades.

Claudius et Hamlet ont chacun un confident qui les suit comme une ombre; Gertrude a aussi sa confidente; Claudius, qui ne règne pas encore dans cette tragédie, bien au contraire, car on va couronner Hamlet, comme successeur légitime de son père, confie à Polonius qu'il veut faire le bonheur du Danemark en s'emparant de la couronne. Gertrude confie à Elvire qu'elle a des remords du crime qu'elle a commis, et Hamlet, à son tour, confie ses soupçons à Norcester. Quant à l'ombre, on ne la voit pas. Ducis a pourtant conservé quelques beaux passages, entre autres le fameux monologue : *To be or not to be...*, mais il a paraphrasé plutôt que traduit. Son vers, quoique assez ferme, est bien loin d'avoir l'énergie et la souplesse de l'original.

Roméo et Juliette, d'après Shakespeare. — Deux familles puissantes, les Capulets et les Montaigus, troublaient Vérone par leurs sanglantes querelles. Pendant une fête du carnaval donnée par les Capulets, le jeune Roméo, un Montaigu, osa se présenter avec quelques-uns de ses compagnons, dans la demeure d'un de ses plus mortels ennemis. Sa jeunesse et l'agrément de ses manières le firent respecter. Il vit Juliette Capulet, et bientôt, à l'insu de leurs familles, les deux jeunes gens résolurent de se marier; ils s'adressent à un religieux franciscain, frère Laurence, qui consent à bénir cette union secrète, dans l'espoir qu'elle servira à la réconciliation

des deux familles ennemies. Malheureusement, Roméo, provoqué par un Capulet, cousin de Juliette, met l'épée à la main et le tue. Le prince de Vérone exile Roméo, avec menace de mort s'il ne quitte pas la ville sur-le-champ. Avant de partir, Roméo veut revoir Juliette; il pénètre la nuit dans son appartement, et c'est alors qu'a lieu cette scène d'adieux, une des plus gracieuses, des plus touchantes, des plus attendrissantes que possède le théâtre. L'aurore va luire et malheur à Roméo si elle le retrouve dans Vérone. Une lueur incertaine éclaire l'Orient; le chant des oiseaux annonce de loin le retour du jour, Roméo veut partir; Juliette le retient, affirmant que l'aube est loin encore de paraître; Roméo consent à rester et à mourir. Mais Juliette s'épouvante à cette proposition et presse à son tour le départ de son époux. Quel admirable parti le poète a su tirer d'incidents si simples et si naturels! Roméo s'arrache désespéré aux embrassements de Juliette; il part pour Mantoue.

Bientôt Juliette, dont la famille ignore toujours le mariage, va se voir contrainte d'épouser un homme qu'elle déteste. Elle a recours au frère Laurence, qui lui donne à avaler une poudre au moyen de laquelle elle passera pour morte, et sera portée dans la sépulture de sa famille, qui se trouve placée dans l'église du couvent du religieux. Celui-ci doit venir l'en retirer et la faire ensuite arriver auprès de Roméo, qu'il se charge d'instruire de tout. Mais Roméo apprend la mort de Juliette avant d'avoir reçu la lettre de Laurence. Il part pour Vérone et se rend auprès de Juliette, qu'il trouve couchée dans la tombe. Fou de douleur, il avale un poison violent et meurt à ses côtés. Cependant Laurence arrive pour se trouver au réveil de Juliette et l'emmener; celle-ci sort de son sommeil factice, voit Roméo mort auprès d'elle, et, apprenant ce qui s'est passé de la bouche du frère Laurence, se perce le cœur avec le poignard même de Roméo.

Roméo et Juliette, imité par Ducis. — Jamais le poète n'a été plus mal inspiré que dans cette imitation de *Roméo et Juliette*. Est-ce même une imitation? Le poète français a cru devoir en retrancher le bal masqué où les deux jeunes gens se rencontrent, et cette incomparable scène du balcon, le plus délicieux duo que la passion

ait jamais inspiré, et les adieux sans fin, et enfin cette réconciliation solennelle des pères ennemis devant leurs enfants morts. Tout cela est absent; et comme la pièce ainsi dépouillée pouvait paraître un peu trop simple, Ducis l'a surchargée d'événements romanesques; il a eu l'idée étrange de greffer l'épisode d'Ugolin sur la légende de Roméo et Juliette.

Juliette, qui a une confidente, et non plus une nourrice bavarde, raconte à Flavia comment elle est éprise du jeune et vaillant Dolvédo, lequel n'est autre que Roméo, le plus jeune des fils de Montaigu. Enlevé autrefois à son père par des brigands, il a été recueilli par Capulet, le père de Juliette, qui l'élève sans connaître sa naissance. Roméo tue, non plus le cousin, mais le frère de Juliette, énorme maladresse qu'il est à peine besoin de relever. Néanmoins les deux familles se réconcilient, et l'union de Roméo et de Juliette doit sceller l'alliance des deux maisons. Mais, pour Montaigu, cette réconciliation n'est qu'une feinte; et, pour faire partager à Roméo son épouvantable haine, il lui raconte comment, enfermé dans la tour de Pise, il a vu mourir sous ses yeux tous ses autres enfants, et s'est nourri lui-même de leur sang. En vain Roméo essaie d'adoucir la haine du vieillard. Les amants désespérés vont se tuer dans le caveau des Capulets. Au moment où Roméo expire auprès de Juliette, Capulet et Montaigu s'avancent pour se réconcilier sur les tombeaux de leurs pères, mais cette réconciliation est encore un piége tendu par Montaigu; des assassins apostés par lui, frappent le père de Juliette, qui aperçoit le cadavre de sa fille; au même instant Montaigu voit le corps inanimé de Roméo, et tombe en appelant la malédiction du ciel.

Othello ou le More de Venise, d'après Shakespeare. — Il y avait à Venise un More, très-brave, que sa valeur et ses succès dans plusieurs expéditions militaires, avaient fait distinguer de la République, au point de lui mériter le commandement des troupes. La renommée de sa bravoure et de ses exploits enflamma pour lui une jeune Vénitienne aussi belle que sensible; elle se nommait Desdémona. Le More fut également épris de sa rare beauté; ils s'unirent malgré la répugnance et l'opposition du père de la jeune fille. Bientôt le More partit avec le titre de général des troupes que la

République tenait dans l'île de Chypre, et son épouse s'embarqua avec lui. Deux officiers partageaient la confiance et l'amitié du mari; l'un était un enseigne nommé Yago, homme aussi lâche que méchant, mais assez fourbe et assez adroit pour cacher la noirceur de son âme; l'autre était un caporal, d'une âme honnête et loyale, chéri d'Othello, et que Desdémona comblait de caresses, sans autre vue que celle de plaire à son époux. L'enseigne était marié à une jeune italienne qui méritait son amour; mais le perfide ne songeait qu'aux moyens de déshonorer son général en corrompant sa femme. Indigné de son peu de succès et incapable d'un sentiment vertueux, il s'imagina qu'il n'était rebuté que parce qu'il avait un rival heureux dans le caporal.

Dès lors il ne respire que haine et vengeance. L'idée à laquelle il s'arrête est d'inspirer de la jalousie à Othello et d'empoisonner son cœur de soupçons. Le scélérat y réussit et est servi à souhait par le hasard. Sa femme n'ignore pas la trame odieuse qu'il a ourdie; mais la crainte de la fureur de son mari enchaîne sa langue et, d'ailleurs, elle n'imagine pas les horreurs qui vont suivre. Le More, aveuglé par sa passion, trompé par quelques apparences équivoques et en proie à toute la rage de la jalousie, commence par résoudre la mort du prétendu coupable. L'enseigne, aussi lâche que fourbe et qui connaît la bravoure du caporal, n'ose trop se charger de cet assassinat; l'argent l'enhardit. Un soir, que ce brave homme rentrait chez lui, l'enseigne l'assaille dans les ténèbres et lui porte, par derrière, dans la jambe, un coup d'épée qui le fait tomber. Ses cris réveillent les voisins; l'assassin, voyant accourir le peuple, s'éloigne et revient ensuite se mêler à ceux qui étaient accourus, feignant de la surprise et de la douleur de l'accident du caporal, dont il se flatte, au fond de son âme, que la blessure sera mortelle. Vengé d'un rival odieux, le More ne songe plus qu'à concerter avec l'enseigne les moyens de faire périr sa femme avec impunité. Ivre de fureur, Othello étouffe, sous son oreiller, la chaste Desdémona.

Othello, imité par Ducis (1792). — Ducis a pris le contrepied de la poétique dramatique de Shakespeare; dans l'*Othello* anglais tout se passe en action; dans l'*Othello* français, tout est mis en récits.

Shakespeare met aux prises des êtres vivants qui s'aiment, qui se haïssent, qui se dressent des embûches terribles; Ducis se croit obligé de mutiler ces grandes conceptions pour les faire entrer dans le cadre étroit de notre tragédie, et de sacrifier aux délicatesses de l'esprit français tout ce qui était original. L'infernale création de Yago a été retouchée, adoucie, éteinte. Ducis prend beaucoup d'autres précautions. L'Othello anglais a le visage noir; l'auteur français lui donne seulement le teint cuivré « pour ne pas révolter l'œil du public, surtout celui des femmes. » L'Othello de Shakespeare étouffe Desdémona; cette mort eût paru trop hideuse; l'Othello de Ducis frappe sa femme avec le classique poignard. Il n'est pas jusqu'aux noms que Ducis n'ait cru devoir changer; il trouvait Desdémona trop barbare, il l'a baptisée Hédelmone; Cassio est devenu Lorédan et le vieux sénateur Brabantio, père de Desdémona, s'appelle Odalbert.

Ducis, au reste, a fait plus qu'adoucir, il a changé la donnée même de l'action. Le père de Desdémona qui, dans Shakespeare, apparaît seulement au seuil du drame pour prononcer, contre le bonheur des deux amants, de menaçantes malédictions, se trouve, dans l'œuvre de Ducis, mêlé à toute l'intrigue et d'une façon fort bizarre. Le premier acte seul suit assez fidèlement le grand modèle. Mais à partir du second, la conception se rétrécit, l'intrigue s'embrouille, l'intérêt que le poète anglais a si admirablement concentré sur cette terrible passion d'Othello, s'éparpille sur les péripéties diverses d'un roman invraisemblable. Odalbert, qui paraissait avoir renoncé à sa fille en la maudissant, revient auprès d'elle et parvient, en la menaçant de se tuer sous ses yeux, à lui faire signer un billet par lequel elle s'en remet à lui du choix d'un époux; puis il lui amène Lorédan, le fils du doge, un soupirant discret qui brûlait en silence. Hédelmone, au désespoir, se refuse à tenir la promesse arrachée par son père, et Lorédan consent à renoncer à ses droits. Il fait plus : le père d'Hédelmone est impliqué dans une conspiration, ses jours sont menacés, Lorédan fléchira le doge en sa faveur. Un bandeau, que la fidèle fiancée d'Othello remet au jeune homme, servira à tromper la colère d'Odalbert mais assurera la perte d'Hédelmone en ravivant la jalousie

de son mari. Au milieu de ces singulières intrigues se promènent Othello et son faux ami Pezare, le pâle Yago de la tragédie. Il est bien difficile de comprendre la fureur et le crime du More, qui n'a pas été poursuivi de ces révélations méchantes, de ces perfides réticences, qui n'est pas étreint et étouffé dans les nœuds d'une calomnie savante. Pezare disparaît de la scène après que son infâmie a été révélée; on ne le retrouve plus et on ne sait ce qu'il devient. Un des morceaux les plus vantés de la tragédie de Ducis est cette *Romance du saule,* devenue célèbre dans l'opéra de Rossini; elle est bien inférieure en poésie à celle que fait chanter Shakespeare à Desdémona (1).

RAYNOUARD (1761-1836) se fit recevoir avocat après avoir achevé ses premières études. Ayant embrassé avec ardeur la cause de la Révolution, il fut nommé, en 1791, député à l'Assemblée législative, mais sa modération le rendit suspect et il fut jeté en prison, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Dégoûté de la vie politique, Raynouard se retira dès lors en Provence, à Brignolles, sa ville natale, où il se livra tout entier à l'étude des lettres. Il acquit une réputation passagère par ses tragédies des *Templiers* et des *États de Blois,* qui eurent un succès retentissant, moins par leur mérite particulier qu'à cause des allusions politiques qui y abondent.

Cet écrivain s'est fait connaître plus avantageusement par des recherches intéressantes sur les *Poésies des troubadours,* dont il publia les compositions dans la langue provençale. « Enfant de la Provence, il admit rop facilement que l'idiome provençal s'était formé et parlé, du VIe au IXe siècle, par toute la France, qu'il

(1) Ces analyses ont été extraites et résumées du *Grand Dictionnaire* de Larousse.

avait été l'intermédiaire entre le latin et les langues postérieures; et que le vieux français, l'espagnol, l'italien, le portugais dérivaient du provençal. A part cette base imaginaire, ses travaux d'érudition n'en ont pas moins été d'un grand secours pour l'étude même de la langue provençale et pour l'appréciation du génie des troubadours et la connaissance de leurs œuvres. (Vapereau.)

En 1813, Raynouard fut nommé membre de la commission du Corps législatif qui devait régler les négociations entamées avec les puissances étrangères; son rapport mécontenta l'empereur par le ton de liberté qui y régnait et qui précipita, en effet, la chute du despote.

Les Templiers. — Cette tragédie a pour sujet la mort de Jacques Molay, brûlé vif sous Philippe-le-Bel, en 1314. Elle eut le mérite de sortir de l'ornière des sujets habituels empruntés aux Grecs et aux Romains, et de traiter un des grands faits de l'histoire moderne. Toutefois cette tragédie, qui prouve de consciencieux travaux, n'a pas d'action; la marche en est lente et froide; le dialogue y est long, sans vivacité, le style diffus, traînant et souvent prosaïque.

Les États de Blois (1810). — Le sujet en est l'assassinat des ducs de Guize par Henri III. Napoléon y vit une allusion au crime juridique du duc d'Enghien, et en défendit pendant six ans la représentation.

Marie-Joseph Chénier (1764-1811), frère d'André Chénier, se consacra de bonne heure aux lettres et particulièrement à l'art dramatique. Républicain ardent, il fit de la poésie un moyen puissant de populariser les idées de la Révolution. En 1788, il composa *Charles IX,* où en flétrissant le massacre de la Saint-

Barthélemy, il attaquait le despotisme et le fanatisme. La censure en empêcha la représentation; mais, en 1789, elle fut tout un événement politique et eut un immense succès. En 1791, parut *Henri VIII,* qui vaut mieux, comme œuvre tragique, que *Charles IX. La Mort de Calas* (1) est une œuvre déclamatoire; *Caïus Gracchus* fut applaudi avec frénésie. Le public accueillit plus froidement *Fénelon;* néanmoins cette pièce eut assez de succès pour que le marquis de Fénelon, rendît visite à l'auteur et lui fît présent de l'anneau pastoral de l'archevêque de Cambrai. *Tibère,* chef-d'œuvre de M.-J. Chénier, est un éloquent plaidoyer contre le despotisme.

Indépendamment de ses tragédies, Chénier a composé des *Épîtres,* des *Satires* écrites avec une verve incontestable, ainsi que plusieurs ouvrages en prose dont le plus estimé est son *Tableau de la littérature depuis 1789*. Ce livre est écrit avec fermeté et élégance et contient des appréciations fines et justes.

L'une de ses épîtres les plus éloquentes, l'*Épître à la Calomnie,* eut pour but de justifier le poète de l'accusation, aussi fausse que passionnée, de n'avoir rien fait pour soustraire son frère à l'échafaud. Il y disait à ses ennemis :

Hélas! pour arracher la victime aux supplices
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié;
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié!
. . . .

(1) Négociant de Toulouse, faussement accusé d'avoir étranglé son fils qui voulait abjurer le protestantisme, fut condamné au supplice de la roue, en 1762.

Auprès d'André Chénier, avant que de descendre,
J'élèverai sa tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire et ses vers dictés pour l'avenir.

. . . .

O mon frère! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Après la Terreur, M.-J. Chénier, devenu membre de la Convention, tenta de réparer les ruines morales de la France. Découragé, sans doute, il entra dans le complot du 18 brumaire et favorisa l'entreprise hardie du premier Consul. En récompense de ses services, il fut appelé aux fonctions d'inspecteur de l'instruction publique, qu'il remplit avec le plus grand soin. Il fut destitué pour avoir déplu à Napoléon par son *Épître à Voltaire*. Cette disgrâce le jeta dans le plus affreux dénuement, mais il se réconcilia heureusement avec son maître et obtint une pension de huit mille francs, qui le mit à l'abri de la misère. On lui doit les deux chants patriotiques: *Veillons au salut de l'empire* et *le Chant du Départ,* qui est assurément, au point de vue littéraire, plus remarquable que la *Marseillaise*.

M.-J. Chénier mourut en 1811, à l'âge de quarante-sept ans. Sa mort fut l'occasion d'un grand scandale. Chateaubriand, qui avait sollicité l'honneur de le remplacer à l'Académie française, attaqua sa mémoire dans un discours qui aurait dû être consacré à faire son éloge.

De Jouy (1764–1846). Le nom de cet auteur est

ÉTIENNE, il y ajouta plus tard celui de Jouy, nom d'un village près de Versailles où il était né. Il eut une jeunesse excessivement orageuse; ses parents furent obligés, à cause de son caractère ardent et indiscipliné, de l'embarquer à dix-sept ans pour aller servir dans les troupes de la Guyane française. L'année suivante, il revint néanmoins achever ses études au collége de Versailles. A peine les eût-il terminées, qu'il repartit pour les Indes-Orientales où il servit, en qualité d'officier d'artillerie, dans l'armée du nadab de Mysore, Tippou-Saïb, qui récompensa son courage en lui donnant un collier de filigrane en or.

De retour en France, en 1790, Étienne de Jouy se mit au service de la Révolution triomphante et s'enrôla dans les armées de la République. Il était déjà commandant de place, lorsque, dégoûté par d'absurdes accusations de trahison, il prit sa retraite et se consacra exclusivement à la littérature.

Dès 1812, il publia, sous le pseudonyme de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, de légères et spirituelles esquisses des mœurs parisiennes. L'auteur transportait son ermite partout, non-seulement à Paris, mais en province, en Guyane, en prison et, grâce à un style plein de coloris, il parvint à amuser passionnément le public en piquant sa curiosité.

De Jouy a donné quatre tragédies qui ne sont pas sans mérite. Il débuta par *Tippou-Saïb,* tragédie inspirée par le souvenir de ses campagnes dans l'Inde. Le succès en fut médiocre; on trouva d'une audace inouïe l'introduction sur la scène d'un personnage contemporain. *Bélisaire* offre plus d'intérêt à cause du caractère du héros. Napoléon en interdit la représentation à cause d'allusions politiques qu'il crut y

découvrir. Dans *Sylla* (1821), son chef-d'œuvre, l'auteur a voulu peindre le caractère de l'oppresseur de Rome. Le public, qui vit dans cette peinture le portrait de l'empereur déchu, applaudit avec enthousiasme. *Julien dans les Gaules* est d'une versification médiocre.

Népomucène Lemercier (1772-1840). — La littérature française a produit peu de poètes aussi précoces, aussi variés et aussi féconds que Népomucène Lemercier. Il avait à peine seize ans quand il fit représenter sa première tragédie, qui n'est remarquable qu'à cause de la jeunesse de son auteur, puisqu'elle n'eut qu'une seule représentation. A vingt-cinq ans, il donna *Agamemnon*, qui passe pour son chef-d'œuvre et où il imite, avec autant de bonheur que d'énergie, Eschyle et Sénèque. Parmi les nombreuses pièces qui sortirent dès lors de sa plume féconde, bornons-nous à citer comme les plus remarquables *Richard III*, *La Démence de Charles VI* (1820), *Frédégonde et Brunehaut* (1821). Ces diverses pièces trahissent chez leur auteur le désir d'être neuf tout en restant fidèle aux règles de l'art. On a voulu de nos jours faire de Lemercier le père du romantisme. Il vit pourtant avec indignation se former la nouvelle école et il alla jusqu'à dire :

Avec impunité les Hugo font des vers !

Homme d'un caractère énergique et indépendant, il se mêla fort peu à la Révolution, et sa conduite vis-à-vis de Napoléon fut toujours digne et courageuse. Hôte assidu du premier Consul, il ne fut jamais du nombre de ses flatteurs.

CHAPITRE V

LA COMÉDIE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Collin d'Harleville. — Fabre d'Églantine. — Picard. — Étienne. — Duval.

Les comédies de l'empire sont généralement très-supérieures aux tragédies de la même époque. Les vices et les ridicules de la société offrent au poète des sujets éternellement nouveaux et variés; pour les peindre avec art, il n'a qu'à les étudier avec soin.

COLLIN D'HARLEVILLE (1755-1806). Son père était un propriétaire aisé dont les mœurs douces et simples ne furent pas sans influence sur le caractère de Collin. Quand celui-ci eut terminé ses études, il entra à Paris chez un procureur au parlement; mais lorsqu'il eut fait la connaissance d'Andrieux, le jeune clerc abandonna la procédure pour la carrière dramatique. Ses débuts furent pénibles; Collin, Andrieux et quelques amis associèrent leur misère; nous avons déjà parlé des vers par lesquels le poète comique a consacré le souvenir de ces temps difficiles, mais rendus agréables par d'heureuses dispositions naturelles, par l'amour du travail et par une bonne conduite (1).

Collin d'Harleville débuta sur la scène par l'*Inconstant* (1784). Cette comédie, écrite avec un style facile, annonçait un vrai talent, et fut accueillie avec bienveillance. Encouragé par cet heureux début, le jeune poète écrivit l'*Optimiste,* où il raille avec douceur un ridicule qui n'est que l'excès d'une qualité.

---

(1) Voir page 35.

(Son père, dit-on, lui servit de type pour peindre le principal personnage de la pièce.) La comédie des *Châteaux en Espagne* reçut, de la part du public, l'accueil le plus flatteur. Le sujet fut revendiqué depuis par Fabre d'Églantine, qui s'oublia jusqu'à publier un libelle plein de colère et d'injures contre Collin qui méritait plus d'égards. *Le vieux Célibataire* est le chef-d'œuvre de Collin d'Harleville et son suprême effort; les caractères y sont tracés avec vérité, le dialogue est vif et ingénieux.

La plupart de ces pièces sont une peinture de mœurs aimables et de ridicules innocents. Le poète nous fait aimer ses personnages, mais il lui manque la verve de Beaumarchais et l'énergie de Fabre d'Églantine, son contemporain.

Fabre d'Églantine (1755-1794), naquit à Carcassonne de parents pauvres, qui ne lui donnèrent qu'une éducation négligée; mais il était doué d'une remarquable intelligence et avait les instincts d'un poète. Il le prouva en remportant, à peine hors de l'adolescence, aux concours des jeux floraux de Toulouse, le prix de l'églantine d'or, triomphe précoce dont il fut si fier et si heureux qu'il ajouta le nom de cette fleur au sien. Il lui fallut pour vivre faire tous les métiers; il fut successivement peintre, graveur, musicien, comédien et poète. Ses premiers essais dramatiques furent assez médiocres. La représentation de l'*Optimiste* de Collin d'Harleville, réveilla son génie; indigné qu'on osât montrer sous un jour favorable un caractère monstrueux, selon lui, il lui opposa le *Philinte de Molière,* la plus forte conception dramatique depuis *le Misanthrope*.

Il est à regretter que Fabre d'Églantine ne se soit pas borné à développer son réel talent pour la comédie. Il se laissa absorber complètement par la politique, et participa aux plus grands excès de la Révolution. Secrétaire de Danton, il fut élu député de Paris à la Convention et fit partie du Comité de salut public (1). C'est sur sa dénonciation que Rabaut Saint-Étienne fut traîné devant le tribunal révolutionnaire et condamné à l'échafaud. Deux mois plus tard, il était lui-même accusé par Robespierre et Hébert d'avoir falsifié un décret relatif aux comptes de liquidation de la Compagnie des Indes. Mis en jugement avec Danton et Camille Desmoulins, il périt avec eux sur l'échafaud, sous l'accusation de faussaire, le 15 avril 1794. Il mourut avec courage, mais tellement préoccupé de sa réputation d'écrivain que du haut de la fatale charrette, il distribuait au public des pièces de poésie qu'il avait composées. On a encore de lui des poèmes, des satires, des romances, des chansons, entre autres la chanson si connue :

Il pleut, il pleut, bergère.

ANDRIEUX (Voir sa biographie page 35) voulut rendre à la comédie son ancienne gaieté et sut être toujours plaisant sans être bouffon. Parmi les diverses pièces qu'il a composées, citons *les Étourdis* (1787),

---

(1) Ce comité fut créé le 6 avril 1793, par la Convention nationale et eut pendant plus d'une année toute l'autorité en France. Il avait sous ses ordres le *Tribunal révolutionnaire*, chargé d'exécuter juridiquement les suspects; les *Comités révolutionnaires*, établis dans toutes les communes de France pour recevoir les dénonciations, et le *Comité de sûreté générale*, chargé de la police. Le Comité de salut public couvrit la France d'échafauds.

chef-d'œuvre de goût, de finesse et de gaieté, qui renferme un grand nombre de situations comiques et de scènes originales.

« Le fond de l'intrigue est assez peu de chose, dit La Harpe ; c'est un jeune homme qui se fait passer pour mort, afin de faire payer ses dettes par son oncle. Ce n'est pas du comique de caractère, mais c'est du comique de détail, qui est de fort bon goût. L'auteur a tiré de ce fond si mince une foule de scènes dont l'intention et l'effet sont comiques. »

PICARD (1769-1828), le plus fécond et le meilleur comique de cette époque, naquit à Paris où son père exerçait les fonctions d'avocat. Après avoir fait d'excellentes études, il se voua à l'art dramatique vers lequel l'entraînait un penchant irrésistible. Il se lia, dès sa jeunesse, d'une étroite amitié avec Andrieux et Collin d'Harleville et aucune rivalité de talent ou de succès ne vint jamais troubler leur intimité. Ils se donnaient mutuellement des conseils et ce fut Andrieux qui lança la première pièce de son ami, *les Visitandines,* qui fut vivement applaudie.

Après les succès d'auteur, Picard ambitionna, comme Molière, les succès d'acteur, ce qui ne l'empêcha pas de trouver le temps de composer une centaine de comédies, de vaudevilles, de romans et d'opéras. Nul ne s'entendait mieux que lui à exploiter les circonstances ; le moindre incident lui fournissait un sujet de comédie. Un importun, un de ces hommes qui aiment à perdre leur temps, venait-il le voir et lui dérober des moments précieux, il s'en vengeait en le mettant en scène dans sa prochaine pièce. Dans *Médiocre et Rampant,* il a cherché à représenter la société française telle que

l'avaient faite les bouleversements de la Révolution. *La Petite Ville*, une de ses pièces les plus gaies, est la peinture des petits ridicules, des petites prétentions, des étroites jalousies, des médisances et des commérages de la province. *M. Musard* représente ce personnage connu de tout le monde, qui n'est jamais pressé d'agir, qui muse sans cesse et s'amuse de tout. Dans *les Marionnettes*, l'auteur a mis en scène les variations que produisent dans les hommes de toute condition les changements de la fortune.

Picard est, après Molière, l'auteur français qui semble avoir eu le plus de génie comique. Il se distingue par l'observation des mœurs de son temps et ses tableaux sont en quelque sorte des copies fidèles de la société du Directoire et du Consulat. Il met volontiers en scène la bourgeoisie et s'attache à peindre les vices et les ridicules des parvenus. Mais son théâtre, comme celui d'Andrieux et de Collin d'Harleville, a une tendance morale ; le poète comique ne cherche pas à égayer aux dépens de l'honnêteté et de la pudeur.

Après avoir si bien raillé les faiblesses d'autrui, Picard finit par prêter lui-même le flanc au ridicule, en se remariant à l'âge de 55 ans, avec une jeune fille sortant à peine de l'enfance, qui, dit-on, le fit bientôt repentir de sa folie.

Étienne (1778-1845) vint à Paris en 1796 et n'ayant aucune fortune, se fit teneur de livres chez un marchand de bois ; il commença en même temps à écrire dans différents journaux politiques et à travailler pour le théâtre. Ayant été employé au camp de Boulogne dans les fourrages de l'armée, il fit jouer devant les

troupes deux petites pièces de circonstance qui plurent à Napoléon et qui furent l'origine de sa fortune. Nommé en 1810 censeur de la presse, il abandonna bientôt le journalisme et donna un libre essor à son génie dramatique. Il débuta au théâtre par sa jolie pièce *Brueys et Palaprat;* mais son chef-d'œuvre est la comédie des *Deux Gendres,* dont le succès brillant et soutenu lui ouvrit les portes de l'Académie. Le poète reçut avis de sa nomination par un billet qui ne contenait que ce passage des Actes des Apôtres : « *Et ils élurent Étienne, homme intègre et plein d'esprit.* » Étienne n'avait que trente-trois ans.

L'éclat de son succès, sa jeunesse, les places qu'il occupait lui firent des envieux et des ennemis. Ces inimitiés se donnèrent carrière dans une querelle littéraire qui fit beaucoup de bruit. On accusa l'auteur des *Deux Gendres* d'avoir emprunté son sujet et une foule de détails et de vers tout faits à une pièce ancienne, *Conaxa ou les Gendres dupés,* composée par un jésuite de la fin du XVIIe siècle et jouée dans les colléges. Étienne dédaigna d'abord cette accusation, et feignit même d'ignorer l'existence de l'ancienne comédie, mais un de ses amis, qu'il avait mis en cause, fit connaître, dans une brochure, qu'il avait confié à Étienne un manuscrit de *Conaxa* trouvé dans les archives de la police. Aussitôt les pamphlets, les brochures, les satires affluèrent de toutes parts. L'Odéon, dirigé par Duval, le concurrent dramatique d'Étienne, joua *Conaxa* et tous les spectateurs, le crayon à la main, comparaient les deux pièces, en soulignant par des applaudissements ironiques, les moindres ressemblances entre des situations ou des vers. L'émotion calmée, il se trouva qu'Étienne n'avait pas emprunté

une douzaine de vers et qu'en s'appropriant le sujet, il l'avait profondément modifié. (Vapereau.)

Au retour des Bourbons, Étienne fut exclu de l'Académie, où il ne fut réintégré qu'en 1829. Il se jeta alors dans la politique et fit, dans les grands journaux de l'époque, une rude guerre à la Restauration. Député sous le gouvernement de Louis-Philippe, il fut longtemps chargé de rédiger l'adresse que la Chambre présentait au roi au commencement de chaque session, en réponse au discours du trône. La politique lui fit négliger les lettres et lui créa de nombreux ennemis.

Étienne ne fut pas moins ardent à défendre les classiques en littérature, et il tenta vainement de s'opposer à l'invasion du romantisme dont il était l'ennemi passionné.

Duval (1767-1842) fit ses premières études au collége de Rennes; les déboires qu'il y éprouva l'engagèrent à suivre la carrière de la marine, et il fit, en qualité de volontaire, la guerre d'Amérique. Revenu dans sa patrie, il entra dans le corps du génie des ponts-et-chaussées; mais bientôt, ennuyé d'une carrière qui le forçait à vivre en province et brûlant du désir de connaître Paris, il sollicita et obtint la place de secrétaire de la députation des États. Les troubles qui survinrent en Bretagne en 1788 rappelèrent les députés. Duval donna sa démission et reprit à Paris l'équerre et le compas. La protection d'un architecte distingué lui fit obtenir une place dans les bâtiments des domaines du roi; mais la Révolution vint encore une fois détruire toutes ses espérances. Porté par une impulsion secrète et invincible vers le théâtre, il entra en 1791 à la

Comédie-Française et y devint tour à tour auteur, acteur et directeur de théâtre, comme Molière et comme Picard, son ami.

La plupart des pièces de Duval ont paru sous l'Empire. Ce sont des comédies, des opéras-comiques, des drames. Parmi ses nombreuses compositions nous citerons *le Tyran domestique,* qui est regardé comme son chef-d'œuvre. C'est la peinture d'un homme honnête et vertueux, mais que son humeur chagrine rend le fléau de sa famille.

Le genre de Duval se rapproche du drame. Chose étrange, cet écrivain aspirait à écrire des pièces sérieuses, et il ne put jamais réussir que dans la comédie; aussi, disait-on que ses triomphes le mettaient de fort mauvaise humeur. Il est vrai que ses chutes, dans le drame, ne le réjouissaient pas davantage.

CHAPITRE VI

LA SCIENCE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Cabanis. — Lacépède. — Volney. — Laplace. — Cuvier.

CABANIS (1757-1808) était âgé de sept ans quand son père le confia aux soins de deux prêtres qui remarquèrent dans leur jeune élève des indices de talent. A dix ans, il entra au collége de Brives, où il eut beaucoup à souffrir de la dureté de ses nouveaux maîtres; découragé par les mauvais traitements, il résolut un jour de ne plus rien faire, et on dut le renvoyer chez son père qui essaya de maîtriser par la

rigueur, l'obstination de son fils. Au bout d'un an d'efforts inutiles, il comprit qu'il fallait user d'autres moyens; il le conduisit à Paris et le livra à lui-même. Cabanis avait quatorze ans. Ce parti, qui aurait pu perdre ce jeune homme en l'exposant à tous les dangers d'une grande ville, eut, au contraire, le plus grand succès. Cabanis sentit se réveiller en lui le goût du travail. Il compléta ses études classiques qui avaient été tronquées au collége de Brives et suivit, avec un zèle infatigable, les cours de physique du célèbre professeur Brisson (1). A seize ans, il partit pour la Pologne et entra comme secrétaire chez un seigneur polonais; c'était l'époque du partage de ce malheureux pays. Indigné des violences exercées par la Russie, la Prusse et l'Autriche, il ne tarda pas à revenir en France. Présenté à Turgot, ministre de Louis XVI et ami de son père, Cabanis en reçut un bienveillant accueil, mais la chute de ce ministre fit évanouir toutes les espérances que cette puissante protection lui avait fait concevoir; le jeune homme s'assura une fois de plus qu'il ne devait compter que sur lui-même.

Il se remit au travail avec plus d'activité que jamais et reprit ses études que son départ pour la Pologne avait interrompues. Cédant enfin aux instances de son père qui le pressait de choisir une carrière, il embrassa la médecine. Dès lors, Cabanis consacra à la science ses travaux et ses veilles. Pendant six ans il ne manqua pas un seul jour de suivre son professeur au chevet du lit des malades. Afin de pouvoir travailler à son aise à ses études favorites, loin du bruit et des distractions

(1) Naturaliste et physicien célèbre (1723-1806).

de la ville, et peut-être aussi par raison de santé, il se fixa à Auteuil où il eut occasion de connaître la veuve d'Helvétius qui le présenta aux hommes célèbres qui fréquentaient sa maison : Diderot, d'Alembert, Thomas, Condillac, le baron d'Holbach, Franklin, etc.

Quand la Révolution éclata, Cabanis en adopta les principes mais en blâma les excès. Il se lia étroitement d'amitié avec Mirabeau et lui prodigua ses soins comme médecin jusqu'au dernier moment, mais il lui refusa de l'opium que l'illustre malade demandait avec instance, pour s'affranchir des douleurs qui le torturaient. En revanche, plus tard, il procura à Condorcet le poison qui épargna au philosophe l'horreur de l'échafaud.

La société des Encyclopédistes exerça sur les idées de Cabanis la plus fâcheuse influence ; il devint matérialiste et athée. On raconte qu'un jour, après avoir entendu la lecture d'un rapport de Bernardin de Saint-Pierre, à l'Académie, sur l'existence de Dieu, il fut saisi tout à coup d'un accès d'impiété et s'écria : « Je jure qu'il n'y a point de Dieu et je demande que son nom ne soit jamais prononcé dans cette enceinte. » Ces effroyables paroles reçurent l'assentiment presque unanime de la docte assemblée ! Les ouvrages de Cabanis se ressentent de cette absence de foi. Son principal ouvrage *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802) est basé sur une théorie purement matérialiste. L'auteur, partant du principe sensualiste de Condillac, aboutit à cette conclusion que les facultés morales naissent des facultés physiques. Ce livre eut un succès éclatant, que lui méritaient un style remarquable et une grande richesse d'observations physiologiques. On prétend cependant que Cabanis s'effraya

lui-même des conclusions auxquelles la logique l'avait amené et il affirma hautement plus tard l'existence d'une âme distincte du corps, et celle d'un Dieu ordonnateur du monde. Il mourut frappé d'apoplexie, en 1808.

De Lacépède (1756-1825), célèbre naturaliste, né à Agen, fut destiné par ses parents à la carrière militaire et servit comme colonel en Autriche, avant la Révolution; mais entraîné par une passion irrésistible vers l'étude de l'histoire naturelle, il quitta le service pour se livrer entièrement à son penchant. Buffon, dont il avait été le meilleur élève et l'ami, le choisit pour continuer son *Histoire naturelle* et lui obtint plus tard la place de garde du Jardin du Roi. Le jeune naturaliste occupait cet emploi lorsque la Révolution éclata. Lacépède en adopta les principes. Plus tard il acclama l'Empire qui le combla de dignités. Comme président du sénat, il porta la parole dans toutes les circonstances solennelles et consacra son éloquence à l'éloge de l'empereur et à l'apologie de ses projets. En 1814, il osa cependant parler de paix à son maître et prononça à la tête du sénat ces paroles remarquables : « Nous combattons entre les tombeaux de nos pères et les berceaux de nos enfants. Obtenez la paix, Sire, et que votre main tant de fois victorieuse, laisse échapper les armes, après avoir signé le repos du monde. »

Comme naturaliste et écrivain, Lacépède s'était déjà fait connaître par son *Histoire générale des quadrupèdes ovipares, des reptiles, des poissons, des cétacés.* Il était aussi excellent musicien et vécut dans l'intimité de Glück. Il a publié une *Histoire poétique de la mu-*

sique. On retrouve dans les ouvrages de ce savant cette élégance de style, ces observations profondes qui rappellent l'école à laquelle il appartient; on peut malheureusement lui reprocher de manquer de rigueur scientifique.

« Il prit Buffon pour maître et pour modèle, dit Cuvier; il le lut et le relut, au point de le savoir par cœur et dans la suite il en porta l'imitation jusqu'à calquer la coupe et la disposition générale de ses écrits sur celles de l'*Histoire naturelle.* »

Volney (1757-1820), célèbre voyageur, né à Craon (Anjou), vint à Paris pour étudier la médecine; mais se sentant invinciblement entraîné vers l'étude des idiomes de l'Orient, il partit pour apprendre l'arabe dans un couvent du Liban et explora pendant quatre années la Syrie et l'Égypte. C'est la relation de ce voyage qui commença sa réputation d'écrivain. Député aux états-généraux, il y soutint les idées nouvelles, mais sous Robespierre on lui fit un crime de sa modération et on le jeta dans un cachot; il n'en sortit qu'au 9 thermidor (1). Ces persécutions n'étaient pas de nature à lui faire aimer la République; aussi se déclara-t-il pour la Révolution du 18 brumaire. Néanmoins il sut garder vis-à-vis de Napoléon une fière indépendance, et quoique vice-président du Sénat il s'opposa au Concordat (2), à l'expédition de Saint-

(1) 27 juillet 1794. Dans cette journée, Robespierre est décrété d'accusation par la Convention et arrêté à l'hôtel-de-ville. Il fut exécuté le lendemain.

(2) On désigne sous ce nom un contrat passé, en 1801, entre Bonaparte, premier consul, et le pape Pie VII. Il rétablit en France l'autorité pontificale.

Domingue et à l'établissement de l'Empire. L'empereur, de son côté, ne l'aimait pas à cause de ses idées libérales; néanmoins il lui conserva ses faveurs et l'éleva à la dignité du comte.

Les Ruines. — On distingue parmi les œuvres de Volney son *Voyage en Syrie et en Égypte* et les *Ruines ou méditations sur les révolutions des empires*. Ce dernier livre n'est pas un ouvrage de description mais de philosophie sociale. L'auteur recherche les causes de la destruction des empires de l'Orient (le despotisme et le fanatisme), et la plus grande partie de ce livre est dirigée contre la superstition, c'est-à-dire dans la pensée de l'auteur, contre toute religion positive. Pour lui, en effet, la religion n'est qu'une institution politique et les prêtres des imposteurs. L'éloquence sombre, monotone de cet ouvrage avait quelque chose d'ossianique qui répondait au goût du temps; le style est riche et poétique et dans ses récits de voyages, l'auteur a un goût parfait et un sens exquis pour s'attacher à ce qui est frappant.

« Dans ce bel ouvrage, dit le marquis de Pastoret, l'auteur nous ramène à l'état primitif de l'homme, à sa condition nécessaire dans l'ordre général de l'univers; il recherche l'origine des sociétés civiles et les causes de leur formation; remonte jusqu'au principe de l'élévation des peuples et de leur abaissement, développe les obstacles qui peuvent s'opposer à l'amélioration de l'homme. »

LAPLACE (1749-1827), l'un des plus célèbres géomètres de notre époque, naquit dans le Calvados, d'une famille de pauvres paysans. Il surmonta par un travail opiniâtre et persévérant les difficultés de sa position et put se livrer à son goût passionné pour l'étude des sciences. A dix-neuf ans, il professait déjà les mathématiques à l'École militaire, établie dans le bourg où il était né. D'Alembert l'ayant remarqué, l'attira à Paris, et Laplace ne tarda pas à y occuper les positions les plus élevées. Après le 18 brumaire, Napoléon le

nomma ministre de l'intérieur, mais il ne garda ces fonctions que six semaines, parce qu'il manquait des aptitudes nécessaires à un administrateur; le ministre fut créé sénateur en 1799. Tant de faveurs n'enchaînèrent pas toutefois l'indépendance du savant géomètre. En 1814, il vota la déchéance de l'empereur et l'établissement d'un gouvernement provisoire.

Laplace eut la gloire de compléter l'œuvre de Newton (1) en expliquant le système du monde par la gravitation universelle. Il popularisa ce système par des écrits d'un style pur et élégant qui lui méritèrent d'être admis, comme écrivain, à l'Académie française.

Ses principaux ouvrages sont : *Exposition du système du monde* (1800), *Mécanique céleste* (1798-1825).

« C'est dans l'*Exposition du système du monde,* dit Arago, que les personnes étrangères aux mathématiques puiseront une idée exacte et suffisante de l'esprit des méthodes auxquelles l'astronomie physique est redevable de ses étonnants progrès. Cet ouvrage, écrit avec une noble simplicité, une exquise propriété d'expression, une correction scrupuleuse, est terminé par une histoire abrégée de l'astronomie et classé, aujourd'hui, d'un sentiment unanime, parmi les beaux monuments de la langue française. »

GEORGES CUVIER (1769-1832), naquit à Montbéliard, d'une famille protestante. Cette ville était à cette époque

---

(1) Illustre savant anglais (1642-1727), le premier des mathématiciens, des physiciens et des astronomes; il découvrit la gravitation universelle; il expliqua par cette loi le mouvement des planètes autour du soleil, celui de la lune autour de la terre, le cours des comètes, le flux et le reflux de la mer.

une possession germanique, quoique française par les mœurs et le langage.

Dès son enfance, Cuvier manifesta un penchant pour l'étude, tel qu'on en rencontre rarement dans les premières années de la vie; à trois ans il savait lire et il termina ses études d'une manière brillante à quatorze ans. Il ne connut ni les jeux frivoles, ni les amusements des enfants de son âge; toutes ses récréations au collége consistaient dans l'étude du dessin, qu'il cultiva toujours avec succès, ou dans la lecture de quelques livres amusants.

Destiné d'abord à la carrière militaire, qui était celle de son père, il embrassa l'état ecclésiastique par goût et à cause de la faiblesse de sa constitution. Il concourut pour une bourse à l'université de Tubingue, mais la partialité d'un professeur l'en ayant privé, le jeune homme changea de carrière. Le prince de Wurtemberg, réparant cette injustice, le fit entrer gratuitement à l'Académie de Stuttgard, où se révéla sa véritable vocation. Un volume de Buffon lui étant tombé sous la main, ce volume devint aussitôt son compagnon inséparable; nuit et jour, il le lisait et chaque lecture le plongeait dans de profondes rêveries. Quand on ne le voyait pas lisant son Buffon, on le trouvait occupé à dessiner les figures qui accompagnaient le texte. C'est à l'université de Stuttgard qu'il fit la connaissance du poète Schiller et qu'il étudia particulièrement l'histoire naturelle.

Le peu de fortune de Cuvier l'obligea à mettre à profit les diverses connaissances qu'il avait acquises à l'Université. Il accepta les fonctions de précepteur chez le comte d'Héricy, gentilhomme protestant de Normandie. C'est là qu'il se livra tout entier à sa passion

pour l'histoire naturelle. La plage normande fut le premier théâtre de ses observations. Tessier, membre de l'Académie des sciences, ayant fait sa connaissance, sut l'apprécier et le mit en relation avec quelques-uns de ses amis, notamment avec Geoffroy Saint-Hilaire, qui était à cette époque attaché au Muséum d'histoire naturelle. Celui-ci ayant parcouru plusieurs des cahiers d'étude du jeune savant, fut frappé des aperçus nouveaux que présentaient ces manuscrits et eut le bonheur, comme il l'a écrit, de révéler au monde savant la portée d'un génie qui s'ignorait lui-même. Cuvier vint à Paris en 1794, et acquit aussitôt une réputation qui le conduisit aux plus grands honneurs. Successeur de Daubenton au collége de France, il devint membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française et pair de France.

Georges Cuvier mourut du choléra à Paris, en 1832. Il conserva jusqu'au dernier moment, malgré les plus atroces souffrances, la plénitude de toutes ses facultés. Cinq jours auparavant il donnait son cours au collége de France; jamais il n'avait été aussi entraînant et aussi sublime.

Considéré comme naturaliste, Cuvier a rendu les plus éminents services à la science. Il a donné à la zoologie une classification naturelle qui lui manquait encore; il a fait faire un grand pas à l'anatomie comparée.

Comme écrivain, il est remarquable par la méthode, l'ordre et la lumière qui distinguent sa parole et ses écrits, la clarté, la précision, la noblesse de son style, et son admirable talent d'exposition.

CHAPITRE VII

LA PHILOSOPHIE SOUS LE PREMIER EMPIRE

De Gérando. — La Romiguière. — Destutt de Tracy. — Joseph de Maistre.

Napoléon entrava le développement des sciences morales et philosophiques, et ne craignit pas d'affecter du mépris pour ceux qu'il appelait les *idéologues*. Il est facile de comprendre cette haine de tous les despotes contre la philosophie ; habitués à commander et à être obéis, ils n'aiment pas ceux qui recherchent avant tout la vérité et ne se soumettent qu'à elle. Non-seulement les philosophes refusent de plier devant une volonté tyrannique mais ils apprennent aux autres à ne pas plier ; ils leur font comprendre la nature et les droits de l'esprit ; et, au milieu des injustices et des inégalités présentes, ils apprennent à croire au progrès et font entrevoir et désirer un temps de justice universelle.

De Gérando (1772-1842), fils d'un architecte de la ville de Lyon, embrassa les idées de la Révolution et s'enrôla, comme chasseur, dans le régiment de Masséna. Au milieu des camps, il cultivait déjà la philosophie en écrivant un livre intitulé *Des signes et de l'art de penser*, qui fut couronné par l'Institut et qui lui assigna un rang honorable parmi les penseurs de l'époque. Ce succès attira sur lui l'attention et il fut attaché au ministère de l'intérieur en qualité de secrétaire-général. C'est un des hommes qui ont le plus avantageusement contribué à l'introduction de toutes les découvertes utiles, notamment à la propagation de l'enseignement mutuel, à l'institution des caisses

d'épargne, des salles d'asile, etc. D'abord disciple de Condillac, dont il exposa les idées dans son premier ouvrage, il se garantit bientôt des exagérations de son maître et son *Histoire comparée des systèmes de philosophie* est le meilleur écrit qui ait paru en France sur ce sujet.

LA ROMIGUIÈRE (1756-1837) entra de bonne heure dans la Congrégation de la doctrine chrétienne, et enseigna la philosophie dans plusieurs colléges de son ordre. Il vint, en 1795, à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître; son mérite lui ouvrit la carrière politique et il devint membre du Tribunat; mais bientôt il renonça à ces fonctions pour se vouer entièrement à l'enseignement de la philosophie, qu'il prétendit réformer. Nommé professeur, en 1811, à la Faculté des lettres de Paris, il acquit une brillante réputation due en partie à la clarté de son style et à la facilité de sa parole. Après s'être rallié, comme de Gérando, au système de Condillac, il s'en éloigna complètement.

DESTUTT DE TRACY (1754-1836) était d'une famille originaire d'Écosse. Député aux états-généraux, il embrassa les idées de la Révolution, ce qui ne l'empêcha pas d'être arrêté comme suspect sous la Terreur. Sous l'Empire et la Restauration, il occupa des emplois élevés. Disciple de Condillac, il approfondit quelques points importants du système de son maître et en fit des applications nouvelles à la morale et à la politique.

JOSEPH DE MAISTRE (1733-1821), frère de Xavier de Maistre, naquit à Chambéry, d'une famille d'origine française. Son père, président du sénat de Savoie, lui

donna un précepteur dès l'âge de cinq ans. Il suivit en même temps les cours du collége de Chambéry et s'y fit remarquer par une mémoire extraordinaire. « Un jour, raconte Sainte-Beuve, un écolier l'ayant défié sur sa mémoire, Joseph releva le gant et tint le pari; il s'agissait de réciter tout un livre de l'*Énéide;* le lendemain, en présence du collége assemblé, de Maistre ne fit pas une faute et l'emporta. En 1818, un vieil ecclésiastique rappelait au comte cet exploit du collége : « Eh bien, curé, lui répondit-il, croiriez-vous que je serais homme à vous réciter sur l'heure ce même livre de l'*Énéide* aussi couramment qu'alors? » Telle était la sûreté de sa mémoire, que rien de ce qu'il y avait déposé et classé ne s'effaçait plus. Il avait coutume de comparer son cerveau à un vaste casier à tiroirs numérotés, qu'il tirait selon le cours de la conversation pour y puiser les souvenirs d'histoire, de poésie, de philologie et de sciences qui s'y trouvaient en réserve. A vingt ans, Joseph de Maistre avait pris tous ses grades; il entra dans la magistrature et fut promu à la dignité de sénateur à l'âge de trente-deux ans.

Il jouissait à Chambéry d'une existence paisible, honorable et opulente, lorsque tout à coup la Révolution française éclata comme un tonnerre et pénétra jusqu'en Savoie. De Maistre fut obligé de s'enfuir précipitamment à Turin; mais bientôt cette ville ayant été prise par les Français, il se réfugia dans le canton de Vaud, puis en Sardaigne. Tous ces revers aigrirent son esprit, et il n'est pas étonnant qu'il fût rempli de ressentiments contre cette révolution qui avait brisé sa carrière et qui heurtait toutes ses idées politiques.

C'est pendant son séjour en Suisse, en 1799, qu'il

publia, sous le voile de l'anonyme, son premier ouvrage *Considérations sur la France.*

En 1805, le roi Victor Emmanuel s'étant retiré dans l'île de Sardaigne, de Maistre y accompagna ce prince et de là se rendit à Saint-Pétersbourg, en qualité de ministre plénipotentiaire. C'est là qu'il passa une grande partie de sa vie jusqu'en 1817. Ayant voulu y installer les Jésuites, il fut forcé de quitter cette capitale et revint en Savoie, où il reçut toutes sortes de distinctions honorifiques.

Abandonnant dès lors la vie politique, il se livra complètement à ses goûts littéraires. Son ouvrage le plus célèbre, intitulé *Du Pape* (1819), est l'exposition de son système politique et religieux.

Les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* publiées après la mort de Joseph de Maistre, eurent un succès extraordinaire.

Considérations sur la France (1796). — Ce livre, qui fut rigoureusement interdit par les autorités françaises. se vendit clandestinement et eut plusieurs éditions dans la même année. L'auteur y regarde la France comme étant sur la terre le principal instrument de Dieu pour le bien et pour le mal; il y considère la Révolution française comme un châtiment de Dieu sur le clergé d'abord, pour avoir mal rempli son devoir; sur les rois, pour n'avoir pas protégé leurs sujets et en particulier la religion et avoir laissé répandre les doctrines pernicieuses de la philosophie du XVIIIe siècle; sur la France enfin, à cause de son incrédulité. Il y expose que les puissances étrangères, ayant voulu démembrer la France, ne pouvaient réussir, puisque rien ne se faisait de grand en Europe sans les Français, et qu'il importait au monde de conserver l'intégrité « du plus beau royaume qu'il y eût après celui du ciel. » Il fut assez clairvoyant pour prédire le retour des Bourbons et cette prévision ne fit qu'augmenter le succès de l'ouvrage qui, sous un style coloré et puissant, est l'exposé complet de l'absolutisme.

CHAPITRE VIII

L'HISTOIRE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Anquetil. — Daru. — Daunou. — Norvins. — De Ségur. — Michaud. — Lacretelle. — Sismondi.

L'Histoire, qui exige une grande indépendance, ne pouvait se développer librement sous l'Empire. Néanmoins ce genre compte quelques écrivains distingués.

Anquetil (1723-1808) entra de bonne heure dans les ordres ecclésiastiques et se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances et la maturité de son esprit. A vingt ans, il était déjà professeur de belles-lettres, de philosophie et de théologie. Nommé directeur du séminaire de Reims, il écrivit l'*Histoire civile et politique* de cette ville; c'est son meilleur ouvrage. Il composa plus tard, au collége de Senlis, l'*Esprit de la Ligue,* ouvrage estimé. Quand la Révolution éclata, Anquetil fut pris et détenu dans la prison de Saint-Lazare. C'est là qu'il continua son *Histoire universelle* qui jouit d'un immense succès, mais qui n'en vaut pas mieux, car l'auteur y a travesti les premiers siècles de notre histoire nationale. « Tout ce qu'on y remarque pour la forme, dit Augustin Thierry, c'est de la simplicité et de la clarté, et quant au fond, il est pris au hasard de l'histoire de Mézeray et de celle de Velly, que le nouvel historien extrait et cite, pour ainsi dire, à tour de rôle. »

« C'est, dit Vapereau, un ouvrage de vieillard, mal

écrit, faiblement pensé, sans élévation ni chaleur, compilation ennuyeuse à lire et peu utile à consulter. »

Parvenu à un âge avancé sans aucune infirmité, Anquetil disait à un de ses amis, la veille de sa mort : « Venez voir un homme qui meurt tout plein de vie. » Il avait quatre-vingt-quatre ans.

Daru (1767-1829). La passion de l'étude, le goût des lettres et le service de l'administration de la guerre occupèrent toute sa vie. A seize ans, il servit dans l'armée jusqu'à l'époque de la Révolution. Quand la guerre éclata, en 1792, le jeune Daru s'engagea; ce qui ne l'empêcha pas d'être dénoncé sous la Terreur et de subir un emprisonnement de dix mois. Le 9 thermidor lui rendit la liberté. Napoléon, qui savait deviner les capacités, se l'attacha et éleva le jeune administrateur aux plus hautes dignités. Membre du Tribunat, ministre plénipotentiaire à Berlin, en 1806, ministre d'État en 1811, Daru rendit de grands services à son pays et prodigua les plus sages conseils à son auguste maître. Malheureusement ces conseils ne furent pas toujours suivis, car c'est malgré son ministre que l'Empereur entreprit la funeste campagne de Russie. Napoléon lui rendit le plus beau témoignage : « C'était un homme, disait-il, d'une extrême probité, sûr et grand travailleur. A la retraite de Moscou, la fermeté de M. Daru s'était fait particulièrement remarquer. Au travail de bœuf, il joignait le courage de lion. »

Après la Restauration, il fut nommé pair de France, mais il défendit toujours les idées libérales.

Daru a publié une *Histoire de la république de*

Venise (1819), qui offre un grand intérêt et qui est remarquable autant par l'érudition que par la noblesse et l'énergie du style. Sa position officielle, lui permit de pénétrer dans les archives de l'inquisition de Venise.

DAUNOU (1761-(1840) faisait partie de la savante congrégation de l'Oratoire. Grâce à ses idées libérales, il fut nommé successivement membre de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents, du Tribunat, archiviste de l'Empire. Il vit avec douleur la Révolution du 18 brumaire, refusa toutes les dignités que lui offrit le premier Consul et n'accepta que celles de tribun. C'était un homme d'un caractère indépendant, même vis-à-vis de l'empereur. « Je ne vous aime point, lui dit un jour celui-ci dans un accès de colère. — Moi, j'aime la patrie, » lui répondit Daunou avec fermeté. Ce courage le fit éliminer du Tribunat, en 1802.

Sous la Restauration, il fut privé de sa place d'archiviste de l'Empire, mais les suffrages des professeurs du collége de France l'appelèrent à occuper la chaire d'histoire.

Au milieu de ces fonctions civiles et politiques, Daunou n'avait jamais négligé la culture des lettres. Son principal travail fut l'*Histoire littéraire de la France,* dont il continua la publication commencée par les bénédictins. Il a aussi publié un *Cours d'études historiques* où il montre plus d'érudition que de profondeur.

NORVINS (1769-1854) naquit à Paris, d'une famille riche et considérée. Après avoir fait de brillantes études, il se destinait à la magistrature, lorsqu'il fut

compromis dans l'affaire Favras (1). Convaincu de l'innocence de l'accusé, le jeune avocat s'élança sur les degrés du tribunal au moment où les juges allaient prononcer la sentence. « C'est parce que la populace demande la tête de Favras, leur dit-il, qu'il faut la refuser; vous devez savoir mourir pour la justice. » Après le jugement, Norvins abandonna le barreau et obtint de sa famille la permission de quitter la France et de partir pour l'Allemagne. Comme il avait pris du service en Autriche, il faillit passer, à son retour en France, devant une commission militaire. Mme de Staël, apprenant son arrestation, obtint du général un sursis et lui sauva la vie. Le 18 brumaire lui rendit la liberté. L'Empire lui confia plusieurs fonctions administratives et diplomatiques. Les événements de 1814 mirent fin à sa carrière politique et lui permirent de se livrer à son goût pour la littérature. Il est surtout célèbre par son *Histoire de Napoléon*, qui se distingue par un style élégant et fleuri, mais qui manque de vigueur et de profondeur.

Louis-Philippe de Ségur (1753–1833), descendait d'une ancienne famille de Guyenne; son père fut ministre de la guerre. Pour lui, il eut une existence fort agitée et brillante. « Le hasard, dit-il, a voulu que je fusse successivement colonel, officier-général, voyageur, navigateur, courtisan, ambassadeur, négociateur, prisonnier, cultivateur, soldat, électeur, poète, auteur dramatique, collaborateur de journaux, publi-

(1) Le marquis de Favras fut accusé, en 1789, d'avoir ourdi un complot contre la vie de Lafayette, de Necker et de Bailly. Reconnu coupable, il fut exécuté en 1790.

ciste, historien, député, conseiller d'Etat, sénateur, académicien et pair de France. »

Il suivit d'abord Lafayette (1) en Amérique. A son retour, il fut nommé ministre plénipotentiaire en Russie et sut, par la noblesse de son caractère et par ses talents diplomatiques, rétablir entre les cours de Saint-Pétersbourg et de Versailles, l'harmonie qui, depuis trente ans, avait cessé d'exister. De Ségur, revenu en France, y vivait retiré des affaires quand la Révolution éclata; il n'émigra point et eut le bonheur d'échapper aux sanglantes proscriptions de la Terreur. S'étant prononcé en faveur du consulat à vie, il s'acquit plus tard les bonnes grâces de l'empereur, qui le rapprocha de sa personne en lui donnant la charge de grand-maître des cérémonies. La Restauration l'éleva à la dignité de pair de France.

De Ségur n'occupe pas un rang moins élevé dans la république des lettres. Il s'est principalement exercé dans le genre historique. Son *Histoire universelle,* simple, nette, instructive, a eu le plus grand succès.

MICHAUD (1767-1839) (Voir sa biographie page 13.), composa une *Histoire des Croisades*. Le premier volume parut en 1811. C'est le récit le plus complet et le mieux fait que nous ayons de ces expéditions, un livre bien écrit et ayant pour base de solides études. Le style en est pur, élégant, harmonieux. Michaud est surtout connu, comme l'éditeur des *Mémoires pour servir à l'histoire de France.* Il fonda avec son frère la *Biographie universelle* (1811-1839).

---

(1) Lafayette (1757-1834), s'embarqua sur une frégate armée à ses frais, pour aller combattre dans les rangs des Américains insurgés contre la domination anglaise.

De Lacretelle (1766-1855) fut d'abord journaliste au commencement de la Révolution. Après avoir professé des opinions libérales, il accepta et défendit l'Empire.

Le titre littéraire et sérieux de Lacretelle est son *Histoire du dix-huitième siècle,* œuvre pleine de conscience et de talent. On s'étonne seulement qu'un écrivain qui a flétri avec tant d'énergie les excès de la Révolution, se soit autant complu dans le récit des aventures galantes de la cour.

On a encore de lui une *Histoire de France pendant les guerres de religion,* écrite d'un style moins fleuri que la précédente, mais plus riche de recherches.

Son *Histoire de la Constituante* laisse à désirer au point de vue des appréciations des conquêtes de la Révolution.

A quatre-vingt-dix ans, Lacretelle écrivait encore des choses fines et gracieuses, notamment une *Epître* aux jeunes gens de son époque qui ne savaient employer leur temps que d'une manière futile et frivole :

Donnez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien,

disait le jeune octogénaire à ces vieillards en cheveux blonds.

De Sismondi (1773-1842) est né à Genève, d'une famille protestante originaire de Pise. A peine eut-il achevé ses études classiques, que ses parents, qui le destinaient au commerce, le firent entrer, en qualité de commis, dans une maison de Lyon. Mais le jeune homme n'avait aucun goût pour cette profession; son esprit méditatif, la lecture de Montesquieu, de J.-J. Rousseau et de Voltaire, le préparaient déjà à

sa future vocation. Sismondi était encore à Lyon quand la Révolution éclata. Il en embrassa les principes avec ardeur; mais sa famille, qui en craignait les excès, crut prudent de partir pour l'Angleterre et d'y attendre la fin de l'orage révolutionnaire. Pendant les dix-huit mois qu'il passa à Londres, le futur historien apprit la langue anglaise et s'initia aux mœurs et au gouvernement de ce pays, dont les institutions politiques enthousiasmèrent son âme généreuse et libérale. Il avait vingt-un ans lorsqu'il quitta l'Angleterre. A peine fût-il arrivé avec son père à Genève, qu'ils furent arrêtés tous deux comme suspects et condamnés à une amende des deux cinquièmes de leur fortune et à une année de détention. Après qu'ils eurent subi cette peine, la famille s'expatria en Toscane.

Sismondi profita de son séjour en Italie pour apprendre et étudier à fond l'histoire de ce pays. Il revint à Genève en 1800, et s'y fit connaître par des écrits sur l'économie politique.

Républicain par conviction, il combattit toutefois, mais souvent en vain, les tendances ultra-démocratiques de son parti. Jusqu'en 1815, il montra une grande indifférence pour l'Empire, mais après le retour de l'île d'Elbe, il engagea les Français à se ranger autour de Napoléon pour défendre avec lui l'indépendance nationale. Waterloo fit évanouir toutes ses espérances.

A partir de ce moment, Sismondi se consacra à la rédaction des grands ouvrages historiques qui ont fait sa réputation. Il débuta par un chef-d'œuvre : *l'Histoire des républiques italiennes* (1809). Il sut débrouiller le premier, l'histoire si compliquée de la féodalité italienne, et devint le précurseur des historiens de nos

jours pour la vérité historique et la vie de la narration.

On lui doit aussi une *Histoire des Français*, à laquelle il travailla jusqu'à sa mort et qu'il laissa inachevée. C'est la première histoire qui ait été écrite avec *vérité* et réellement puisée aux sources. Henri Martin, l'éminent historien contemporain, a largement mis à contribution ce volumineux ouvrage et n'a dépassé l'historien genevois que par la couleur et l'animation du style.

CHAPITRE IX

LE ROMAN SOUS LE PREMIER EMPIRE

Mme de Genlis. — Mme Cottin. — Mme Flahaut-Souza. — Xavier de Maistre. — Mme de Staël. — Chateaubriand.

Sous le premier Empire, Mme de Genlis, Mme Cottin, Mme Souza, la baronne de Krudener, Mme de Duras obtiennent les faveurs et méritent l'attention des lettrés; M. Xavier de Maistre écrit deux nouvelles qui suffisent à le rendre immortel; Mme de Staël joint à la raison passionnée de Rousseau sa mélancolie rêveuse et son enthousiasme de femme et d'artiste; Chateaubriand fait partager à sa poétique romantique et religieuse la popularité des fictions sentimentales.

Mme DE GENLIS (1746-1831). « L'éducation première de Mme de Genlis fut d'une grande frivolité. Elle passa des années vêtue en amour, avec un carquois et des ailes; ensuite elle courut les champs sous l'habit de garçon; elle apprit le clavecin, la danse, les armes,

mais à peine savait-elle lire et former une lettre à l'âge de douze ans. Cependant elle montrait un esprit naturel, vif et singulier, qui en faisait un petit prodige. Elle attroupait les enfants du village sous sa fenêtre pour leur enseigner le catéchisme, composait des vers, des romans, et jouait à merveille son rôle dans les comédies représentées au château. Son père étant mort, elle fut recueillie avec sa mère par un riche financier. Sans perdre le goût des plaisirs, elle comprit la nécessité de l'étude, s'y livra seule avec ardeur et acquit une instruction, sinon profonde, du moins très-variée. »

Ce fut cependant au hasard plus qu'à ses charmes qu'elle dut l'avantage de former une union qui lui donna un rang distingué dans le monde et la rapprocha de la famille royale. Une lettre très-spirituelle, qu'elle adressait à une de ses amies, étant tombée entre les mains du comte de Genlis, celui-ci, charmé, conçut le désir d'offrir sa fortune et sa main à la jeune personne qui écrivait si bien et qu'il n'avait jamais vue. Mme de Genlis devint, par ce mariage, nièce de Mme de Montesson, qui avait épousé en secret le duc d'Orléans, petit-fils du régent. Elle obtint, par le crédit de sa tante, la place de dame d'honneur de la duchesse de Chartres et fut bientôt chargée de l'éducation de ses enfants. La nouvelle gouvernante fut dès lors installée au Palais-Royal, et pour justifier le choix qu'on avait fait d'elle, elle publia plusieurs ouvrages d'éducation : *Adèle et Théodore, les Veillées du Château, Théâtre des jeunes personnes* et *Mademoiselle de Clermont*, que M. Jules Janin a qualifié de chef-d'œuvre. Ces ouvrages furent très-favorablement accueillis du public, quoiqu'ils aient au fond peu de mérite littéraire.

A peine Mme de Genlis était-elle installée au Palais-Royal comme gouvernante des enfants de France, que la Révolution éclata. Forcée de quitter la France, elle séjourna successivement en Angleterre, en Suisse et en Allemagne. Napoléon lui permit de rentrer dans sa patrie et lui accorda même une pension. Sous la Restauration, Mme de Genlis revint à la cour, où elle fut entourée d'égards et de tendres soins de la part de la famille royale. Quelques discussions imprudemment entamées avec des hommes de lettres distingués, troublèrent seules le calme de sa vieillesse.

Mme COTTIN (1773-1807) reçut, par les soins de sa mère, une brillante éducation dont elle sut tirer parti au jour de l'adversité. Mariée toute jeune à un riche banquier de Paris, elle eut le malheur de devenir veuve à l'âge de vingt ans. Dès lors, elle se retira du monde, s'ensevelit dans une paisible retraite, et n'ayant plus aucune fortune, se mit à écrire pour se créer des ressources. Elle composa des romans, dont les plus célèbres sont *Claire d'Albe, Malvina, Mathilde.* Le meilleur, *Élisabeth ou les Exilés de Sibérie,* a été complètement effacé par le charmant récit de Xavier de Maistre sur le même sujet.

Les ouvrages de Mme Cottin jouirent pendant longtemps d'un succès extraordinaire; aujourd'hui, ils sont complétement tombés dans l'oubli. Le style en est ampoulé, exagéré et étonne de la part d'une femme qui se distinguait surtout par la simplicité de ses goûts et de ses manières.

Mme FLAHAUT-SOUZA (1760-1836) fut mariée fort jeune au comte de Flahaut, qui périt sous la Terreur en

1793. Après la mort de son mari, elle se réfugia à l'étranger et ne revint en France que sous le Consulat. En 1802, elle épousa le savant et noble comte de Souza, ambassadeur du Portugal. Ses romans, qui parurent presque tous sous son premier nom, se font remarquer par la délicatesse des sentiments et par une profonde connaissance du cœur humain. On cite, entre autres, *Charles et Marie,* gracieux et touchant petit roman dans le genre anglais; *Adèle de Sénanges, Eugène et Mathilde,* peinture de la nation française dans une de ses plus grandes crises, et que de Sismondi qualifie de « tableau admirable de l'émigration, » *Eugène de Rothelin,* sorte de roman de chevalerie du XVIIIe siècle.

XAVIER DE MAISTRE (1763-1852), frère du célèbre comte Joseph, servit de bonne heure le roi de Sardaigne en qualité d'officier de marine. Il avait vingt-sept ans lorsqu'il écrivit à Alexandrie, où il était en garnison, *le Voyage autour de ma chambre,* piquant et spirituel badinage qu'il composa comme en se jouant. Dans une visite qu'il fit à son frère, à Lausanne, vers 1793, il lui porta son manuscrit. « Mon frère, nous raconte-t-il lui-même, me loua de la nouvelle occupation que je m'étais créée et garda le brouillon qu'il mit en ordre après mon départ. J'en reçus bientôt un exemplaire imprimé et j'eus la surprise qu'éprouverait un père en revoyant adulte un enfant laissé en nourrice. »

Chassé du Piémont par les guerres des Français en Italie, il se réfugia à Saint-Pétersbourg auprès de son frère, qui le fit admettre dans l'armée russe; il s'y distingua dans la guerre contre la Perse et parvint au grade de général.

C'est pendant son séjour en Russie que le brillant officier écrivit *Le Lépreux de la cité d'Aoste*. Un jour, en 1810, dans une réunion, on vint à parler de la lèpre des Hébreux; quelqu'un ayant affirmé que cette maladie n'existait plus, Xavier prouva le contraire en racontant l'histoire d'un lépreux qu'il avait connu à Aoste. L'auditoire ayant été captivé par le charme de ce récit, la pensée lui vint alors d'écrire cette émouvante histoire.

Les anecdotes intitulées *le Prisonnier du Caucase* et *la Jeune Sibérienne* ont été composées vers 1820, en faveur d'une jeune parente. La première de ces nouvelles se fait remarquer par la peinture fidèle des mœurs de la Russie; la seconde, par le pathétique vrai et profond et la connaissance du cœur humain.

Ce petit nombre d'ouvrages a suffi pour faire à Xavier de Maistre une réputation européenne et pour le placer parmi les bons écrivains de notre langue.

Voyage autour de ma chambre (1795). — En relisant cet agréable voyage, on apprend à en connaître l'auteur mieux que s'il se confessait à nous directement ; c'est une manière de confession d'ailleurs sous un air de demi-raillerie. Xavier de Maistre, sous prétexte de voyager chez lui et de nous servir de cicérone dans cette excursion à domicile, nous fait réellement voyager dans l'empire des rêveries et des chimères et, tout en nous exposant les divers sentiments qu'excitent en lui les différents objets de sa chambre, se joue, dans un ingénieux badinage, du public et de lui-même. Ces impressions de voyage ne s'analysent pas; elles perdraient tout leur charme. On surprend les actions et les goûts du jeune officier dans quelques pastels légers, dans sa passion de peindre et de disserter sur la peinture. Mais on sent, malgré ses raisonnements, que cet art était surtout pour lui un moyen de fixer des traits chéris, un site heureux, toute réminiscence de l'amour et de la patrie. L'observation du moraliste, sans air d'étonnement et de découverte, s'y

produit en une foule de traits que la naïveté du tour ne fait qu'aiguiser.

« Les divorces, querelles et raccommodements de l'âme et de « l'autre » fournissent, dit Sainte-Beuve, à l'aimable humoriste une quantité de réflexions philosophiques fines et profondes. L'élévation et la sensibilité s'y joignent bientôt et y mêlent un sérieux attendri. » Qu'on relise le touchant chapitre XXI, sur la mort d'un ami et la certitude de l'immortalité de l'âme.

Le Lépreux de la cité d'Aoste (1811). — L'auteur avait connu le malheureux qu'il met en scène, et il n'a ajouté aucun ornement romanesque à ce qu'il apprit ou devina de son histoire et de ses sensations. La sincérité du récit, l'attendrissement du narrateur ont suffi pour faire de ce petit livre un chef-d'œuvre. Il est impossible d'exciter plus vivement l'émotion que dans ces pages, où il peint, avec les couleurs les plus vives et les plus originales, le muet désespoir d'un malheureux que la plus cruelle des maladies expose au dégoût des autres hommes. En plaçant près de lui une sœur dont il a seulement la consolation d'entendre la voix, parce que, atteinte à un moindre degré du fléau qui l'a frappé, son approche pourrait la priver elle-même de tout espoir de guérison, l'auteur a beaucoup accru la pitié qu'inspire cet infortuné. Mais cette sœur vient de mourir, et maintenant il est seul, plongé dans une amère solitude; séparé de ses semblables, poursuivi par le sentiment de ses maux, il ne peut même goûter le sommeil. Il s'entretient avec un militaire de sa triste situation; pour tout domaine, il a un jardin où il cultive quelques fleurs. De loin, il assiste au bonheur d'autrui; il voit les laboureurs travailler aux champs, les enfants courir à leurs jeux, les fiancés célébrer des noces joyeuses. Pour lui, défense de communiquer avec les hommes; le sort lui refuse toute activité, toute distraction. Il attend avec résignation la mort, qui sera sa délivrance.

Mme de Staël 1766-1817) naquit à Paris, mais elle n'était pas d'origine française; son père, Jacques Necker, ministre de Louis XVI, était genevois et sa mère, femme supérieure, était fille d'un pasteur du pays

de Vaud. Mlle Necker montra dès son enfance des dispositions extraordinaires et les signes précoces d'un génie auquel les circonstances et les événements donnèrent un grand développement. Dans les salons de son père se réunissaient les hommes qui formaient l'élite de la politique et de la littérature; c'est là qu'elle vit souvent Buffon, Raynal, Thomas, Marmontel, Saint-Lambert, Grimm, Hume, Gibbon, Franklin, etc. La jeune fille, assise auprès de sa mère, écoutait avec avidité la conversation de ces hommes illustres. Dans un tel milieu, son intelligence s'ouvrit de bonne heure, et à l'âge de quinze ans elle pouvait déjà entretenir son père sur les matières les plus graves; les pièces de théâtre l'intéressaient d'une manière particulière et elle en composa quelques-unes qui attestent de précoces dispositions littéraires. Cette vie studieuse et appliquée altéra bientôt sa santé; les médecins lui ordonnèrent un séjour à la campagne et lui interdirent tout travail d'esprit. Les loisirs de la jeune Germaine ne furent pas néanmoins perdus, elle en profita pour se retremper dans la contemplation de la nature et pour lire avec enthousiasme J.-J. Rousseau, dont elle fut toujours grand admirateur. Cet écrivain lui inspira, à vingt-deux ans, les *Lettres sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau,* qui, tirées d'abord à vingt exemplaires seulement et destinées exclusivement à quelques amis, furent publiées pour le public et eurent un succès prodigieux.

Le moment approchait où M. Necker devait songer à marier sa fille; mais le choix d'un époux ne fut pas chose facile. Mlle Necker, passionnée de Paris, ne voulait pas quitter la France, et sa mère, zélée protestante, n'eût jamais consenti à ce qu'elle épousât un

homme qui ne fût pas de sa religion. La reine Marie-Antoinette concilia toutes les exigences en présentant M. de Staël, ambassadeur de Suède à Paris et en obtenant, de son souverain, la promesse de le maintenir dans ses fonctions, en France. Ce mariage ne devait pas donner à la jeune fille le bonheur qu'elle avait rêvé. Les prodigalités de M. de Staël obligèrent sa femme à se séparer de lui au bout de quelques années pour préserver la fortune de ses enfants.

Sur ces entrefaites, la Révolution éclata. Mme de Staël la salua avec enthousiasme, sans prévoir qu'elle aurait bientôt à en désavouer les excès et les crimes. Son père, pour qui elle avait un culte, en fut la première victime. Accablé d'injustices et de dégoût, il abandonna le ministère et la France et alla se réfugier dans son château de Coppet, situé sur les bords du lac de Genève. Mme de Staël, ayant échappé comme par miracle aux massacres de septembre, ne tarda pas à le suivre dans cette paisible retraite. Mais son séjour y fut de courte durée. De Coppet, elle se rendit en Angleterre; c'est là qu'elle apprit la mort tragique de Louis XVI; et quand Marie-Antoinette, sa protectrice et son amie, vit ses jours menacés, Mme de Staël écrivit aussitôt une *Défense de la reine,* pleine d'éloquence et de sensibilité.

Après la chute de Robespierre et quand le calme se fit dans les esprits, Mme de Staël rentra à Paris, en 1796, et chercha à obtenir du premier consul l'indépendance du territoire de Genève qui venait d'être incorporé à la France. Cette démarche n'aboutit pas, et ne fit qu'aigrir, contre l'ancienne ambassadrice, l'esprit de Napoléon, qui découvrit en elle une rivale dangereuse. En effet, tous deux aspiraient à l'empire de l'opinion; or, depuis son retour à Paris, cette

femme illustre avait ouvert ses salons aux hommes les plus remarquables de l'époque et exerçait sur eux une véritable royauté. Le gouvernement jaloux l'exila de Paris et lui ordonna de se tenir à quarante lieues de la capitale. Éloignée du milieu littéraire et politique qui faisait sa vie, Mme de Staël préféra quitter la France et chercha un asile chez son père. C'est pendant ce voyage que son mari, avec qui elle venait de se réconcilier, mourut à la suite d'une longue maladie.

Pendant l'année qu'elle passa auprès de son père, Mme de Staël publia son roman *Delphine* où, dit-on, elle a cherché à se peindre. Les idées libérales semées partout dans cet ouvrage, attirèrent de nouveau sur l'auteur les rigueurs de Napoléon qui, l'accusant de vouloir *corrompre les mœurs*, lui interdit à jamais de rentrer en France. Cette interdiction fut pour elle une privation cruelle, car elle n'était dans son élément qu'à Paris, dans ses salons, au milieu des hommes de lettres qu'elle charmait par sa conversation et dominait de son génie. Indignée du despotisme impérial, elle quitta Coppet dans l'automne de 1803 et se rendit en Allemagne, où elle rencontra, à Weimar et à Berlin, l'accueil le plus sympathique et où les plus grands écrivains de ce pays, Goethe, Wieland, Schiller, l'initièrent à la littérature allemande. Mais bientôt la nouvelle foudroyante de la maladie, puis de la mort de M. Necker la ramenèrent en toute hâte à Coppet. On dépeindrait difficilement sa douleur; sa santé en fut altérée et elle partit pour l'Italie, afin d'y chercher quelque repos d'esprit et de cœur. Les splendeurs naturelles de ce pays lui inspirèrent un de ses plus beaux ouvrages, *Corinne ou l'Italie*. On a prétendu

que dans *Delphine,* Mme de Staël avait cherché à peindre la réalité de sa vie et que dans *Corinne,* elle avait voulu en peindre l'idéal.

Napoléon fut très-mécontent de cet ouvrage qui lui parut être une apologie des Anglais, ses mortels ennemis. Le séjour de la France fut de nouveau interdit à Mme de Staël qui, malgré les défenses, y revenait sans cesse. On la relégua dans son château de Coppet; on lui défendit même de s'en éloigner et d'y recevoir ses meilleurs amis! Cet exil forcé fut utile à son génie. Elle s'était initiée, sous la direction de G. Schlegel, le précepteur de ses enfants, à la langue et à la littérature allemandes; elle rédigea toutes les notes qu'elle avait prises à Weimar et à Berlin, auprès des écrivains allemands avec lesquels elle s'était liée d'amitié. Le résultat de ces travaux fut son bel ouvrage *De l'Allemagne,* tableau complet des mœurs et de la littérature d'un peuple fort mal connu alors des Français. Cet ouvrage dut, avant de paraître, passer par la censure impériale, après quoi l'impression en fut autorisée; puis, se ravisant tout à coup, la police ordonna la saisie et la destruction de l'édition entière, sous prétexte que l'auteur avait trop loué les Allemands. La vérité est que cet écrit respirait un esprit large et libéral et qu'il contenait des allusions trop transparentes au despotisme militaire de l'empereur. L'ouvrage parut alors en Allemagne, en 1813, et produisit en Europe une immense sensation. Il révéla les richesses philosophiques et littéraires d'outre-Rhin; il popularisa les noms de Jacobi, de Kant, de Fichte, de Schelling et fit connaître les systèmes de ces philosophes illustres; l'auteur nous initia aux beautés du théâtre et de la poésie de Goethe, de Schiller, de

Klopstock, de Werner, de Wieland; il nous peignit enfin les mœurs et le caractère du peuple allemand et nous donna un aperçu de la vie intellectuelle, religieuse et sociale de ce pays.

Pendant sa retraite forcée dans son château de Coppet, Mme de Staël reçut la visite d'un officier français dangereusement blessé. Dans l'isolement où elle se trouvait, elle fut sensible aux sentiments que ses soins dévoués firent naître dans le cœur du jeune militaire; elle crut trouver dans M. de Rocca (c'était le nom de l'officier) l'appui dont elle avait besoin et se détermina à l'épouser.

Cette union, qui resta secrète jusqu'à sa mort, ne put néanmoins lui faire oublier les douleurs de l'exil. Trouvant son existence insupportable à Coppet, elle trompa la vigilance de ses gardiens et prit la fuite pour l'Angleterre. Comme les armées françaises couvraient alors presque toute l'Europe, il lui fallut faire un détour par la Russie et la Suède pour trouver un port d'embarquement. Elle a raconté avec beaucoup de vivacité les péripéties de cette course à travers l'Europe dans ses *Dix années d'exil,* livre charmant, le plus naturel de ses ouvrages, mais où les jugements sur Napoléon sont empreints d'une partialité que l'on comprend facilement.

Après la chute de l'Empire, l'exilée s'empressa de rentrer à Paris où elle ouvrit aussitôt son salon; mais elle ne jouit pas longtemps d'un repos tant souhaité. Les événements de 1815 la rejetèrent en Suisse. En 1816, sa fille épousa le duc de Broglie, l'un des futurs ministres de Louis-Philippe. Lorsque nous la retrouvons à Paris, à la fin de cette même année, Mme de Staël travaille à son dernier ouvrage *Considérations*

sur la Révolution française, qu'elle n'eut pas le temps de terminer. Elle y défendait avec éloquence les principes de liberté de toute sa vie dont elle avait trouvé l'idéal dans la Constitution anglaise. « Jamais, dit M. Villemain, le caractère des écrits de Mme de Staël n'avait été si bienfaisant, si pur que dans les dernières années de sa trop courte carrière. » L'illustre écrivain, dont la santé avait été altérée par les inquiétudes et les chagrins, succomba à la maladie, en 1817, à l'âge de cinquante-un ans.

La mort de Mme de Staël produisit sur tous l'impression la plus douloureuse. Ses restes, ramenés de Paris à Coppet, furent déposés dans le tombeau qui renfermait déjà les dépouilles de ses parents. Tous les critiques sont unanimes à rendre hommage à la bonté de son cœur, à la supériorité de son esprit et de son caractère. Elle s'est dépeinte elle-même en ces termes : « J'ai toujours été la même; j'ai aimé Dieu, mon père et la liberté. »

« Il y avait, dit Sainte-Beuve, dans ses écrits, dans sa conversation, dans toute sa personne, une émotion salutaire, améliorante, qui se communiquait à ceux qui l'entendaient, qui se retrouve et survit pour ceux qui la lisent. »

Corinne ou l'Italie (1807). — Corinne, née en Angleterre, mais d'une mère italienne, ne pouvant supporter ni le climat brumeux, ni les habitudes de son pays, est venue habiter l'Italie où son génie a pu s'épanouir. Poète, musicienne, peintre, femme charmante, elle est devenue la muse que tous les Italiens acclament. Au moment où elle monte au Capitole pour y être couronnée, au bruit des fanfares, un jeune anglais, Oswald Nelvil, qui est venu à Rome se consoler de la mort de son père, se mêle à la foule empressée et suit involontairement le char triomphal de Corinne. Tout à coup il s'aperçoit que

sa noble taille, ses habits de deuil et peut-être son expression de tristesse, ont attiré sur lui l'attention de l'héroïne du jour. Il la suit jusqu'au Capitole; il croit remarquer dans son improvisation sublime quelques paroles sensibles qui lui vont au cœur; et quand, au retour, Corinne passe près de lui et laisse tomber sa couronne, quand il la relève et la lui donne, et qu'il s'entend adresser un remerciement en anglais, Oswald, déjà séduit, se sent entièrement gagné. Il s'établit bientôt entre eux une intimité que le jeune Anglais serait heureux de voir aboutir à un mariage; c'est alors que Corinne lui apprend que toute enfant elle a été destinée à être son épouse, mais que lord Melvil, le père d'Oswald, effrayé du caractère trop indépendant de la jeune fille, a rompu ce projet d'union, et que c'est sur Lucile, une sœur de Corinne, qu'il avait jeté les yeux pour en faire l'épouse de son fils. A cette nouvelle, Oswald, en fils soumis, renonce à son projet, retourne en Angleterre et y épouse Lucile. Puis il revient avec elle en Italie, où il ne revoit Corinne que pour assister à ses derniers moments; le chagrin l'a tuée et elle meurt en leur adressant de touchants adieux.

Au point de vue de la forme, *Corinne* est le plus parfait des ouvrages de Mme de Staël. L'ensemble du roman est imposant, le drame habilement conduit, quoique l'action en soit simple. On a reproché, avec quelque raison, au personnage de Corinne d'être trop théâtral; cependant il est facile de reconnaître dans cette création l'auteur elle-même, qui a prêté à son héroïne ses propres sentiments et à Oswald cette tendresse filiale dont elle avait donné un si touchant exemple.

A côté de la partie romanesque et sentimentale de *Corinne,* il en est une autre non moins intéressante; celle qui traite de la littérature et des beaux-arts. Nous trouvons sur ce sujet une foule de pages remplies d'éloquence, de chaleur et presque toujours de vérité. Nous indiquerons, en première ligne, tous les chants improvisés de Corinne, la description des monuments de Rome, celle du Vésuve et de Pompéi.

RENÉ DE CHATEAUBRIAND (1768-1848) naquit à Saint-Malo la même année que Napoléon, et dans une maison

voisine de celle où Lamennais devait naître quelques années plus tard. Il souffrit dès son enfance du peu d'harmonie qui régnait dans sa famille. Son père, vieux soldat, était un homme dur et despote qui faisait plier femme et enfants sous son inflexible sévérité. Sa mère, au contraire, frêle et maladive, tremblant sous le joug de ce maître intraitable, ne trouvait un peu de bonheur que dans la religion et dans l'amour de ses enfants. René avait plusieurs frères et sœurs dont l'une, douce et mélancolique, mourut jeune encore, sans avoir connu le bonheur. Chateaubriand, qui l'aimait avec tendresse, l'a immortalisée dans un de ses romans, *René,* sous le nom d'Amélie.

Chateaubriand commença ses études au collége de Dol, où il se fit remarquer par sa précoce intelligence, et il les termina brillamment au collége de Dinan. Ses parents le destinaient à l'Église, mais, ne se sentant aucun goût pour l'état ecclésiastique, il embrassa la carrière des armes et s'engagea à dix-sept ans comme capitaine de cavalerie. La noblesse de sa famille lui facilita l'entrée à la cour, où il fut présenté à son parent, Malesherbes, ministre de Louis XVI.

Une carrière brillante s'ouvrait devant lui ; malheureusement la Révolution vint renverser toutes ses espérances. La défection s'étant mise dans l'armée du roi, Chateaubriand, qui ne voulait pas suivre ce fâcheux exemple, demanda et obtint une mission pour l'Amérique. Il avait conçu le projet aventureux de découvrir un passage pour aller aux Indes par la baie d'Hudson. Malesherbes lui donna plusieurs lettres de recommandation pour les principaux personnages du Nouveau-Monde, entre autres pour Washington. Après une longue traversée, le vaisseau jeta l'ancre et le jeune

émigré toucha le sol de l'Amérique. Ses premiers pas se dirigèrent vers la modeste demeure du Président des États-Unis. Le moderne Cincinnatus avait pour palais une petite maison construite à l'anglaise; ici, point de gardes, point de serviteurs en livrée; une simple servante l'introduisit auprès de Washington. Cette réception simple et cordiale et les bons conseils que le Président lui donna, restèrent longtemps gravés dans la mémoire du jeune homme.

Après quelques tentatives peu sérieuses pour découvrir le passage aux Indes, le jeune voyageur s'enfonça dans les forêts et dans les solitudes du Nouveau-Monde. Il voyageait seul, portant son bagage sur le dos, couchant à la belle étoile, ou demandant l'hospitalité à la hutte des sauvages dont il étudiait les mœurs et le langage. C'est au milieu de ces immenses forêts, au bruit des cataractes, au sein de cette nature vierge et grandiose, qu'il sentit naître son génie; c'est là qu'il recueillit les matériaux d'où devaient sortir *Atala, René* et les *Natchez.*

Un soir, dans une hutte de sauvages, où il avait demandé un abri, il lui tomba sous la main un fragment de journal anglais, qui lui apprit les malheurs de la France, la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes.

Cet attentat devient pour lui la voix de l'honneur; il abandonne aussitôt ses projets et ne songe plus qu'à revenir dans sa patrie, pour y combattre sous le drapeau des princes français. Après deux ans de séjour au sein des forêts vierges du Nouveau-Monde, Chateaubriand revint, en 1792, dans son pays natal qu'il retrouva couvert de sang et de ruines. A peine débarqué, il courut s'engager dans l'armée des émigrés,

qui le reçurent assez mal, lui reprochant son absence comme une faute. C'est l'épée à la main que le jeune chevalier dut revendiquer l'honneur de mourir pour la cause de son roi. Blessé d'un éclat d'obus au siége de Thionville, il fut relevé demi-mort sur la route par un soldat qui pansa ses blessures et l'emmena à Bruxelles. De là, il s'embarqua pour l'île de Jersey, où une femme de pêcheur lui prodigua des soins et lui sauva la vie par son dévouement.

Ne voulant pas rentrer en France où la Révolution était toute-puissante, et peu encouragé à rejoindre les émigrés qui continuaient à le regarder d'un mauvais œil, Chateaubriand se rendit à Londres, en 1795, et y souffrit toutes les privations de la pauvreté et même de l'indigence. Relégué dans un grenier, sans feu l'hiver et quelquefois sans pain, il écrivait dans quelques journaux pour se procurer de quoi vivre. C'est là, qu'au sein de la misère, il composa son premier ouvrage *Essai sur les Révolutions,* œuvre de jeune homme, mais qui trahit déjà un écrivain de génie. Cet ouvrage était écrit sous l'inspiration des idées de J.-J. Rousseau, dont l'auteur partageait à cette époque le scepticisme en politique et en religion.

L'*Essai* venait à peine de paraître, quand la mère de Chateaubriand, après avoir beaucoup souffert de la Révolution et langui dans les cachots, mourut dans la pauvreté en exprimant la douleur de voir son fils parmi les ennemis de sa religion; elle chargea en mourant une de ses filles de le ramener aux croyances de sa jeunesse, mais lorsque cette lettre parvint à Chateaubriand, sa sœur même n'existait plus, elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Cette double épreuve fit sur le cœur du jeune homme une profonde



impression et à partir de ce jour, il se déclara pour le christianisme qu'il avait méconnu. « Ces deux voix, dit-il, sorties du tombeau, m'ont frappé; je suis devenu chrétien; je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles; ma conviction est sortie du cœur; j'ai pleuré et j'ai cru. »

C'est sans doute déjà à cette époque qu'il conçut l'idée de son grand ouvrage *le Génie du Christianisme*. Chateaubriand ayant appris que les émigrés l'avaient banni de leurs rangs, n'hésita plus à rentrer dans sa patrie. Il y apportait avec lui deux épisodes, *Atala et René,* tirés du *Génie du Christianisme* qu'il avait déjà publié en partie à Londres. La France se relevait peu à peu de ses ruines sous l'énergique main de Bonaparte; les églises étaient rendues au culte. Chateaubriand voulut seconder l'œuvre glorieuse du premier Consul et essaya de son côté de ramener les esprits au christianisme en s'attachant à en faire ressortir la beauté et la poésie. Il publia d'abord *Atala*. « Mon sort se décide demain, disait-il à ses amis la veille de la publication d'*Atala;* demain je suis un pauvre diable ou je vais aux nues. » Ce roman excita une admiration universelle et commença la réputation littéraire du jeune écrivain. Il s'y montrait le digne émule de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre; comme eux, il avait un vif sentiment de la nature et il les dépassait par la splendeur de ses descriptions. D'innombrables éditions, des traductions dans toutes les langues popularisèrent en quelques mois le nom de Chateaubriand.

Encouragé par ce succès, il publia le second épisode, *René*. Dans l'histoire de ce jeune homme mélancolique et désabusé, qui cherche vainement partout la paix et

le bonheur, il est facile de voir non-seulement l'image de l'auteur, mais aussi celle de sa génération, tourmentée par les révolutions, avide de repos, de calme et de sécurité.

Ces deux épisodes préparèrent admirablement les esprits à recevoir l'ouvrage entier, *le Génie du Christianisme,* qui parut en 1802. Jamais ouvrage ne vint plus à propos. On était encore sous le coup des excès de la Révolution qui avait balayé, en même temps que l'ancien ordre social, toutes les croyances ; chacun soupirait après quelque chose de meilleur ; les regards et les mains s'élevaient vers le ciel. Ce livre fut comme une réponse à ces vœux universels. Quand cette apologie poétique et éloquente de la religion chrétienne parut, elle produisit dans les esprits un grand soulagement. Napoléon, au moment de négocier le Concordat avec Pie VII, fut heureux de rencontrer un littérateur qui, en relevant le sentiment religieux, secondait indirectement ses desseins. Il apprécia le talent et le génie de l'illustre écrivain et se l'attacha en le nommant secrétaire d'ambassade. Chateaubriand suivit à Rome le cardinal Fesch, après la signature du Concordat. Mais bientôt, lorsqu'il vit se dérouler tous les projets d'une politique tortueuse, il refusa d'en être le servile instrument, et, abandonnant un emploi qui n'était pas compatible avec ses principes, il revint à Paris.

Napoléon, qui connaissait son esprit aussi ambitieux qu'indépendant, parvint facilement à lui faire accepter les fonctions de ministre plénipotentiaire au Valais. A peine Chateaubriand était-il arrivé à son poste, qu'il apprit avec stupéfaction l'exécution du duc d'Enghien. Indigné, il donna sa démission. Cette fois, sa rupture

avec l'Empire fut complète. Vainement à l'époque de son couronnement, l'empereur essaya-t-il de gagner encore une fois l'auteur du *Génie du Christianisme,* celui-ci repoussa toutes les avances; ce refus persistant ne tarda pas à lui attirer d'incessantes persécutions.

Abandonnant la politique, Chateaubriand reprit ses travaux littéraires. C'est alors qu'il conçut le projet d'une épopée chrétienne où il voulait représenter le paganisme expirant aux prises avec la religion naissante. Il partit en 1806 pour visiter les lieux qui devaient être le théâtre de l'action, et parcourut la Grèce, l'Asie-Mineure, la Palestine; puis revint en France par l'Afrique et l'Espagne. De retour, après un an d'absence, l'illustre voyageur alla s'enfermer dans une modeste retraite et composa *les Martyrs.* Ce beau poème, incontestablement son chef-d'œuvre, est la peinture de l'Église chrétienne sous la persécution de Dioclétien.

Deux ans après *les Martyrs,* Chateaubriand publia l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem,* description de son voyage en Palestine. Cet ouvrage, un des plus remarquables de notre langue, brille autant par l'éclat du style que par l'intérêt du récit. L'auteur y raconte jour par jour ce qui lui est arrivé pendant son voyage et fait une description poétique des lieux qu'il a visités et des émotions qu'il a éprouvées.

Sa visite en Espagne et à l'Alhambra, lui inspira *le Dernier des Abencerages.* Citons encore parmi les ouvrages de Chateaubriand le livre *les Natchez* qui, malgré la date de sa publication, appartient à la jeunesse de l'auteur.

Tant de chefs-d'œuvre appelaient l'auteur à la première place vacante à l'Académie. Quoique Na-

poléon se rappelât encore la conduite de Chateaubriand après l'exécution du duc d'Enghien, il le fit nommer néanmoins en remplacement de M.-J. Chénier. D'après les usages de l'Académie, le récipiendaire devait prononcer l'éloge de son prédécesseur; or, il était à craindre que le discours du nouvel académicien, ne fût, au lieu d'un éloge, une diatribe contre la Révolution en général, et en particulier contre M.-J. Chénier qui avait voté la mort de Louis XVI. Ces craintes ne furent que trop réalisées; le discours, communiqué d'avance à une commission, fut jugé inadmissible. L'empereur, qui en prit confidentiellement connaissance, en fut très-irrité, et il exila le nouvel académicien, dont le siége resta vacant pendant vingt-quatre ans.

Quand les revers fondirent sur l'Empire, le poète fut un des ennemis les plus redoutables de Napoléon. Il rentra dans l'arène politique et mit sa plume et ses talents au service de la cause royale. Louis XVIII reconnaissait que son pamphlet *Buonaparte et les Bourbons* lui avait valu une armée. Pendant les Cent Jours, le pamphlétaire accompagna le roi dans sa fuite à Gand. Après Waterloo, Louis XVIII récompensa ses services en l'élevant à la dignité de ministre et de pair de France; mais son esprit indépendant et trop libéral l'éloigna bientôt du pouvoir. Chateaubriand passa alors dans les rangs de l'opposition. Nous ne suivrons pas l'homme d'État dans sa carrière politique; il nous suffit de savoir qu'il rentra au ministère et remplit les hautes fonctions d'ambassadeur de France en Angleterre.

Sous Charles X, il se rejeta dans l'opposition. Après la révolution de 1830, il aurait pu jouer un rôle impor-

tant sous la monarchie de Juillet ; mais l'ancien serviteur de la branche aînée ne voulut jamais prêter serment à Louis-Philippe. Retiré des affaires, il passa les dernières années de sa vie dans une profonde retraite auprès de son amie, Mme Récamier. Il mourut en 1848 pendant les sinistres journées de Juin, au moment où on lui annonçait l'assassinat de l'archevêque de Paris.

Parmi les derniers ouvrages de Chateaubriand, citons les *Études historiques,* écrites dans les dix-huit mois qui suivirent la révolution de 1830 ; la traduction à peu près littérale du *Paradis perdu* de Milton, la *Vie de Rancé,* le célèbre abbé de la Trappe ; enfin, les *Mémoires d'Outre-Tombe,* publiées après la mort de l'auteur, selon ses propres désirs. Ces mémoires causèrent une grande déception. On y retrouvait, sans doute, la touche du maître, mais on y retrouvait aussi la recherche et l'emphase du style qui lui avaient été si souvent reprochés en même temps qu'une vanité si présomptueuse, un égoïsme et une sécheresse de cœur si peu voilés que les amis même de Chateaubriand regrettèrent cette publication.

Atala (1800). — Le poème commence par un prologue dans lequel l'auteur décrit en quelques pages le lieu de la scène. Le Meschacebé (nom plus harmonieux du Mississipi) nous apparaît dans toute sa majesté et donne lieu à un tableau où le peintre a prodigué ses plus riches couleurs. Après ce tableau ravissant, s'ouvre le récit. En 1725, un jeune français, René, poussé par des passions et des malheurs, arrive chez les Natchez, peuplade indienne des bords du Meschacebé et demande à être reçu guerrier de cette nation. Chactas, un des chefs les plus vénérés de ces Indiens, adopte René. Il avait lui-même visité la France dans l'espoir de calmer, par de lointains voyages, le souvenir des infortunes dont

les forêts du Nouveau-Monde avaient été les témoins. Dans le cours d'une expédition, pendant une nuit douce et paisible, René demande au vieillard le récit de ses aventures, et c'est ce récit qui forme le sujet d'*Atala*. Chactas raconte à René ce qui lui arriva quand il ne comptait que *dix-sept chutes de feuilles*. Son père, le guerrier Outalissi de la nation des Natchez, alliée aux Espagnols, l'avait emmené à la guerre contre les Muscogulges, autre nation puissante des Florides. Outalissi ayant succombé dans le combat, Chactas courait risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieil Espagnol, Lopez, s'intéressa à lui, l'adopta et essaya de l'apprivoiser à la vie civilisée. Mais après avoir passé trente lunes auprès de son protecteur, Chactas fut saisi du dégoût de la vie des cités. Un matin, il revêt ses habits de sauvage et va se présenter à Lopez, l'arc et les flèches à la main, en déclarant qu'il veut reprendre sa vie de chasseur. Il part, s'égare dans les bois, et, pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, il confesse hardiment son origine et sa nation : « Je m'appelle Chactas, fils d'Outalissi, fils de Mescou qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros Muscogulges. » Le chef ennemi, Simaghan, lui dit : « Chactas, réjouis-toi, tu séras brûlé au grand village. » L'âge et la figure du prisonnier intéressent les femmes, qui lui apportent divers présents. Atala, fille de Simaghan, s'attache particulièrement à lui. Arrivé au grand village, Chactas se voit à la veille de son supplice, mais Atala trouve le moyen d'éloigner le guerrier qui le garde, détache ses liens et fuit avec lui dans le désert. La peinture des transes, des alternatives de crainte, d'espoir, de remords qui tourmentent ces fugitifs, ont fourni au génie poétique de Chateaubriand des pages admirables. Un jour, pendant un orage, sous les coups redoublés du tonnerre, à la lueur des pins embrasés, Atala raconte à Chactas son histoire : elle est chrétienne, elle n'est pas, comme on le croit, la fille du magnanime Simaghan, elle est fille de Lopez, de ce vieil Espagnol qui fut le bienfaiteur de Chactas. Les fugitifs sont trouvés pendant l'orage par le père Aubry, un vénérable missionnaire qui a fondé près de là une colonie d'Indiens convertis au christianisme. Le père Aubry emmène les deux sauvages dans sa cabane, et le lendemain, ils assistent à la messe que le pieux ermite célèbre en plein air.

Dans la description de ce mystère, le poète déploie toute la grandeur et la puissance de son génie. Chactas, qui se sent aimé par sa jeune libératrice, voudrait unir à jamais son existence à la sienne, mais Atala, qui se croit condamnée par un vœu de sa mère à rester vierge, renonce à la vie et à son amour en avalant un breuvage empoisonné, et le père Aubry n'a que le temps de recevoir sa confession et son dernier soupir. Le récit des funérailles d'Atala qui termine le poème, est d'une perfection suprême.

René (1807). — L'européen René, établi depuis plusieurs années chez les Natchez, restait plongé dans une mélancolie dont rien ne pouvait le distraire. Il avait pris une épouse en arrivant, pour se conformer aux mœurs du pays, mais il ne vivait point avec elle. Le vieux Chactas, qui lui avait raconté ses aventures, désirait l'entendre à son tour; un jour, après bien des résistances, René se décide à parler. Dans ce récit, le poète raconte sa propre histoire, un peu arrangée, mais exacte dans les traits principaux. Ce nom de René même, est son propre nom, ce caractère, impétueux, inégal, mélancolique, c'était le sien.

« J'avais un frère que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel. Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage... Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille aux sourds mugissements de l'automne ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans nos jours innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies. »

Après la mort de son père, René promène partout sa mélancolie et son désenchantement. Il essaye des voyages; il va s'asseoir sur les débris de Rome et de la Grèce. Des peuples morts il passe aux vivants; il recherche surtout dans ses voyages les artistes et les poètes; mais c'est en vain; il augmente par ses efforts mêmes, le poids de ses ennuis et de ses vagues tristesses. « La solitude absolue, le spectacle de la nature me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence; je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future, je l'embrassais dans les vents, je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout était ce fantôme imaginaire et les astres dans les cieux et le principe même de vie dans l'univers. »

Enfin, dégoûté de tout, René est décidé à en finir avec la vie. Il écrit à sa sœur et celle-ci, à la lecture de sa lettre, devine ses secrets desseins. Elle accourt auprès de lui et le calme par ses paroles et ses témoignages de tendresse. Mais Amélie se laisse gagner à son tour par la maladie de son frère : celui-ci la voit dépérir chaque jour et s'alarme. Elle le quitte brusquement enfin, sans l'avertir sinon par une lettre qui révèle à René le couvent où elle est entrée pour y terminer ses jours. René veut tenter un dernier effort auprès de sa sœur et se dirige vers le couvent; il arrive au moment où elle prononce ses vœux. Après un si douloureux sacrifice, René prend une soudaine résolution ; il se détermine à quitter l'Europe et à passer en Amérique. La fin de ce récit, la dernière nuit que René passe dans sa patrie, son cri lointain d'adieu à sa sœur, son dernier salut au matin du départ, tout cela est d'une beauté accomplie d'expressions et d'images.

Telle fut l'histoire de René; Chactas ému le prit dans ses bras et le vénérable père Souël, autre auditeur de ce touchant récit, lui

adressa de tendres reproches et lui dit que la mort d'Amélie était le juste châtiment de la vie errante et inutile qu'il avait menée jusqu'alors.

René ajouta de nouveaux transports à l'enthousiasme qu'avait excité *Atala*. Chateaubriand y décrivait un sentiment bien connu en Allemagne depuis le *Werther* de Goethe, à savoir cette aspiration vers l'infini qui remplit le cœur et que rien ici bas ne peut satisfaire. Ce fut la maladie de Chateaubriand pendant sa jeunesse, celle qui le poussa à chercher en Amérique le soulagement ou l'oubli de ses maux imaginaires; ce fut la maladie de Byron, de Lamartine, d'Alfred de Musset et de toute la pléiade de poètes de la première moitié de ce siècle, dont l'état mental était un ennui profond et universel.

Le Génie du Christianisme (1802). — Ce livre a pour objet de montrer l'excellence de la religion chrétienne sous un aspect tout nouveau, la beauté poétique. L'auteur a résumé lui-même sa pensée de la manière suivante :

« De toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres. Le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices bâtis pour les malheureux, jusqu'aux temples élevés par Michel-Ange et décorés par Raphaël. Il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste. » L'ouvrage entier n'est que le développement de cette thèse.

Le Génie du Christianisme peut se diviser en trois parties. Dans la première, Chateaubriand expose et cherche à démontrer le dogme chrétien; dans la seconde, il développe le génie poétique et littéraire du christianisme; dans la troisième, il traite du culte, c'est-à-dire de toutes les institutions et de toutes les œuvres qui sont nées du christianisme.

La première partie porte successivement nos regards sur les mys-

tères et les sacrements, sur la morale et la vérité de l'Écriture sainte. Cette partie est la plus faible de l'ouvrage. L'auteur se retrouve sur son vrai terrain lorsqu'il s'attache à prouver l'existence de Dieu par les merveilles de la nature; ses souvenirs de voyages dans les magnifiques solitudes de l'Amérique lui fournissent des tableaux d'une splendeur sans pareille.

La seconde partie, que l'auteur divise en deux, l'une sous le titre de ***Poétique du Christianisme,*** l'autre sous celui de ***Beaux-Arts et Littérature,*** embrasse toute l'esthétique de la religion chrétienne. C'est la partie de l'ouvrage la plus originale et la plus sérieuse. Le dix-huitième siècle avait accusé le christianisme d'avoir éteint la civilisation antique dans la barbarie; l'auteur prouve le contraire. Non-seulement le christianisme a conservé ce qu'il y avait de meilleur dans la civilisation antique, mais son génie a suscité à son tour des œuvres d'art égales sinon supérieures à celles de l'antiquité, et a élargi le domaine des lettres et des arts. Chateaubriand veut réhabiliter l'art chrétien aux dépends de l'art grec; il démontre sa supériorité morale, mais il a grand'peine à déguiser son infériorité au point de vue de la composition et du style. Il a raison de soutenir que le christianisme a transfiguré les arts en s'attachant plus à l'expression qu'à la correction des traits, et en faisant concourir à sa glorification les lettres, la statuaire, la peinture et la musique. Il est moins heureux lorsqu'il tente d'établir à tout prix la supériorité d'exécution chez les modernes ou lorsqu'il prône l'emploi du merveilleux chrétien en dépit de Boileau.

La troisième partie, qui a pour titre le *Culte,* contient les sujets les plus divers. Le premier chapitre s'intitule les *Cloches* et le dernier traite de la politique chrétienne. Tout passe dans l'intervalle, costumes religieux, cérémonies, solennités, Fête-Dieu, Rogations, etc.

Nous avons dit tout ce que ce livre renferme parfois de sublime au point de vue de la forme; nous serions plus réservé si nous avions à le juger au point de vue du fond. Quel est, en effet, ce christianisme dont Chateaubriand nous fait une si brillante apologie? Sûrement ce n'est pas celui de Jésus-Christ, car on aurait de la peine à reconnaître sous les pompes des cérémonies décrites si poé-

tiquement dans ce livre, le culte spirituel prêché par le divin Maître. L'auteur n'a vu dans le christianisme que le catholicisme et non pas même le catholicisme officiel, mais celui du moyen âge avec ses légendes et ses superstitions. Ces réserves faites, nous reconnaissons que l'ouvrage de Chateaubriand a pu faire du bien à la religion en général, à une époque où elle avait à lutter contre l'ignorance et les préjugés. Reste à savoir, dirons-nous avec Vinet, si les défauts du livre n'ont pas de nouveau épaissi ce nuage, et s'il n'eût pas mieux valu que ce livre de religion eût renfermé un peu plus de religion et beaucoup moins de théologie.

Les Martyrs (1809). — Ce poème fut l'application des théories littéraires développées dans le *Génie du Christianisme*. Chateaubriand voulut placer dans un récit épique le monde chrétien en face du paganisme et montrer la supériorité poétique du premier.

Eudore, fils de Lasthenès, bien qu'élevé dans la religion chrétienne, a mérité, à cause de ses dissipations et de ses désordres, d'être excommunié par ses coreligionnaires; de plus, il a été condamné à l'exil par l'empereur Dioclétien pour un délit dont, à la vérité, il n'était point coupable. Réfugié en Gaule, il a pris part à une bataille contre les Francs, à la suite de laquelle il a été fait prisonnier et réduit en esclavage. Après avoir recouvré la liberté, Eudore s'est fait remarquer dans une brillante expédition en Bretagne et a mérité, par ses exploits, de remplir pendant quelque temps les fonctions de gouverneur de l'Armorique. Mais, dégoûté du monde et de ses grandeurs, le jeune gouverneur a résolu de rentrer dans la vie privée et de retourner dans sa patrie. En traversant la Messénie, il fait la rencontre de Cymodocée, fille de Démodocus, vénérable prêtre d'Homère, et quoiqu'elle soit païenne, il la demande comme épouse à son père. Cymodocée est toute disposée à embrasser la religion de celui qu'elle aime, et Démodocus consent à cette union pour soustraire sa fille aux poursuites du farouche Hiéroclès, proconsul d'Achaïe et fils de Galère, lieutenant de l'empereur. Démodocus et sa fille se retirent à Lacédémone. Eudore les suit afin d'y recevoir au pied des autels la foi de Cymodocée, mais à peine la cérémonie des fiançailles est-elle accomplie que des soldats, envoyés par Hiéroclès, se présentent pour s'emparer de la

jeune fille; ils sont repoussés par Eudore. Tandis que celui-ci est dirigé sur Rome pour rendre compte de sa conduite à Dioclétien, Cymodocée s'embarque pour Jérusalem dans le dessein d'y abjurer le paganisme. Eudore plaide devant le tribunal de l'empereur sa cause et celle des chrétiens accusés par Hiéroclès. Ce débat est suivi de la publication de l'édit qui ordonne la dixième persécution, la dernière, mais la plus sanglante de toutes. Bientôt Dioclétien abdique, Galère lui succède et Eudore est jeté dans les fers. Cependant Cymodocée, après avoir reçu à Jérusalem, de la main de Jérôme, le baptême dans les eaux du Jourdain, veut revenir en Grèce; une tempête la jette sur les côtes d'Italie et elle tombe au pouvoir d'Hiéroclès. Arrêtée par ses ordres, elle est conduite à Rome et jetée en prison comme chrétienne. Enfin, l'heure du dernier supplice a sonné. Eudore, qui a résisté à toutes les séductions employées pour le faire abjurer, est amené dans le cirque où il doit être dévoré par les bêtes féroces. Cymodocée vient au dernier moment partager son sort, et ces deux époux reçoivent ensemble la palme du martyre.

La critique, au début, fut si amère contre ce poème que l'auteur, découragé, aurait douté de son œuvre sans l'approbation enthousiaste de Fontanes, un de ses plus chauds admirateurs. A la vérité, on ne saurait affirmer que le poète ait gagné sa cause. Il s'était proposé de montrer la supériorité du christianisme, et il est incontestable que le merveilleux chrétien qu'il a prodigué dans son livre et que nous avons supprimé dans cette courte analyse, pâlit devant les couleurs riantes et poétiques de la mythologie païenne. Sainte-Beuve a fait ressortir les beaux côtés de l'œuvre du poète :

« Peut-on rien voir, dit-il, de plus beau que le tableau d'une famille grecque et d'une famille chrétienne, rien de plus caractérisé que la peinture des Francs et de leur victoire sur les Gaulois et les Romains, de plus terrible que la tempête du dix-huitième livre, de plus gracieux que Cymodocée, de plus frappant que la description d'Athènes, de Rome, de Jérusalem ? Nul poète ancien ni moderne ne surpasse Chateaubriand dans ses descriptions. Il réunit deux qualités précieuses et ordinairement séparées, l'exactitude la plus fidèle et l'imagination la plus brillante. Il voit d'abord un objet

avec les yeux du corps et son regard est perçant comme celui de l'aigle ; puis vient l'imagination qui répand sur les lignes sévères du dessin primitif ses plus riches couleurs. »

Itinéraire de Paris à Jérusalem (1811). — C'est en juillet 1806 que Chateaubriand s'embarqua pour l'Orient. Il visita d'abord la Grèce que son ardente imagination lui a fait souvent voir sous des couleurs plus idéales que réelles. Les grands souvenirs de l'antiquité classique revivent à chaque page dans son livre et l'on pourrait croire que dans ce voyage, il recherchait moins la vue des sites pittoresques et des ruines que l'occasion de citer sur place les plus beaux morceaux d'Homère, de Virgile et du Tasse dont il était nourri. Le Taygète, le Pinde, l'Eurotas, Sparte, le Granique lui arrachent des cris d'enthousiasme tout littéraire. Quelques beaux morceaux de style travaillé se détachent çà et là sur les pages plus simples qui ne sont remplies que des impressions personnelles et des aventures journalières, parmi lesquelles les plus vives se rapportent au dénuement des Grecs et à l'oppression des Turcs. Cette oppression, dont il a souvent à se plaindre pour lui-même, lui gâte continuellement le plaisir qu'il a de retrouver dans les ruines des traces de l'ancienne splendeur hellénique ; secouant à regret cette noble poussière, il voulut observer de plus près le colosse barbare qui l'avait tant foulée ; il pénétra jusqu'au cœur de la Turquie, puis se dirigea vers l'Égypte et atteignit enfin la Palestine où il retrouva, imprimés comme en Grèce, les stigmates de l'Islamisme. L'illustre voyageur contempla quelque temps avec mélancolie la sainte nudité de Jérusalem, de ses collines, de son fleuve appauvri, et il voulut recueillir quelques gouttes de ce fleuve qui servirent plus tard au baptême du duc de Bordeaux. De ce point culminant de son itinéraire, il alla débarquer sur la plage africaine, puis enfin revint par l'Espagne, en mai 1807. Le récit suit l'ordre du voyage.

Ce livre, où se reflètent toutes les impressions de l'auteur comme voyageur, comme homme de lettres, surtout comme royaliste et comme chrétien, est le plus naturel qui soit sorti de la plume de Chateaubriand. C'est là son rare mérite. Si l'on en excepte les pages d'enthousiasme à froid sur Jérusalem, le reste du volume garde une valeur littéraire incontestable. Ce qu'il y a de plus faible,

c'est la partie topographique que pourtant l'auteur aurait dû rendre fidèle, puisqu'il visitait ces lieux pour les décrire. Les sites sont, paraît-il, méconnaissables.

Les Aventures du dernier des Abencerages (1826). — Ce roman est le couronnement de l'*Itinéraire*. Il fut inspiré à l'auteur par les souvenirs de sa visite au palais de l'Alhambra. Les Abencerages étaient une puissante tribu maure du royaume de Grenade, dont Boabdil, le dernier roi, massacra, dit-on, trente-six membres dans l'Alhambra. C'était vers l'an 1485; Boabdil agit à l'instigation des zégris, tribu rivale, qui accusait l'Abencerage Aben-Hamed d'adultère avec la reine Daxara. C'est cette fable, non admise par les historiens, qui a inspiré Chateaubriand. L'esprit de chevalerie est élevé dans ce roman à sa plus parfaite expression; le style n'offre aucune trace des défauts ordinaires de l'auteur; la pureté en égale l'éclat. C'est dans *le Dernier des Abencerages* que se trouve la douce romance *à Hélène*, perle de grâce et d'innocence.

CHAPITRE X

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Victorin Fabre. — Geoffroy. — Mme de Staël.

VICTORIN FABRE (1785-1831) fit ses études à Lyon et vint à l'âge de dix-huit ans à Paris, où il débuta par un *Éloge de Boileau* (1805) qui lui mérita l'honneur d'être admis dans le cercle littéraire et philosophique d'Auteuil. Outre deux prix qu'il remporta en province, il fut couronné cinq fois par l'Institut pour les ouvrages suivants : *Éloge de Pierre Corneille, Éloge de La Bruyère* et *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle.* Le style de Victorin Fabre est à la fois coloré

et nerveux. Dans ces *Éloges,* il s'élève à des mouvements d'éloquence qui éclipsent tout ce que Thomas avait écrit de meilleur en ce genre. L'indépendance dont il fit preuve lui ferma les portes de l'Institut. Il refusa, seul avec Delille, de répondre à l'appel fait aux poètes pour célébrer le mariage de Napoléon et la naissance du roi de Rome. En 1813, l'Empereur, désirant que l'oraison funèbre du maréchal Bessières fut confiée à sa plume, dit à cette occasion : « M. Fabre refuse tout; mais il s'agit ici de réveiller le sentiment de la défense nationale; il ne le refusera pas. » Fabre accepta, en effet, mais à la condition qu'on n'ajouterait pas un mot à son discours.

« Cet écrivain est un des plus remarquables exemples du peu de durée des réputations surfaites par la critique contemporaine. A vingt-deux ans, il est traité par Garat, Ginguené, Suard, etc., comme un génie de premier ordre, une nouvelle gloire des lettres françaises. De tout ce bruit, il reste des ouvrages honorables, corrects, d'une composition régulière, mais refroidis par un soin laborieux de l'imitation ainsi que par l'abus de la rhétorique. » (Vapereau.)

L'ABBÉ GEOFFROY (1743-1814), surnommé *le terrible,* fit ses études chez les jésuites de Rennes, sa ville natale, et les acheva à Paris. Il fut couronné trois fois dans les concours universitaires et ses succès lui valurent la chaire de rhétorique au collége de Navarre. A la mort de Fréron, il prit la direction de l'*Année littéraire.* Avec plus d'instruction que son prédécesseur, mais moins de goût, il le dépassa en virulence. Un poète, qui avait à se plaindre de ses critiques, lui ayant lancé une épigramme, en indiquant son adresse

rue *Geoffroy l'Anier*, le critique lui répondit par ces quatre vers assez heureux :

> Oui, je suis un ânier sans doute,
> Et je le prouve à coups de fouet
> Que j'applique à chaque baudet
> Que je rencontre sur la route.

Forcé de se cacher après le 10 août, il se déguisa en paysan et habita un hameau peu éloigné de Paris où il exerça les fonctions de maître d'école pendant plusieurs années. De retour à Paris, en 1799, il devint un des collaborateurs du *Journal des Débats*. « Geoffroy sentit qu'il ne devait pas conserver son genre de critique et de style de l'*Année littéraire* et que pour un public nouveau, profondément remué par les événements politiques, il fallait une manière nouvelle. Il eut assez de flexibilité dans le talent pour y réussir. S'animant, cherchant l'esprit, le trait, le mouvement, la légèreté même, il mettait de la vie dans ses articles, y introduisait les questions à l'ordre du jour et une polémique propre à flatter les passions de l'époque. Au bon sens, il unissait l'audace et l'énergie, ne reculant pas devant les plus injurieuses qualifications. » A la mort de cet écrivain atrabilaire on fit courir cette épigramme :

> Nous venons de perdre Geoffroy.
> — Il est mort? — Ce soir on l'inhume.
> — De quel mal? — Je ne sais. — Je le devine, moi.
> L'imprudent, par mégarde, aura sucé sa plume.

Mme DE STAEL (Voir sa biographie, page 88).

De l'Allemagne (1807). — Ce livre se divise en quatre parties. La première fait connaître les mœurs des Allemands; la seconde

est consacrée à la littérature et aux arts; la troisième, à la philosophie et à la morale; la quatrième, à la religion.

Dans la *première partie,* nous trouvons des réflexions justes et souvent originales sur l'esprit de la chevalerie, sur le rôle que doit jouer, dans l'éducation, l'enseignement des mathématiques et des langues, sur l'esprit de sociabilité et de conversation qui caractérise les Français et qui explique leurs défauts et leurs qualités; sur l'indépendance et l'originalité intellectuelles, le goût de la retraite et de la contemplation qui distinguent les Allemands. Notons un passage remarquable où la marche philosophique de l'humanité est divisée en quatre ères différentes : *les temps héroïques,* qui fondèrent la civilisation; *le patriotisme,* qui fit la gloire de l'antiquité; *la chevalerie,* qui fut la religion guerrière de l'Europe et *l'amour de la liberté,* dont l'histoire a commencé vers l'époque de la Réformation.

Dans la *seconde partie,* Mme de Staël nous fait faire connaissance avec les écrivains allemands qu'elle a visités, au milieu desquels elle a vécu, les Wieland, les Klopstock, les Lessing, les Goethe, les Schiller, les Schlegel, les Herder, etc. Elle analyse leurs ouvrages, en donne des extraits, en fait ressortir les beautés et les défauts. Elle se prononce pour la littérature romantique des Allemands contre notre littérature classique. « La littérature des anciens, dit-elle, est, chez les modernes, une littérature transplantée, la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore... Les poésies d'après l'antiquité sont rarement populaires, parce qu'elles ne tiennent, dans le temps actuel, à rien de national... La poésie française étant la plus classique de toutes les poésies modernes, est la seule qui ne soit pas répandue parmi le peuple. La littérature romantique est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau; elle explique notre religion; elle rappelle notre histoire... Tandis que la poésie classique doit passer par les souvenirs du paganisme pour arriver jusqu'à nous, la poésie des Germains, la poésie romantique se sert de nos impressions personnelles pour nous

émouvoir; le génie qui l'inspire s'adresse immédiatement à notre cœur et semble évoquer notre vie elle-même comme un fantôme, le plus puissant et le plus terrible de tous. »

Dans la *troisième partie,* Mme de Staël s'efforce de nous initier à la métaphysique de Kant, de Fichte, de Shelling. Il faut dire qu'elle y réussit assez médiocrement. En revanche, elle s'élève contre la morale de l'intérêt personnel en des pages éloquentes, où l'accent austère du stoïcisme se tempère et en même temps s'anime de la délicate sensibilité d'une femme et de l'imagination d'un poète.

Dans la *quatrième partie,* Mme de Staël s'attache à nous montrer les rapports de la religion chrétienne avec nos facultés et nos besoins; mais elle n'entend pas encourager l'esprit de réaction qui poussait plusieurs écrivains en Allemagne à sortir du protestantisme pour revenir à l'unité de l'Église. Elle voit dans le catholicisme et dans le protestantisme deux puissances morales qui ont également leur raison d'être et qui se développent dans les nations parce qu'elles existent dans chaque homme.

Cet ouvrage est une œuvre de protestation et de réaction contre le matérialisme qui régnait en France sous l'Empire et qui, confisquant, pour ainsi dire, tout l'enthousiasme de la nation au profit de l'activité et de la gloire militaires, ne laissait aucune place au culte des idées. Rien de moins *patriotique* que ce livre, si le patriotisme consiste à flatter l'amour-propre national. A la France, orgueilleuse de sa force, et dans tout l'éclat de l'épopée impériale, Mme de Staël ose dire que le génie français est appauvri, épuisé et qu'il a besoin, pour retrouver la source de la poésie, de la philosophie, de la religion, de sortir des voies classiques de son développement et de se pénétrer d'une sève étrangère.

DEUXIÈME PÉRIODE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LA RESTAURATION

INTRODUCTION

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE SOUS LA RESTAURATION

On a donné le nom de Restauration à cette période de l'histoire de France qui s'étend de la chute de Napoléon, en 1814, à celle des Bourbons, en 1830. Les premières années de cette période furent aussi peu favorables à la littérature que l'avait été l'époque impériale. Les intérêts politiques, l'établissement du régime constitutionnel absorbaient toutes les forces des intelligences. Rien ne semblait présager à la poésie une régénération prochaine. Les partis politiques, divisés sur tout le reste, ne s'entendaient que dans leur attachement superstitieux aux anciennes formes littéraires. Cependant, à partir de 1820, on put remarquer une fermentation générale et une vive ardeur d'innovation. Il se forma dans les boudoirs aristocratiques, une petite société d'élite, une espèce d'Hôtel de Rambouillet. Dès 1823, un recueil périodique *la Muse française,* servit de centre et de tribune à ce petit monde littéraire; là, toute pièce de vers était sûre d'être reçue avec enthousiasme, pourvu qu'elle fût écrite par une main amie. Plusieurs poésies du recueil sont déjà signées de noms illustres tels que Victor Hugo, Alfred de Vigny, Émile Deschamps, Mme Desbordes-Valmore, Mme Tastu, Mlle Sophie Gay, etc.

Au milieu des légers travers inévitables dans une telle société, la tendance sérieuse du siècle ne laissait pas de se faire jour; sur les ruines morales qu'avaient entassées la philosophie incrédule du dix-huitième siècle et le despotisme de la Révolution et de l'Em-

pire, on cherchait à rassembler dans un même foyer les rayons épars de nos saintes croyances. Presque tous, il est vrai, entendaient par cette régénération le rétablissement pur et simple de l'autorité monarchique et sacerdotale. C'était alors l'opinion de Victor Hugo, qui venait de publier ses premières *Odes;* de Lamartine, qui se révélait à la France par ses premières *Méditations;* de Lamennais, qui écrivait l'*Essai sur l'Indifférence;* c'est ainsi que semblait penser le chef glorieux de toute cette école littéraire, l'illustre Châteaubriand.

Les doctrines littéraires de la *Muse française* préludaient aux tentatives de réforme qui firent bientôt après tant de bruit. On attaquait les poètes imitateurs; Charles Nodier décochait de spirituelles malices à l'adresse des adorateurs de la périphrase mythologique et Guiraud conviait la critique à proclamer, non pas de nouvelles doctrines, mais les principes éternels du vrai et du beau, fondés sur les plus anciens livres du monde, la Bible et l'Iliade. La nouvelle école ne tarda pas à révolutionner tout le domaine de la littérature en élargissant les cadres et en brisant les règles de convention. On essaya d'abord d'innover dans la *littérature dramatique* en rejetant la loi des unités et en prenant des personnages dans la vie réelle. Alexandre Dumas donna le signal; il devait être suivi de près par Victor Hugo et Alfred de Vigny. Quelques esprits cependant, Delavigne, Lebrun, Soumet, Guiraud essayèrent de rajeunir la tragédie ancienne sans s'écarter des règles classiques, mais ils furent débordés.

Le romantisme apparut en même temps dans la *poésie lyrique*. Tous les sentiments humains, tous les rêves de l'imagination, tous les caprices de la fantaisie, en même temps que les idées philosophiques les plus élevées furent chantées par Béranger, Delavigne, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, les Deschamps, Barthélemy, Mmes Valmore, Tastu, de Girardin.

L'école nouvelle ne se contenta pas de briser les règles établies, d'élargir le cadre de l'inspiration, elle s'appropria les richesses littéraires des autres nations. On apprit à connaître Byron, Walther Scott, Le Dante. C'est surtout l'Allemagne, que Mme de Staël venait de révéler à la France, qui ouvrit aux jeunes littérateurs des trésors

jusqu'alors ignorés. Goëthe, Schiller, Klopstock, Herder furent traduits ou imités.

Cette école littéraire, qui faisait bon marché de la tradition classique, ne respecta pas toujours les bases même de la religion et de la morale; elle ne recula pas devant l'analyse calme et froide du vice et de ses jouissances; maint écrivain sembla avoir en vue l'anéantissement de la conscience; le *roman* glissait déjà sur cette pente fatale avec Charles Nodier, Mérimée, Bayle. Toutefois, et comme réaction, on vit poindre dans la littérature des besoins religieux qui demandaient à être satisfaits. Victor Hugo et Lamartine en étaient les plus poétiques interprètes; malheureusement ni l'un ni l'autre ne comprirent le vrai christianisme, qu'ils confondirent trop souvent avec le catholicisme, ou bien se firent un christianisme de fantaisie qui aboutit au panthéisme le plus nuageux.

Cependant le besoin de vérité se montra dans l'intérêt nouveau qu'inspirèrent les *études historiques* qui devaient surtout illustrer la Restauration. Augustin Thierry, Guizot, Thiers, Mignet, Barante, Vitet, Ségur firent revivre le passé ou devinrent chefs d'écoles.

« En résumé, dit Vinet, les années de la Restauration ont été laborieuses et fécondes; elles ont élargi et même de quelques côtés elles ont ouvert le champ de la discussion en politique (Royer-Collar, Foy, Manuel), de l'investigation en métaphysique, en morale et en religion (Ballanche, Lamennais, Cousin, Jouffroy, Damiron, Frayssinous), elles ont poussé dans ces différentes arènes des esprits sérieux et ardents; les poètes de la Restauration ont émancipé et ont remué souvent avec bonheur une très-grande variété de souvenirs, d'idées et de formes. »

CHAPITRE Ier

LA POÉSIE LYRIQUE SOUS LA RESTAURATION

Béranger. — Casimir Delavigne. — Lamartine. — Victor Hugo. — Alfred de Vigny. — Auguste Barthélemy. — Méry. — Émile Deschamps. — Anthony Deschamps. — Desbordes-Valmore. — Amable Tastu. — Mme de Girardin — Soumet. — Guiraud.

Béranger (1780-1857) nous a donné lui-même dans une de ses chansons, et plus tard dans un livre intitulé *Ma Biographie,* des détails intéressants sur sa famille et sa jeunesse :

> Dans ce Paris plein d'or et de misère,
> En l'an de Christ dix-sept cent quatre-vingt
> Chez un tailleur, mon pauvre vieux grand-père,
> Moi, nouveau-né, sachez ce qu'il m'advint.

Le père de Béranger, qui était banquier, ayant dissipé sa fortune, se sépara de sa jeune femme après six mois de mariage. L'épouse délaissée rentra dans sa famille et y mit au monde le futur chansonnier. L'enfant fut envoyé en Bourgogne chez ses grands-parents, qui ne s'occupèrent pas beaucoup de lui ; il grandit dans la paresse et l'ignorance, et il avoue avec une naïveté charmante qu'il n'a jamais su comment il apprit à lire. A l'âge de neuf ans, Béranger revint à Paris et fréquenta une petite école du faubourg Saint-Antoine; mais, las de payer sa modique pension, son père l'envoya à Péronne, où il le confia à l'une de ses sœurs qui y tenait une petite auberge. « Il m'expédia,

nous dit-il, sans l'avoir prévenue. Je me vois arrivant avec une vieille cousine, ma conductrice, à la petite auberge de l'*Épée royale,* que cette tante tenait dans un des faubourgs de Péronne et qui était toute sa fortune. Je ne la connaissais pas ; elle m'accueille avec hésitation, lit la lettre de mon père qui me recommandait, puis dit à la cousine : « Il m'est impossible de m'en charger. » Ce moment m'est présent encore. Mon grand-père, frappé de paralysie et retiré avec un revenu insuffisant, ne pouvait me garder. Mon père rejetait le fardeau et ma mère n'avait nul souci de moi. Je n'avais que neuf ans et demi, mais je me sentais repoussé de tous. Qu'allais-je devenir? De pareilles scènes mûrissent vite la raison chez ceux qui sont nés pour en avoir un peu. Je ne veux pas diminuer le mérite de ma tante, mais je la vois me regarder du coin de l'œil, puis émue, attendrie, elle me presse dans ses bras et me dit, les larmes aux yeux : « Pauvre abandonné, je te servirai de mère! » La pauvre aubergiste se chargea donc du soin de l'enfant et lui apprit à lire, à écrire et à calculer. C'était une femme énergique, d'une exquise bonté et qui unissait aux principes républicains une grande ferveur religieuse. Un jour, à l'approche d'un orage, la bonne femme avait aspergé d'eau bénite la maison pour se préserver de la foudre. L'enfant était sur le seuil, occupé à regarder les éclairs et la pluie, lorsque le tonnerre éclata sur sa tête et le renversa asphyxié et demi-mort. Quand on l'eut ramené à la vie à force de soins : « Eh bien! dit-il à sa tante, à quoi sert ton eau bénite? »

C'est pendant son séjour à Péronne que les alliés envahirent la France. Le soir, assis à la porte de l'auberge, le jeune enfant prêtait l'oreille au bruit des

canons anglais et autrichiens qui assiégeaient Valenciennes à seize lieues de là. Il nous a dit lui-même avec quelle joie il entendit proclamer les victoires de la République : « Lorsque le canon annonça la reprise de Toulon, j'étais sur le rempart et à chaque coup mon cœur battait avec tant de violence, que je fus obligé de m'asseoir sur l'herbe pour reprendre ma respiration. »

Il fallut songer à donner un métier à l'enfant. Après l'avoir placé successivement chez un horloger, chez un orfèvre, chez un juge de paix, la bonne tante le fit entrer, à douze ans, en apprentissage chez un imprimeur de Péronne. C'est là que se manifestèrent ses instincts poétiques. Son patron, qui était un homme de goût, corrigea ses premiers essais, en se désolant de ne pouvoir parvenir à lui apprendre l'orthographe; il ne réussit guère qu'à l'initier aux règles de la versification. « Incapable de deviner que les vers fussent soumis à une règle quelconque, je traçais des lignes rimées tant bien que mal, mais de la même longueur, grâce à deux raies de crayon, tirées du haut en bas du papier, et croyais faire ainsi des vers aussi réguliers que ceux de Racine. Les vers libres de La Fontaine avaient pourtant fini par me faire soupçonner qu'il y avait bien quelque chose à redire à ma méthode. »

Béranger terminait à peine son apprentissage lorsque son père, qui s'occupait à Paris d'opérations de banque, l'attira auprès de lui; mais ces opérations n'ayant pas réussi, le jeune homme se trouva sans emploi et sans pain, et tomba dans la plus grande misère. Dès cette époque la Muse lui faisait oublier l'indigence qu'il supportait d'ailleurs gaiement; c'est lui-même qui nous le raconte : « J'habitais une man-

sarde au sixième étage sur le boulevard Saint-Martin. De quelle belle vue je jouissais là! Que j'aimais, le soir, à planer sur l'immense ville, lorsqu'aux bruits qui s'en élèvent sans cesse, venait se mêler le bruit de quelque grand orage! Je m'étais installé dans ce grenier avec une satisfaction indicible, sans argent, sans certitude d'avenir, mais heureux d'être enfin délivré de tant de mauvaises affaires qui depuis mon retour à Paris n'avaient cessé de froisser mes sentiments et mes goûts. Vivre seul, faire des vers tout à mon aise, me parut toute une félicité. »

Républicain sincère mais ébloui par la gloire militaire, Béranger avait applaudi au coup d'État du 18 brumaire, croyant naïvement que la dictature de Bonaparte était le salut de la République. Depuis trois ans il consolait sa misère en rimant des satires contre le Directoire et en composant des odes, des idylles, des comédies et même des poèmes épiques. En attendant la gloire, il avait mis au mont-de-piété sa montre d'or et quelques autres débris d'une passagère opulence. La fortune parut enfin se laisser toucher au moment où il s'y attendait le moins. « En 1803, nous dit-il, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser par la poste au frère du premier Consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par l'amour des arts et des lettres. Pauvre, inconnu, désappointé tout à la fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible, M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position qu'il adoucit bientôt, me parle en poëte et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheu-

reusement il est obligé de s'éloigner de France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçus de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut dont M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai précieusement conservée. Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante. Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra. »

A vingt-cinq ans, Béranger eut enfin ce qu'il avait toujours souhaité, un modeste emploi. Il entra dans les bureaux d'un peintre, qui lui donna à rédiger le texte de son musée. Les dix-huit cents francs de cette place, joints aux mille francs de l'Institut, lui procurèrent les plus douces jouissances de la richesse. Il put aider son père, secourir sa grand'mère, il put même se rendre utile à sa sœur, ouvrière chez une de ses tantes. Craignant néanmoins que son emploi eût peu de stabilité, il s'adressa au poète Arnault qui lui obtint une place d'expéditionnaire au secrétariat de l'Académie, avec douze cents francs d'appointements.

L'année 1813 commença la réputation de Béranger. Par une indiscrétion de son père, plusieurs de ses chansons, faites pour amuser une petite société d'amis, furent imprimées dans un des nombreux recueils de l'époque, entre autres *le Sénateur, le Petit Homme gris, les Gueux* et surtout *le Roi d'Yvetot*. Cette dernière était un acte de courage. Au milieu des adulations dont était couvert l'empereur tout-puissant, le poète jetait au vent sa chanson, piquante critique du faste impérial. Elle courut d'abord manuscrite et attira aussitôt l'attention de la police. L'auteur se fit connaître, et l'empereur, dit-on, fut le premier à rire de la hardiesse du chansonnier.

C'est l'époque des chansons profanes, légères,

impies même de Béranger. Le poète, sur la fin de ses jours, sembla regretter ces refrains égrillards qui commencèrent sa réputation. « On se demande encore, dit avec raison M. Vinet, comment des hommes que leur talent élève au-dessus du vulgaire, des hommes bien nés, à en juger par tout le reste, ont pu se mépriser assez pour livrer au public, sans aucune vergogne, le secret de leurs plus honteuses pensées? Dire le mal, c'est une manière de le faire, et de mauvaises paroles, sur quelque air qu'on les chante, sont de mauvaises actions. »

Nous arrivons en 1815. La France, après Waterloo, venait d'être humiliée par deux invasions. Béranger, qui assista, le cœur navré, à l'entrée des alliés dans Paris, ne pardonna jamais aux Bourbons d'avoir été restaurés par les baïonnettes étrangères; il se fit le vengeur de la France humiliée, et devint l'impitoyable adversaire de la nouvelle monarchie; il la cloua au pilori dans ses chansons, la flagella, la ridiculisa et la dépopularisa jusque dans les plus humbles hameaux. Le pouvoir chercha à gagner ce dangereux adversaire par des promesses et des récompenses. « Que les Bourbons, répondit le chansonnier avec fierté, nous donnent la liberté en échange de la gloire, qu'ils rendent la France heureuse et je les chanterai gratuitement. »

Vers la fin de 1815, le poète hasarda la publication de son premier volume de chansons qui fut bien accueilli du public. Louis XVIII lui-même, quoiqu'il y fût l'objet de tant d'attaques, se borna à dire : « Il faut pardonner bien des choses à l'auteur du *Roi d'Yvetot*. » Néanmoins la censure prévint le poète que s'il faisait imprimer un nouveau recueil, on le regarde-

rait comme démissionnaire de son emploi. Cette menace, loin de l'intimider, ranima sa verve poétique et un second volume parut. Comme on l'en avait menacé, Béranger perdit sa place d'expéditionnaire et fut traduit devant les tribunaux pour avoir diffamé le gouvernement. Le jour de l'audience, la foule était si compacte, que les juges se virent obligés d'entrer par les fenêtres, tandis que l'accusé eut grand peine à parvenir jusqu'à la barre du tribunal. Malgré l'éloquence de M. Dupin aîné, le chansonnier fut condamné à trois mois de prison et à 500 fr. d'amende. Parmi les chansons incriminées, citons *le Vieux drapeau*, vrai chef-d'œuvre de style et admirable expression de patriotisme. Cette condamnation fut pour le poète un véritable triomphe ; il reçut, dans sa prison, des présents de tous les points de la France.

En 1828, Béranger ayant publié un nouveau recueil de chansons, soutint un autre procès qui lui valut une condamnation plus sévère encore : neuf mois de prison et 10,000 fr. d'amende. Loin de le flétrir, ses juges mirent autour de son front l'auréole du martyre et rehaussèrent encore sa popularité. Il vit accourir dans sa prison les grandes célébrités du jour, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny qui vinrent tous le féliciter de son courage ; Chateaubriand lui-même voulut le connaître et devint son ami. La jeunesse française ouvrit une souscription publique et au bout de peu de jours l'amende était payée.

Enfin Béranger eut la joie de voir triompher ses principes avec la monarchie de 1830. Il crut dès lors sa tâche finie et ne songea plus qu'à se retirer de la scène politique. Le nouveau roi exprima le désir de voir et de remercier le poète, mais celui-ci, jaloux à

l'excès de son indépendance, s'excusa en prétextant qu'il était déjà trop vieux pour faire de nouvelles connaissances.

Béranger se tint aussi éloigné des honneurs littéraires que des honneurs de la cour. Malgré de pressantes sollicitations, il refusa obstinément d'entrer à l'Académie. *Ne rien être,* telle fut sa devise jusqu'au dernier jour de sa vie. Il en donna une preuve éclatante en 1848. La République l'ayant appelé à siéger à la Constituante, le célèbre chansonnier crut devoir céder au vœu populaire; mais au bout de quelques jours il donna sa démission, qui fut refusée à l'unanimité. Il insista : « Pour la première fois, dit-il, je demande quelque chose à mon pays; que ses dignes représentants ne repoussent donc pas la prière que je leur adresse en réitérant ma démission et qu'ils veuillent bien pardonner aux faiblesses d'un vieillard qui ne peut se dissimuler de quel honneur il se prive en se séparant d'eux. » L'Assemblée dut se rendre à ses prières.

Béranger consacra les dernières années de sa vie à se préparer à mourir en sage, et même, dit-on, en chrétien. Peu d'hommes eurent d'aussi belles qualités privées. On sait avec quelle force d'affection et de dévouement il aimait ses amis, parmi lesquels on comptait les hommes les plus illustres de toutes les opinions. On pourrait citer de lui mille traits de désintéressement et de générosité; un seul suffira pour le peindre. Béranger avait de l'argent placé chez un ami et, suivant son usage, il n'y pensait plus. Quelqu'un vint lui apprendre que cet ami était mal dans ses affaires et lui conseiller de retirer ses fonds. « Si ses affaires sont mauvaises, répondit avec une naïveté

sublime le chansonnier, je ne vois pas en quoi je les améliorerais en retirant mon argent. » Il ne retira rien, en effet, et perdit tout.

Quand il était impuissant à soulager une souffrance, il allait lui-même quêter pour ses protégés. On le voyait toujours en courses pour obliger quelqu'un, pour tirer un malheureux de prison ou d'exil, pour faire entrer un vieillard ou un infirme dans quelque hospice, pour placer des ouvriers sans travail, pour remettre à flot quelque marchand ruiné ou quelque pauvre ménage. Peu de jours avant sa mort, il se fit apporter ses papiers, y chercha les créances des diverses personnes auxquelles il avait prêté de l'argent, les réunit et les fit brûler devant lui.

Il mourut plein de calme et de confiance en la miséricorde divine : « J'ai perdu, dit-il à ceux qui entouraient son lit de mort, ma jeunesse dans les plaisirs, mon âge mûr dans le doute ; mais depuis longtemps je ne vis qu'en J.-C. et par J.-C.; cela vous étonne, messieurs, ajouta-t-il en regardant les sceptiques, c'est pourtant comme cela; et je veux, et il faudra bien qu'on le sache enfin ! » Quand sa mort fut connue, Paris et la France en reçurent une douloureuse émotion. Le gouvernement impérial voulut faire des funérailles officielles au poète national. Le char mortuaire, couvert de palmes et de drapeaux, suivi de magistrats, de sénateurs, de ministres et enveloppé d'une nuée de sergents de ville, pour prévenir une manifestation politique hostile au gouvernement, fut dirigé rapidement au cimetière entre des haies de troupes. Le public ne pouvait ni approcher, ni suivre, mais il remplissait les rues, les fenêtres et jusqu'aux toits des maisons.

Les véritables titres littéraires de Béranger ne seront point les chansons grivoises, immorales et irreligieuses qui ont fait ses premiers succès. Pour en atténuer le caractère si regrettable, il faut se rappeler que le poète vivait à une époque de réaction; sous la Restauration, le clergé était devenu tout-puissant, l'ordre des jésuites avait été rétabli, des missionnaires parcouraient les villes et les campagnes, excitant le fanatisme sous prétexte de religion. C'est contre cet esprit intolérant et persécuteur que furent écrites ces chansons déplorables, dans lesquelles le poète s'oublie souvent jusqu'à l'impiété et au blasphème. Quoiqu'il en soit, on doit regretter qu'un talent si réel et parfois si élevé ait contribué à développer le côté léger et railleur de l'esprit français. La chanson libérale et patriotique restera son vrai titre de gloire littéraire; il l'a parfois élevée au rang de l'épopée et de la poésie lyrique : « Comme poète, dit Sainte-Beuve, il est un des plus grands de notre âge. »

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES (1).

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis,
L'air était calme et du Dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe et Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.

(1) Cette ode fut composée lorsque l'occupation de la France par les alliés cessa, en 1818.

« D'un globe étroit divisez mieux l'espace,
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous, attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin;
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie;
« L'aquilon souffle et vos toits sont brûlés;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le sol languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque État commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain;
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent du bout de leur sceptre insolent
« Marquer, compter et recompter les âmes
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez sans défense
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée ;
L'automne en fleurs rappelait les amours,
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France,
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

LES ENFANTS DE LA FRANCE

Reine du monde, ô France, ô ma patrie!
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé.

Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France!

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux ;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France!

Pour effacer des coursiers du Barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfants de la France!

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien de toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois,
Des siècles entends-tu la voix?
Honneur aux enfanis de la France!

Relève-toi, France, reine du monde!
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge, une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux.
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France!

Casimir Delavigne (1794-1844) était fils d'un négociant justement considéré du Hâvre. Pendant les premières années de ses études, il se fit remarquer plus par son application que par ses succès; mais à l'âge de quatorze ans ses facultés se développèrent d'une manière extraordinaire et il devint, en quelques mois, un des meilleurs élèves de sa classe. Il était encore sur les bancs du collége lorsqu'il sentit sa vocation de poète, et son frère, Germain Delavigne, qui commençait aussi à rimer, ne fut pas sans exercer une heureuse influence sur son talent naissant. Les deux frères étaient dès cette époque liés d'intimité avec un de leurs camarades, Eugène Scribe, le futur poète comique : « Nous nous faisions mutuellement confidence de nos travaux, de nos projets, de nos espérances, raconte Germain Delavigne. Lorsque nous sortions le dimanche, c'était pour nous réunir et quand notre bourse d'écoliers nous le permettait, nous allions faire un modeste déjeûner dans un petit café près du Palais-Royal. Là, nous formions des plans pour l'avenir, avec toutes les illusions de la jeunesse. Casimir craignait de travailler pour le théâtre; il voulait être poète, mais il désirait consacrer sa vie à la composition d'un poème épique. Scribe se destinait au barreau. Dans nos petits conciliabules, comme j'étais le plus âgé, j'exerçais une certaine influence. Je les entraînai tous deux à travailler pour la scène. » Un oncle de Casimir Delavigne, qui aimait les lettres, fut un des premiers frappé du mérite des essais poétiques de son jeune neveu; il les montra un jour au bon et spirituel Andrieux, avec qui il était intimement lié. Après les avoir lus, Andrieux, qui aimait les jeunes gens mais qui ne les gâtait point par trop d'indulgence : « Qu'il laisse les vers,

dit-il, il serait bien plus sage de faire son droit et de devenir un bon avocat. » Cet arrêt ne découragea pas le jeune poète. L'année suivante, il composa un *Dithyrambe sur la naissance du roi de Rome.* Le bon oncle s'empressa de porter cette production à Andrieux qui, après l'avoir lue, s'écria : « Voilà qui est bien différent ! Il ne faut plus le tourmenter : amenez-le moi ; il ne fera jamais que des vers, et j'espère qu'il les fera bons. » Andrieux accueillit Casimir avec une bonté paternelle, lui donna des conseils et le mit en rapport avec Picard, déjà célèbre par ses œuvres dramatiques.

Ce dithyrambe fixa encore sur Casimir Delavigne l'attention d'un homme distingué, M. Français, de Nantes, directeur-général des droits-réunis, qui aimait les lettres et encourageait les jeunes écrivains de talent. Apprenant que la famille du poète était tombée dans une situation précaire par suite des guerres de l'empire, il donna à Casimir un petit emploi dans son administration, en lui recommandant de ne s'y présenter que le dernier jour de chaque mois pour y toucher ses appointements : tout son temps devait être consacré aux lettres. S'il le rencontrait, par hasard, dans les bureaux, il le renvoyait aussitôt en lui disant : « Mon cher Casimir, allez travailler, ne venez pas ici perdre votre temps ; si je vous ai donné une place, c'est pour que vous ayez bientôt le moyen de vous en passer. »

Le jeune poète s'efforça de mériter tant de bienveillance. Les concours académiques lui parurent le moyen le plus prompt de se faire connaître ; un épisode du genre épique, *Charles XII à Narva,* lui valut une mention honorable. L'année suivante, il présenta un poème dont le sujet un peu trop didactique, *la Décou-*

verte de la vaccine, l'empêcha de remporter le prix, mais lui obtint un accessit et des éloges.

Les désastres de la patrie donnèrent un puissant essor à son talent poétique. Casimir Delavigne avait assisté à la chute de l'Empire et à la double invasion de l'étranger; il voulut essayer de consoler la France par le souvenir de ses gloires et composa *les Messéniennes,* odes patriotiques qui rappelaient les hymnes composées par le poète Tyrtée durant les guerres de Messénie. Ces poésies, dont le lyrisme est parfois un peu déclamatoire, coururent d'abord manuscrites, puis furent publiées et obtinrent un prodigieux succès. L'enthousiasme fut tel qu'il s'en vendit en une année 21,000 exemplaires. Après la lecture de la première Messénienne, le roi Louis XVIII, qui avait le goût des lettres, rendit hommage au poète en le nommant bibliothécaire de la chancellerie.

En 1819, Casimir Delavigne, encouragé par ses succès, aborda le genre dramatique et donna les *Vêpres Siciliennes.* Cette pièce, reçue d'abord à correction au Théâtre-Français, fut refusée à une seconde lecture : « Il revint chez lui désespéré, raconte son frère, et en entrant dans son cabinet où je l'attendais, il m'annonça la fatale nouvelle et ajouta : « Il paraît que je me suis tout-à-fait trompé; il faut faire une autre tragédie. » En disant ces mots, il jeta son manuscrit dans le feu. Je m'empressai de l'en retirer et je lui répondis : « Sans doute, il faut faire une autre tragédie, mais il faut garder celle-ci, le jugement qui l'a condamnée n'est peut-être pas sans appel. »

Picard se chargea de faire jouer *les Vêpres Siciliennes* sur le nouveau théâtre qu'il venait de fonder. Le succès fut inouï, les applaudissements frené-

tiques. Picard, qui avait été ruiné par un incendie et qui tâchait de refaire sa fortune, se jeta dans les bras du poète : « Mon cher Casimir, lui dit-il, vous me sauvez ; vous êtes le fondateur du second Théâtre-Français ; jouissez bien de votre succès ; vous ferez sans doute de plus beaux ouvrages, mais vous n'obtiendrez jamais un pareil triomphe. » L'année suivante, Casimir Delavigne se vengea agréablement de l'incompétence de ses premiers juges en écrivant *les Comédiens,* comédie en vers où il se moquait finement de leurs dédains.

La lecture du *Lépreux de la cité d'Aoste*, de Xavier de Maistre, lui fournit le sujet d'un drame extrêmement touchant. « Je voudrais, disait-il à son frère, offrir au théâtre le tableau d'un être injustement frappé d'une lèpre morale, luttant contre sa destinée, et je voudrais en même temps que mon sujet me permît de déployer tout le luxe de la poésie orientale. » Il fit *le Paria*. A l'imitation de Racine, il introduisit dans sa tragédie des chœurs qui sont regardés comme d'admirables morceaux lyriques[1].

Au milieu de ces triomphes, Casimir Delavigne se vit tout à coup frappé d'une disgrâce. L'esprit libéral et indépendant qui perçait dans ses écrits déplut au pouvoir et lui fit perdre les faveurs de la cour ; sa place de bibliothécaire lui fut enlevée. Mais il fut promptement dédommagé de cette petite persécution ; le duc d'Orléans, qui fut plus tard Louis-Philippe, apprenant le coup qui avait frappé le poète, lui offrit aussitôt la place de bibliothécaire du Palais-Royal. « Le tonnerre est tombé sur votre maison, lui écrivit-il, je vous offre un appartement dans la mienne. « Casimir Delavigne accepta avec reconnaissance, et la

bienveillance du duc devint en peu de temps une véritable amitié.

Il se réconcilia avec les sociétaires du Théâtre-Français qui regrettaient d'avoir si mal apprécié ses débuts. La charmante comédie *l'École des Vieillards* devint le gage de cette réconciliation. Talma, présent à la première lecture, fut frappé du mérite de la pièce et demanda à en jouer le rôle principal. Le succès fut grand et légitime et ouvrit à l'auteur, à peine âgé de trente ans, les portes de l'Académie Française.

Tant de travaux avaient altéré la santé de Casimir Delavigne. Déjà les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter commençaient à paraître d'une manière inquiétante; les médecins lui ordonnèrent le repos d'esprit et un voyage de plusieurs mois en Italie. Il s'éloigna de la France avec regret, non-seulement à cause de sa famille qu'il allait quitter pour un temps indéterminé, mais aussi parce que cette absence l'obligeait d'interrompre sa tragédie de *Louis XI*, dont il n'avait fait que le premier acte, sans l'avoir encore écrit. Son frère nous fait connaître à ce sujet l'étrange mode de travail du poète : il se bornait à tracer sur le papier le plan de l'ouvrage, puis il composait de tête en entier sa pièce sans en écrire un seul mot; quand le premier acte était terminé, il le récitait à ses amis, écoutait leurs observations critiques et faisait aussitôt les corrections dans son esprit; par une disposition singulière de sa mémoire, le vers condamné s'effaçait et était remplacé par un vers nouveau, sans qu'il y eût jamais ni erreur, ni confusion. Ce n'est que lorsque la pièce était achevée qu'il l'écrivait pour en donner copie aux acteurs. En partant pour l'Italie, sans avoir écrit son premier acte de *Louis XI*, il disait en

riant, que, de cette manière, il ne craignait pas de perdre son portefeuille.

On devine facilement les jouissances que le poète dut éprouver dans ce pays privilégié de la nature et des arts. C'est pendant ce voyage qu'il composa la plupart de ces ballades que quelques littérateurs placent au-dessus des *Messéniennes*.

Après une année d'absence, Casimir Delavigne rentra en France ayant recouvré toutes ses forces. Il se remit aussitôt au travail et donna successivement à la scène, *la Princesse Aurélie*, comédie qui fut moins bien accueillie que ses précédents ouvrages; *Marino Faliéro*, dont il avait conçu l'idée à Venise; *Louis XI*, dont il retrouva dans sa mémoire et sans effort le premier acte; *les Enfants d'Édouard*, où il déploya une sensibilité, une fraîcheur de sentiments auxquelles il ne s'était pas encore élevé. Cette pièce fut un des plus grands succès dramatiques de l'époque.

Casimir Delavigne salua avec enthousiasme la révolution de 1830 qui proclamait lieutenant-général du royaume le prince d'Orléans, son auguste ami. Le lendemain des journées de Juillet, il improvisa *la Parisienne*, chant patriotique qui fut bientôt répété par toute la France.

N'oublions pas de dire que de son voyage en Italie, le poète avait rapporté autre chose que des ballades et des plans dramatiques; il y avait conquis le cœur de Mlle Élisa de Courtin, pour laquelle il avait conçu un profond attachement. Il l'épousa en 1830 et bientôt la naissance d'un fils vint mettre le comble à son bonheur. C'est la compagne de son choix qu'il a si mélodieusement chantée dans la ballade intitulée *le Marronnier d'Élisa*, composée pendant une grave

indisposition à *la Madeleine*, charmante retraite en Normandie, où il passait presque tous les étés. C'est là qu'il écrivit encore *Une Famille au temps de Luther; La Popularité; Mélusine,* qu'il n'eut pas le temps d'achever.

De graves symptômes d'une maladie de poitrine obligèrent de nouveau le poète à s'éloigner de Paris et à chercher dans le Midi de la France un climat plus doux. Il soutint assez bien la fatigue du premier jour de voyage; mais en arrivant à Lyon, il fut obligé de s'arrêter. « C'est en vain qu'il lutta avec énergie contre le mal, nous raconte son frère, il fallut céder. Conservant dans sa faiblesse toute sa présence d'esprit, il ne pouvait plus s'abuser lui-même; mais il cherchait à rassurer sa femme, en lui répétant qu'il serait en état de repartir le lendemain. Une heure avant de succomber, il se faisait lire encore *Guy Mannering,* de Walter Scott, et sa femme, par une préoccupation trop naturelle dans ces tristes moments, ayant passé une ou deux lignes, il la pria de recommencer, en lui faisant remarquer doucement qu'elle s'était trompée. Cependant, quelques minutes après, c'était le 11 décembre, à neuf heures du soir, il parut cesser d'écouter la lecture, et, posant sa tête sur sa main, il murmura quelques vers à demi-voix; puis, se laissant doucement retomber sur son oreiller il sembla s'endormir; mais il ne devait plus se réveiller. C'est ainsi que s'éteignit, dans toute la force de l'âge et du talent, cet homme aussi rare par les nobles qualités de son cœur que par l'élévation de son génie. » Il avait cinquante ans.

Les Messéniennes. — Les premières *Messéniennes* eurent pour but de consoler la France des défaites qu'elle essuya après les guerres de l'Empire et de l'invasion de notre territoire. « Il y a de

l'élévation dans les idées, une émotion contenue dans l'expression, une grande vérité d'accent. La langue poétique de M. Delavigne n'a pas atteint encore le degré de perfection qu'elle atteindra plus tard; mais elle est déjà belle, harmonieuse et pure, et il y a du mouvement et de la vie dans sa poésie. Elle pleure, elle s'indigne, elle prie. On y retrouve l'expression des idées de la nouvelle génération de cette époque, une disposition naturelle à porter le deuil de nos désastres, à saluer la liberté qui arrive, à accepter la monarchie qui la ramène et la conviction de la nécessité de l'union devant l'étranger. Les trois premières *Messéniennes*, destinées à déplorer la défaite de Waterloo, la dévastation du Musée et des monuments et à proclamer le besoin de s'unir après la départ des étrangers, sont animées du même esprit. La quatrième et la cinquième, dont la vie et la mort de Jeanne d'Arc ont fourni le sujet, sont comme un heureux prolongement de la même inspiration poétique qui va chercher dans l'histoire une occasion de plus de maudire l'Angleterre, en relevant le bûcher de Jeanne d'Arc devant la France indignée. Ces élégies nationales sont pleines de sentiments honnêtes et patriotiques; elles ont quelque chose de vrai parce que l'émotion du poète répond à l'émotion publique et le succès qu'elles ont obtenu sera durable et général, parce qu'elles expriment un sentiment de tous les temps et de tous les lieux, celui du patriotisme.

Les secondes *Messéniennes* répondirent à un mouvement d'opinion moins général, moins profond surtout, mais cependant très-ardent et très-vif; nous voulons parler de celui qui se manifesta en faveur de la Grèce. Il y avait dans ce mouvement quelque chose de généreux puisqu'il s'agissait de secourir un peuple malheureux et chrétien; mais les mobiles qui agissaient sur les esprits étaient très-complexes et chez plusieurs la fièvre de l'hellénisme avait quelque chose d'excessif. Les *Messéniennes* de Casimir Delavigne sont d'harmonieux souvenirs de l'antiquité classique et non les accents naturels, originaux, hardis d'un interprète de la Grèce nouvelle. Sauf la sixième, dédiée à la Grèce chrétienne, les *Messéniennes* sur la Grèce n'offrent guère que des beautés de forme et plaisent surtout par la versification.

C'est vers cette époque que le poète accentua son libéralisme et perdit pour cette raison sa place de bibliothécaire. Il salua dans ses vers la Révolution de Naples (*Parthénope et l'Étrangère*) et celle d'Espagne, comme il avait salué la délivrance de la Grèce. Quand la mort de l'Empereur livra sa mémoire à la poésie, Casimir Delavigne aborda ce grand sujet et l'on trouva dans sa *Messénienne* l'empreinte du libéralisme de l'époque, le culte de la loi, la religion de la Charte : Arcole, les Pyramides, Waterloo se lèvent devant le héros endormi et viennent lui reprocher d'avoir violé la loi et détrôné la liberté.

Presque toutes les poésies de M. Casimir Delavigne sont marquées du même caractère. Dans *le Voyageur,* il fait le tour de l'Europe sans trouver nulle part la liberté. Quand le général Foy meurt, le poète lui consacre une *Messénienne* toute remplie des émotions et des passions du moment. (Larousse.)

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAIENNE

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée
Où sont pour l'affranchir ses guerriers et tes dieux?

Doux pays, que de fois ma Muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur!
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
Un vieux pâtre de Thessalie.

« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
« Berger! quelle déesse habite ces fontaines?
« Voyez-vous quelquefois les Nymphes des forêts
« Entr'ouvrir l'écorce des chênes?
» Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux?
« Ce gazon que rougit le sang d'un sacrifice,

« Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
« Est-ce le tombeau d'Eurydice? »

Mais le pâtre répond par ses gémissements :
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères;
Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères
Égorgés par les Musulmans.

« Quelle cité jadis a couvert ces collines?
« Sparte, » répond mon guide... Eh quoi! ces murs déserts,
Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines,
Voilà Sparte! et sa gloire a rempli l'univers!
Le soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
Insulte aux grandes ombres
Des enfants d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ces portiques sombres?
Mânes des trois cents est-ce vous?...

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil, par la mort habité?
Est-ce pour faire outrage à ta captivité
Que ces nobles fleurs sont écloses?
Non, ta gloire n'est plus; non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lys ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur, sous ses pas jaillissant
Secouer la poudre Olympique.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée
Où sont pour l'affranchir tes guerriers et tes dieux!
Ils sont sur tes débris! aux armes! Voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure!
Voici la Liberté! tu renais à son nom :
Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
Ce qui reste du Parthénon.
Des champs du Sunium, des bois du Cythéron,
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune!
Vous, relevez les murs; vous, préparez les dards!

Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars :
    Là, fut l'autel de la Fortune.
Autour de ce rocher rassemblez-vous, vieillards :
    Ce rocher portait la tribune;
Sa base encor debout parle encore aux héros
    Qui peuplent la nouvelle Athènes;
Prêtez l'oreille... il a retenu quelques mots
    Des harangues de Démosthènes.

Guerre, guerre aux tyrans! Nochers fendez les flots!
Du haut de son tombeau, Thémistocle domine
    Sur ce port qui l'a vu si grand;
Et la mer à vos pieds s'y brise, en murmurant
    Le nom sacré de Salamine.

Guerre aux tyrans! soldats, le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage!
Sortez par ce Portique, il est d'heureux présage :
Pour revenir vainqueur, par là sortit Cimon;
C'est là que de son père on suspendit l'image!
Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
    C'est le chemin de Marathon!

O sommets du Taygète, ô débris du Pyrée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux!
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux!

ALPHONSE DE LAMARTINE (1791-1869) naquit à Mâcon, au château de Saint-Point, au moment où la Révolution commençait à gronder avec le plus de force. Son vrai nom était *de Prat;* ce n'est qu'à la mort de son oncle qu'il prit le nom de *Lamartine,* qui était celui de la branche aînée de la famille. Son père, capitaine dans un régiment de chevau-léger, ayant refusé de servir sous la Terreur, fut arrêté, jeté dans un cachot, et eût fatalement péri sur l'échafaud si le 9 thermidor n'eût désarmé la Révolution. A partir de

cette époque, il se retira dans son vieux château de Milly où il mena la vie de gentilhomme campagnard. C'est là qu'il mourut, en 1840, âgé de quatre-vingt-dix ans, après avoir été témoin des plus grands succès de son fils. La mère de Lamartine, femme pieuse et distinguée, avait été élevée auprès de Mme de Genlis. On ne saurait dire l'influence qu'elle exerça sur les facultés précoces de son fils, qui conserva toujours pour elle le plus pieux et le plus tendre souvenir. « Mon éducation, nous dit-il, était toute dans les yeux plus ou moins sereins et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère. Mes maîtres n'étaient que mon père et ma mère; je les voyais lire et je voulais lire, je les voyais écrire et je leur demandais de m'aider à former les lettres. Tout cela se faisait en jouant, aux moments perdus, sur les genoux, dans le jardin, au coin du feu du salon, avec des sourires, des badinages, des caresses; j'y prenais goût, je provoquais moi-même les courtes et amusantes leçons. J'ai ainsi tout su, un peu plus tard, il est vrai, mais sans me souvenir comment j'ai appris et sans qu'un sourcil se soit froncé pour me faire apprendre. Le goût de la lecture m'avait pris de bonne heure. On avait peine à me trouver assez de livres appropriés à mon âge pour alimenter ma curiosité. Ces livres d'enfants ne me suffisaient déjà plus; je regardais avec envie les volumes rangés sur quelques planches dans un petit cabinet du salon. Mais ma mère modérait chez moi cette impatience de connaître. La Bible, les fables de La Fontaine, les ouvrages de Mme de Genlis, ceux de Berquin, des morceaux de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre qui me ravissait dès ce temps-là, la *Jérusalem délivrée*, *Robinson*, quelques tragédies de Voltaire, surtout

Mérope lue par mon père à la veillée; c'est là que je puisai les premiers sucs nourriciers de ma jeune intelligence. Mais je puisai surtout dans l'âme de ma mère; je lisais à travers ses yeux, je sentais à travers ses impressions, j'aimais à travers son amour. »

Il fallut cependant songer un jour à commencer sérieusement l'éducation de cet enfant, qui avait déjà atteint sa douzième année. Ses parents cherchèrent longtemps un collége où les principes religieux fussent associés à un enseignement fort et à un régime paternel. On crut avoir trouvé tout cela dans un pensionnat célèbre de Lyon; mais la transition était trop brusque pour le pauvre enfant qui quittait les douceurs du foyer et la tendresse de sa mère. L'école lui parut une prison et lui devint si insupportable qu'il tenta de s'échapper; le directeur dut le renvoyer à ses parents. On le plaça alors chez les jésuites de Belley qui exercèrent sur lui la plus heureuse influence; la piété se ranima dans son âme et avec la piété l'amour du travail. Toutefois, malgré la douceur de ce séjour, il manquait deux choses au bonheur du jeune homme : sa mère et la vie indépendante et libre qu'il avait goûtée auprès d'elle. Aussi, à peine eut-il terminé ses études qu'il se hâta de revenir à Milly, où il reprit les habitudes de son enfance. Il passait ses journées à la chasse ou en promenades dans les vallons voisins; les soirées s'écoulaient au milieu des doux entretiens de la famille et de la lecture à haute voix des historiens et des poëtes. Il nourrit aussi son imagination des romans de Mme de Staël, de Mme Cottin, de Mme Flahaut, de Richardson et de l'abbé Prévost. Mais ce qui le passionnait surtout c'étaient les poëtes, non pas les poëtes de l'antiquité que les études du collége avaient

dessavourés pour lui, mais les modernes, italiens, anglais, allemands, français : La Tasse, Le Dante, Pétrarque, Shakespeare, Milton, Chateaubriand, Ossian surtout. « Ossian, dit-il, est certainement une des palettes où mon imagination a broyé le plus de couleurs et qui a laissé le plus de ses teintes sur les faibles ébauches que j'ai tracées depuis. »

En peignant les poétiques heures de sa jeunesse, Lamartine nous révèle lui-même la source de ses inspirations :

« Tant que je vivrai, dit-il, je me souviendrai de certaines heures de l'été que je passais couché sur l'herbe dans une clairière des bois, à l'ombre d'un vieux tronc de pommier sauvage, en lisant la *Jérusalem délivrée*, et de tant de soirées d'automne et d'hiver passées à errer sur les collines déjà couvertes de brouillard et de givre, avec Ossian et Werther pour compagnons; tantôt soulevé par l'enthousiasme intérieur qui me dévorait, courant sur les bruyères comme porté par un esprit qui empêchait mes pieds de toucher le sol; tantôt assis sur une roche grisâtre, le front dans mes mains, écoutant avec un sentiment qui n'a pas de nom, le souffle aigu et plaintif de l'hiver, ou le roulis des lourds nuages qui se brisaient sur les angles de la montagne, ou la voix aérienne de l'alouette que le vent emportait toute chantante dans son tourbillon, comme ma pensée, plus forte que moi, emportait mon âme. Ces impressions étaient-elles joie ou tristesse? Je ne pourrais le dire; elles participaient de tous les sentiments à la fois. C'était de l'amour et de la religion, des pressentiments de la vie future, délicieux et tristes comme elle; des extases et des découragements, des horizons de lumière et des abîmes de ténèbres, de la joie et des larmes, de l'avenir et du désespoir. C'était la nature parlant par ses mille voix au cœur encore vierge de l'homme; mais enfin c'était de la poésie. Cette poésie, j'essayais quelquefois de l'exprimer dans des vers; mais ces vers, je n'avais personne à qui les faire entendre; je me les lisais quelques jours à moi-même, je trouvais avec étonnement, avec douleur, qu'ils ne ressemblaient pas à tous

ceux que je lisais dans les recueils ou dans les volumes du jour; je me disais : on ne voudra pas les lire; ils paraîtront étranges, bizarres, insensés, et je les brûlais à peine écrits. J'ai anéanti ainsi des volumes de cette première et vague poésie du cœur et j'ai bien fait, car à cette époque, ils seraient éclos dans le ridicule et morts dans le mépris de tout ce qu'on appelait la littérature (1). »

Mais cette vie oisive ne pouvait convenir plus longtemps à un jeune homme qui venait d'atteindre sa dix-huitième année. Ses parents résolurent de le faire voyager et le confièrent aux soins d'une de ses tantes que des affaires appelaient en Toscane. Ce voyage combla les désirs du jeune poète. Il contempla tour à tour avec enthousiasme les magnificences de la nature en Savoie, en Suisse, sur les glaciers du Simplon, au lac de Côme, à Milan et à Florence. De là, continuant seul son voyage en Italie, il partit pour Rome, dont il étudia l'histoire et les monuments. Après Rome, il voulut voir Naples, où il retrouva un de ses amis de collége, Aymon de Virieu. Les deux jeunes gens parcoururent les côtes du golfe de Naples et eurent l'idée de vivre pendant quelque temps de la vie indépendante des pêcheurs napolitains. Ils se mirent donc au service d'un vieux marin et visitèrent dans sa barque Caprée, Cumes, Baïa, Portici, Pompéi, Castellamare. Un soir, pendant qu'ils étaient en pleine mer, un coup de vent mit leurs jours en danger et ils durent chercher un refuge à Procida où le vieux pêcheur avait provisoirement sa famille, qui se composait de sa femme et de ses deux petits-enfants Beppo et Graziella. C'est là que les deux jeunes gens séjournèrent quelques semaines, passant leur temps à parcourir

(1) *Des destinées de la Poésie*, 11 février 1834.

l'île, à méditer et à écrire ou bien à faire quelque lecture intéressante à la famille du vieux pêcheur.

« Un soir, raconte Lamartine, nous essayâmes de leur lire *Paul et Virginie*. A peine cette lecture eut-elle commencé que les physionomies de notre petit auditoire prirent une expression d'attention et de recueillement, indice certain de l'émotion du cœur. Je n'avais encore lu que quelques pages, et déjà, vieillard, jeune fille, enfant, tous avaient changé d'attitude. Le pêcheur, le coude sur son genoux et l'oreille penchée de mon côté, oubliait d'aspirer la fumée de sa pipe. La vieille grand'mère, assise en face de moi, tenait ses deux mains jointes sous son menton, avec le geste des pauvres femmes qui écoutent la parole de Dieu accroupies sur le pavé des temples. Beppo était descendu du mur de la terrasse où il était assis tout à l'heure; il avait placé sans bruit sa guitare sur le plancher, il posait sa main à plat sur le manche, de peur que le vent ne fît résonner ses cordes. Graziella, qui se tenait ordinairement un peu loin, se rapprochait insensiblement de moi, comme si elle eût été fascinée par une puissance d'attraction cachée dans le livre. Adossée au mur de la terrasse au pied duquel j'étais étendu moi-même, elle se rapprochait de plus en plus de mon côté, appuyée sur sa main gauche qui portait à terre, dans l'attitude du gladiateur blessé. Elle regardait avec de grands yeux bien ouverts, tantôt le livre, tantôt mes lèvres d'où coulait le récit comme si elle eût cherché du regard l'invisible esprit qui me l'interprêtait. J'entendais son souffle inégal s'interrompre ou se précipiter suivant les palpitations du drame. Avant que je fusse arrivé au milieu de l'histoire, la pauvre enfant avait oublié sa réserve un peu sauvage avec moi. Je sentais la chaleur de sa respiration sur mes mains. Ses cheveux frissonnaient sur mon front. Deux ou trois larmes brûlantes tombées de ses joues, tâchaient les pages tout près de mes doigts.......

« Quand je fus arrivé au moment où Virginie, rappelée en France par sa tante, sent, pour ainsi dire, le déchirement de son être en deux et s'efforce de consoler Paul sous les bananiers en lui parlant de retour et en lui montrant la mer qui va l'emporter, je fermai le volume et je remis la lecture au lendemain. Ce fut un coup de foudre au cœur de ces pauvres gens. Graziella se mit à genoux

devant moi, puis devant mon ami, pour nous supplier d'achever l'histoire; mais ce fut en vain. Nous voulions prolonger l'intérêt pour elle, le charme de l'épreuve pour nous. Elle arracha alors le livre de mes mains. Elle l'ouvrit comme si elle eût pu, à force de volonté, en comprendre les caractères. Elle lui parla, elle l'embrassa. Elle le remit respectueusement sur mes genoux en joignant les mains et en me regardant en suppliant. Quand le soir fut venu et que nous eûmes repris tous nos places sur l'*astrico,* je rouvris le livre et j'achevai la lecture au milieu des sanglots. Père, mère, enfants, mon ami, moi-même, tous participaient à l'émotion générale. Le ton morne et grave de ma voix se pliait à mon insu à la tristesse des aventures et à la gravité des paroles. »

Après la saison des vendanges, la famille du pêcheur et les deux étrangers quittèrent Procida et revinrent à Naples, les uns dans leur humble demeure, les autres dans leur hôtel, en se promettant de se revoir. Mais l'ami de Lamartine trouva en arrivant une lettre de sa mère qui le rappelait sur-le-champ en France. Le poète aurait voulu le suivre, mais un attrait puissant le retint encore un peu plus longtemps. Attiré invinciblement vers la famille du pêcheur, il se décida à y établir sa résidence. Là, comme on le devine, il fit naître une affection vive et passionnée dans le cœur de Graziella qui, sur le point de se marier, repoussa son fiancé en lui déclarant que le jeune étranger l'avait supplanté dans son âme. Lamartine aurait dû fuir cette maison hospitalière. Il y resta jusqu'au moment où, rappelé en France par un ordre maternel, il dut briser à jamais le cœur de la jeune fille. Quelques mois après, on lui remettait au sortir d'un bal un billet et un paquet qu'un voyageur, venant de Naples, avait apporté. Le billet était de Graziella et contenait ces mots : « Le docteur dit que je mourrai avant trois jours. Je veux te dire adieu avant de perdre mes forces;

si tu étais là, je vivrais! Mais c'est la volonté de Dieu. Je te parlerai bientôt et toujours du haut du ciel. Aime mon âme! Elle sera avec toi toute la vie. Je te laisse mes cheveux coupés une nuit pour toi. Consacre-les à Dieu dans une chapelle de ton pays, pour que quelque chose de moi soit auprès de toi. »

C'est ce souvenir touchant que le poète a consacré par un chant plaintif, véritable sanglot qui ne suffit pas pour faire oublier la légèreté dont il se rendit coupable à l'égard de cette jeune napolitaine. Il est intitulé *le Premier Regret*.

De graves événements politiques s'étaient accomplis pendant l'absence de Lamartine. C'est à Naples même qu'il apprit l'envahissement de la France, la chute de l'Empire et le rétablissement des Bourbons. A peine arrivé à Paris, en 1814, il entra dans la maison militaire du roi Louis XVIII, à la grande joie de son père. Le retour de Bonaparte pendant les Cent-Jours ayant obligé la cour à se réfugier en Belgique, le jeune officier rentra dans sa famille, préférant briser son épée et s'exiler que de servir un régime qu'il considérait comme tyrannique. Il partit pour la Suisse et vint frapper au château du baron de Vincy, ancien officier supérieur au service de la France, chez qui il reçut une généreuse hospitalité. C'est là qu'il apprit la bataille de Waterloo et la seconde Restauration. Il revint aussitôt prendre du service dans la garde du roi et eut la joie de retrouver dans le même corps son compagnon de voyage en Italie, Aymon de Virieu. Ces deux amis devinrent inséparables. Lamartine allait passer des mois entiers au sein de la famille de Virieu qui habitait un vieux château dans le Dauphiné. C'est là qu'il composa la belle méditation intitulée *le Vallon*.

La tristesse et la mélancolie de ces vers, nous donnent une idée de l'état d'esprit de Lamartine à cette époque.

Après avoir quitté définitivement le service, le poète reprit ses pérégrinations. Des revers inattendus le rappelèrent dans la maison paternelle où il fut forcé de vivre d'une vie sédentaire et monotone, l'état de fortune de sa famille ne lui permettant plus les voyages ni les plaisirs coûteux. Cette solitude et cette vie désœuvrée compromirent sa santé et le médecin lui ordonna les bains d'Aix, en Savoie. Le jeune homme emprunta vingt-cinq louis et partit. Il avait vingt-un ans. La maladie dont il était atteint était celle que Chateaubriand a si bien décrite dans *René,* une tristesse, une mélancolie dont le sentiment même est plutôt un attrait qu'une douleur.

A Aix, il se lia avec une jeune dame de Paris, dont l'état de langueur avait nécessité un changement d'air dans le Midi. Pendant une excursion sur le lac du Bourget, une tempête s'étant déchaînée, Lamartine eut l'occasion de se dévouer et de sauver l'étrangère d'une mort certaine. Ce fut le commencement d'une intimité touchante qui explique la douleur profonde que le poète éprouva en apprenant plus tard la mort de son amie, douleur qu'il a immortalisée dans l'ode harmonieuse intitulée *le Lac.*

Dès que Lamartine fut de retour à Milly, sa mère, qui avait conscience du génie poétique de son fils, l'engagea à aller tenter la fortune à Paris. Depuis longtemps déjà, mais surtout depuis son retour d'Aix, il avait écrit un petit volume de poésies méditatives et pieuses sur lesquelles il fondait de grandes espérances. En le quittant, sa mère lui glissa secrètement dans la

main, à défaut d'argent, un gros diamant monté en bague, le seul qui lui restât des bijoux de sa jeunesse et lui permit de le vendre pour faciliter ses débuts à Paris. Au bout de quelques mois d'une vie d'études qu'il n'avait pas connue depuis longtemps, le poète, à bout de ressources, se décida à tenter la fortune en se faisant connaître.

« Un matin, nous raconte-t-il lui-même, je cachai sous mon habit mon petit manuscrit relié; il contenait mes poésies, ma dernière espérance. Je m'acheminai en hésitant et en chancelant souvent dans mon dessein, vers la maison d'un célèbre éditeur dont le nom est associé à la gloire des lettres et de la librairie française, M. Didot. Arrivé rue Jacob, à la porte de M. Didot, il me fallut un redoublement d'efforts sur moi-même pour franchir le seuil, un autre pour monter l'escalier, un autre enfin, plus violent encore, pour sonner à la porte de son cabinet. M. Didot, homme d'un âge mûr, d'une parole nette et brève comme celle d'un homme qui sait le prix des minutes, me reçut avec politesse. Il me demanda ce que j'avais à lui dire. Je balbutiai assez longtemps. A la fin, je déboutonnai mon habit, j'en tirai le petit volume, je le présentai humblement d'une main tremblante à M. Didot. Je lui dis que j'avais écrit ces vers; que je désirais les faire imprimer, pour m'attirer, sinon la gloire dont je n'avais pas la ridicule illusion, au moins l'attention et la bienveillance des hommes puissants de la littérature; que ma pauvreté ne me permettait pas de faire les frais de cette impression; que je venais lui soumettre mon œuvre et lui demander de la publier si, après l'avoir parcourue, il la jugeait digne de quelque indulgence ou de quelque faveur des esprits cultivés. M. Didot sourit avec une ironie mêlée de bonté, hocha la tête, prit le manuscrit entre deux doigts habitués à froisser dédaigneusement le papier, posa mes vers sur la table et m'ajourna à huit jours pour me donner une réponse sur l'objet de ma visite. Je sortis.

Le cœur me manqua en montant le huitième jour son escalier. Je restai longtemps debout sur le pallier de la porte sans oser sonner. Quelqu'un sortit, la porte restait ouverte, il fallut bien

entrer. Le visage de M. Didot était inexpressif et ambigu comme l'oracle. Il me fit asseoir et, cherchant mon volume enfoui sous plusieurs piles de papiers : « J'ai lu vos vers, Monsieur, me dit-il, ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude ; ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poètes. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de cette poésie, elle ne se classe dans aucun genre défini. C'est dommage, il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes ; voilà des poètes chéris du public. Ressemblez à quelqu'un si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise. Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume et je vous rendrais un plus mauvais service en le publiant à mes frais. » En me parlant ainsi il se leva et me rendit le manuscrit. Je ne cherchai point à contester avec la destinée ; elle parlait pour moi par la bouche de cet oracle. Je remis le volume sous mon habit, je remerciai M. Didot, je m'excusai du temps que je lui avais fait perdre et je descendis les jambes brisées et les yeux humides les marches de l'escalier.

Ce volume désapprécié n'était rien moins que les *Méditations poétiques*.

Le refus de M. Didot obligea le jeune poète à vendre le diamant de sa mère. Il le baisa et le mouilla de larmes en le remettant au lapidaire, qui lui en donna trente louis. On devine aisément le désespoir qui s'ajouta à sa mélancolie naturelle. Pendant plusieurs mois il s'enfonça dans une profonde retraite, fuyant le monde et ne vivant que de souvenirs. C'est sous ces impressions qu'il composa *le Désespoir, l'Isolement, le Soir, Souvenir, le Crucifix,* etc.

Un soir, dans le salon de Mme la comtesse de Saint-Aulaire, il voulut néanmoins juger par lui-même de l'impression que produirait l'une des poésies nouvellement ajoutées au recueil si dédaigné par M. Didot.

Mme de Saint-Aulaire réunissait chez elle l'élite des littérateurs de l'époque. Le poète s'avança timidement au milieu du salon, une pièce de vers à la main. A la vue de ce jeune homme, un sourire parcourut la société; mais à peine eut-il lu les premières strophes, que l'auditoire distrait devint attentif, puis écouta avec une émotion visible. Quand la pièce fut terminée, tous les yeux étaient mouillés de larmes, et des applaudissements unanimes vinrent saluer un grand talent. Le poète venait de lire *le Lac*.

La fortune de Lamartine était faite en sortant de ce salon. Il ne tarda pas à trouver un éditeur, et bientôt, de toute la France, un cri d'admiration acclama le grand poète qui venait de se révéler. Ce succès ouvrit immédiatement à Lamartine la carrière des honneurs; Louis XVIII se fit lire ce petit volume et récompensa aussitôt le jeune auteur en signant sa nomination de secrétaire d'ambassade à Florence. En même temps, sa renommée poétique lui valut d'être recherché par une jeune Anglaise qui s'éprit de son talent et lui apporta en dot une immense fortune. On pouvait craindre que tant de faveurs accumulées n'endormissent ce génie naissant que la douleur et le désenchantement avaient si tendrement inspiré. Il n'en fut rien. En 1821, Lamartine publia les *Nouvelles Méditations*, qui eurent le même retentissement que les premières. Remarquons toutefois que la note dominante n'y est plus triste et plaintive, on sent que le cœur est consolé et, pour nous servir des expressions gracieuses de Vinet, « le crêpe a fait place aux guirlandes de roses et nous passons de l'ombre funèbre des sapins et des ifs dans un bosquet de myrtes odorants. »

Ce second recueil se termine par un poème assez

faible, imité de Byron, *le Dernier chant du pèlerinage de Childe Harold*. Harold est un jeune voyageur qui, lassé de bonne heure des plaisirs de la vie, quitte sa terre natale, l'Angleterre, et parcourt le monde en chantant ce qu'il voit, ce qu'il sent et ce qu'il pense. Il visite tour à tour le Portugal, l'Espagne, la Grèce, l'Asie-Mineure, Venise. Ce voyageur n'est autre que Byron lui-même, célèbre poète anglais, contemporain de Lamartine. L'auteur voulut conduire le poème jusqu'à la mort de son héros et, sous la fiction transparente de Harold, il chanta les dernières actions et les dernières pensées du poète anglais, son voyage en Grèce et sa mort. Dans le dernier chant de Childe-Harold se trouvaient des vers éloquents sur la décadence de l'Italie, qui parurent à un officier napolitain, le colonel Pépé, une offense contre la dignité nationale de son pays. Le poète avait terminé une tirade par ces vers :

> Je vais chercher ailleurs, pardonne ombre romaine,
> Des hommes, et non pas de la poussière humaine.

Le colonel le provoqua en duel et Lamartine fut grièvement blessé.

De retour à Paris en 1829, le poète mit le comble à sa réputation en publiant les *Harmonies poétiques et religieuses*, livre admirable qui, après lui avoir obtenu la croix de la Légion d'honneur, lui ouvrit les portes de l'Académie française.

Lamartine venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en Grèce lorsque la Révolution de 1830 éclata et l'éloigna des affaires. La monarchie de Juillet lui fit, il est vrai, quelques avances, mais il refusa de les accepter par respect pour le gouvernement déchu qu'il

avait jusqu'alors fidèlement servi. Il se retira dans son manoir de Saint-Point qu'il venait d'hériter d'un de ses oncles. Mais bientôt fatigué de sa retraite, il se présenta aux suffrages des électeurs de Toulon et de Dunkerque comme candidat à la députation. Barthélemy lança contre lui une diatribe violente; le poète répondit avec noblesse, mais échoua.

Pour se consoler de cet échec, il entreprit, en 1832, un voyage en Orient, le pays de ses rêves. Il s'embarqua à Marseille avec sa femme et sa fille Julia sur un vaisseau équipé à ses frais et emporta avec lui de riches présents pour les chefs des pays qu'il allait visiter. Ce voyage, qui dura seize mois, lui coûta environ six cent mille francs; on eut dit un souverain ayant à son service de nombreuses caravanes. Son retour fut assombri par la mort de sa fille unique, qu'il perdit à Beyrout, à l'âge de treize ans. Revenu en France, il publia un beau livre, *le Voyage en Orient*, œuvre pleine de poésie, mais où les descriptions sont plus le fruit de l'imagination du poète que la peinture exacte de la réalité.

En 1835, Lamartine jeta son dernier éclat dans *Jocelyn*. C'est, sous la forme d'un journal, l'histoire d'un curé des Hautes-Alpes pendant les sombres jours de la Terreur. Ce livre, qui est au fond une amère critique du célibat des prêtres, produisit d'abord de l'étonnement, puis une explosion d'admiration. De tous les points de l'Europe, l'auteur reçut des lettres pour savoir si cette histoire était vraie ou fictive. Cependant on sent dans cette espèce de roman le déclin du génie, car, à côté d'admirables tableaux de la nature, d'épisodes, de détails intimes peints avec un grand charme, l'unité de sentiment y fait un peu défaut.

Deux ans plus tard (1838), il publia *la Chute d'un ange,* espèce d'épopée fantastique qui transporte le lecteur dans le monde antédiluvien des Titans, produit malheureux d'une imagination qui s'égare.

En 1839, parut sous le nom de *Recueillements poétiques,* un dernier volume de vers, pâle reflet des *Méditations* et d'un mérite bien inférieur. C'était comme l'adieu de Lamartine à la poésie qu'il abandonnait pour se lancer dans la politique.

Vers cette époque, il se fit un revirement complet dans les opinions politiques de cet écrivain. L'ardent légitimiste devint à la tribune l'éloquent défenseur des idées libérales. Ce changement se manifesta surtout en 1847, dans l'*Histoire des Girondins,* où il se fit l'apologiste des auteurs de la révolution de 89.

Lorsque éclata la révolution de 1848, le rôle important qu'il avait joué dans les dernières années de Louis-Philippe, comme l'un des chefs de l'opposition, lui valut d'être choisi comme membre du gouvernement provisoire. Il eut à cette époque l'insigne honneur de sauver la France de l'anarchie et d'arrêter par son éloquence le flot révolutionnaire. Un jour, sur les marches de l'Hôtel-de-Ville, sous l'éclair des baïonnettes, au bruit du tocsin et du coup de feu, il harangua une multitude en délire et arbora courageusement, au lieu du drapeau rouge, le drapeau tricolore qui a fait les gloires de la France. Hélas! ce triomphe fut éphémère et bientôt le célèbre orateur, rejeté par tous les partis, rentra dans l'ombre et dans l'oubli. L'avènement de Napoléon III força Lamartine à abandonner la politique. Ses libéralités, ses grandes dépenses, ses prodigalités ayant compromis sa fortune, il tomba dans un état de gêne, voisin de l'indigence. Il se vit

réduit, à soixante-dix-sept ans, à travailler pour vivre ou du moins pour empêcher ses nombreux créanciers de lui arracher le manoir de Saint-Point où dormaient ses aïeux. Parmi les nombreux ouvrages qu'il écrivit à cette époque, on peut citer une *Histoire de la Restauration* et une *Histoire de la Révolution de 1848*, qui n'ont pas eu de succès; *les Confidences, les nouvelles Confidences*, mémoires intéressants sur ses premières années et qui sont continués dans *Raphaël ou Pages de la vingtième année;* un *Cours familier de la littérature*, recueil de fragments littéraires, etc. Le grand poète mourut à la tâche, en 1860, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

« Quand la postérité, dit M. Nisard, fera le choix du bien et du mal dans ses œuvres, que de parties ne retranchera-t-elle pas qui nous ont paru vives et florissantes! Combien restera-t-il de ces développements à perte de vue du sentiment individuel, de ces peintures de son propre cœur où le poète languit dans des analyses sans fin et s'évapore dans ses propres pensées? Combien de ratures je prévois que la postérité va faire dans quelques pages à la fois si subtiles et si vagues! Que restera-t-il donc de M. de Lamartine? *Les Méditations*, quelques pièces des *Harmonies religieuses*, quelques morceaux de *Jocelyn*. Il restera une foule de ces vers qui n'empêchent pas les poëmes d'être médiocres, et qui sont les dernières fleurs dont se parent les poésies mourantes; il restera le souvenir de grandes facultés poétiques, très-supérieures à ce qui en sera sorti; il restera le nom harmonieux et sonore d'un poète auquel son siècle aura été trop doux et sa gloire trop facile, et en qui ses contemporains auront trop aimé leurs propres défauts. »

Les Méditations (1820). — « A l'encontre de la plupart des auteurs du dix-huitième siècle, Lamartine *ramène la poésie au sein de la nature;* il a besoin de grand air, de la vue du soleil dans l'éclat de son midi ou dans les magnificences de son couchant.

« Un nouveau sentiment anime ses vers : c'est l'*amour chrétien,* douce harmonie des intelligences, union mystérieuse des âmes. Ce n'est plus la passion ardente et voluptueuse des poètes païens, c'est un sentiment plus élevé; ses élans ne s'arrêtent pas sur la terre, ils montent vers le ciel. Le poète a de sublimes transports et d'ineffables mélancolies; c'est le désenchantement des choses qui passent, mêlé à l'espérance des choses qui demeurent; c'est la terre vue du ciel.

« Ce sentiment, qui revient sans cesse dans les premières poésies de Lamartine, est un des motifs qui le fit accueillir avec tant d'enthousiasme par les femmes. Le poète chrétien leur rendait leur titre de noblesse, il leur donnait une âme.

« Quoique les *Méditations* soient séparées en morceaux qui n'ont pour la plupart aucune liaison apparente entre eux, elles forment cependant un ensemble précisément par cette succession de sentiments souvent divers, quelquefois contraires, qui en font une œuvre profondément humaine. Tantôt le bien triomphe, tantôt le mal, mais plus souvent le bien, et c'est à lui que demeure définitivement la victoire. Le découragement y a son heure *(le Désespoir)*; l'entraînement des passions la sienne *(le Lac)*; le doute s'y lève un doigt sur les lèvres *(le Désespoir)*; l'orgueil s'y glisse à son tour *(à Elvire)*; mais la foi, l'espérance et la charité, ces trois sœurs divines, finissent toujours par élever vers Dieu l'âme du poète, emportant sur ses ailes le cœur des lecteurs *(l'Homme, la Providence, la Prière, Dieu, le Chrétien mourant, la Foi,* etc., etc.). C'est là un des grands attraits de ces premières poésies. Elles répondent ainsi au cœur de l'homme qui a ses chutes et ses résurrections, ses défaites et ses victoires, ses grandeurs et ses défaillances, ses heures de tentation et ses heures de réhabilitation, qui tombe pour se relever avec l'aide d'en haut, mais qui ne se relève que pour tomber jusqu'à ce que Dieu daigne tendre sa main paternelle à sa faible créature.

« Lamartine dans la première période de son talent nous apparaît donc comme un instrument mélodieux qui vibre mû par le souffle de toute une époque. Le scepticisme devenu triste et méditatif et retournant à la croyance par la douleur, la vie de la pensée succédant à la vie d'action, le désenchantement qui suit tous les naufrages, le goût de la solitude et des grands spectacles de la nature qui vient après les longues agitations, le retour aux idées et aux sentiments religieux, voilà les caractères de son talent poétique. Il ne peint pas seulement les agitations de l'homme du dix-neuvième siècle; il peint, et c'est là ce qui donnera une vie durable à ses vers, l'homme de tous les temps et de tous les lieux, avec ses aspirations plus vastes que ses destinées, avec ses doutes déchirants, avec son dégoût du fini, avec cette soif que rien ne désaltère ici-bas, avec ses faiblesses qui font pour lui un tourment du souvenir et du pressentiment de sa grandeur. » (A. Nettement.)

Les idées politiques de Lamartine expliquent aussi le succès inouï des *Méditations*. Il se rattachait passionnément aux Bourbons qui venaient de remonter sur le trône. Il chanta avec enthousiasme la royauté renaissante. Qui eût dit qu'il en devait être un jour l'adversaire le plus passionné!

LE LAC

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? Nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
        Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos :
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
        Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol! et vous heures propices,
        « Suspendez votre cours!
« Laissez-nous savourer les rapides délices
        « Des plus beaux de nos jours!

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
        « Coulez, coulez pour eux;
« Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
        « Oubliez les heureux. »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
        Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
        Ne nous les rendra plus!

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez; nous rendrez-vous ces extases sublimes
        Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
        Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,

Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé! »

Nouvelles Méditations (1823). — « Ces méditations firent suite aux premières; seulement le sentiment qui y règne est plus passionné et souvent moins pur; quelquefois même, mais rarement, Lamartine arrive jusqu'à l'expression de cet amour païen qui s'exhorte à profiter de la vie parce qu'elle est courte et à saisir au passage des plaisirs qui fuient. Le poète, il est vrai, se relève bientôt de ses chutes, et le sentiment chrétien reprend le dessus dans son âme et dans ses vers; mais cependant on entrevoit qu'il est arrivé à ce second âge de la jeunesse où les émotions de l'âme sont plus ardentes et moins fraîches. La forme quelquefois très-belle, a déjà quelque chose de moins suave et l'abondance de la versification peut paraître un peu négligée. C'est dans les *Nouvelles Méditations* qu'on rencontre pourtant *l'Ode à Napoléon,* belle étude dans laquelle le poète élève très-haut son vol en méditant sur cette vie où les revers furent aussi grands que les victoires. » (A. Nettement). Citons encore comme des pièces de la plus haute portée poétique *les Étoiles, les Préludes, le Crucifix.*

BONAPARTE

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et, sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé!

Ici gît... point de nom! demandez à la terre!
Ce nom? il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs (1) au sommet du Cédar (2),
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves,
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace;
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là!... sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure;
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encor inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non! la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté :
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire,
Rien... excepté la vérité!

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu tombas cependant de ce sublime faîte;
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,

(1) Aujourd'hui le Don.
(2) Pays de la Palestine.

Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau ;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh ! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit ;
Et que les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?
Mais la gloire a tout effacé !

La gloire efface tout... tout, excepté de crime !
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait, passait, passait sans cesse ;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé.....

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide ;
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait ;
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie ;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char ;
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge,
Entre Marius et César.

On dit qu'aux derniers jours de sa lente agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche.....
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... C'est le Dieu qui règne et qui couronne;
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers ;
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre :
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?
Et vous, fléau de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?

« Cette dernière strophe, nous dit Lamartine lui-même, est un sacrifice immoral à ce qu'on appelle la gloire. Le génie par lui-même n'est rien moins qu'une vertu; ce n'est qu'un don, une faculté, un instrument; il n'expie rien, il aggrave tout. Le génie mal employé est un crime plus illustre : voilà la vérité en prose. »

Les Harmonies (1829). — « Ce fut la dernière œuvre que Lamartine publia sous la Restauration. Le ton général de ces poésies suffit pour indiquer que le poète a marché dans la vie et qu'au lieu de gravir le versant pour arriver au faîte, il commence à redescendre la pente des années; ses vers ont quelque chose de grave et de triste comme l'expérience qui pleure des illusions perdues, mais sans pouvoir les retrouver. *Les Harmonies* ont surtout un caractère philosophique et religieux; elles sondent les grands mystères de la nature, elles interrogent l'infini, elles essayent de pénétrer l'homme, l'univers et Dieu. Le doute, sans cesse repousssé, revient sans cesse, puisqu'il faut le combattre sans

fin. La pensée du poète a bien des retours vers les premiers sentiments de sa vie, et alors ses vers acquièrent une grâce de mélancolie vraiment charmante. C'est ainsi que *Pensée des morts, Milly ou la Terre natale, le Tombeau d'une mère, Souvenirs d'enfance, le premier Regret* rappellent l'inspiration, le ton, la couleur des premières *Méditations*. Mais ces compositions rétrospectives sont l'exception dans les *Harmonies*. La plupart du temps le poète discute contre les objections du siècle, les grandes questions qui ont toujours occupé les âmes méditatives, l'énigme de la destinée de l'homme, son but, son origine, le grand mystère de la mort et de la douleur. A la fin de la plupart de ces pièces, quelquefois au commencement, il précipite l'âme dans la prière comme pour la sauver du doute. *Jéhovah ou l'idée de Dieu, l'Hymne à la douleur, l'Hymne à la mort, Pourquoi mon âme est-elle triste?* sont l'expression la plus complète et la plus élevée de cet ordre de pensées et de sentiments qu'on retrouve au fond de presque toutes les *Harmonies*, parce que c'est l'état même du poète qui se fait jour.

« Hâtons-nous de le dire, la mélancolie des *Harmonies* a quelque chose de maladif. Sans doute, la vie a ses tristesses, même pour les heureux du monde, mais Dieu cependant a entremêlé les biens et les maux dans la vie de manière à nous la rendre chère malgré ce qui nous y manque et ce que nous y souffrons. Sans doute, cette soif de l'infini qui est notre tourment et notre grandeur, ne trouve pas sa satisfaction ici-bas, mais après les avoir regardées en face comme il convient à des hommes et à des chrétiens, il ne faut pas recommencer sans cesse contre ses difficultés une gymnastique stérile qui finirait par énerver l'âme créée pour l'action et rendre l'homme impropre à remplir ses devoirs.

« C'est là la principale critique qu'on peut élever contre les *Harmonies* au point de vue moral. Elles recommencent sans cesse contre le doute une bataille gagnée; or, l'homme a besoin d'affirmer pour agir. Si tout le travail de sa vie se consume à scruter perpétuellement les bases de ses affirmations, les hésitations de son esprit se traduiront dans les hésitations de sa conduite et cette rêverie sans fin absorbera son activité. Il faut ajouter que dans cette contemplation incessante des redoutables problèmes, le vertige finit par

gagner l'intelligence. C'est ainsi qu'on trouve dans les *Harmonies* quelques idées panthéistes. » (A. Nettement.)

VICTOR HUGO (1802). Pendant que Lamartine élevait si haut le genre qu'il avait créé, un enfant que, dès les premières années de la Restauration, Chateaubriand appelait l'*enfant sublime*, croissait pour la poésie. Il était né dans la seconde année du dix-neuvième siècle; il avait donc seulement treize ans en 1815. Victor Hugo était fils d'une Vendéenne qui avait conservé dans son cœur les convictions royales de sa province, et d'un général de l'Empire. Son père était un volontaire de la République rallié à l'Empire. Sa mère suivant son père dans ses campagnes, il avait déjà mené à cinq ans une vie voyageuse, de Besançon à l'île d'Elbe, de l'île d'Elbe à Paris, de Paris à Rome, de Rome à Naples. Tous ces déplacements fatiguant beaucoup les enfants et particulièrement le jeune Victor dont la santé était très-débile, M. Hugo envoya sa famille s'installer à Paris. Tandis que sa femme commençait l'éducation de ses trois enfants, il ferraillait sous les ordres de Joseph Bonaparte contre les bandes de brigands commandées par Fra Diavolo; la prise de ce chef lui valut, avec le grade de colonel, la place de gouverneur de la province d'Avellino. Le premier soin du nouveau gouverneur fut de rappeler sa femme et ses enfants auprès de lui. Mais à peine étaient-ils installés dans un splendide palais, que Joseph, devenu roi d'Espagne, appela M. Hugo auprès de lui. Celui-ci n'hésita pas à s'y rendre, mais ne voulant pas exposer sa femme et ses enfants à de nouveaux dangers, il les renvoya à Paris.

Mme Hugo vint s'installer dans le faubourg Saint-

Jacques, aux Feuillantines, vieux couvent que le poète a si souvent chanté :

> Le jardin était grand, profond, mystérieux,
> Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
> Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
> Et d'insectes vermeils qui couraient sur des pierres,
> Plein de bourdonnements et de confuses voix ;
> Au milieu presqu'un champ, dans le fond presqu'un bois.

Il fallut songer sérieusement à l'éducation des enfants, car toutes ces pérégrinations n'avaient pas peu nui à leur développement. Abel, l'aîné, fut mis au collége ; les autres furent envoyés à une école de la rue Saint-Jacques, où un brave homme, nommé Larivière, ancien prêtre réfractaire de la Révolution, enseignait aux fils d'ouvriers la lecture, l'écriture et un peu d'arithmétique.

Vers le milieu de 1809, la Providence jeta un nouvel hôte dans cet intérieur si paisible : ce fut le général Lahorie, compromis dans l'affaire Moreau, et qui, depuis cinq ans, se dérobait aux poursuites en se cachant chez des amis. Mme Hugo n'hésita pas à accueillir l'ami de son mari. Il demeura chez elle près de deux ans. Pour remplir ses loisirs et se rendre utile à cette généreuse famille, le proscrit donnait quelques leçons aux enfants. Malheureusement, en 1811, la retraite du général fut dénoncée, on le jeta en prison et il n'en sortit que pour être fusillé. L'arrestation violente de son vieil ami, son exécution dans la plaine de Grenelle, restèrent comme deux dates de colère et de deuil dans le cœur du jeune Victor. Ce fut vraisemblablement l'arrestation du général Lahorie sous son propre toit qui détermina M. Hugo, alors

majordome du palais à Madrid, à appeler sa femme et ses enfants en Espagne.

Depuis son arrivée dans ce pays insurgé, il combattait avec un rare courage les bandes espagnoles, comme il avait combattu celles d'Italie. Il gagna sur les champs de bataille son titre de comte et fut nommé gouverneur de trois provinces. Mme Hugo quitta, non sans regret, son nid des Feuillantines. La famille s'installa à Madrid et les enfants furent internés dans le collége des nobles, cloître sinistre, où les jeunes Espagnols s'essayaient à coups de couteau contre les nouveaux venus, fils de leurs vainqueurs. Heureusement que le séjour en Espagne ne fut pas de longue durée; les affaires politiques devinrent si mauvaises que le général Hugo (son intrépidité lui avait valu ce grade) jugea prudent de renvoyer en France sa femme et ses enfants. Enfin on revit les Feuillantines. Victor parcourut avec bonheur les vertes allées de ce jardin qui lui rappelait de doux souvenirs; il put y folâtrer de nouveau avec une belle et gracieuse petite fille, Mlle Fouché, qu'il avait connue déjà avant son départ pour Madrid et dont la famille s'était liée d'amitié avec Mme Hugo.

Quand la première Restauration s'accomplit, Victor partagea la joie et l'enthousiasme vendéen de sa mère; mais cet événement devait profondément troubler la paix de sa famille. Les dissentiments déjà anciens qui existaient entre son père et sa mère s'aigrirent et l'incompatibilité des opinions amena entre eux une rupture qui devint une séparation juridique. Pendant les Cent-Jours, le général Hugo enleva ses enfants à leur mère et plaça les deux plus jeunes, Eugène et Victor, dans une institution préparatoire à l'École

polytechnique. C'est là que le génie poétique de Victor commença à se développer. La poésie lui était déjà apparue sous le beau ciel de l'Espagne ; encouragé par sa mère, il n'avait cessé depuis ce temps de la cultiver en secret. Pendant les trois ans qu'il passa à la pension Cordier, il fit des vers de toutes sortes : odes, épîtres, satires, poèmes, tragédies, élégies, idylles qui respiraient un amour ardent pour la royauté ; l'enfant était en politique l'écho de sa mère qui avait toujours détesté Napoléon et qui n'avait cessé de faire des vœux pour la restauration des rois légitimes.

En 1817, l'Académie ayant proposé pour prix de poésie *les Avantages de l'étude,* l'idée vint au jeune Victor de concourir. Sa pièce se terminait par les vers suivants qui accusaient son âge :

> Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

L'Académie, frappée de la beauté de la pièce, ne put, dit-on, prendre cette indication que comme une plaisanterie irrespectueuse et fit descendre le poète au second rang. Un ami, qui assistait à la séance publique où M. Raynouard lut son rapport, courut à la pension avertir Victor. Celui-ci apporta aussitôt son extrait de naissance au rapporteur qui fut stupéfait d'une telle précocité, mais il était trop tard pour réparer la méprise. Le jeune homme de quinze ans avait lutté ce jour-là avec Lebrun, Casimir Delavigne et Saintine.

L'année suivante, Eugène et Victor quittèrent la pension Cordier et revinrent habiter avec leur mère. Mme Hugo avait été obligée, à cause de la modicité de ses ressources, de prendre un appartement moins coûteux dans la rue des Petits-Augustins, mais cet éloi-

gnement n'avait pas relâché ses bonnes relations avec la famille Fouché. Elle avait l'habitude d'aller presque tous les soirs avec ses deux fils chez sa vieille amie. Ces soirées étaient fort silencieuses; les dames travaillaient à l'aiguille, M. Fouché lisait bas, et les jeunes gens étaient habitués à ne jamais parler sans qu'on les interrogeât. Malgré leur monotonie, ces réunions avaient pour Victor un attrait qu'on s'expliqua plus tard.

Mme Hugo destinait ses deux fils à la littérature, et l'un et l'autre semblaient devoir justifier ses espérances. Eugène venait de remporter un beau lis d'argent aux Jeux floraux de Toulouse. Victor concourut à son tour et remporta coup sur coup deux prix, l'un pour la *Statue de Henri IV*, l'autre pour les *Vierges de Verdun*. L'Académie des Jeux floraux fut encore plus étonnée que l'Académie française de la précocité du poète. « Vos dix-sept ans, écrivait M. Soumet au jeune lauréat, n'ont trouvé que des incrédules. » Voici dans quelles circonstances fut composée la première de ces odes. « Mme Hugo, dit Sainte-Beuve, était malade d'une maladie de poitrine et chacun de ses fils la veillait à son tour. La mère, qui tenait beaucoup (car elle y croyait déjà) à la gloire future de son fils, regretta qu'il eût laissé passer un concours sans s'y essayer; les pièces, en effet, devaient être envoyées à Toulouse avant le 15, et il aurait fallu que Victor pût expédier la sienne dès le lendemain matin pour qu'elle pût arriver à temps. La malade s'endormit sur ce regret et le lendemain, au réveil, elle trouva pour bonjour l'ode pieuse composée à son chevet, et le papier, mouillé des larmes de la mère, partit dans la journée même. » Cette ode ne contribua pas peu à

populariser le nom de Victor Hugo. L'*Ode à la Vendée* la suivit de près et celle que lui inspira la mort tragique du duc de Berry attira sur lui l'attention de Chateaubriand, qui appela l'auteur un *enfant sublime*. Le mot du grand écrivain fut répété dans les journaux, dans les salons, et Victor Hugo entra dans la célébrité.

Le commencement de l'année 1821 fut assombrie par une cruelle douleur : Victor Hugo perdit sa mère. Son cœur aimant fut brisé; inconsolable de sa perte, il se dirigea machinalement chez l'amie de sa famille, Mme Fouché; il apprit lui-même la fatale nouvelle à Mlle Adèle; ils se mirent à sangloter ensemble et ce jour fut pour eux le jour de leurs fiançailles. La mort de Mme Hugo plongea Victor dans l'isolement le plus amer. Son père, qui avait depuis longtemps abandonné le foyer domestique et qui ne tarda pas à se consoler par un nouveau mariage, offrit à ses fils de leur faire une pension s'ils voulaient prendre une position plus régulière que la littérature. La fierté du jeune Victor et sa susceptibilité filiale répugnaient à s'appuyer sur lui; il refusa et se trouva réduit à ses propres ressources. Mais il commençait déjà à percer et à être recherché dans le monde. Néanmoins, ne pouvant supporter plus longtemps sa solitude, il alla chez M. Fouché pour lui demander la main de sa fille; la gracieuse enfant du couvent des Feuillantines était devenue une jeune fille accomplie et Victor Hugo, remplaçant ses amitiés enfantines par un amour profond, voyait déjà en elle la joie de sa jeunesse et la poésie de son foyer. Sa demande fut agréée, mais les parents ajournèrent le mariage à l'époque où la position du jeune homme serait un peu plus assurée.

Heureux de cette promesse, le poète se mit au travail avec une ardeur nouvelle. Odes, romans, théâtre, il n'est pas un genre qu'il n'essaya. Cette existence active, fiévreuse, pleine de rêves et d'espérances dura deux ans. Ce fut dans ces angoisses de la lutte et de l'attente qu'il écrivit deux romans étranges, *Bug Jargal* et *Han d'Islande,* qui révélaient dans son talent une tendance vers l'atroce et l'horrible que ses vers n'auraient point laissé soupçonner. M. Sainte-Beuve, l'ami et le biographe du poète, assure que *Han d'Islande* était un roman allégorique destiné à n'être compris que par une seule personne, celle-là précisément que le poète ne pouvait plus voir.

La publication des *Odes et Ballades* mit le comble à sa renommée. Louis XVIII, qui aimait les lettres, fut un des premiers à se procurer le volume. Il le lut, le relut, l'annota de sa main et prouva son admiration pour le poète en lui accordant une pension de mille francs sur sa cassette. Le public ne fut pas moins sympathique que le roi ; l'édition, tirée à 1500 exemplaires, s'écoula en quatre mois et procura à l'auteur un bénéfice de sept cent cinquante francs.

La pension de mille francs assurée par le roi aplanit enfin les difficultés opposées à la réalisation du mariage du poète ; il put épouser celle qu'il aimait. Une cruelle catastrophe assombrit cette fête de famille. Au sortir de table, le frère du poète, Eugène, tomba soudain dans le délire, puis dans la folie ; il fallut le faire enfermer dans une maison spéciale où il mourut quelques années plus tard.

« Une fois marié, Victor Hugo exerça une plus grande influence sur la littérature. Plusieurs écrivains de notre temps se souviennent encore de leurs pèleri-

nages à la petite maison qu'il habitait au fond de la rue de Vaugirard, tout près de la fontaine encadrée entre deux peupliers. Cette maison devint le centre de réunion d'un assez grand nombre de jeunes hommes, que leur amour commun des lettres rapprochait dans les mêmes études, et qui cédaient à l'attrait naturel d'une femme jeune et belle, qui, associée à tous les goûts de son mari, faisait avec grâce les honneurs de la petite maison de la rue de Vaugirard à cette société toute littéraire. Là, venaient plus ou moins assidûment Soumet, Sainte-Beuve, de Vigny, Émile et Antony Deschamps, Rességuier, Guiraud, de Beauchêne et toute une jeunesse qui éprouvait un goût passionné pour les choses de l'esprit. Quand Brizeux, qui murmurait déjà dans son cœur les premières mélodies de son doux poème de *Marie,* toutes parfumées d'une fraîche senteur de ses landes de Bretagne, parut un moment à Paris, vers 1824, il visita ce salon lettré, et là commença son amitié avec l'auteur d'*Eloa.* » (A. Nettement.)

Le livre *De l'Allemagne,* de Mme de Staël, avait ouvert de vives discussions sur le genre classique et le genre romantique. Victor Hugo exposa ses idées et, tout en reconnaissant la nécessité de donner à l'époque une littérature qui fût son expression, se fit le défenseur des règles éternelles du goût, du génie et des lois de la langue.

Mais la révolution de 1830 ébranla l'âme du poète et porta un coup décisif à ses croyances religieuses en même temps qu'à ses principes politiques. La lampe qui éclairait le sanctuaire où naissaient ses pensées s'éteignit au souffle du scepticisme. Entraîné par les idées du jour, il abandonna progressivement le gouvernement

qu'il avait chanté avec enthousiasme et servi avec amour et embrassa avec passion les idées progressives et libérales. Après les journées de juillet 1830, il chante les libertés reconquises et célèbre en même temps l'empereur dans des vers demeurés immortels. *(Napoléon II, Ode à la Colonne.)*

On peut suivre aisément cette transformation des idées religieuses et politiques de Victor Hugo dans tous les ouvrages qui, dès lors, sortirent de sa plume et qui attestent, il faut le dire, un affaiblissement dans son talent poétique. Nous devons cependant signaler comme correctif à cette appréciation générale les *Orientales* et les *Feuilles d'automne* qui sont, avec les ouvrages précédents, ses plus beaux titres de gloire devant la postérité.

Les Orientales, dernier ouvrage de Victor Hugo sous la Restauration, furent publiées en 1829. On y constate un développement du talent poétique, mais un ébranlement profond dans les idées. Dans *les Feuilles d'automne* (1832), le poète atteint à l'apogée de son talent; mais on sent que la foi s'obscurcit, que le doute envahit son âme. Ce scepticisme s'affirme surtout dans *les Chants du crépuscule* (1835) : le poète y oscille entre l'espérance et le désespoir. *Les Voix intérieures* (1837), offrent moins de morceaux remarquables que les recueils précédents. *Les Rayons et les Ombres* (1840) constatent encore une décadence dans le génie poétique comme dans la philosophie de l'auteur.

Ces dernières poésies n'étaient plus qu'une diversion poétique du grand écrivain qui avait porté vers le théâtre l'essor de son intelligence. Accentuant sa pensée dans le sens du romantisme, il se posa bientôt

comme le réformateur de la scène française. *Cromwell,* son premier drame, parut en 1827, avec une préface où il exposait son système dramatique. Ce système se fonde sur le contraste entre le beau et le laid, entre le sublime et le grotesque, contraste qui se trouve dans la nature; ce dont le poète doit se préoccuper, c'est de peindre avant tout la réalité. Pour lui, le beau n'a qu'un type, le laid en a mille; ce sont donc ces mille formes du laid sur lesquelles il s'arrête avec complaisance et qu'il propose à l'imitation théâtrale. C'est d'après ce système qu'il donna successivement au théâtre, *Hernani, Marion Delorme, le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Angelo, Ruy Blas, les Burgraves,* etc.

Chacune de ces pièces a, pour ainsi dire, son histoire, car chacune fut l'objet de l'opposition et des persécutions, soit des classiques effrayés de tant d'audace, soit du pouvoir effrayé du libéralisme du poète. *Hernani* (1829), la meilleure de toutes, souleva une tempête. L'Académie essaya d'en empêcher la représentation, mais Charles X eut le bon sens de dire qu'il ne se reconnaissait « d'autre droit que sa place au parterre. » Le soir de la représentation, il y eut une véritable lutte entre les fanatiques des deux partis; les sifflets et les applaudissements retentissaient à la fois; on en vint aux coups de poings; le champ resta aux amis du poète. *Marion Delorme* (1829) fut écartée par la censure qui fut offusquée du rôle qu'on y faisait jouer à Louis XIII. *Le Roi s'amuse* fut interdit par ordre ministériel, sous prétexte d'immoralité. Il y eut procès; l'auteur se défendit lui-même avec beaucoup d'éloquence. Au fond ce qu'on lui reprochait c'était de porter atteinte au prestige de

la royauté en exposant sur la scène les turpitudes de François Ier.

En même temps que Victor Hugo brillait au premier rang dans la poésie lyrique et dans le drame, il se distinguait dans le roman par un chef-d'œuvre en prose : *Notre-Dame de Paris* (1831). Cette œuvre gigantesque ne lui coûta pas plus de six mois de travail, mais ce fut un travail sans relâche; on dit qu'il ne sortit qu'un seul jour de son cabinet pour aller assister à un célèbre procès politique. C'est tout à la fois une merveille d'intérêt, un chef-d'œuvre de style et un prodige d'étude archéologique.

Le mérite de tant d'ouvrages ouvrit au poète la carrière des honneurs et de la gloire. En 1841, il fut reçu membre de l'Académie française. Deux ans après, il fut élevé à la dignité de pair de France. Le duc d'Orléans, accompagné de sa jeune femme, vint le féliciter au moment où il terminait, à la Chambre, son discours de réception.

Depuis cette époque glorieuse de son histoire, le grand poète s'est jeté dans la politique et a embrassé les idées les plus radicales. Son nom se trouve mêlé aux divers épisodes de notre histoire nationale. Il fut proscrit pendant plus de vingt ans sous le second empire. En exil, il écrivit quelques ouvrages qui ajouteront peu de chose à sa gloire : *Napoléon le Petit,* pamphlet virulent contre Napoléon III, dans lequel il raconte le coup d'État; *les Châtiments,* recueil de poésies qui renferme des beautés de premier ordre *(l'Expiation, le Manteau impérial, Pauline Roland, Ultima verba),* mais où il s'est trop souvent laissé aller à l'injure grossière et violente; *les Contemplations,* où sont consignés les souvenirs du poète; *la*

Légende des siècles qui a pour but de montrer l'humanité marchant dès l'origine vers le progrès et la lumière; *les Chansons des rues et des bois*, où l'art, le vrai, le beau sont insultés à chaque page.

Rentré en France après la chute de l'Empire, Victor Hugo fut de nouveau porté au pouvoir comme député. Il reprit la plume pour flétrir dans les vers énergiques de *l'Année terrible* la cruauté et la rapacité de l'armée prussienne pendant la guerre de 1870.

Terminons cette longue énumération d'œuvres notoirement secondaires, par les derniers romans sortis de la plume de l'éminent écrivain : *Les Misérables*, où l'imagination de l'auteur est restée vive et forte; *les Travailleurs de la mer*, où l'on trouve des scènes touchantes et des tableaux grandioses; *Quatre-Vingt-Treize*, récit d'un épisode de la guerre de Vendée; *Histoire d'un crime*, récit détaillé du coup d'État de 1851.

Odes et Ballades (1822-1824). — Ce recueil fut le premier titre littéraire de l'auteur. Les *Odes* sont presque toutes relatives à des événements contemporains. Comme forme, elles procèdent directement de J.-B. Rousseau, avec une ampleur plus grande, une recherche de rythme et de combinaisons que l'école classique avait dédaignées; comme fond, elles s'inspirent des souvenirs royalistes de la Restauration : *les Vierges de Verdun*, *Quiberon*, *la Vendée*. Dans *la Statue de Henri IV*, *Louis XVII*, *les Funérailles de Louis XVIII*, l'adulation monarchique est poussée à l'excès. Aussi bien préfère-t-on les odes simplement littéraires ou historiques, comme *Moïse sur le Nil*, exquise réminiscence biblique, *le Repas libre*, inspirée par la lecture des *Actes des Martyrs*; *la Fête de Néron*, où le poète montre le féroce empereur couronné de roses et chantant sur la lyre pendant l'incendie de Rome, *la Fille d'O-Taïti*, qui rivalise de grâce et de charme avec *la jeune Captive* d'André Chénier. L'ode à *Louis XVII* est restée célèbre par la

magnificence de son début; *les Funérailles de Louis XVIII* montrent toute la France à genoux sur le passage du royal cortége, tandis que le glas ébranle les hauts clochers de Saint-Denis; ces deux dernières odes sont empreintes d'une grande exagération, mais comme déployement lyrique, elles sont fort remarquables. *L'Ode à la Colonne, les deux Iles* (la Corse et Sainte-Hélène), premières pierres posées par Victor Hugo à la légende napoléonienne, doivent aussi compter parmi ses plus larges inspirations.

Quant aux *Ballades*, qui ne forment qu'une très-petite partie du recueil, l'auteur les a très-bien appréciées lui-même : « Les pièces que l'auteur intitule *Ballades* sont des esquisses d'un genre capricieux : tableaux, rêves, scènes, récits, légendes, superstitions, traditions populaires. L'auteur en les composant a essayé de donner quelque idée de ce que pouvaient être les poëmes des premiers troubadours du moyen âge, de ces rapsodes chrétiens qui n'avaient au monde que leur épée et leur guitare, et s'en allaient de château en château payant leur hospitalité avec des chants. » Citons parmi les *ballades : la Fée et la Péri*, gracieuse légende orientale; *les Deux Archers*, sombre histoire du moyen âge, pleine de revenants, de goules et de fantômes; *le Sylphe* qui révèle une souplesse d'imagination extraordinaire; *la Chasse du Burgrave*, exercice peut-être puéril sur un rythme impossible; *la Passe d'armes du Roi*, tableau de genre de l'effet le plus vif.

LOUIS XVII (1)

En ces temps-là, du ciel les portes d'or s'ouvrirent;
Du Saint des saints ému, les feux se découvrirent :
Tous les cieux un moment brillèrent dévoilés;
Et les élus voyaient, lumineuses phalanges,
Venir une jeune âme entre de jeunes anges
Sous les portiques étoilés.

(1) Louis XVII, fils de Louis XVI, fut enfermé au Temple avec sa famille; après la mort de son père, un cordonnier, nommé Simon, lui fut donné sous le titre dérisoire d'instituteur; sa vie fut abrégée par les mauvais traitements qu'il eut à subir dans sa prison; il mourut en 1795.

C'était un bel enfant qui fuyait de la terre;
Son œil bleu du malheur portait le signe austère;
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâlissants;
Et les vierges du ciel, avec des chants de fête,
Aux palmes du martyre unissaient sur sa tête
La couronne des innocents.

On entendit des voix qui disaient dans la nue:
— « Jeune ange, Dieu sourit à ta gloire ingénue;
Viens, rentre dans ses bras pour ne plus en sortir;
Et vous, qui du Très-Haut racontez les louanges,
Séraphins, prophètes, archanges,
Courbez-vous, c'est un roi! chantez, c'est un martyr! »

— « Où donc ai-je régné? demandait la jeune ombre,
Je suis un prisonnier, je ne suis point un roi.
Hier, je m'endormais au fond d'une tour sombre.
Où donc ai-je régné? Seigneur, dites-le moi.
Hélas! mon père est mort d'une mort bien amère;
Ses bourreaux, ô mon Dieu! m'ont abreuvé de fiel;
Je suis un orphelin; je viens chercher ma mère,
Qu'en mes rêves j'ai vue au ciel! »

Les anges répondaient: — « Ton Sauveur te réclame.
Ton Dieu d'un monde impie a rappelé ton âme.
Fuis la terre insensée où l'on brise la croix,
Où jusque dans la mort descend le régicide,
Où le meurtre, d'horreur avide,
Fouille dans les tombeaux pour y chercher des rois! »

— « Quoi! de ma longue vie ai-je achevé le reste?
Disait-il; tous mes maux les ai-je enfin soufferts?
Est-il vrai qu'un geôlier, de ce rêve céleste,
Ne viendra pas demain m'éveiller dans mes fers?
Captif, de mes tourments cherchant la fin prochaine,
J'ai prié; Dieu veut-il enfin me secourir?
Oh! n'est-ce pas un songe? a-t-il brisé ma chaine?
Ai-je eu le bonheur de mourir?

« Car vous ne savez point quelle était ma misère!
Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs;

Et, lorsque je pleurais, je n'avais pas de mère,
Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs.
D'un châtiment sans fin languissante victime,
De ma tige arraché comme un tendre arbrisseau,
J'étais proscrit bien jeune, et j'ignorais quel crime
J'avais commis dans mon berceau.

« Et pourtant, écoutez : bien loin dans ma mémoire,
J'ai d'heureux souvenirs avec ces temps d'effroi;
J'entendais en dormant des bruits confus de gloire,
Et des peuples joyeux veillaient autour de moi.
Un jour, tout disparut dans un sombre mystère;
Je vis fuir l'avenir à mes destins promis :
Je n'étais qu'un enfant, faible et seul sur la terre,
Hélas! et j'eus des ennemis.

« Ils m'ont jeté vivant sous des murs funéraires;
Mes yeux voués aux pleurs n'ont plus vu le soleil;
Mais, vous que je retrouve, anges du ciel, mes frères,
Vous m'avez visité souvent dans mon sommeil.
Mes jours se sont flétris dans leurs mains meurtrières,
Seigneur ! mais les méchants sont toujours malheureux;
Oh! ne soyez pas sourd comme eux à mes prières,
Car je viens vous prier pour eux. »

Et les anges chantaient : — « L'arche à toi se dévoile,
Suis nous : sur ton beau front nous mettrons une étoile.
Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils.
Tu viendras avec nous bercer l'enfant qui pleure,
Ou, dans leur brûlante demeure,
D'un souffle lumineux rajeunir les soleils. »

Soudain le chœur cessa, les élus écoutèrent :
Il baissa son regard par les larmes terni;
Au fond des cieux muets les mondes s'arrêtèrent,
Et l'éternelle voix parla dans l'infini.

« O roi, je t'ai gardé loin des grandeurs humaines!
Tu t'es réfugié du trône dans les chaînes.
Va, mon fils, bénis tes revers.
Tu n'as point su des rois l'esclavage suprême,

Ton front, du moins, n'est pas meurtri du diadème,
    Si tes bras sont meurtris de fers.

« Enfant, tu t'es courbé sous le poids de la vie,
Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie
    Avait entouré ton berceau!
Viens, ton Seigneur lui-même eut ses douleurs divines,
Et mon fils, comme toi, roi couronné d'épines,
    Porta le sceptre de roseau! »

Les Orientales (1829). — Dans aucun de ses ouvrages le poète n'a déployé autant d'éclat et de magnificence. Le recueil s'ouvre par une sorte d'épopée biblique, *le Feu du Ciel,* où le poète raconte la terrible catastrophe qui engloutit Sodome et Gomorrhe. Il suit à travers les airs le voyage d'un immense nuage chargé de foudre et d'éclairs, qui, après avoir plané au-dessus de l'Assyrie et sur les ruines de Babel, accompagné au bord d'un golfe une troupe errante de pasteurs, couvert d'ombre l'Égypte, s'abat enfin sur les villes maudites et les engloutit dans une trombe d'eau pendant que la terre s'entr'ouvre et les engouffre. Le procédé du poète est visible, c'est l'énumération. Chacun des tableaux qu'il déroule est si grandiose et si poétique que ce qu'il y a d'un peu factice dans ce procédé disparaît.

Les ruines gigantesques de Babel où les palmiers, croissant dans les fissures des tours, semblent, d'en bas, des touffes d'herbes; la mer où l'on assiste à un splendide coucher de soleil; l'Égypte toute blonde d'épis entre les deux mers qui la rongent, le désert et l'Océan; ce golfe aux vertes collines où viennent danser en rond des Vénus noires; toutes ces peintures offrent séparément de grandes beautés et l'ensemble est d'un effet prodigieux. Le poète a habilement marié tous les rythmes, se servant tantôt de la strophe et tantôt de l'alexandrin. Il s'est surtout dépassé dans la description des deux villes maudites, entassement d'architectures étranges, et dans le tableau de la catastrophe finale.

Un grand nombre de pièces se rapportent à la guerre d'indépendance de la Grèce et aux faits d'armes des Hellènes, sur lesquels toute l'Europe avait alors les yeux fixés : *Canaris, la Bataille de Navarin, les Têtes du Sérail, l'Enfant grec, le Klephte* et bien

d'autres encore se rattachent à cet ordre d'inspiration. ***Les Têtes du Sérail*** retracent l'effrayant dialogue de trois têtes coupées, les têtes des trois principaux chefs hellènes, accrochées aux grilles d'un palais.

Parmi les autres pièces de ce recueil qui se signalent par une pureté de forme irréprochable, figurent ***Sarah la baigneuse,*** ballade d'un rythme gracieux; ***les Djinns,*** conception bizarre, dont le rythme, par ses progressions croissantes et décroissantes, simule l'approche, puis l'éloignement de ces démons fantastiques, cauchemards des nuits de l'Orient; ***les Adieux de l'hôtesse arabe, le Derviche, le Voile, la Captive,*** etc. Rien de tendre comme cette dernière poésie où l'on admire la flexibilité de ce génie qui descend des plus grandes hauteurs de l'ode et de l'épopée pour moduler une simple romance. (Larousse.)

L'ENFANT GREC (1828)

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses côteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles !

Tout est désert ; mais non, seul, près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée :
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur comme lui
Dans le grand ravage oubliée !

« Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever la tête blonde,

« Que veux-tu, bel enfant ? que te faut-il donner
Pour rattacher gaiement et gaiement ramener

En boucles sur ta blanche épaule,
Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule?

« Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus
Qui d'Iran borde le puits sombre,
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met toujours en courant
Cent ans à sortir de son ombre?

« Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales?
Que veux-tu, fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux? »
— « Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles! »

Alfred de Vigny (1799-1863) fut l'un des disciples les plus ardents de Victor Hugo; mais, tandis que la nouvelle école, exagérant les principes du maître, s'affranchissait de toutes les règles de la poétique et trop souvent de la morale, il se fit remarquer entre tous par la grâce, la chasteté et l'élégance de ses vers.

Alfred de Vigny naquit à Loches, d'une famille de militaires : son père, ancien officier de cavalerie, s'était distingué dans la guerre de Sept-Ans; sa mère était fille d'un amiral et cousine du célèbre navigateur Bougainville; la jeunesse d'Alfred fut bercée par des récits de batailles et de voyages maritimes. Son esprit s'ouvrit à la pensée en écoutant des récits héroïques. « J'aimais toujours à écouter, dit-il quelque part, et, quand j'étais enfant, je pris, de bonne heure, ce goût sur les genoux blessés de mon vieux père. Il me

nourrit d'abord de l'histoire de ses campagnes, et sur ses genoux je trouvai la guerre assise à côté de moi; il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et les blasons de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés, suspendus en Beauce, dans un vieux château. »

Vers la fin de l'Empire, il entra comme externe dans une institution de Paris, où il se fit bientôt remarquer par son application et ses facultés brillantes. Il se livra à l'étude avec une telle ardeur que sa santé en fut gravement compromise, et sa mère dut modérer les excès de travail du jeune écolier.

C'était l'époque où les victoires de l'Empire enflammaient tous les jeunes esprits d'une ardeur guerrière. Pour le soustraire à l'influence de ses belliqueux camarades, sa mère, qui redoutait pour lui la passion des armes, le prit auprès d'elle et lui donna un précepteur, tout en lui laissant suivre les cours de l'institution. Mais ses efforts furent inutiles; quand, en 1814, les troupes étrangères envahirent la France et la capitale, le jeune homme, qui n'était âgé que de seize ans, s'échappa de la maison paternelle avec quelques-uns de ses camarades, et courut au plus fort de la mêlée faire le coup de feu contre les envahisseurs.

Le goût d'Alfred de Vigny pour la carrière militaire était trop prononcé pour être contrarié; quand la Restauration eut remplacé l'Empire, sa famille parvint à le faire entrer dans les mousquetaires de la maison du roi. Toutefois, la vie monotone de garnison ne convenait pas à sa nature ardente; il avait rêvé les dangers de la guerre et il lui fallait subir les longs et fastidieux loisirs de la vie sédentaire. Il sut du moins occuper ces loisirs par l'étude. On le voyait passer des

journées entières dans les bibliothèques de Paris; courbé sur les livres, il y achevait ses études que la guerre avait forcément interrompues.

A l'âge de vingt-six ans, sa belle imagination avait déjà pris son essor poétique et lorsque Victor Hugo, au comble de la gloire, ouvrit son salon aux jeunes talents, A. de Vigny fut un des premiers à répondre à l'appel du maître et à s'enrôler sous sa bannière. C'est là qu'il venait lire, au milieu d'un cercle d'amis, les pièces fugitives qui commencèrent sa réputation. Il eut le grand mérite de ne point se laisser entraîner dans les excès de la nouvelle école littéraire et de garder un juste milieu entre les classiques et les romantiques alliant toujours la pureté de la forme à la pureté des idées. Au lieu de chercher, comme d'autres, ses sources d'inspiration dans les fabliaux immoraux du moyen âge, il nourrit son imagination de la Bible, du Dante, de Milton, de Klopstock et d'Ossian. La Bible surtout devint son livre de prédilection, et c'est à la lecture assidue de ce livre que nous devons les poèmes du *Déluge*, de *Moïse* (1822) et d'*Éloa* (1824), qui placèrent du coup l'auteur au rang de nos premiers écrivains. La donnée de ce dernier poème est toute d'imagination. Éloa est une sœur des anges que Dieu créa, dit le poète, d'une larme du Sauveur. Entraînée par le désir de visiter les sphères inférieures, cette vierge imprudente osa quitter les cieux et s'aventurer dans des régions ténébreuses où elle succomba aux séductions du prince du mal.

Cependant la gloire littéraire n'avait pu distraire complétement le jeune officier, ni éteindre ses goûts belliqueux. Lorsque la guerre d'Espagne fut déclarée, il déposa la plume pour reprendre l'épée et s'enrôla

dans l'espoir de cueillir des lauriers sur les champs de bataille. Mais son attente fut encore une fois trompée : au lieu de se battre, il fut appelé à camper sur la frontière avec les corps de réserve. Que faire au milieu de ces montagnes où les heures s'écoulaient lentement dans l'inaction la plus fatigante? Le jeune poète chercha de nouveau une distraction dans l'étude, et composa *Cinq-Mars* (1826), chef-d'œuvre de roman historique, imité de Walter Scott. Désenchanté enfin de la vie de soldat, qui ne lui procurait, au lieu de lauriers, que des fatigues stériles, Alfred de Vigny donna sa démission en 1828 et se consacra exclusivement désormais à la littérature.

Il revint à Paris et publia un nouveau recueil de poésies, où l'on remarque entre autres pièces *le Trappiste, la Neige, le Cor.*

Quand la guerre entre les romantiques et les classiques éclata, le poète entra hardiment des premiers dans la lice, et fit représenter sa belle traduction d'*Othello,* de Shakespeare (1829). Cette traduction en vers est le service le plus éminent qu'il ait rendu à la réforme dramatique en familiarisant le public avec les énergiques beautés du poète anglais. En 1830, il donna *la Maréchale d'Ancre,* dont le succès fut moins retentissant. Son chef-d'œuvre dramatique, *Chatterton* (1835), fut accueilli avec une grande faveur, malgré les efforts des classiques qui accusaient l'auteur d'avoir fait l'apologie du suicide.

Dans l'intervalle de ces deux derniers drames, le poète publia *Stello* (1832), son livre de prédilection, où un récit romanesque sert de cadre à l'histoire de trois poètes malheureux : Gilbert, A. Chénier et Chatterton.

On a encore de lui *Servitude et Grandeur militaire* (1835), recueil d'épisodes où il exalte l'honneur militaire qui lui apparaît comme le dernier reste d'une foi ruinée. Parmi les morceaux qui composent ce volume, *le Cachet rouge* est un chef-d'œuvre de narration, d'intérêt et de sensibilité.

Élu membre de l'Académie, en 1845, Alfred de Vigny sut rester fidèle à son drapeau. Quoiqu'il eût à subir, de la part du comte de Molé, un discours qui était une satire éloquente mais déplacée du romantisme, sa réponse élégante fut une des plus belles qui aient été prononcées dans ce sanctuaire du genre classique. Depuis lors, il se retira dans la solitude et mourut à l'âge de soixante-quatre ans, laissant en portefeuille des poésies qui ont été publiées sous le titre *Les Destinées,* mais qui n'ont pas la valeur de ses premières compositions.

COMBAT DE LA SÉRIEUSE

Quelle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait sous le vent!
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate;
Ses voiles luisaient le matin
Comme des ballons de satin;
Sa quille mince, longue et plate,
Portait deux bandes d'écarlate,
Sur vingt-quatre canons cachés;
Ses mâts, en arrière penchés,
Paraissaient à demi-couchés.
Dix fois plus vive qu'un pirate,
En cent jours du Hâvre à Surate
Elle nous emporta souvent.
— Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait sous le vent.

. . . .

Ainsi près d'Aboukir (1) reposait ma frégate;
A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux.
On voyait de bien loin son corset d'écarlate
Se mirer dans les eaux.

Ses canons l'entouraient à leur place assignée.
Pas une voile ouverte, on était sans dangers.
Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
Qui chancellent à bord ainsi que des enfants,
Ils marchaient sur leur sol, prenant des pyramides,
Montant des éléphants.

Il faisait beau. La mer, de sable environnée,
Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or,
Un vaste soleil rouge annonça la journée
Du quinze thermidor.

La *Sérieuse* alors s'ébranla sur sa quille;
Quand venait un combat, c'était toujours ainsi;
Je le reconnus bien, et je lui dis : ma fille,
Je te comprends, merci.

J'avais une lunette exercée aux étoiles;
Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
— Une, deux, trois — je vis treize et quatorze voiles;
Enfin, c'était Nelson (2).

Il courait contre nous en avant de la brise;
La *Sérieuse* à l'ancre, immobile s'offrant,
Reçut le rude abord sans en être surprise,
Comme un roc un torrent.

---

(1) Aboukir, petite ville de la Haute-Égypte, près d'Alexandrie, où eut lieu un célèbre combat naval, en 1798, entre les Anglais et les Français.

(2) Célèbre amiral anglais, né en 1758, battit la flotte française à Aboukir. Il fut tué à la bataille de Trafalgar en 1805. Il avait 53 ans.

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée;
Fière, elle répondit aussi quatorze fois,
Et par tous les vaisseaux elle fut débordée,
Mais il en resta trois.

Trois vaisseaux de haut bord combattre une frégate!
Est-ce l'art d'un marin? le trait d'un amiral?
Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
N'eût pas agi si mal!

N'importe! elle bondit dans son repos troublée,
Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes,
Faisant voler le sang, la poudre et le goudron.
S'enfonçaient dans les bois, comme au cœur des grands ormes
Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
L'entourait; mais le corps brûlé, noir, écharpé,
Elle tournait, roulait et se tordait sous elle,
Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit;
Et lorsque la nuit vint sous cette ardente brume
On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés comme dans un orage :
De deux flottes au loin le canon s'y mêlait;
On tirait en aveugle à travers le nuage,
Toute la mer brûlait.

Mais quand le jour revint, chacun connut son œuvre;
Les trois vaisseaux flottaient démâtés, et si las
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre;
Mais ma frégate, hélas!

Elle ne voulait plus obéir à son maître;
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard,

Sans gouvernail, sans mâts; on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art!

Engloutie à demi, son large pont à peine
S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots;
Et là ne restaient plus, avec moi, capitaine,
Que douze matelots.

Je les fit mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort,
Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort.

La *Sérieuse* alors semblait à l'agonie,
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement;
Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
Un mouvement honteux; mais bientôt l'étouffant:
« Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je,
« Adieu donc, mon enfant. »

Elle plongea d'abord sa poupe et puis sa proue,
Mon pavillon noyé se voyait en dessous;
Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

Barthélemy (1796-1867), né à Marseille, fit d'excellentes études au collége de Juilly, puis se livra tout entier à sa vocation littéraire. Un article, inséré dans un journal de province contre la liberté de la presse, attira sur lui l'attention et lui valut les bonnes grâces de la cour. Ce ne fut qu'à vingt-neuf ans, en 1825, qu'il vint à Paris où il se lia d'une étroite amitié avec

Méry, son compatriote, qui devint en même temps son collaborateur. Ils composèrent en commun quelques satires qui eurent un grand retentissement : *les Sidiennes* (1825), écrites à l'occasion de la présence de Sidi-Mahmoud, qui venait d'arriver à Paris en qualité d'ambassadeur du bey de Tunis, au sacre de Charles X ; *la Villéliade,* poème héroï-comique dirigé contre M. de Villèle ; *la Peyronnéide,* contre M. de Peyronnet, ministre de Charles X, etc. Chacune de ces satires était un événement et leur apparition était signalée par les applaudissements enthousiastes de l'opposition.

Les deux poètes s'essayèrent encore dans le genre épique et composèrent ensemble *Napoléon en Égypte* (1828), poème qui se distingue par une trempe vraiment lyrique et par la richesse et la beauté des descriptions. Barthélemy alla lui-même à Vienne pour en remettre un exemplaire au duc de Reichtadt, fils de Napoléon, prisonnier de la maison d'Autriche. Mais le poète n'eut pas la satisfaction d'être admis auprès du jeune duc. De retour à Paris, il fit paraître une brochure intitulée *le Fils de l'Homme,* dans laquelle il racontait les incidents de ce voyage et ses tentatives infructueuses ; la brochure fut saisie et le poète poursuivi. Barthélemy présenta lui-même sa défense dans un *Plaidoyer* en vers, plein d'esprit et d'ironie : il n'en fut pas moins condamné à trois mois de prison et à mille francs d'amende.

La Révolution de Juillet lui rendit la liberté : transporté d'enthousiasme, il chante avec Méry la victoire du peuple, dans un poème intitulé *l'Insurrection,* qui est une de leurs meilleures inspirations : cinq éditions furent enlevées en un mois.

On aurait pu croire que, rallié au nouveau régime, Barthélemy travaillerait à l'affermir avec autant de zèle qu'il avait mis à renverser l'ancien. Au contraire, il se jeta encore dans l'opposition et, en collaboration avec Méry, attaqua avec une excessive violence tous les actes du gouvernement de Louis-Philippe, dans un journal hebdomadaire, *la Némésis*. Ce journal, écrit avec une facilité de versification remarquable, était un véritable tour de force; il contenait chaque semaine deux ou trois cents vers sur l'actualité du moment; les rédacteurs y flagellaient sans pitié les ridicules ou les faiblesses politiques avec une âpreté et une énergie qui rappelaient Juvénal.

Qui eût jamais pensé que Barthélemy, l'ennemi politique de Charles X et de Louis-Philippe, serait un jour leur apologiste? En 1832, ce républicain farouche devint un monarchiste exalté. Cette conversion subite et inexplicable excita un étonnement général; les amis même du poète devinrent aussitôt ses plus violents adversaires et prétendirent qu'il s'était vendu au pouvoir. Barthélemy se défendit avec indignation de cette accusation calomnieuse. Il chercha à justifier ses changements en politique par ce vers demeuré célèbre :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Méry (1798-1866), collaborateur, ami et compatriote de Barthélemy, eut dans sa jeunesse pour précepteur un vieux prêtre qui lui enseigna merveilleusement le latin. Il acheva ses études dans sa ville natale, en 1815, et y fut témoin des affreux massacres qui signalèrent dans le Midi le retour des Bourbons; le jeune homme en fut si révolté, qu'abandonnant ses

convictions monarchiques et religieuses, il se jeta dans le parti bonapartiste et libéral.

Méry débuta de bonne heure dans la carrière des lettres comme journaliste à Marseille, puis à Paris. Victor Hugo se lia très-étroitement avec lui, le reçut dans ses salons et lui resta fidèle. C'est à Paris qu'il connut Barthélemy. Nous avons déjà dit qu'ils composèrent ensemble plusieurs satires politiques et le poème *Napoléon en Égypte*.

En 1830, les deux amis cessèrent un moment leur collaboration et Méry, abandonnant le genre satirique, se mit à écrire des romans et des comédies. (*Le Bonnet vert* (1830), *la Guerre du Nizan* (1847), *les Etrangleurs de l'Inde* (1854), etc.)

La voix de *Némésis* put seule faire rentrer le vaillant athlète dans l'arène politique; il prêta son concours à son vieil ami et jamais on n'entendit cingler aussi fort le fouet de la satire.

Ce qui caractérise Méry, comme Barthélemy, c'est une facilité merveilleuse de composition. Malheureusement la passion du jeu qui le dominait, lui fit perdre beaucoup de temps et nuisit au développement de son talent poétique et même à sa considération. Un jour, ayant contracté une dette de jeu, il dut mettre en gage un magnifique encrier, sculpté par nos premiers artistes et que le détenteur, une fois payé, refusa de lui rendre. Dans le procès qui suivit, Méry plaida lui-même spirituellement sa cause et essaya de justifier sa malheureuse passion : « Ah! Messieurs, dit-il à ses juges, félicitez-moi d'être un joueur. Si je n'avais pas aimé le jeu, ou s'il m'avait bien traité, j'aurais été toute ma vie un paresseux. Eh bien! le jeu m'a réveillé; le jeu était ma dixième muse. » Méry se trompait; si au lieu

de se laisser dominer par cette passion funeste, il eût consacré plus de temps à ses compositions littéraires, il eût peut-être laissé des œuvres plus durables que ces improvisations hâtives, qui prouvent beaucoup de facilité et d'imagination, mais qui trahissent la précipitation.

En 1860, le poète sans ressources eut le malheur de devenir aveugle. L'empereur Napoléon III lui alloua une pension qui lui épargna les horreurs d'une complète indigence.

Émile Deschamps (1791–1871), né à Bourges, vint terminer ses études à Paris, où il connut de bonne heure Ducis, M.-J. Chénier, Chateaubriand, Parny, Delille, Bernardin de Saint-Pierre, Soumet et beaucoup d'autres écrivains célèbres qui fréquentaient les salons de son père, receveur des domaines. Il est naturel qu'au milieu de cette société brillante, Émile ait pris goût à la littérature. Il avait à peine vingt-un ans lorsqu'il composa une ode qui attira l'attention de Napoléon. Sous la Restauration, il fut poursuivi pour avoir travaillé, pendant l'invasion, aux fortifications de Vincennes et avoir offert, au nom des habitants, une épée d'honneur au général Dauménil.

Dans la lutte des romantiques et des classiques, il prit parti pour les romantiques et fonda, avec Victor Hugo, *la Muse française*, journal littéraire où les jeunes novateurs firent paraître leurs premières œuvres. Émile Deschamps, en particulier, y publia un grand nombre de poésies et de nouvelles qui furent plus tard réunies en un volume intitulé *Contes physiologiques*. Le recueil complet de ses œuvres poétiques ne parut qu'en 1828, sous le titre d'*Études*

françaises et étrangères. Ces *Études,* l'un des principaux monuments de l'art romantique, se partagent en trois séries bien distinctes : *Traductions, Imitations* et *Pièces originales*. Les traductions les plus remarquables sont *la Cloche,* de Schiller, et *la Fiancée de Corinthe,* de Goëthe, qui en fit au poète de chaleureux éloges. *Les Œuvres originales* appartiennent à tous les genres, odes, élégies, ballades, contes, etc., et se distinguent par beaucoup de facilité et de charme.

Antony Deschamps (1800-1869), fit ses études à Orléans. Sa santé débile le rendit mélancolique et rêveur. Introduit avec son frère dans le cénacle, il cultiva comme lui la poésie et donna, en 1829, une traduction de *la Divine Comédie,* de Dante, qui est restée son principal titre littéraire. Un voyage en Italie lui fournit le sujet d'*Études sur l'Italie* où l'on rencontre un sentiment vrai et profond des beautés de la nature et de l'art. Il s'occupa aussi, comme son frère, à traduire quelques chefs-d'œuvre de la littérature étrangère, entre autres l'*Hymne de la résurrection* de Manzoni, *le Roi Lear* de Shakespeare. Il a surtout cultivé avec succès l'élégie dont le genre répond mieux à son caractère mélancolique. On y sent un cœur ému, et lorsqu'il nous fait part de ses douleurs, qui ont été grandes, il excite notre intérêt et notre sympathie. Frappé dans ses facultés mentales, il s'écrie quelque part avec une poignante angoisse :

Depuis longtemps je suis entre deux ennemis :
L'un s'appelle la Mort et l'autre la Folie;
L'un m'a pris ma raison, l'autre prendra ma vie;
Et moi, sans murmurer, je suis calme et soumis.

Mme DESBORDES-VALMORE (1786-1859). — L'histoire de son enfance et de sa jeunesse offre plus d'un trait romanesque. Son père, peintre en armoiries et en ornements d'église, ayant été ruiné par la Révolution, tomba dans la plus grande pauvreté. Une circonstance providentielle sembla devoir réparer cette infortune. Deux des grands-oncles de la jeune Marceline, exilés en Hollande depuis la révocation de l'édit de Nantes, et qui y avaient fait une fortune considérable, devenus centenaires et n'ayant point d'enfants, proposèrent à M. et Mme Desbordes de leur léguer leur fortune, à la condition que leurs enfants embrasseraient la religion protestante. Après de mûres réflexions et de bien cruelles hésitations, la famille repoussa cette condition et refusa l'héritage. La jeune Marceline avait à cette époque quatre ans, et les impressions de cette grande scène domestique restèrent ineffaçables dans son esprit.

Dans un moment de gêne extrême et pour se créer des ressources, Mme Desbordes s'embarqua pour la Guadeloupe où elle avait un cousin qui y avait fait fortune et emmena avec elle sa fille Marceline, alors âgée de quatorze ans. Mais en arrivant au terme de ce lointain voyage, les pauvres étrangères trouvèrent la colonie en révolte, le cousin massacré, sa veuve en fuite, l'incendie partout dans les plantations. Pour comble de malheur, Mme Desbordes fut enlevée par la fièvre jaune qui décimait le pays. La jeune Marceline reprit seule et sans appui le chemin de la France, où elle rejoignit son père qui, dans l'intervalle, avait obtenu la place d'inspecteur des prisons de Douai. Obligée de pourvoir à sa subsistance, la jeune fille mit à profit la belle voix dont l'avait douée la nature et se fit actrice; elle débuta au théâtre de Rouen aux

appointements de 80 fr. par mois. Appelée peu après à Paris elle y fut applaudie dans plusieurs rôles importants. En 1817, ayant épousé à Bruxelles un acteur distingué, M. Valmore, elle abandonna le théâtre et se voua entièrement à la littérature. Ce fut son beau-père, homme de goût, qui découvrit le premier le génie poétique de Marceline et qui l'engagea à publier sous le titre d'*Élégies et Romances,* un premier recueil de poésies.

« C'est dans la vie réelle, dit Sainte-Beuve, à travers les passions et les épreuves, que ce cœur de femme, sans autre maître que la voix secrète de la douleur, a dès l'abord modulé ses sanglots. Ses poésies, qui, nées ainsi du cœur, n'ont aucun souci d'art ni d'imitation convenue, réfléchissent pourtant, surtout à leur source, la teinte particulière de l'époque où elles ont commencé. »

Ces éloges s'appliquent surtout aux recueils intitulés *les Pleurs, Pauvres fleurs, Bouquets et prières,* dans lesquels on trouve l'expression d'une sensibilité douloureuse, le gémissement d'une âme brisée; plaintes d'autant plus amères que Mme Valmore semble méconnaître l'auteur de toute consolation; non que les mots les plus sacrés ne se rencontrent sous sa plume, mais jamais, dit avec raison Vinet, nous ne les avons vu profaner d'une manière aussi affligeante.

Mme AMABLE TASTU (1796), née à Metz, était fille de M. Voïart, administrateur général des vivres. Toute jeune elle donna des preuves d'une rare intelligence et d'une étonnante mémoire. A l'âge de sept ans, elle eut la douleur de perdre d'une maladie de poitrine, sa mère, qui était une femme remarquablement distinguée par l'esprit et par le cœur. Cette mort jeta

une ombre sur l'enfance de la jeune fille qui, pour se consoler et se distraire, se livra à l'étude avec une ardeur redoublée. Mais bientôt cette vie de travail, de lectures, de rêveries, altéra sa santé; Amable fit une grave maladie et s'en ressentit pendant quelques années. A treize ans, elle composa quelques idylles. L'une d'elles, *le Réséda,* fut présentée, en 1809, à l'impératrice Joséphine, qui en adressa à l'auteur de vifs éloges. La lecture de Gessner, d'Ossian, de Bernardin de Saint-Pierre et surtout de Chateaubriand détermina sa vocation poétique. A dix-sept ans, elle épousa M. Tastu, imprimeur, et quitta aussitôt Paris pour aller habiter Perpignan. Elle se fit bientôt une réputation de poète dans le midi de la France : la pièce qu'elle composa en 1825, à l'occasion du sacre de Charles X, *les Oiseaux du Sacre,* se distinguait par son originalité naïve et touchante. L'année suivante, Mme Tastu publia un second recueil de poésies où l'on remarque *l'Ange Gardien,* le chef-d'œuvre du poète. Citons encore, *le Dernier Jour de l'année, la Feuille de Saule.*

La révolution de 1830, en compromettant la position de M. Tastu, détourna sa femme des travaux littéraires. Elle les reprit en 1840 et remporta le prix de l'Académie pour son *Éloge de Mme de Sévigné.*

Mme Tastu est la muse honnête et pure du foyer domestique. Sa poésie se distingue par la grâce, l'élégance, la sensibilité, de nobles aspirations et surtout par une grande justesse d'expressions.

Mme DE GIRARDIN (Delphine Gay) (1804-1855), fille de Mme Sophie Gay, qui s'était fait un nom par ses romans et surtout par son esprit, acquit à son tour

une réputation extraordinaire par sa beauté ravissante et les charmes exquis répandus dans toute sa personne. Dès l'âge de seize ans, elle préludait en poésie à côté des plus grands génies de l'époque, Béranger, Victor Hugo, Lamartine, en chantant les malheurs de la patrie et en célébrant de grands courages. Après avoir été couronnée par l'Académie française, elle le fut une seconde fois au Capitole pendant un voyage qu'elle fit à Rome avec sa mère. De là le rapprochement que la *Muse française,* comme elle s'appelait elle-même, ne manqua pas de faire entre elle et la Corinne de Mme de Staël.

Mme de Girardin a composé des poèmes, des nouvelles, des pièces dramatiques, mais toutes ces productions ont perdu de leur réputation, et il n'est resté de l'auteur que le souvenir d'une femme excessivement spirituelle, mais sans profondeur.

Soumet (1788-1845), né à Castelnaudary, fit ses études à Toulouse, où son père était directeur du canal du Midi. Dès son enfance, il révéla sa vocation poétique par de charmantes compositions qui lui valurent de nombreuses palmes aux Jeux floraux. Encouragé par ces succès, le jeune poète vint à Paris et y disputa les couronnes de l'académie avec Millevoye et Casimir Delavigne, sur lesquels il l'emporta plusieurs fois. Dès l'âge de vingt-deux ans, il fit paraître des dithyrambes, des épîtres, des élégies dont la plus touchante est intitulée *la Pauvre Fille.* Une *Ode à Napoléon le Grand* le fit remarquer de l'empereur, qui le nomma auditeur au Conseil d'État.

Quand l'Empire se fut écroulé, en 1815, le poète, découragé des grandeurs humaines, revint sous le ciel

du Midi et s'enferma pendant plusieurs années dans une profonde solitude. C'est là qu'il composa la plupart de ses tragédies. Dans la lutte entre les classiques et les romantiques, il occupa, comme Casimir Delavigne, dont il fut quelquefois le rival, une place intermédiaire entre les deux tendances. Ses tragédies eurent du succès, entre autres *Clytemnestre* et *Saül,* qui lui ouvrirent les portes de l'Académie. Louis XVIII, qui se piquait d'apprécier le mérite des œuvres littéraires, adressa un éloge flatteur au poète : « Monsieur, lui dit-il, je n'ai plus rien à envier à Louis XIV, j'ai trouvé mon Racine. »

Les succès de l'école romantique firent oublier un peu le mérite de Soumet comme auteur dramatique. Pendant quelque temps il cessa d'écrire, mais un voyage en Italie réveilla sa verve poétique ; il voulut doter la France d'une épopée analogue à celle de Milton et composa *la Divine Épopée,* conception hardie où il chante la rédemption de tous les hommes condamnés au supplice de l'enfer.

Soumet brille surtout par la beauté de la forme et le coloris du style. Émule de Casimir Delavigne, il est loin d'avoir égalé le mérite de son rival.

Guiraud (1788-1847), le meilleur ami de Soumet, naquit à Limoux (Aude), où son père jouissait d'une petite aisance, ce qui lui permit de satisfaire ses goûts littéraires. Après avoir remporté quelques prix aux Jeux floraux, il vint à Paris et prit part à la croisade des classiques contre les romantiques. Doué d'une âme sensible et religieuse, mais un peu inculte, Guiraud commença sa carrière poétique par le théâtre. Sa tragédie des *Maccabées* obtint un grand succès.

Abandonnant de bonne heure la scène, il s'adonna tout entier à la poésie lyrique et élégiaque. Ses *Chants hellènes,* ses *Élégies savoyardes* respirent d'un bout à l'autre une douce mélancolie jointe à une tendresse religieuse des plus suaves. Parmi ses élégies, celle du *Petit Savoyard* est la plus connue.

CHAPITRE II

DE LA POÉSIE DRAMATIQUE SOUS LA RESTAURATION

I. — DERNIERS REPRÉSENTANTS DE L'ÉCOLE CLASSIQUE

1o *Tragédie*

Casimir Delavigne. — Soumet. — Guiraud.

Dès que la Restauration parait, la littérature dramatique reçoit le contre-coup de la vive impulsion imprimée aux esprits. Des écrivains, parmi lesquels il faut placer Casimir Delavigne, Guiraud, Ancelot, Lebrun, etc., tentèrent le rajeunissement de la tragédie ancienne sans s'écarter sensiblement des règles qui, depuis le dix-septième siècle, régissaient notre théâtre. C'est dans ce système que furent écrits plusieurs ouvrages qui obtinrent un succès honorable à l'époque où ils furent représentés : *les Vêpres Siciliennes* et *le Paria* de Casimir Delavigne; *Clytemnestre* et *Saül* de Soumet; *les Maccabées* de Guiraud; *Saint-Louis* d'Ancelot; *Marie Stuart* de Lebrun.

CASIMIR DELAVIGNE (voir sa biographie, page 132).

Les Vêpres Siciliennes (1819). — Le sujet de cette tragédie est le massacre des Français, en 1282, par les Siciliens qui se soulevèrent pour venger le meurtre de Conradin, un de leurs précédents gouverneurs.

En l'absence du gouverneur français, le chevalier Roger de Montfort gouverne la Sicile; il s'est lié d'amitié avec Lorédan, fils de Procida, chef de la conspiration et ordonnateur du massacre. Pour bien comprendre le nœud de l'action, rappelons que Lorédan est fiancé à la princesse Amélie, sœur de Conradin, le jeune prince assassiné; toutefois celle-ci n'a pas été insensible aux qualités aimables et chevaleresques de Roger de Montfort.

Procida reproche à son fils son intimité avec Roger et essaye de le rallier à ses desseins : Lorédan hésite un moment, puis, cédant à la jalousie, se joint aux conjurés pour perdre son rival. Malheureusement la conspiration est déjouée par Amélie qui, tremblant pour les jours de Montfort, livre à celui-ci le secret qu'elle tient de Lorédan lui-même. Aussitôt Procida et son fils sont arrêtés et enfermés dans le palais du gouverneur; mais pendant la nuit la population se soulève au son du tocsin, délivre les prisonniers et massacre impitoyablement les Français. Lorédan, qui croit venger son père, poignarde Montfort; puis, reconnaissant trop tard son erreur, il se tue sur le corps de son ancien ami.

La sympathie avec laquelle le public accueillit, en 1819, cette tragédie avait sa source dans plusieurs motifs. Elle était de l'auteur des *Messéniennes;* elle sortait, sur quelques points, de la routine du théâtre ordinaire; enfin, la première représentation de cet ouvrage coïncidait avec le départ des armées étrangères qui avaient occupé le territoire national; de sorte que dans la protestation des Siciliens contre le joug de la France, les Français applaudissaient les sentiments que leur avait inspirés à eux-mêmes la présence des armées étrangères sur le sol de la patrie.

Séparées des circonstances qui contribuèrent à leur succès, les *Vêpres Siciliennes,* malgré la verve qui anime plusieurs parties de la versification, ne sont pas de ces pièces qui survivent au temps qui les a vu naître; les récits y occupent trop la place de l'action qui est elle-même un peu confuse.

Le Paria (1821). — Un jeune paria (1), Idamore, a quitté son

(1) *Paria,* homme de la dernière caste indienne, réputée infâme et repoussée par toutes les autres castes.

père et son pays pour venir à Bénarès où, après d'illustres exploits, il est devenu chef de la tribu des guerriers. On ignore son origine et il va épouser Néala, fille d'Abékar, chef des Brames (1). Toutefois Idamore ne trompera pas celle qu'il aime; il lui révèle sa funeste origine, et Néala, surmontant son indicible horreur, finit par consentir à épouser celui qui, pour elle seule, est un paria.

C'est à ce moment qu'arrive le vieux Zarès, père d'Idamore. Il a quitté son désert pour chercher son fils, sa seule joie et son seul bonheur sur la terre. Il le retrouve, il l'embrasse, il lui raconte combien il a souffert quand il s'est vu abandonné par lui. Il le supplie de ne plus le quitter et de retourner avec lui dans le pays de leurs aïeux. C'est en vain qu'Idamore offre à son père de partager les honneurs qui l'attendent en entrant dans la famille et dans la caste des brames, Zarès s'y refuse, et voyant son fils hésiter entre Néala et lui, il le quitte, désespéré, pour retourner aux lieux qui l'ont vu naître.

Au moment où le grand prêtre va unir les jeunes fiancés, tout à coup Zarès reparaît entouré d'une foule qui demande sa mort à grands cris. Instruit des préparatifs de la fête, le vieillard se croyant abandonné, a dévoilé sa tribu détestée. « Qu'il meure! » s'écrie Abékar; mais Idamore, s'élançant alors au-devant de Zarès, se déclare son fils et demande de mourir à sa place. Il meurt en effet lapidé par le peuple et Néala se dévoue à guider les pas chancelants du vieux paria, père de son malheureux fiancé.

La versification de cette pièce est belle et harmonieuse comme celle de tous les ouvrages de Casimir Delavigne, mais plus froide et moins animée que celle de sa première tragédie.

Marino Faliero (1825). — Marino Faliero, doge de Venise, a été mortellement insulté dans la personne de son épouse. Un jeune noble, Sténo, s'est permis de tracer sur le fauteuil du doge quelques lignes injurieuses à la vertu d'Éléna. Un arrêt des Quarante condamne le coupable à un mois de prison et à une année d'exil, faible réparation d'un outrage qui, aux yeux du doge, ne pouvait être expié que par le sang. De là sa colère, de là le projet d'une ven-

(1) *Brame,* membre de la caste la plus élevée parmi les Indous.

geance aussi atroce qu'extravagante. Marino conspire le bouleversement de l'État et l'égorgement de tout le patriciat vénitien. Il révèle à Éléna cette conspiration. L'épouse éperdue cherche à retenir son mari en s'avouant coupable et infidèle. Elle confesse que Fernando, neveu du doge, est l'auteur de son déshonneur. Par là s'explique la part qu'il a prise au ressentiment du doge contre l'outrage dont celui-ci a à se plaindre et que Fernando a voulu venger en se battant en duel avec Sténo; blessé mortellement, il vient expirer entre les bras de son oncle dont l'irritation et la fureur redoublent.

Le complot vient d'être découvert. Un conjuré a prévenu l'un des sénateurs, dont il est le client et l'obligé, de ne pas se rendre le lendemain au palais Saint-Marc quand même il entendrait sonner la cloche d'alarme. Cette indication suffit pour découvrir la conspiration. Le doge est arrêté et condamné à être décapité sur les lieux mêmes où il avait reçu les insignes de la souveraineté; il meurt en pardonnant à celle qui a causé son malheur.

« *Marino Faliero* réussit brillamment. C'était la première fois que, s'affranchissant des règles classiques, Casimir Delavigne tentait une sorte d'éclectisme littéraire entre la tradition établie et les procédés mis en vogue par le romantisme. Dans cette tentative, il montra assez d'habileté pour dissimuler la contrainte qu'il s'imposait et acquérir l'honneur d'avoir concilié deux écoles contraires, en puisant à deux sources de beautés et d'effets dramatiques. » (Vapereau).

Louis XI (1832). — Louis XI se meurt dans son château de Plessis-lès-Tours. Dévoré de remords, haï de ses sujets, il tâche de se faire illusion et se persuade qu'il a de longues années devant lui, que son peuple l'aime et le bénit. Il se trompe; parmi ses nombreux ennemis, il n'en est pas de plus implacable que le fils du duc de Nemours, qui a juré de venger son père, mort sur l'échafaud. Il a été élevé secrètement par les soins de Coitier, médecin du roi, et de Commines, son favori, que les malheurs de ce jeune enfant ont émus de pitié. Sous un nom d'émprunt et sous prétexte d'apporter à Louis un défi de la part du duc de Bourgogne, Nemours pénètre dans le château avec l'intention d'y poignarder le

roi. En entrant dans la salle d'audience, il rencontre Marie Commines, sa compagne d'enfance et son amie, qui, en le reconnaissant ne peut retenir un cri de surprise.

Nemours est introduit. A l'ouïe du défi, Louis frémit de colère, puis se calme et parle de paix ; mais son plan est formé ; il appelle Tristan l'Ermite, son grand prévôt, et il est bientôt convenu entre eux que l'envoyé du duc de Bourgogne périra avant d'avoir rejoint son maître. C'est le cri de surprise de Marie, que Louis a entendu, qui va achever de perdre le malheureux jeune homme. Le roi fait venir la jeune fille, l'interroge adroitement et lui arrache le nom de Nemours. Marie se retire croyant avoir obtenu la grâce du duc, mais celui-ci est saisi et jeté dans un cachot d'où il ne sortira que pour aller à la mort. Coitier, son père adoptif et son plus fidèle ami, lui offre les moyens de s'évader et lui remet une clef et un poignard. Quant à lui, il ne redoute point la colère du roi qui tient trop à son reste de vie pour se passer des soins de son médecin.

Louis XI, qui ne veut pas mourir, le supplie de le guérir ; il a mandé auprès de lui François de Paule et il espère obtenir des prières du saint une vie que l'art se déclare impuissant à lui conserver. Le pieux ermite le détrompe sur cette prétendue vertu qui lui est attribuée et exhorte le roi à confesser ses fautes et à se repentir. Cette scène est une des plus belles qui soient au théâtre. Quel spectacle que celui de ce roi redouté, forcé d'avouer ses crimes devant un humble ermite dont il implore le pardon. Il confesse ses nombreux crimes, il raconte la mort de Nemours et comment il força trois enfants innocents à assister au supplice de leur père et à ne sortir de dessous l'échafaud qu'inondés de son sang.

François de Paule exige comme condition de son absolution que le roi brise les fers des innocents qui gémissent en prison ; Louis refuse et le saint s'éloigne. Dans ce moment Nemours, qui s'est caché derrière les rideaux du lit et qui a assisté, invisible, à cette scène, s'élance sur le roi un poignard à la main ; Louis se voyant perdu, demande grâce à genoux. Nemours, qui a entendu l'avèu de ses terreurs et de ses remords, se trouve assez vengé en permettant de vivre à un être si malheureux. Il s'éloigne et laisse son ennemi

seul avec sa conscience devenue son implacable bourreau. Tant d'émotions achèvent de briser les ressorts de la vie du roi ; mais avant d'expirer, il veut se venger du jeune duc et charge de ce soin l'exécrable Tristan. Vaincu néanmoins par les sollicitations de François de Paule, il fait un effort sur lui-même et accorde la grâce de Nemours ; grâce tardive, car Tristan paraît et annonce que l'ordre royal a été exécuté. Quelques minutes s'écoulent et Louis meurt avec un crime de plus sur la conscience.

« Intérêt, poésie, fidélité de mœurs, tableaux pathétiques ou terribles, grandes leçons morales pour les peuples et pour les rois ; tels sont, en résumé, les titres de la tragédie de Louis XI à l'estime et à l'admiration des connaisseurs. » (Vinet.)

Les Enfants d'Édouard (1833). — Cette tragédie a pour but de retracer l'assassinat des enfants d'Édouard IV, roi d'Angleterre, par Richard de Glocester, leur oncle (1483).

Le drame s'ouvre par une scène d'intérieur. Élisabeth, veuve d'Édouard IV, est entourée des femmes qui la servent. Son plus jeune fils, le duc d'York, joue au milieu d'elles ; il essaye en riant le vêtement magnifique qu'il doit porter le jour du sacre de son frère Édouard dont on attend l'arrivée. Il s'amuse aussi à tourmenter de ses saillies son oncle Richard, duc de Glocester, qui accueille fort mal les plaisanteries de son neveu.

Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu

s'écrie-t-il, et cette réflexion dévoile son âme et ses instincts meurtriers. En effet, Glocester, qui s'est déjà fait proclamer protecteur du royaume, aspire à la royauté et il est décidé à acheter la couronne au prix de la vie des héritiers légitimes.

Édouard doit bientôt arriver, et Glocester, pressé d'agir, se confie au duc de Buckingham, qu'il cherche à gagner en faisant miroiter à ses yeux l'appât d'une grande récompense. Mais celui-ci, qui a été jusqu'à présent son complice, repousse ses avances ; il combattra même les desseins de Glocester. Et d'abord, il cherche le duc d'York, il l'avertit à la hâte de son danger et lui recommande de ne point aller à la Tour, où son frère doit se rendre bientôt pour y passer, selon l'usage, les jours qui précèdent immédiatement son

sacre. Aussi, quand Glocester vient chercher l'enfant, celui-ci refuse de le suivre, sous un prétexte frivole et le duc doit se retirer attendant un meilleur moment. Alors Buckingham paraît; il fait comprendre à la reine toute l'étendue du danger et l'engage à se retirer avec son fils Édouard dans l'asile inviolable de Westminster en lui promettant son appui et celui de ses nombreux amis.

Nous sommes à la Tour de Londres. La fuite soudaine de la reine à Westminster étonne et inquiète Glocester. Son plan n'est pas arrêté; s'il pouvait régner sous le nom d'Édouard, son ambition serait satisfaite et un assassinat ne lui serait point nécessaire. Mais il faut se préparer à tout événement. Le protecteur a besoin d'un homme dévoué jusqu'au crime; il se flatte de l'avoir trouvé dans un certain James Tyrrel dont on lui a vanté l'adresse à manier le couteau. Il l'achète; puis il reçoit Édouard qui vient, accompagné de toute la cour. Le premier soin de Glocester est d'abuser de l'innocence du jeune prince pour lui faire écrire une lettre à Élisabeth afin de la presser de se rendre à la Tour avec son frère. Puis, resté seul avec Édouard, il le sonde avec soin et découvre un cœur d'homme et de roi dans la poitrine de l'enfant; le jeune prince veut régner lui-même et voir par ses yeux; il veut surtout rechercher le meurtrier de son oncle et ce meurtrier (il l'ignore), c'est Glocester lui-même. Ainsi le prince dicte son arrêt de mort.

En réponse à la lettre d'Édouard, la reine a quitté imprudemment Westminster avec le jeune duc d'York et accourt à la Tour de Londres. En chemin, on les charge de suppliques. Le jeune prince, avec une joie d'enfant, les ouvre les unes après les autres, lorsque, parmi ces papiers, un écrit arrête ses regards et lui arrache un cri; c'est l'avis d'un ami qui révèle les projets criminels de Glocester. Élisabeth ne se contient plus; son indignation éclate, elle accuse Glocester..... Alors celui-ci, devant les pairs du royaume, révoque en doute la validité du mariage de la reine et par conséquent la légitimité de ses enfants; lui seul, à ce qu'il prétend, est le fils d'Édouard III, et seul a un droit réel à la couronne d'Angleterre. Le prince indigné, prend la défense de sa mère; mais, dès ce moment, on juge, à la fureur de Glocester, que la mort des enfants d'Édouard IV est résolue.

Nous les trouvons tous deux à la Tour. Depuis trois jours, ils y sont enfermés. De tristes pressentiments oppressent le cœur d'Édouard. Le jeune duc d'York oppose en vain à sa tristesse la gaieté obstinée de son caractère; cependant il ne peut se soustraire à l'évidence; depuis trois jours on les a éloignés de leur mère. Ils interrogent Tyrrel, leur geôlier, qui, vaincu par les grâces du jeune duc, se laisse fléchir et permet à la reine de voir ses enfants. Scène de larmes, de tendresse, de désespoir, mêlée d'un peu d'espérance. Élizabeth apprend aux jeunes princes que Buckingham rassemble des amis et prépare une révolte; mais le succès est incertain. Elle supplie ses enfants, dans l'intérêt de leur vie, de renoncer à leurs droits à la couronne.

Au milieu de l'entretien Tyrrel revient; c'est pour accomplir son affreux dessein. Il force Élizabeth à s'éloigner; il veut que les enfants aillent dormir. A son insu, pourtant, ceux-ci ont découvert dans une Bible envoyée par l'archevêque d'York, un billet qui les avertit que ce jour ou le jour suivant, une tentative sera faite pour leur délivrance, qu'ils se tiennent prêts pour le moment où ils entendront sous leur fenêtre le chant national des Anglais. Cette lettre les remplit d'espérance. Attentifs au moindre bruit, ils entendent l'air national. Le jeune duc éveille son frère; en même temps la porte s'ouvre; deux assassins se précipitent sur les enfants qui se renversent sur leur lit en poussant un cri horrible. La toile tombe.

Malgré tout le dramatique du sujet, *les Enfants d'Édouard* n'ont guère obtenu qu'un demi succès. « Au point de vue de l'art, l'auteur n'a pas su faire de Glocester un personnage logique et conséquent avec lui-même. Il doit tout oser au dénouement; son audace est, pendant la plus grande partie de la pièce, pleine de timidité. On le présente comme un habile homme, et cependant il commet des crimes inutiles qu'il devrait éviter comme des fautes; quand il pourrait se servir des moyens de pouvoir qu'il tient dans sa main pour punir les instruments indociles, comme Buckingham, il a recours à l'assassinat. Il a le sentiment de sa force et il fait des frais inutiles d'hypocrisie; il pousse assez loin les convoitises de l'ambition pour charger d'étouffer, dans la

Tour de Londres, les enfants d'Édouard, et cependant il supporte patiemment les tirades injurieuses du jeune duc d'York. Les deux enfants manquent souvent de naturel et de simplicité, ils ne sont pas assez enfants et ils sont trop princes..... Malgré ces lacunes, sensibles seulement pour les esprits critiques, *les Enfants d'Édouard* réussirent par des qualités recommandables, une situation touchante, les sentiments les plus naturels au cœur humain, l'amour maternel et l'amour fraternel développés dans une suite de scènes disposées avec art et écrites avec une clarté élégante et une pureté harmonieuse. » (A. Nettement.)

Soumet (Voir sa biographie, page 199). *Clytemnestre, Saül.*

Guiraud (Voir sa biographie, page 200). *Les Maccabées.*

2° *Comédie*

Picard (Voir sa biographie, page 59) écrit ses dernières pièces.

Casimir Delavigne (Voir sa biographie, page 132). *Les Comédiens, l'École des Vieillards, Don Juan d'Autriche, la Princesse Aurélie, la Popularité, le Conseiller rapporteur.*

L'École des Vieillards (1823). — L'auteur a voulu montrer dans cette comédie les périls et les fâcheux inconvénients d'une de ces alliances qui associent deux vies qui, par leur date dans le temps, ne semblaient point destinées à se rencontrer : le mariage d'un vieillard et d'une jeune femme, mariage d'amour pour l'un, de raison pour l'autre.

Danville, riche armateur a eu le tort d'épouser, à soixante ans, Hortense, une jeune personne de vingt ans, fort aimable et extrêmement jolie. Cette première faiblesse le conduit à beaucoup d'autres. Il amène sa femme à Paris et l'y laisse seule avec sa grand'mère, vieille folle dont la vanité va entraîner la jeune épouse à mille

inconséquences. Danville, encore plein d'illusions, a même confié à Hortense cinquante mille francs qu'elle devait déposer à la banque, mais qui sont déjà dissipés en dépenses de luxe lorsqu'il arrive à son tour à Paris. Ces dépenses extravagantes l'étonnent et l'affligent, mais on lui fait comprendre qu'il a fallu monter une maison en rapport avec l'emploi qu'il sollicite, et il se rend ou feint de se rendre à cette raison.

Il apprend que pendant son absence, sa femme a reçu la ville et la cour et surtout accueilli un jeune duc d'Elmar, qui habite le même hôtel. Ce duc pourra être utile à M. Danville, car il a pour oncle un ministre qui procure de grands emplois aux protégés de son neveu. Le jour où Danville arrive à Paris, on donne un bal chez son Excellence; inutile de dire que ces dames ont été invitées. L'arrivée de Danville dérange ce projet, d'autant plus qu'il veut souper en famille avec son ami Bonnard. Hortense, déjà en toilette de bal, se résigne à faire le sacrifice de son plaisir, mais sollicitée à la fois par le jeune duc et sa grand'mère, elle cède et part accompagnée de celle-ci, en laissant un mot d'excuses à son mari.

Danville fort étonné de son absence, délibère s'il doit aller la rejoindre au bal ou tenir compagnie à son ami Bonnard. Mille pensées l'agitent; il se rend au bal. De son côté, Hortense y était à peine arrivée, que, déjà tourmentée du chagrin qu'elle allait causer à son mari, elle s'échappe et revient en hâte avec sa grand'mère. Malheureusement sa voiture s'est croisée avec celle de Danville qui la cherche en vain dans la cohue. A peine Hortense est-elle rentrée dans son appartement que le bruit d'une voiture se fait entendre dans la cour. Croyant que c'est son mari, la jeune femme se prépare à lui faire des excuses; mais c'est le jeune duc qui, à cette heure indue, s'empresse d'apporter lui-même le brevet de la place sollicitée par M. Danville. En cet instant, celui-ci se fait entendre; Hortense, épouvantée de sa situation, perd la tête et, comme si elle était coupable, fait cacher le duc dans un cabinet. Mais bientôt son trouble la trahit; elle avoue tout à son mari qui fait sortir le jeune homme de sa retraite. Ici commence une scène admirable, presque tragique, traitée avec un talent supérieur et une grande élévation de sentiments dans les deux personnages. Il s'ensuit un

duel, et, pour que la leçon soit complète, Danville y est désarmé; mais au dénouement, il a la consolation d'apprendre que sa femme n'a été qu'imprudente, et il en voit la preuve dans un billet qu'Hortense écrit au duc pour lui ordonner de ne jamais la revoir. Elle est la première à demander à s'éloigner de Paris et la famille retourne au Hâvre où elle trouve le calme et le bonheur.

« Les caractères de cette comédie sont finement touchés, l'action suffisante, les mœurs bien observées, la leçon délicatement donnée. Si la tragédie domestique paraît un moment sortir toute armée de la comédie, elle en sort naturellement et comme d'elle-même. Le ton du dialogue est vif, spirituel, animé; la versification brillante, riche, pure; et si la pièce manque un peu d'ampleur, comme elle est d'un tour ingénieux et agréable, d'un intérêt durable par son sujet, elle survivra à l'époque où elle a paru. » (A. Nettement.)

EUGÈNE SCRIBE (1791-1861) est l'un des auteurs les plus féconds et les plus populaires de notre siècle. Son père, marchand de soieries, le mit dans un collége de Paris où il fit de brillantes études; sa mère, qui l'aimait avec une vive tendresse, l'encourageait et stimulait son émulation. C'est dans ce collége que Eugène eut pour camarades Casimir et Germain Delavigne, avec qui il se lia d'une étroite amitié. Ses études terminées, il commença le droit quoiqu'il se sentît attiré vers le théâtre; il le fit par respect pour un vœu de sa mère qui, en mourant, avait manifesté le désir que son fils embrassât le barreau et l'avait confié aux soins d'un avocat distingué de Paris. Mais c'est en vain que le jeune homme lutta contre la passion qui l'entraînait; il quitta enfin l'étude d'avoué et suivit ses goûts littéraires.

Les premières bluettes de Scribe, faites la plupart avec le concours de Casimir Delavigne, obtinrent l'honneur de la représentation, mais la vogue ne com-

mença pour le jeune poète qu'en 1815. A partir de cette époque et pendant vingt-cinq ans, il occupa la scène et toujours avec un nouveau triomphe.

Au moment où Scribe commença à écrire pour le théâtre, l'Empire venait de tomber, laissant derrière lui le souvenir de sa gloire militaire et le regret de tant de conquêtes perdues. Dès que le temps eut affaibli la mémoire des souffrances endurées par le pays, il ne resta dans le plus grand nombre des esprits, surtout des esprits populaires, qu'un vif enthousiasme pour la gloire impériale. Scribe sut saisir à propos cette situation. Ses pièces furent encombrées de vieux soldats et de jeunes colonels et tout l'effectif de la grande armée défila dans son répertoire. On vint en foule se consoler des derniers revers de la France en applaudissant au souvenir de ses anciens triomphes. (*Une Nuit de la garde nationale, le comte Ory*, etc.)

Tandis que le souvenir de la gloire militaire continuait à subsister dans l'esprit des masses, une société se fondait à l'ombre d'un nouveau gouvernement. La Restauration donnait l'essor aux fortunes industrielles; une aristocratie nouvelle, l'aristocratie de l'argent, se formait derrière la noblesse ancienne et devait exercer une influence prépondérante. Ce fut de cette aristocratie que Scribe se constitua le poète dramatique. Ainsi, tandis que d'un côté il remuait la fibre populaire par les souvenirs de l'empire; d'un autre côté, il caressait les goûts et chatouillait la vanité de l'aristocratie d'argent par le vaudeville financier, coquet, mignard, parfumé, suffisamment sentimental, mais où le sentiment est tempéré par l'esprit de calcul. En 1827, il fit jouer *le Mariage d'argent,* dans le but de flétrir le matérialisme qui gagnait de plus en plus la société française.

La Révolution de Juillet ayant changé le mouvement des idées et le goût du public, Scribe s'attaqua hardiment au vice politique, nouveau ridicule de l'époque. La force comique ne se montre nulle part cómme ici. (*Les Indépendants, la Camaraderie, le Verre d'eau, la Calomnie, Bertrand et Raton*, etc.)

Après le vaudeville et la comédie de mœurs, Scribe fut sans rival dans le drame lyrique ou libretto d'opéra. Son nom figure à côté des grands maîtres de l'opéra moderne, des Meyerbeer, des Auber, des Adam, des Halevy. C'est lui qui a écrit les paroles de leurs chefs-d'œuvre : *le Comte Ory, la Dame Blanche, la Muette de Portici, Fra Diavolo, le Domino noir, les Diamants de la Couronne, Robert le Diable, les Huguenots, le Prophète, l'Etoile du Nord, la Juive, le Chalet*, etc.).

On devine que l'infatigable écrivain n'a pu desservir pendant plus de trente ans toutes nos scènes comiques et lyriques à la fois, sans avoir eu un grand nombre de collaborateurs. Citons entre autres : Germain Delavigne, Poirson, Bayard, Mélesville, Ernest Legouvé, Clairville, etc. Ils se réunissaient dans le cabinet du maître, transformé en véritable atelier littéraire. L'un fournissait l'idée, un autre le plan, un troisième un dialogue ou des couplets; mais c'était Scribe qui surveillait et dirigeait tous les travaux; tantôt il préparait lui-même l'ébauche, tantôt relisait l'œuvre, la retouchait, la refondait au besoin; rien ne sortait de l'atelier qu'il ne l'eût vu, corrigé et définitivement approuvé. Il signait et mettait loyalement sur l'affiche à côté de son nom, le nom du principal collaborateur.

Grâce à ses succès continus, Scribe devint plusieurs fois millionnaire. Il aimait à se vanter de l'origine de

sa fortune et avait pris pour armoiries sa plume avec cette devise : *Inde fortuna et libertas*, c'est d'elle que je tiens la fortune et l'indépendance. On peut lire encore l'inscription suivante sur le fronton de son magnifique château de Séricour près de la Ferté-sous-Jouarre :

Le Théâtre a payé cet asile champêtre;
Vous qui passez, merci; je vous le dois peut-être.

Ajoutons qu'il usa noblement de cette fortune princière. On cite de lui des traits nombreux de bienfaisance ingénieuse et délicate.

« Le secret de la longue prospérité théâtrale de M. Scribe, c'est d'avoir heureusement saisi l'esprit de notre siècle et fait le genre de comédie dont il s'accommode le mieux et qui lui ressemble le plus, une comédie vive, dégagée, pressée, non pas un grand tableau d'art, mais une suite de portraits expressifs qui amusent, qui passent et dont pourtant on se souvient. » (Villemain.)

CHAPITRE III

DE LA POÉSIE DRAMATIQUE SOUS LA RESTAURATION

II. — AVÈNEMENT DE L'ÉCOLE ROMANTIQUE

Victor Hugo. — Alfred de Vigny. — Alexandre Dumas.

Dans les dernières années du dix-huitième siècle et au commencement du nôtre, le drame, cultivé avec bonheur par quelques écrivains d'élite, menaçait de tomber dans le mélodrame, lorsque survint la grande rénovation romantique dont nous avons parlé à propos de Victor Hugo. Ce grand poëte exposa son nouveau sys-

tème dramatique dans la fameuse préface de *Cromwell*. « Le caractère du drame, y disait-il, est le réel ; le réel est la combinaison toute naturelle du sublime et du grotesque qui se croisent dans le drame comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Tout ce qui est dans la nature est dans l'art, tout dans la création n'est pas humainement beau, le laid y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière. La poésie se mettra à faire comme la nature, à mêler dans ses créations, sans pourtant les confondre, l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes, le corps à l'âme, la bête à l'esprit. »

Comme on le voit, Victor Hugo fait bon marché de ce qu'on appelait autrefois le genre et le style nobles; ce qui le préoccupe avant tout c'est le *réel*, c'est le vrai.

Il ne fait pas moins bon marché de toutes les anciennes règles d'unités de temps, de lieu et d'action. « Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes, s'écriait-il, jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art; il n'y a ni règles, ni modèles; ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions d'existence propres à chaque sujet. »

Une brillante pléiade se lança à la suite du maître dans cette voie nouvelle. Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Prosper Mérimée, Vitet, etc., firent retentir la scène de drames qui provoquèrent des manifestations bruyantes d'approbation ou de blâme de la part des deux camps littéraires qui se partageaient à cette époque l'opinion publique.

Si la nouvelle école a souvent manqué de mesure et de goût dans sa forme dramatique, elle a été trop souvent aussi une école de scandale et de corruption. Sous prétexte de mettre sur la scène toutes les passions qui agitent le cœur de l'homme, elle a exposé sous les yeux du spectateur des monstruosités morales, des vices dégradants, non pour les flétrir et les rendre odieux, mais, au contraire, pour faire naître en leur faveur la sympathie et la pitié. On a vu l'adultère, l'inconduite, la débauche étaler leurs turpitudes

sur la scène aux applaudissements du parterre. Qui dira l'influence délétère que ce théâtre a exercée sur notre génération ! combien il a contribué à relâcher les liens sacrés de la famille, à énerver les caractères et à détruire tout sentiment moral ! Que nous sommes loin des Racine et des Corneille, et des créateurs de l'art dramatique, Sophocle et Euripide ! Les poètes dramatiques modernes ont trop oublié qu'ils avaient, selon l'expression de Victor Hugo lui-même, *charge d'âmes*.

VICTOR HUGO (Voir sa biographie, page 166).

Hernani (1829). — Hernani, issu d'une famille illustre, s'est fait chef de brigands pour venger son père, assassiné par don Carlos. Quoique proscrit et vivant d'une vie errante et semée de périls, il ose prétendre à dona Sol, nièce du vieux comte Ruy Gomez, grand de Castille et il a le bonheur d'avoir conquis le cœur de la jeune fille. En effet, dona Sol, quoique fiancée déjà à son vieil oncle, n'hésite pas à sacrifier celui-ci à Hernani.

Cependant tout s'apprête pour le mariage du comte. Dona Sol, splendidement vêtue de blanc, paraît résignée à son sort et attend qu'on la conduise à l'autel ; mais un stylet, caché dans sa poitrine, nous fait deviner qu'entre ce mariage et la mort elle n'hésitera pas. C'est dans ce moment qu'Hernani, déguisé en pèlerin, pénètre dans le château. A la vue de dona Sol parée, il se croit oublié. Désespéré, il fait le sacrifice de sa vie et, en présence du comte et de ses nombreux serviteurs, il se fait connaître et, sous le manteau de pèlerin, laisse voir le costume du brigand.

Tout à coup le son des trompettes annonce l'arrivée de don Carlos. Instruit de la présence du célèbre bandit dans les murs du château, il vient l'y chercher ; mais Ruy Gomez ne violera pas les lois de l'hospitalité et refuse de livrer son ennemi. Le roi d'Espagne se venge du refus du comte en lui enlevant de force sa jeune fiancée. La colère du vieillard ne connaît plus de bornes et il trouve pour la vengeance qu'il médite un puissant auxiliaire dans Hernani. A cette condition, le bandit obtiendra la vie sauve. Celui-ci accepte ce pacte et remet son cor à Ruy Gomez, lui jurant sur

l'honneur de mourir le jour où le comte lui en donnera le signal en faisant retentir le son de cet instrument.

Le duc et le brigand ourdissent ensemble une conspiration qui est sur le point d'éclater à Aix-la-Chapelle, où don Carlos s'est rendu pour préparer sa candidature à l'empire d'Allemagne, devenu vacant. Les conspirateurs doivent se réunir de nuit dans les caveaux de l'antique cathédrale où sont déposées les cendres de Charlemagne. Le roi, qui a eu vent de l'entreprise, les y précède pour les surprendre et, en attendant, le poète nous le montre plongé dans une profonde rêverie; don Carlos songe à Charlemagne dont il ambitionne la succession et dans un monologue célèbre, il lui demande de l'inspirer.

Les conjurés se rassemblent. Le roi, caché dans l'ombre d'un pilier, les entend jurer sa mort. Hernani est désigné par le sort pour l'assassiner. Tout à coup don Carlos sort de l'ombre et paraît devant les conjurés interdits qu'il fait cerner par ses soldats. Ils seraient tous perdus, si le tombeau de Charlemagne ne lui avait inspiré des desseins généreux. Il pardonne à ses ennemis et, rendant ses titres à Hernani, il lui donne dona Sol pour épouse. Le célèbre brigand, au comble du bonheur, oublie ses ressentiments et devient le fidèle sujet de son ancien adversaire.

Mais, hélas! il n'a pas compté avec Ruy Gomez. C'est au milieu des fêtes données à l'occasion de son mariage et au moment où les deux époux épanchent mutuellement leurs sentiments de tendresse, qu'on entend tout à coup retentir dans le lointain le son du cor; ce son se rapproche de plus en plus et porte la terreur dans l'âme d'Hernani. C'est le signal de sa mort; comment en douterait-il? Le vieux comte, qui s'est glissé parmi les conviés, vient lui-même lui rappeler son serment. C'est en vain que les jeunes époux tombent à ses genoux et le supplient; le comte reste inflexible; il faut mourir. Du moins Hernani ne mourra pas seul. Dona Sol se précipite sur la fiole qui contient le fatal poison et après l'avoir vidée à moitié, elle la tend à son ami qui l'achève; tous deux tombent foudroyés aux pieds de Ruy Gomez qui, désespéré, se tue sur leurs cadavres.

« Il faut reconnaître qu'*Hernani*, avec ses beautés et ses défauts

était un ouvrage supérieur à ceux qui se succédaient depuis longtemps sur la scène. C'était une œuvre vivante qui marchait, qui respirait. Hernani a la grandeur sauvage du bandit; mais Charles-Quint le domine du haut de la majestueuse grandeur de l'empereur. Quand le bandit voudra croiser le fer avec l'empereur, Charles-Quint repoussera de bien loin la pensée de ce duel impossible. Cette lutte du bandit contre l'empereur finira par le triomphe de Charles-Quint, qui courbera le rebelle sous la magnanimité de son pardon et lui laissera le bonheur avec dona Sol, en gardant le vrai partage des rois, le devoir.

« Si dona Sol préfère le proscrit, non-seulement au vieux duc don Ruy Gomez, son oncle, mais à l'empereur lui-même, il faut se rappeler qu'Hernani n'est pas un bandit ordinaire; c'est un de ces proscrits politiques qu'une pensée de vengeance et le fanatisme de la piété filiale ont jeté en dehors des cadres de la société. Ce n'est pas le crime que dona Sol aime en lui; elle cède aux séductions du malheur unies à celles du courage.

« Don Ruy Gomez est, pendant toute la première partie du drame, le chevaleresque représentant des inspirations les plus élevées de l'honneur espagnol et de la fierté féodale. M. Victor Hugo a eu l'art de donner à l'amour d'un vieillard pour une jeune fille un caractère touchant par la vérité et la profondeur de ce sentiment. Seulement cette première partie du rôle de don Ruy Gomez rend la seconde plus intolérable encore; on ne comprend pas que cet homme, grand et généreux au premier acte, soit devenu atroce au dernier. Exiger qu'Hernani, qui, alors que le vieillard a refusé de le livrer, lui a juré de mourir à son premier commandement, tienne ce serment, c'est aller déjà bien loin; mais venir en personne, comme un inexorable créancier, lui présenter cette cédule de mort devant dona Sol, sa nouvelle épousée, le jour même de leurs noces, et refuser aux prières de la jeune femme la vie de son mari, assister à la mort de ces deux jeunes gens qui boivent, à la même coupe, le même poison, c'est sortir du possible, comme du vrai, de la logique des caractères et de la nature humaine. Ici commence à paraître le défaut dominant de M. Victor Hugo; il est excessif. Il force les caractères, les situations.

« Avec ses défauts, ses étrangetés préméditées de style, ses bizarreries affectées de prosodie, ses exagérations de sentiments, ses incohérences dans les caractères, ses brutalités de langage, le drame d'Hernani contenait assez de beautés pour réussir. Il mettait en présence et en lutte le sentiment de l'indépendance individuelle, le génie de la domination politique, l'amour poussé jusqu'au dévouement, la tradition de l'homme féodal, dans une action semée de péripéties émouvantes, à l'aide d'une langue poétique souvent pleine de relief. » (A. Nettement.)

ALFRED DE VIGNY (Voir sa biographie, page 183). Nous avons déjà dit que lorsque la guerre des classiques et des romantiques éclata, Alfred de Vigny fut des premiers à entrer hardiment dans la lice en portant sur la scène sa belle traduction d'*Othello* de Shakespeare. Toutefois, la part qu'il prit dans les tentatives dramatiques de l'école nouvelle fut plus restreinte et plus modeste que celle de Victor Hugo; il ne produisit que deux pièces originales : *la Maréchale d'Ancre* et *Chatterton*.

ALEXANDRE DUMAS (1803-1870) est célèbre à la fois comme auteur dramatique et comme romancier. Ses cheveux crépus, son teint, ses traits et ses lèvres épaisses trahissaient une origine africaine; sa grand'mère, Tiennette Dumas, était en effet une négresse qui s'était mariée au marquis Davy de la Pailletterie. Son père, le général Davy-Dumas, prit une part marquée dans les événements et les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Orphelin dès l'âge de trois ans, le jeune enfant ne reçut à Villers-Cotterets, sa ville natale, qu'une instruction très-médiocre et ne développa guère que ses facultés physiques, ce qui lui donna pour tous les

exercices du corps beaucoup de force et d'adresse. N'ayant d'autres ressources que la modeste pension que touchait sa mère comme veuve de général, le jeune homme dut songer de bonne heure à se créer des moyens d'existence et il entra comme clerc chez un notaire de Villers-Cotterets. « Je venais d'avoir vingt ans, raconte-t-il lui-même, lorsque ma mère entra un jour dans ma chambre, s'approcha de mon lit en pleurant et me dit : Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avons pour payer nos dettes. — Eh bien, ma mère? — Eh bien, mon pauvre enfant, nos dettes payées, il nous reste deux cent cinquante-trois francs. — De rente? — Ma mère sourit amèrement. — En tout! — Eh bien, ma mère, je prendrai ce soir les cinquante-trois francs et je partirai pour Paris. — Qu'y feras-tu, mon pauvre ami? — J'y verrai les amis de mon père : le duc de Bellune, qui est ministre de la guerre, Sébastiani, Jourdan... » On s'occupa le jour même des préparatifs du départ.

Muni des cinquante-trois francs, Alexandre Dumas embrassa sa mère et vint à Paris. Il vit successivement Sébastiani, Jourdan, Bellune, anciens amis de son père; mais il n'en reçut qu'un accueil assez indifférent. Il fut plus heureux auprès du général Foy à qui il avait été recommandé par un électeur influent du département de l'Aisne. « Voyons, que ferons-nous, lui dit le général? — Tout ce que vous voudrez. — Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon. — Oh! pas à grand'chose. — Voyons, que savez-vous? un peu de mathématiques? — Non, général. — Vous avez au moins quelques notions de géométrie, de physique? — Non, général. — Vous avez fait votre droit? — Non, général. — Vous savez

le latin et le grec? — Très-peu. — Vous vous entendez peut-être en comptabilité? — Pas le moins du monde: Et à chaque question, ajoute Alexandre Dumas, je sentais la rougeur me monter au visage; c'était la première fois qu'on me mettait ainsi face à face avec mon ignorance. — Donnez-moi votre adresse, dit le général Foy, je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous. Dumas écrivit son adresse. « Nous sommes sauvés, s'écria le général en frappant dans ses mains : vous avez une belle écriture. » Trois jours après, le jeune homme entrait dans les bureaux du duc d'Orléans en qualité de simple expéditionnaire aux appointements de douze cents francs.

Il songea alors à refaire son éducation. Il passait une partie de ses nuits soit à apprendre les langues anciennes, soit à lire les principaux auteurs de la littérature française. Il suivit de près, en particulier, l'impulsion que l'école romantique donnait à la littérature contemporaine, et il ne tarda pas à deviner ce qui, dans les théories nouvelles, pouvait frapper fortement les esprits. Après trois ans d'un travail ardu et opiniâtre, Dumas s'essaya à publier d'abord un volume de *Nouvelles* (1826), puis quelques pièces de théâtre dont la plus célèbre fut *Christine de Suède* (1827). Cette pièce, chaudement recommandée par Charles Nodier mais dédaignée par les sociétaires de la Comédie-Française, fut soumise à la décision de Picard : « Avez-vous de la fortune? demanda celui-ci au jeune poète. — Pas l'ombre, monsieur, répondit-il. — Quels sont vos moyens d'existence? — Une place de douze cents francs. — Eh bien, mon ami, retournez à votre bureau. »

Ce jugement sommaire ne découragea pas le jeune

écrivain. Introduit dans les salons de Victor Hugo, il devint bientôt un de ses adeptes et un de ses ardents auxiliaires. Il voulut être le premier à faire sur la scène l'application des théories littéraires de son maître. En 1829, deux mois après le refus de *Christine*, il fit jouer au Théâtre-Français *Henri III et sa cour*, drame historique en prose. La première représentation fut un événement littéraire; ce drame fut applaudi comme une réaction contre les traditions classiques de l'ancienne tragédie. Les défenseurs de l'ancienne école poussèrent des clameurs; on signa même une pétition au roi pour qu'il en interdît la représentation au nom de l'art outragé. Charles X eut le bon sens de s'y refuser. La pièce fut applaudie avec frénésie; le duc d'Orléans (plus tard Louis-Philippe), qui était présent, donna le signal des applaudissements. Le lendemain, le jeune surnuméraire recevait se récompense et devenait bibliothécaire du prince.

A partir de ce moment, la vie publique et littéraire d'Alexandre Dumas acquiert plus d'importance. Après la Révolution de Juillet, à laquelle il prit une part personnelle, qu'il a, plus tard, peut-être exagérée, il gagna les bonnes grâces de la cour et s'assura l'amitié des princes de la famille d'Orléans, particulièrement celle du duc de Montpensier qu'il accompagna en Espagne comme historiographe de son mariage (1846). C'est alors qu'après avoir signé au contrat avec tous les titres de sa descendance paternelle, il passa en Afrique sur un batiment à vapeur de l'état mis à son service, au grand scandale de l'opposition parlementaire. A son retour, il obtint de fonder un théâtre spécial pour les besoins de son propre répertoire. La révolution de 1848 emprunta à une de ses pièces le

Chant des Girondins, devenu comme une seconde *Marseillaise.* Cette révolution, dans laquelle le célèbre auteur dramatique essaya en vain de jouer un rôle, ruina sa fortune, la plus considérable peut-être que les lettres aient jamais faite. Plus tard des considérations personnelles lui firent chercher un refuge en Belgique (1852). En 1860, il se jeta dans la révolution italienne, s'associa à l'expédition de Garibaldi, assistant aux batailles dont il se fit l'historiographe. Au milieu de ses courses, il ne cessait d'écrire, de faire jouer des drames, des comédies, de publier des romans en feuilletons et en volumes. Il mourut près de Dieppe, le 5 décembre 1870, pendant l'invasion prussienne.

Il serait trop long d'énumérer tous les ouvrages sortis de sa plume féconde. Parmi ses œuvres dramatiques, bornons-nous à citer *Anthony* (1831) qui souleva, par l'immoralité systématique des personnages, un légitime scandale, car ce drame est tout simplement l'apologie de l'adultère et du suicide; le succès n'en fut pas moins inouï. Citons encore *Angèle* (1833), *Catherine Howard* (1834), *Mademoiselle de Belle-Isle* (1839), *les Mousquetaires* (1845), *la Reine Margot* (1847), *le Chevalier de Maison-Rouge,* épisode du temps des Girondins (1847), *Monte-Christo* (1848), etc.

En même temps qu'Alexandre Dumas trouvait dans sa merveilleuse imagination de quoi alimenter son théâtre, il inondait la France et l'Europe de ses romans. La plupart paraissaient d'abord en feuilletons dans les grands journaux quotidiens de Paris; souvent l'auteur en publiait trois ou quatre à la fois dans autant de feuilles différentes; au bout de l'année, il atteignait le chiffre énorme de 50 ou 60 volumes. Il faut mentionner

à part, tant par leur étendue que pour l'avidité avec laquelle ils ont été accueillis, les romans intitulés les *Trois Mousquetaires* (1844), qui eurent pour suite *Vingt ans après* (1845) et le *Vicomte de Bragelône* (1847), *le Comte de Monte-Christo* (1845), *la Reine Margot* (1845). Ce sont *les Mousquetaires* et *Monte-Christo* qui ont le plus popularisé le nom de l'auteur tout en faisant sa fortune; ses romans lui rapportaient un revenu annuel de près de 200,000 francs, qui étaient bien vite dévorés par de fastueuses folies.

On s'étonne qu'un nombre si prodigieux d'ouvrages ait pu sortir de la plume et du cerveau d'un homme seul. Un procès que le romancier eut à soutenir en 1847 contre deux grands journaux de Paris, apprit au public qu'Alexandre Dumas s'était engagé à leur fournir, par année, plus de volumes que n'en pouvait copier le plus habile expéditionnaire. On découvrit enfin qu'il avait des collaborateurs secrets et en particulier M. Auguste Maquet, qui a revendiqué au moins pour moitié, la propriété des romans les plus populaires et des drames à grand spectacle qui en furent tirés. On a relevé aussi d'audacieux emprunts faits à des morts illustres : Schiller, Walter-Scott, Augustin Thierry, Chateaubriand, etc. Le romancier s'est défendu du reproche de s'être approprié l'œuvre de ses collaborateurs en disant qu'il employait ses élèves pour le gros du travail et qu'il donnait ensuite la dernière main aux ouvrages. Quant aux nombreuses compilations et même aux plagiats dont on l'accusait, il se justifiait au moyen de cette théorie que « l'homme de génie ne vole pas mais conquiert », et citait l'exemple de Molière et de Shakespeare.

Après avoir parcouru la France, la Suisse, l'Alle-

magne, l'Italie, la Sicile, l'Espagne, l'Égypte, la Syrie, Alexandre Dumas publia ses impressions de voyages, où malheureusement la fantaisie joue un trop grand rôle pour qu'on puisse prendre au sérieux ces nombreux et attachants récits.

CHAPITRE IV

LA PHILOSOPHIE SOUS LA RESTAURATION

De Bonald. — Joseph de Maistre. — Ballanche. — Lamennais. — Royer-Collard. — Victor Cousin. — Jouffroy.

La philosophie de la première moitié du dix-neuvième siècle diffère profondément de celle du dix-huitième. Au lieu d'être athée et matérialiste, elle est chrétienne et spiritualiste. Deux écoles ont puissamment contribué à ce changement : l'*école catholique,* qui eut le tort, en attaquant le sensualisme et le matérialisme, d'anathématiser la raison humaine; et l'*école éclectique,* qui prit dans toutes les philosophies ce que celles-ci paraissaient avoir de meilleur.

Les chefs de l'école catholique furent : de Bonald, Joseph de Maistre, Lamennais, Ballanche; ceux de l'école éclectique : Royer-Collard, Victor Cousin, Jouffroy.

1° *Chefs de l'école catholique*

De Bonald (1752-1840). Le vicomte de Bonald, né à Millau (Aveyron), d'une ancienne famille du Rouergue, vint faire ses études à Juilly, chez les Oratoriens, d'où il sortit pour entrer, sous Louis XVI, dans le corps des mousquetaires. Revenu dans ses foyers à

vingt-deux ans, il fut nommé maire de sa ville natale et président de l'Assemblée du département; lors de la Révolution, il donna sa démission et crut devoir émigrer. Retiré à Heildelberg, il se consacra à l'éducation de ses enfants et composa son premier ouvrage *Théorie du pouvoir politique et religieux* dans le but d'établir qu'il n'y a qu'une seule constitution naturelle et véritable de société, la constitution royale pure, et une seule constitution de société religieuse, la religion catholique. Ce livre, introduit en France, fut en grande partie saisi et détruit par ordre du Directoire. Pendant la campagne d'Italie Napoléon le lut, en apprécia le mérite et, en 1808, appela spontanément l'auteur à faire partie du conseil de l'université. De Bonald n'accepta cette place que deux ans plus tard sur les instances de son ami de Fontanes. Le roi de Hollande, Louis Bonaparte, séduit par la haute renommée du philosophe, lui proposa de faire l'éducation de son fils et n'obtint qu'un refus catégorique. Les Bourbons, au contraire, en revenant en France, en 1814, ne trouvèrent pas de sujet plus fidèle et plus dévoué. « Il n'avait qu'un regret, dit M. Jules Simon, c'était de voir ces princes légitimes transformés en rois constitutionnels. » Élu député en 1815, de Bonald chercha à appliquer aux affaires publiques les théories qu'il défendait dans ses livres. De 1815 à 1822, il mit son talent oratoire au service du trône et de l'autel et fut à la tribune le soutien constant de la réaction. Après la révolution de 1830, il refusa de prêter serment, quitta la Chambre des pairs dont il faisait partie depuis 1823, et vécut dans la retraite.

Les ouvrages du vicomte de Bonald qui, par la noblesse de la pensée et la fermeté du style, imposaient

le respect à ses adversaires, ont excité chez les hommes de son parti un long enthousiasme. Ils ont en général pour but la solution des problèmes sociaux et se rattachent à la philosophie dite théologique. Quelle que soit la bizarrerie de ses théories politiques et religieuses, de Bonald a le mérite d'avoir combattu avec une grande éloquence le sensualisme et le matérialisme du siècle dernier. On lui doit aussi des idées remarquables sur divers sujets, notamment sur l'origine du langage; selon lui, le langage a été donné à l'homme par Dieu lui-même et se transmet d'âge en âge comme la tradition divine. Une formule qui lui fait beaucoup d'honneur est sa définition de l'homme: « Une intelligence servie par des organes. »

JOSEPH DE MAISTRE (Voir sa biographie, page 73).

Du Pape (1819). — Cet ouvrage commença la réputation de Joseph de Maistre comme penseur et comme écrivain. C'est l'apologie de la puissance spirituelle et temporelle du pape; suivant l'auteur, les peuples modernes ont besoin de garanties contre les abus de la souveraineté; ils ne peuvent les trouver que dans une souveraineté supérieure aux autres, et cette souveraineté ne peut être que la papauté dont le rôle fut déjà au moyen âge de sauver la société européenne menacée par la barbarie. Ce livre, qui eut un grand succès, est regardé par certains critiques comme le chef-d'œuvre du comte de Maistre, par l'originalité des vues, l'éclat des développements historiques, l'élévation et la fermeté du style.

Soirées de Saint-Pétersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence (1821). — Ce livre, le plus populaire de l'auteur, comprend onze entretiens. Les interlocuteurs sont trois catholiques : un sénateur, orthodoxe sincère mais penchant vers l'illuminisme; un chevalier mondain, et le comte de Maistre. Le fond de l'ouvrage repose sur ce principe que tout se fait par la volonté toujours présente de Dieu. La distribution du mal ici-bas

fait éclater la justice divine. Nul homme n'est innocent, donc tout homme doit être châtié. La terre entière n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche. Le supplice étant la loi du monde, le bourreau doit avoir dans les sociétés humaines une place grande et terrible : c'est le soldat qui a la gloire d'être le principal agent de la grande loi de destruction.

Ballanche (1776-1847), fils d'un imprimeur de Lyon, exerça la même profession dans cette ville et fit paraître ses premiers essais littéraires dans un bulletin dont il était l'éditeur. D'une complexion délicate, il dut subir l'opération du trépan à la suite d'une douloureuse maladie; cette opération altéra chez lui les organes de l'intelligence et rendit son visage extrêmement difforme. Il tourna de bonne heure son esprit mélancolique vers les pensées religieuses. Son premier livre (1802) fut un essai d'esthétique au point de vue chrétien. Il publia ensuite, sous le titre de *Fragments* (1808), des élégies en prose sur les douleurs de sa jeunesse et sur un amour malheureux. Pendant un séjour que Mme Récamier fit à Lyon, en 1812, Ballanche lui fut présenté; il fut subjugué par le charme de cette femme incomparable qui, elle-même, reconnut le génie sous les allures simples et rustiques du typographe lyonnais. Dès lors il s'établit entre eux un lien sympathique que la mort seule devait rompre. C'est sur les sollicitations de Mme Récamier que Ballanche vint à Paris, l'année suivante, après avoir vendu son imprimerie. L'apparition du philosophe dans les salons de la capitale causa quelque étonnement; mais son mérite le plaça bientôt au premier rang des esprits distingués qui formaient le brillant cénacle de l'Abbaye-au-Bois. Chateaubriand, Mme de

Staël, Joubert apprécièrent son caractère et devinrent ses meilleurs amis.

Ballanche salua la Restauration comme une ère nouvelle; elle lui apparut comme une conciliation de l'autorité et de la liberté, du droit divin et de la démocratie. Il espérait que, par le jeu des institutions libérales conservées dans la Charte, le monde, obéissant à l'initiative de la France, arriverait sans secousses à une transformation complète. Il réduisit cette idée en système et la développa dans plusieurs ouvrages. Comme penseur, Ballanche croit à l'expiation du péché originel par la souffrance et le remords; l'humanité déchue lui apparait à travers l'histoire se réhabilitant par des épreuves et des expiations providentielles dont le dernier terme sera, pour la société comme pour l'individu, un état de perfection où toute barbarie disparaîtra.

La révolution de 1830 trompa son attente et mit ses théories en défaut. Vers cette époque il s'occupait beaucoup de mécanique et crut, un moment, avoir trouvé un nouveau moteur pour les machines à vapeur. Il dépensa ainsi en essais infructueux plus que ses ressources ne lui permettaient. M. Guizot, ministre de l'instruction publique, lui accorda, en 1833, une pension littéraire de 1,800 francs. En 1842, il fut nommé membre de l'Académie française. Sa santé était fort ébranlée; depuis deux ans il ne vivait plus que de laitage et de légumes; il n'eut pas même la force de lire son discours de réception à l'Académie. Il ne semblait vivre que pour Mme Récamier. « Vous êtes mon étoile, lui disait-il, ma destinée dépend de la vôtre. Si vous veniez à entrer dans votre tombeau de marbre blanc, il faudrait bien vite me creuser une

fosse; mais je ne crois pas que vous passiez la première. » En effet, il mourut avant son amie qui ne le quitta point pendant son agonie. Tous deux reposent aujourd'hui à côté l'un de l'autre dans le même tombeau.

Ballanche a exposé son système philosophique dans différents ouvrages : *Antigone* (1814), composition élégiaque tenant du roman et du poème, dans laquelle Œdipe et sa fille personnifient les misères de l'humanité et la résignation aux décrets des dieux; l'*Essai sur les institutions sociales* (1818); *le Vieillard et le jeune Homme* (1819) se rattachent au système de l'auteur par la faculté qu'il reconnaît à l'homme de s'affranchir graduellement; *l'Homme sans nom* (1820), sombre peinture des remords qui rongent un homme devenu régicide par lâcheté; *Essai de Palingénésie sociale* (1827) ou renaissance du monde : l'auteur cherche à démontrer que si tout disparait dans l'ordre physique et moral, c'est pour renaître sous une forme meilleure. Quatre parties seulement sont terminées : dans *les Prolégomènes,* le philosophe expose ses idées; dans *la Vision d'Hébal,* il peint les temps antérieurs à la création, les temps historiques et les temps futurs; dans *Orphée,* il fait le tableau des âges qui précèdent les siècles historiques; enfin dans *la Ville des Expiations,* il choisit Rome pour symboliser la lutte des races et des intérêts. Cet ouvrage est écrit dans un beau style à la fois pur, riche et brillant, mais il a peu de lecteurs à cause du vague des idées et de la préoccupation qui porte l'auteur à envelopper ses conceptions sous des voiles symboliques.

Félicité de Lamennais (1782-1854) naquit à Saint-Malo d'une famille d'armateurs et de négociants récemment anoblis sous Louis XVI pour avoir nourri le peuple pendant une famine. Ayant perdu sa mère de bonne heure, il fut confié aux soins d'une vieille gouvernante qui, au lieu de redresser son caractère naturellement entêté, cédait à ses caprices et à ses

mutineries. Après avoir fait de vains efforts pour lui apprendre à lire, la gouvernante, découragée, renonça à lui donner des leçons; l'enfant humilié prit alors le livre de lecture, s'enferma dans sa chambre, étudia, combina et fit si bien qu'au bout de trois jours il sut lire couramment. Il apprit à écrire de la même manière sans le secours de personne.

Son frère, qui étudiait pour être prêtre, voulut essayer, pendant les vacances, de lui donner quelques leçons de latin; l'élève obstiné déchira les pages de son livre et refusa d'apprendre. Pour le punir, on l'enferma dans sa chambre; une fois livré à lui-même, le jeune mutin ouvrit intrépidement son dictionnaire, prit quelques ouvrages latins avec la traduction en regard, et quand son frère revint aux vacances suivantes, Félicité lui traduisit couramment Horace et Tacite. Vers l'âge de douze ans, il fut confié à un vieil oncle, homme lettré, dont il dévora la bibliothèque, lisant avec la même ardeur les philosophes du dix-huitième siècle, surtout J.-J. Rousseau, les moralistes du dix-septième et les historiens de l'antiquité. Ces lectures troublèrent son esprit et son cœur. Ayant été placé chez un curé du pays pour se préparer à faire sa première communion, les instructions qu'il reçut à cette occasion éveillèrent sa contradiction sur quelques points; il se posa en esprit fort vis-à-vis de son curé et on dut remettre à plus tard l'accomplissement de ce devoir religieux. A dix-huit ans, Félicité voulut voir le monde et vint à Paris où il se livra avec ardeur au plaisir et à la dissipation. Enfin, dégoûté de la vie, triste et découragé, il se retira dans la solitude de La Chesnaie, petite propriété de famille près de Dinan. C'est là que son frère vint lui prodiguer les consolations

de la religion; ce cœur indomptable fut brisé, le jeune incrédule revint à des sentiments chrétiens, fit sa première communion, reprit ses études et voulut être prêtre. Il avait vingt-deux ans.

Après sept années d'un travail laborieux, Lamennais reçut la tonsure et retourna à Paris. Là, il ne tarda pas à céder aux instincts de sa nature ardente et devint fanatique et violent; il se constitua le défenseur des droits de l'Église et des prérogatives qu'il lui attribuait, contrairement aux traditions établies dans le clergé de France. Sous l'influence de ces idées, il écrivit, en 1808, sur la situation de l'Église, son premier ouvrage qui fut saisi par la police impériale et supprimé à cause de ses tendances ultramontaines. Sous l'Empire, il se déclara l'adversaire implacable de Napoléon et de l'Université dont il accusa l'enseignement d'être irréligieux et impie. Pendant les Cent-Jours, le fougueux prêtre fut obligé de fuir à Londres. Dénué de ressources, il réussit à entrer comme maître d'études à l'institution ouverte par l'abbé Caron, pour les fils d'émigrés.

En 1815, Lamennais repassa le détroit pour recevoir l'ordination. Deux ans plus tard, il se faisait connaître comme écrivain en publiant le premier volume de son grand ouvrage *Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817). Avec une éloquence entraînante et populaire, il y attaquait le grand mal du siècle et combattait les athées, les déistes, les protestants, poussant l'intolérance jusqu'à refuser à ceux-ci le nom même de chrétiens. Le retour à l'autorité infaillible du pape était selon lui la seule voie ouverte à la société moderne pour sortir de l'anarchie. Ce volume produisit une immense sensation. Lamennais fut salué comme

un nouveau Bossuet. Les volumes suivants soulevèrent de grandes discussions. L'auteur y examinait les fondements de la certitude et lui donnait pour base le *sens commun* dont le pape est l'infaillible interprête. L'Église elle-même fut effrayée de la puissance que l'on voulait remettre entre ses mains et désavoua son illustre champion.

Le prêtre ardent combattit la Restauration comme il avait combattu l'Empire; il ne trouvait ni Louis XVIII, ni Charles X assez bons catholiques et il les attaqua avec une telle violence qu'on lui fit, en 1823, un premier procès; en 1826, il se vit traduit de nouveau en police correctionnelle pour avoir attaqué dans un écrit la célèbre déclaration de 1682, regardée par le gouvernement français comme une des lois constitutives de l'État, et fut condamné malgré une brillante plaidoirie de Berryer. Comme délassement, l'ardent polémiste avait donné, en 1824, une traduction estimée de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Après la révolution de juillet 1830, se sentant plus libre, il fonda avec Lacordaire, de Montalembert et Gerbert le journal *l'Avenir* qui prit pour devise *Dieu et Liberté, le Pape et le Peuple*. Abandonnant son système de théocratie absolue que Rome n'avait pas voulu reconnaître, il essaya de concilier les idées libérales avec les idées catholiques. Les rédacteurs de *l'Avenir* demandaient la liberté complète de l'Église et sa séparation d'avec l'État, la liberté de la presse et de l'enseignement. C'était se faire de graves illusions sur l'esprit du catholicisme. Ces tentatives de théocratie libérale et de démocratie ultramontaine excitèrent la surprise et le scandale. Les évêques appelèrent les censures du Saint-Siége sur Lamennais,

qui suspendit la publication de son journal et partit pour Rome avec Lacordaire et Montalembert. Il ne put obtenir audience du pape et rentrait en France, lorsqu'une encyclique fut lancée, en 1832, contre les doctrines que *l'Avenir* prétendait associer au catholicisme. Les collaborateurs de Lamennais acceptèrent avec docilité ce jugement ; quant à lui, il parut hésiter un moment, quitta Paris et alla s'ensevelir dans sa solitude de La Chesnaie.

Il en sortit dix-huit mois après pour rompre ouvertement avec l'Église romaine en publiant *les Paroles d'un Croyant*. C'était une œuvre à la fois politique et religieuse ; le prêtre y rejetait l'autorité du pape et s'y faisait l'ardent défenseur des idées démocratiques. Ce livre produisit l'effet d'un coup de foudre. Jamais on ne vit une telle explosion de colère de la part du clergé ni un aussi grand enthousiasme dans le parti libéral. Lamennais, tout en restant catholique, venait de déplacer la base de l'autorité sociale et religieuse ; au lieu de la mettre comme autrefois dans le sens commun représenté par le pape, il la plaçait dans le sens commun exprimé par le suffrage universel. Dans cet ouvrage, où il imitait le style biblique, il dépeignait en traits sanglants les crimes des rois et, sous des allégories touchantes, la fraternité humaine. Jamais le génie ne s'était élevé si haut dans les régions de la poésie et de l'éloquence. Le succès du livre fut immense ; il s'en vendit dans un an plus de cent mille exemplaires ; mais il fut condamné par une nouvelle encyclique et l'auteur ne fut plus regardé par l'Église que comme un rénégat et un apostat.

A partir de ce moment, le démocrate catholique se jeta dans l'opposition républicaine ; l'apôtre se fit

tribun. En 1836, il publia l'histoire de sa rupture avec Rome dans *les Affaires de Rome,* virulent pamphlet contre la cour pontificale et contre l'institution même de la papauté. Il donna coup sur coup *le Livre du peuple* (1837), *de l'Esclavage moderne* et autres manifestes démocratiques écrits dans les mêmes principes; l'un de ces ouvrages lui attira un nouveau procès et une sévère condamnation à l'amende et à un an de prison (1840).

Se tournant vers des études plus calmes, Lamennais exposa son système philosophique dans l'*Esquisse d'une philosophie* (1841). Cet ouvrage reçut du public un favorable accueil. Il publia dans l'intervalle, sous le titre singulier d'*Am Schaspands et Darvands* (1843), un tableau satirique de la société contemporaine en remontant à son passé et prédisant ses destinées futures. La forme, empruntée à l'ancienne cosmogonie persane, est celle d'un dialogue entre les génies du bien et les génies du mal; le style a la coupe et le ton des *Paroles d'un Croyant* et le sentiment qui domine est celui de l'injuste et inégale distribution des biens parmi les hommes. En 1846, il publia la traduction des *Évangiles* avec des réflexions et des notes inspirées de son christianisme démocratique.

Lamennais accueillit avec joie la révolution de 1848. Nommé membre de l'Assemblée constituante, il publia un journal pour défendre la démocratie radicale dont il était devenu le principal représentant. Au milieu des déceptions que les événements politiques jetèrent dans les dernières années de sa vie, Lamennais s'occupa particulièrement à traduire *la Divine Comédie* de Dante, qui ne parut qu'après sa mort. Sa fin fut conforme aux sentiments de la seconde moitié de sa

vie. Il refusa de se réconcilier avec l'Église et voulut être enterré non-seulement sans les honneurs religieux, mais comme les pauvres, dans la fosse commune. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans.

2° *Chefs de l'école éclectique*

ROYER-COLLARD (1763-1845), élevé à la campagne au sein d'une famille janséniste, continua ses études au collége de Saint-Omer, sous la direction de son oncle, l'abbé Collard. Il appartenait à cette génération qui, déjà arrivée à l'âge d'homme en 89, accueillit avec un vif enthousiasme les principes de la Révolution. Venu à Paris en 1787 pour être initié aux luttes du barreau sous l'illustre Gerbier, il entra dans le mouvement d'opposition et favorisa l'avènement du tiers-état. Il fut membre de la commune de Paris de 1789 jusqu'au 10 août 1792, et ne se retira que devant le triomphe de la violence à l'Hôtel-de-Ville. On voit reparaître encore une fois Royer-Collard peu de temps avant la journée du 31 mai 1793 qui renversa les Girondins. Il vint, au nom des sections de Paris, haranguer la Convention pour l'exhorter à se défendre elle-même contre les violences dont elle était menacée. Ce fut la fin de son intervention dans les affaires de la Révolution; il ne paraît un moment plus tard dans le conseil des Cinq-Cents que pour en être exclu comme royaliste après le 18 fructidor. Il n'était pas cependant royaliste à cette époque, mais il le devint à la suite de ce coup d'état.

Quand il en fut là, il se mit en relation avec le roi exilé, qui représentait le principe dont il jugeait l'accession nécessaire pour faire entrer la société française

dans le domaine du droit; il fut son correspondant. Cette correspondance intime, commencée dans les dernières années du Directoire, se prolongea pendant tout le Consulat et ne s'arrêta qu'à l'Empire qui parut offrir à Royer-Collard des garanties suffisantes d'ordre et de stabilité. Il se soumit sans résistance et, à partir de ce moment, cessa sa correspondance avec Louis XVIII. Abandonnant la politique, il se réfugia dans la science. Ce fut dans cette studieuse retraite que le choix de Napoléon alla le chercher pour l'appeler à une chaire de philosophie dans l'Université qu'il fondait.

Royer-Collard n'avait point fait jusque-là de travaux spéciaux sur les sciences philosophiques, mais son esprit pénétrant et méditatif s'était naturellement arrêté sur les questions fondamentales : l'homme, sa nature, son origine, son but, sa manière et sa raison d'être. Il avait étudié Platon, Thucydide, Tacite, Milton, Descartes, Bossuet, Pascal. Il rencontra dans ses lectures un écrivain étranger qui lui présenta l'idéal de sa propre philosophie : Thomas Reid (1), chef de l'école écossaise, alors inconnu en France. La méthode à l'aide de laquelle Reid avait renversé les systèmes de Locke et de Hume frappa Royer-Collard et il s'en servit aussitôt pour renverser les idées de Condillac. Cette méthode consistait à transférer dans le domaine de la philosophie l'observation comme seul moyen légitime d'arriver à la vérité, et à abandonner l'esprit de système, source inépuisable d'erreurs.

Royer-Collard ouvrit son cours en 1811 dans une

(1) Thomas Reid, philosophe écossais, né en 1710.

salle obscure du vieux collége du Plessis devant une quarantaine de jeunes gens et quelques paisibles amateurs. Son enseignement n'attira point la foule ; les préoccupations étaient ailleurs ; mais il subjuga un auditoire d'élite, des élèves destinés à devenir des maîtres. Au pied de cette chaire se tenaient deux jeunes hommes, alors inconnus du public mais dont M. Royer-Collard avait pressenti le talent, et qui destinés à jouer un grand rôle dans les luttes philosophiques de la Restauration : MM. Cousin et Jouffroy.

L'illustre philosophe remplit les fonctions de professeur jusqu'en 1813, c'est-à-dire pendant deux ans. La chute de l'Empire et l'avènement de la Restauration l'interrompirent ; il descendit de sa chaire pour ne plus y reparaître.

Victor Cousin (1792-1868), fils d'un horloger, avait fait au lycée de Charlemagne les plus brillantes études et remporté une foule de prix au concours général. Élève de l'École normale, il suivit les cours de Laromiguière et de Royer-Collard. Celui-ci lui légua sa chaire en 1815 ; Cousin avait vingt-quatre ans. « C'était un de ces hommes heureusement doués qui ont à la fois le privilége de porter haut et loin leurs pensées et celui de les communiquer autour d'eux. Non-seulement M. Cousin était un penseur hardi, un orateur éloquent, un écrivain plein de chaleur et d'élévation, mais il avait dans son geste, dans sa voix, dans son ton, dans toute sa personne, une secrète attraction qui, lui livrant les âmes de la nombreuse jeunesse accourue à ses leçons, suspendait aux lèvres du professeur tout cet auditoire palpitant d'enthousiasme et d'espoir. »

Prenant la philosophie où M. Royer-Collard l'avait laissée, il exposa le système de Reid avec tous les développements que celui-ci pouvait recevoir, mais s'y arrêta peu de temps. Bientôt il se jeta dans la philosophie allemande et y précipita son auditoire avec lui.

En 1817, le jeune professeur visita l'Allemagne et suivit les cours des philosophes les plus célèbres : Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Leurs leçons influèrent beaucoup sur ses idées ; il s'enthousiasma en particulier des doctrines de Kant qu'il exposa dans ses cours de 1819 à 7821. La leçon prenait le nom de *conférence* et le méritait, car chacune fournissait la matière d'une rédaction sur laquelle s'ouvrait une polémique qui donnait lieu à une discussion publique. Formés à la méthode philosophique, les élèves s'en servaient avec le professeur comme avec eux-mêmes ; ils doutaient, résistaient, argumentaient avec une entière liberté et par là s'exerçaient à cet esprit d'indépendance et de critique qui porta plus tard des fruits.

L'assassinat du duc de Berry ayant provoqué des mesures réactionnaires contre tous ceux qui professaient des idées libérales, Cousin fut suspendu de ses fonctions. Abandonnant alors pour quelque temps l'enseignement public, l'illustre professeur accepta les fonctions de précepteur des enfants du maréchal Lannes et employa ses loisirs à composer plusieurs ouvrages et en particulier sa célèbre traduction de *Platon*.

En 1824, il était allé faire un voyage scientifique et littéraire en Allemagne, et comme c'était l'époque où les sociétés secrètes s'agitaient, le jeune professeur, soupçonné d'intelligence avec elles, fut arrêté en Prusse et subit une assez longue détention à Berlin, ce qui

ajouta à l'éclat de son talent l'auréole de la persécution.

De retour à Paris (1827), le ministère Martignac lui permit de remonter dans sa chaire de la Sorbonne, où ses leçons, suivies par deux mille auditeurs, excitèrent un enthousiasme difficile à décrire. Il partagea cet honneur avec Guizot et Villemain qui enseignaient avec éclat, l'un l'histoire, l'autre la littérature. « Professeur libéral devant une foule plus libérale encore, dit M. Vapereau, chaque phrase, chaque mot qui pouvait contenir une allusion, même involontaire, aux luttes du jour et aux triomphes du lendemain, était saisi avidement et couvert de bravos enthousiastes. Cousin traçait alors, à grands traits et dans un splendide langage, sous prétexte d'introduction à l'histoire de la philosophie, le tableau des destinées universelles de l'humanité, du point de vue de la philosophie de l'histoire. Il embrassait tout : les idées et les faits, les sciences et les arts, les philosophies et les religions, la civilisation et la politique, le présent et l'avenir de l'homme. »

La monarchie de juillet le combla de faveurs; il devint conseiller d'état, membre du conseil royal de l'instruction publique, officier de la Légion d'honneur, directeur de l'École centrale, pair de France, membre de l'Académie française. Ces titres, son talent, l'éclat de son passé qu'il mettait au service du nouveau gouvernement le désignèrent aux colères des journaux de l'opposition; le poète Barthélemy dirigea contre lui le fouet de sa *Némésis*. Chef tout-puissant de la philosophie officielle, Cousin fut en même temps l'objet des attaques violentes du clergé.

La révolution de 1848 l'éloigna du pouvoir; le philosophe abdiqua toute influence et, se retirant loin des

affaires, dans la solitude, il employa ses dernières années à revoir ses anciens ouvrages et à en composer de nouveaux où la préoccupation littéraire remplaça la philosophie. Il s'éprit d'une sorte de passion pour les grandes dames de la société française du dix-septième siècle, et leur consacra toute une série de splendides panégyriques. D'autre part, il ramenait à lui par ses démonstrations respectueuses toute l'opinion ecclésiastique ; un de ses plus anciens adversaires, Mgr Maret, le proclama dans un discours prononcé dans une solennité religieuse « le plus grand philosophe des temps modernes. » Affaibli et souffrant, le célèbre philosophe s'éteignit paisiblement à Cannes, sous le ciel du Midi. Ses restes furent ramenés à Paris par un compagnon de ses voyages, Mérimée, et par son ami de tous les temps, M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Jouffroy (1796-1842) appartenait à une famille d'agriculteurs du Jura. De complexion faible et maladive, d'un caractère doux et inquiet, il manifesta dès son enfance cette mélancolie qui fut plus tard un des charmes de sa personne et de son enseignement. Ses parents, frappés de sa précoce intelligence, le mirent au collége de Lons-le-Saulnier où l'abbé Jouffroy, son oncle, était professeur. Modérément épris du grec et du latin, le jeune élève préférait lire à ses heures de loisir les livres de l'oncle, livres austères comme il convient à un vieux prêtre d'en avoir. L'*Histoire des variations de l'Église protestante* de Bossuet, fixa particulièrement son attention.

Plus tard il rapportait à cette lecture l'origine de son goût pour les études historiques. L'oncle et le père

du jeune collégien jugèrent bon de lui faire terminer sa rhétorique au lycée de Dijon. C'est là qu'un inspecteur-général remarqua les dispositions extraordinaires de l'élève et lui conseilla de se présenter à l'École normale où M. Royer-Collard professait la philosophie écossaise. Jouffroy y apporta cette inquiétude d'esprit, ce besoin de connaître qui était le fond de sa nature et il y trouva cette indépendance intellectuelle, cette audace d'investigation qui furent, dès le principe, les deux caractères distinctifs de l'Ecole normale. M. Royer-Collard, placé à la tête de cette école, favorisait cette hardiesse d'esprit qui devait emporter ses disciples si loin de ses opinions philosophiques et sociales. Théodore Jouffroy, qui avait commencé sous lui, resta au fond le représentant de la philosophie écossaise. Pendant quelque temps, il est vrai, il subit l'ascendant de M. Cousin dont il était le répétiteur et dont il partagea les espérances. Mais bientôt il sentit s'effondrer, avec toutes les croyances de sa jeunesse, les espérances mêmes qu'avaient fait concevoir les leçons de son illustre maître. C'est lui-même qui nous a raconté dans une page mémorable le naufrage de sa foi et de toutes ses illusions.

« Ce fut à l'âge de vingt ans que je commençai à m'occuper de philosophie. J'étais alors à l'École normale, et, bien que la philosophie fût au nombre des sciences à l'enseignement desquelles il nous était donné de nous destiner, ce ne furent ni les avantages que cet enseignement pouvait offrir, ni une inclination prononcée pour ces sortes d'études qui me décidèrent à m'y livrer. Je fus amené à la philosophie par une autre voie. Né de parents pieux et dans un pays où la foi catholique était encore pleine de vie au commencement de ce siècle, j'avais été accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le soin de son âme comme la grande affaire de ma vie, et toute la suite de mon éducation avait

contribué à fortifier en moi ces dispositions sérieuses. Pendant longtemps les croyances du christianisme avaient pleinement répondu à tous les besoins, à toutes les inquiétudes que de telles dispositions jettent dans l'âme; à ces questions, qui étaient pour moi les seules qui méritassent d'occuper l'homme, la religion de mes pères donnait des réponses, et à ces réponses j'y croyais, et grâce à ces croyances, la vie présente m'était claire et par de là je voyais se dérouler sans nuages l'avenir qui doit la suivre. Tranquille sur le chemin que j'avais à suivre en ce monde, tranquille sur le but où il devait me conduire dans l'autre, comprenant la vie dans ses deux phases et la mort qui les unit, me comprenant moi-même, connaissant les desseins de Dieu sur moi et l'aimant pour la bonté de ses desseins, j'étais heureux de ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine qui résout toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme.....

« Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où, longtemps après l'heure du sommeil, j'avais coutume de me promener; je vois encore cette lune à demi-voilée par les nuages qui en éclairait par intervalles les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient et je ne m'en apercevais pas; je suivais avec anxiété ma pensée qui, de couche en couche, descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant, l'une après l'autre, toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait, d'un moment à l'autre, les détours plus visibles. En vain je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré; l'inflexible courant de ma pensée était plus fort; parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser; l'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il s'approchait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout; que tout ce que j'avais cru sur moi-même, sur Dieu et sur ma destinée

en cette vie et dans l'autre, je ne le croyais plus, puisque je rejetais l'autorité qui me l'avait fait croire; je ne pouvais plus l'admettre, je le rejetais. Ce moment fut affreux, et quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler et que j'étais tenté de maudire. »

Après deux ans de séjour à l'École normale, Jouffroy se présenta au doctorat ès-lettres. Le mérite de ses thèses engagea les directeurs de l'École à lui confier le soin de faire des conférences à ses anciens condisciples. En 1817, il fut chargé par Royer-Collard d'un cours au collége Bourbon. C'est ici que l'embarras commença pour le jeune professeur, obligé d'enseigner une doctrine quelconque et n'en ayant aucune, ses idées n'étant fixées sur aucun point. C'est alors qu'il concentra ses efforts sur la création d'une méthode et chercha à éclaircir les points obscurs de la psychologie. Il voulait savoir ce que nous sommes, avant de savoir ce que nous devons faire. Il épuisa sa santé à cette recherche et dut solliciter un congé. Vers cette époque (1822), il fut destitué de ses fonctions à cause du libéralisme de ses idées politiques. Jouffroy donna alors chez lui, à un petit nombre d'auditeurs et comme en cachette, un cours de psychologie auquel accoururent ses amis et quelques hommes d'élite, fascinés par l'éclat de son jeune talent.

Plus tard, la situation politique ayant changé, il fut nommé professeur d'histoire de la philosophie ancienne à la Sorbonne et, en 1830, suppléant du cours d'histoire de la philosophie moderne au Collége de France. La mélancolie naturelle de son caractère et l'état précaire

de sa santé l'obligèrent à faire un voyage en Italie. De retour en 1838, il ne reprit que par intervalles ses fonctions. Son tempérament délabré lui présageait une fin prochaine. En 1841, il disait aux élèves du lycée de Charlemagne : « La maladie est certainement une grâce que Dieu nous fait, une sorte de retraite spirituelle qu'il nous ménage pour nous reconnaître, nous retrouver et rendre à nos yeux la véritable vue des choses. »

« Le Dieu de sa jeunesse, qu'il avait quitté, visita sur la fin cette âme souffrante et désolée. Le curé de sa paroisse, qui préparait sa jeune fille à sa première communion, fut appelé par Mme Jouffroy à visiter le philosophe malade. Jouffroy, qui, attaqué de la phtysie qui le conduisait au tombeau, était d'une maigreur extrême et d'une grande faiblesse, le remercia avec effusion du service qu'il rendait à sa fille. Il se reporta lui-même par la pensée, dans le cours de la conversation, à l'époque heureuse où il faisait sa première communion, parla avec attendrissement du bon curé qui la lui avait fait faire; plusieurs fois, pendant cet entretien, ses yeux se mouillèrent de larmes. Dans la dernière visite que fit l'abbé de Noirlieu au malade, la conversation tomba sur un ouvrage violent et amer récemment publié par M. de Lamennais, désormais séparé de l'Église. « Tenez, monsieur le curé, dit Théodore Jouffroy, un bon acte de foi vaut mieux que tout cela, il met l'âme plus en paix avec elle-même. » Le curé, dont la visite avait été longue, craignit de fatiguer le malade, dont la faiblesse était extrême; il se retira en lui disant : « Je reviendrai bientôt. — Oui, je vous en prie, monsieur le curé, » répondit le malade. Le lendemain, Jouffroy, se sentant altéré,

demanda une tasse de tisane et la but en penchant la tête en arrière. Il ne la releva pas, il était mort! » (A. Nettement.)

CHAPITRE V

L'HISTOIRE SOUS LA RESTAURATION

De Barante. — Guizot. — Augustin Thierry. — Sismondi. — Thiers. — Mignet. — Vitet. — De Ségur.

La Restauration est surtout remarquable par ses productions historiques. Cette supériorité tient à plusieurs causes : d'abord au nombre considérable de matériaux qui furent à la portée des historiens; autrefois les archives de l'État ne pouvaient être que difficilement consultées et l'on n'avait, par conséquent, qu'une connaissance très-imparfaite et parfois très-erronée des faits. Depuis la Révolution toutes les archives furent ouvertes, tous les secrets pénétrés et l'historien put facilement faire revivre les hommes et les choses des temps passés. De plus, les précieuses libertés conquises par la Révolution garantirent l'indépendance des écrivains. Autrefois les historiens n'osaient pas apprécier les événements qu'ils racontaient. Mézeray, par exemple, le plus indépendant de tous, voile ou dénature les faits dès qu'il s'agit des rois ses contemporains; on sait même ce que lui coûtèrent les quelques témérités qu'il se permit en cette matière. Sous la Restauration et de nos jours, la libre discussion sur les hommes et les affaires a été permise et si l'on osait travestir et dénaturer les faits, on rencontrerait aussitôt des contradicteurs.

Les historiens de la Restauration se partagent en trois écoles plus ou moins distinctes : l'école descriptive, l'école philosophique et l'école fataliste.

L'école descriptive s'efforce de reproduire avec vérité les événe-

ments de l'histoire; elle nous peint les lieux où les faits se sont accomplis, les hommes qui y ont joué un rôle, les mœurs et coutumes des peuples; mais elle s'abstient avec scrupule de toute considération et de tout jugement; elle ne raisonne pas, elle ne déduit pas, elle ne conclut pas, elle décrit. C'est un tableau aussi bien dessiné que possible; ce n'est ni un enseignement, ni un arrêt. L'histoire écrite dans cet esprit a l'intérêt d'un roman, mais elle fatigue bientôt la curiosité, parce qu'elle n'occupe pas assez l'intelligence. M. de Barante, en publiant son *Histoire des ducs de Bourgogne*, donna le modèle du genre. Il a dit lui-même : « L'histoire n'est point faite pour prouver, mais pour raconter; si donc elle s'adresse à une de nos facultés, c'est à l'imagination. L'imagination n'a pas besoin de conclure, il lui suffit qu'un tableau soit venu se présenter devant elle. Je n'ai mêlé d'aucun jugement, d'aucune réflexion les événements que je raconte. Ce sont les réflexions, ce sont les jugements des contemporains qu'il fallait exprimer. »

L'école philosophique, au contraire, néglige la description des événements; elle se préoccupe surtout de l'enchaînement des effets et des causes, et recherche la solution des problèmes historiques dans la connaissance des lois, des sciences, des arts, de la philosophie, de la religion d'une époque, plus encore que dans l'exposition exacte et minutieuse des faits. Cette école, qui jeta un grand éclat, porta surtout son attention sur les questions sociales, les questions de mœurs, la formation et les luttes des classes, la naissance et le développement des institutions. Guizot, Thierry, de Sismondi furent les chefs de cette école à laquelle se rattache aussi Mme de Staël.

L'école fataliste retrace l'histoire en partant de ce principe que les événements ont quelque chose d'inévitable, et que l'histoire est un drame fatal dont il est impossible de modifier la marche et de changer le dénouement. Thiers et Mignet en furent les chefs et les interprètes les plus éminents et les moins excessifs.

A côté de ces trois écoles, qui produisirent de nombreux ouvrages, les écoles antérieures continuèrent à avoir leurs représentants dont la manière se modifia plus ou moins sous l'influence des idées nouvelles. Le comte Daru consacra les loisirs que lui

avait faits la chute de l'empire à raconter, avec l'expérience de la politique, l'*Histoire de Venise*. M. Daunou poursuivit l'*Histoire littéraire de la France*. M. Villemain écrivit une *Histoire de Cromwell*, recommandable à la fois par le style, la clarté de l'exposition et l'intérêt dramatique du récit. M. Michaud publia une grande *Histoire des Croisades*. En même temps M. de Ségur donnait son *Histoire de la campagne de Russie*, livre qui tient à la fois des mémoires et de l'histoire proprement dite; M. de Salvandy, son *Histoire de la Pologne avant et depuis Sobieski*, et M. de Lacretelle son *Histoire de la Révolution française*, témoignage contemporain, fidèle et coloré dans le récit mais qu'il faut contrôler quant au jugement.

De Barante (1782-1866) naquit à Riom, en Auvergne, d'une famille ancienne et considérée. Sa première éducation, qui se fit plus au foyer domestique que dans les écoles, fut traversée et interrompue par la Révolution. Pendant ces temps agités, l'enfant vit son père arrêté et alla le visiter en bonnet tricolore dans la prison de Thiers. Sorti de prison par une délivrance inespérée, M. de Barante profita d'un moment de calme pour conduire son fils en pension à Paris afin qu'il y achevât ses études. Bien que rien ne fût encore déterminé quant à sa carrière, le jeune homme s'appliqua surtout aux mathématiques et se prépara à entrer à l'École polytechnique.

Sous l'Empire, il fut d'abord auditeur au conseil d'État. Son père ayant été nommé préfet de Genève, le jeune diplomate en profita pour aller visiter Mme de Staël à Coppet, mais Napoléon, l'ennemi personnel de l'illustre exilée, interrompit ces relations en confiant au futur historien une mission en Espagne. Après Iéna, de Barante fut chargé d'une autre mission en Allemagne; l'odieuse administration qui pesait sur

lès vaincus révolta son âme généreuse; n'ayant pas su modérer l'expression de ses sentiments, il tomba en disgrâce et fut relégué dans une sous-préfecture d'une petite ville du Poitou. Cette nouvelle position lui procura des loisirs qu'il mit à profit pour composer son beau *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle* (1809), qui eut un très-grand succès. Cet ouvrage où se reflète le libéralisme aristocratique de l'entourage de l'auteur, a été loué outre-mesure par Mme de Staël; il trahissait néanmoins une maturité d'esprit et une étendue de connaissances que l'on rencontre rarement chez un jeune homme.

Sous les Bourbons, dont il accueillit l'avènement avec enthousiasme, de Barante remplit diverses charges importantes et fut successivement député, pair de France, ambassadeur. Cette époque fut celle de sa plus grande activité littéraire; l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, qui parut de 1824 à 1827, obtint un prodigieux succès. C'est un tableau vivant et fidèle des XIIIe, XIVe et XVe siècles. Pour mieux connaître cette époque dont il entreprenait de raconter l'histoire, de Barante ne s'épargna aucune peine dans la recherche des documents. Il compulsa cent quarante-trois mémoires et chroniques imprimés et près de cent quatre-vingts manuscrits ornés de vignettes qui lui permirent de se pénétrer des usages et des mœurs du temps. Aussi trouve-t-on dans cet ouvrage tout l'intérêt d'un poème épique, des peintures pittoresques, des épisodes dramatiques. Se modelant sur Froissart, qu'il affecte partout d'imiter, l'auteur décrit, narre, ne discute ni ne conclut, se contente d'exposer les faits, laissant au lecteur la liberté de ses appréciations. « Il pensait, dit Sainte-Beuve, que rien qu'avec des

récits contemporains bien choisis, habilement présentés et enchaînés, on pouvait, non-seulement rendre aux faits toute leur vie et leur jeu animé, mais aussi en exprimer la signification relative. »

L'auteur des ducs de Bourgogne ne resta pas toujours fidèle à son système; dans son *Histoire de la Convention nationale*, le philosophe se montre à côté du peintre, le juge à côté du narrateur.

François Guizot (1787-1874) est né à Nimes, d'une honorable famille protestante qui, après avoir souffert de l'intolérance religieuse de l'ancien régime, fut douloureusement atteinte par la Révolution. François avait sept ans lorsque son père, avocat distingué, périt sur l'échafaud. Après la mort de son mari, Mme Guizot dut s'exiler et chercher un refuge à Genève où son fils étudia avec le plus grand succès la philosophie et la littérature allemandes. A dix-huit ans, Guizot se rendit à Paris pour y faire son droit. Il y vécut d'abord pauvre et retiré, puis entra comme précepteur dans la famille de M. Stapfer, ancien ministre suisse auprès du gouvernement français. « C'était au commencement du siècle, en 1807, jeune, sans fortune, mais ayant noué déjà de hautes relations et de profitables amitiés, M. Guizot voyait la société la plus lettrée et la plus intelligente du premier Empire. Il s'essayait alors timidement dans les lettres et préludait à ses futures destinées historiques par des articles de journaux et, un peu plus tard, par des revues de salon. Dans l'un des cercles célèbres où il était admis, chez M. Suard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, il avait rencontré deux dames peu favorisées de la fortune mais d'une haute distinc-

tion de race et de manières, Mme veuve de Meulan et sa fille Pauline. Ces dames écrivaient pour vivre. La fille collaborait depuis 1802 au *Publiciste,* journal fondé par Suard et auquel elle envoyait une ou deux fois par semaine une sorte de revue de la vie parisienne, qu'on appellerait aujourd'hui chronique ou courrier de Paris, et qu'elle signait de l'initiale de son nom ou de son prénom. Ces articles étaient payés au numéro, et constituaient le plus clair des revenus des deux dames.

« M. Guizot avait remarqué Mlle de Meulan; il avait admiré son esprit, sa délicatesse et sa distinction sans le dire à qui que ce soit, peut-être moins à lui-même qu'à tout autre et il avait ressenti plus que de la sympathie pour cette belle et intelligente personne. Tout à coup Mme de Meulan et sa fille cessèrent de fréquenter le salon de M. Suard, et M. Guizot apprit bientôt que Mlle de Meulan était malade et même assez gravement pour avoir été obligée de cesser d'écrire, abstention forcée qui nuisait singulièrement à ses ressources déjà bien précaires, et que sa maladie devait plus facilement épuiser. Tout semblait perdu pour les deux dames et la misère allait sans doute envahir le foyer malheureux, lorsqu'un matin un paquet est remis à Mme de Meulan pour sa fille avec la lettre suivante :

Mademoiselle,

Un inconnu a appris votre maladie; il sait combien de chagrins de toutes sortes elle vous cause; il sait surtout le tort qu'elle vous fait relativement aux articles que vous ne pouvez plus donner au *Publiciste*. Cet inconnu a l'honneur de vous envoyer ci-joint un article où il a essayé d'imiter votre style et votre manière et qui,

si vous le jugez convenable, pourrait être publié dans le journal au jour fixé pour vos envois. Vous recevrez ainsi pendant tout le temps de votre maladie et à époques régulières un article tout fait, destiné à remplacer celui que votre état de santé vous empêche d'écrire vous-même. Signé : l'Inconnu.

« L'article était excellent et si parfaitement pastiché que les lecteurs du *Publiciste* s'y laissèrent prendre. Pendant la durée de sa maladie, Mlle de Meulan reçut chaque fois un semblable article, et, grâce à cette collaboration anonyme, elle put se soigner et guérir sans inquiétude. Ces articles, qu'on peut retrouver dans le *Publiciste* à partir de mars 1807, sont signés de l'initiale F.

On le devine sans peine, l'inconnu en question était M. Guizot lui-même. Quand cette douce et galante supercherie fut plus tard découverte, Mlle de Meulan consentit, en 1812, à devenir Mme Guizot. Elle avait quatorze ans de plus que son mari (1). »

Les relations de Mme Guizot avec les chefs royalistes ouvrirent à son mari la carrière politique. Déjà connu par des articles très-remarqués et par des travaux littéraires tels que *le Nouveau Dictionnaire des Synonymes,* un ouvrage sur *Corneille,* etc., il avait été nommé par M. de Fontanes professeur suppléant d'histoire moderne à la Sorbonne. Dès 1814, à la rentrée des Bourbons en France, il obtint une place de secrétaire au ministère de l'intérieur. Pendant les Cent-Jours, il quitta sa chaire pour aller plaider auprès de Louis XVIII, à Gand, la cause de la charte constitutionnelle. Après Waterloo, il occupa de nouveau son premier poste au ministère et le conserva pendant dix

---

(1) *Dictionnaire des Pseudonymes,* par M. d'Heilly.

mois. C'est en 1816 qu'il abandonna la politique peu libérale qu'il avait jusque-là suivie et qu'il publia le manifeste du parti auquel il se ralliait et qui avait pour chef Royer-Collard. Ce manifeste était intitulé : *Du Gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France*. Dès lors fut fondée en politique l'école *doctrinaire* qui admet en principe toutes les libertés compatibles avec l'ordre public, sauf à en ajourner la réalisation; le langage dogmatique des chefs de cette école explique le nom qu'on lui a donné.

A partir de ce moment, la vie politique de Guizot fut sujette aux mille fluctuations de son nouveau parti. En 1825, ayant perdu toutes ses places, même sa chaire de professeur, il soutint ses revers avec dignité et chercha dans les produits de sa plume de nouvelles ressources contre la mauvaise fortune. Il publia ses leçons de la Sorbonne sous le titre d'*Histoire du Gouvernement représentatif*; l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre jusqu'à l'avènement de Charles II*, regardée avec raison comme son chef-d'œuvre; une traduction des œuvres de Shakespeare, etc.

En 1827, un grand malheur vint briser le cœur de l'illustre historien; il eut la douleur de perdre sa femme qui embrassa le protestantisme sur son lit de mort. Il reçut son dernier soupir en lui lisant un sermon de Bossuet sur l'immortalité de l'âme. C'est M[me] Guizot, née de Meulan, qui a écrit tant d'ouvrages estimés, la plupart sous forme de contes, sur la famille et l'éducation. L'année suivante, Guizot épousa en secondes noces une nièce de sa première femme, qui avait elle-même prévu et pour ainsi dire préparé cette autre union.

En 1828, il rentra dans la vie politique et littéraire : il fut nommé député à la Chambre et remonta dans sa chaire de professeur à la Sorbonne, sous le ministère libéral de Martignac. Des foules empressées d'étudiants accoururent autour de lui ; il composait avec Cousin et Villemain cet illustre triumvirat qui a jeté tant d'éclat sur notre enseignement public, et ses leçons, recueillies et publiées, nous ont donné les *Essais sur l'Histoire de France*, l'*Histoire de la civilisation en Europe* et l'*Histoire de la civilisation en France*.

Nous ne dirons rien de la carrière politique de Guizot sous la monarchie de 1830. Homme d'État de premier ordre, il a occupé à diverses reprises les fonctions les plus élevées comme ministre et ambassadeur. Orateur parlementaire des plus éloquents, il a défendu avec éclat ses principes. De quelque façon qu'on juge son système politique, la postérité admirera en lui non-seulement la supériorité de l'intelligence mais surtout la droiture du cœur et l'austérité irréprochable de la vie.

Rendu à la vie privée par les événements de 1848, Guizot profita de ses studieux loisirs pour donner au public son livre de *la Démocratie en France* et ses *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, le plus considérable des ouvrages qu'il ait publiés dans le cours des vingt-cinq dernières années de sa vie. Ces *Mémoires* sont l'apologie de sa conduite pendant sa longue carrière politique. Dans les dernières années de sa vie, l'illustre historien voulut se recueillir en quelque sorte et se préparer chrétiennement à la mort par la composition d'ouvrages essentiellement religieux. *Les Méditations sur l'essence de la religion chrétienne* sont un public et solennel hommage aux

convictions religieuses qui l'ont soutenu pendant sa longue et laborieuse carrière; dans *l'Église et la société chrétienne en 1861*, il soutint des thèses qui ont paru étranges sous la plume d'un protestant. Mentionnons encore *les Vies de quatre grands chrétiens français* dont un seul volume a été publié et *l'Histoire de France racontée à mes petits enfants,* remarquable travail que la mort a interrompu. Guizot s'est éteint dans la plénitude de sa belle intelligence, soutenu par la foi chrétienne qu'il avait professée et courageusement défendue pendant toute sa vie.

« L'œuvre de M. Guizot, dit Augustin Thierry, est la plus vaste qui ait encore été exécutée sur les origines, le fond et la suite de l'histoire de France. Six volumes d'histoire critique, trois cours professés avec un immense éclat composent cette œuvre, dont l'ensemble est vraiment imposant. Les essais sur l'histoire de France, l'histoire de la civilisation européenne et l'histoire de la civilisation française, sont trois parties du même tout, trois phases successives du même travail continué pendant dix années. Chaque fois que l'auteur a repris son sujet, les révolutions de la société en Gaule depuis la chute de l'Empire romain, il a montré plus de profondeur dans l'analyse, plus de hauteur et de profondeur dans les vues. Tout en poursuivant le cours de ses découvertes personnelles, il a eu constamment l'œil ouvert sur les opinions scientifiques qui se produisaient à côté de lui, et, les contrôlant, les modifiant, leur donnant plus de précision et d'étendue, il les a réunies aux siennes dans un admirable éclectisme. Ses travaux sont devenus ainsi le plus solide, le plus fidèle miroir de la science historique moderne, dans ce qu'elle a de certain et d'inva-

riable. Il a ouvert, comme historien de nos vieilles institutions, l'ère de la science proprement dite; avant lui, Montesquieu seul excepté, il n'y avait eu que des systèmes. »

Augustin Thierry (1795-1856) naquit à Blois, d'une famille obscure. Ses premières études au collége de cette ville ne firent pas deviner l'éminent écrivain qui devait renouveler le genre historique en France. Il était sur les bancs de l'école lorsque pour la première fois sa vocation lui apparut. Laissons à Augustin Thierry le soin de nous raconter le trait de sa vie qui détermina cette vocation :

« En 1810, j'achevais mes études au collége de Blois, lorsqu'un exemplaire des *Martyrs*, apporté du dehors, circula dans le collége. Ce fut un grand événement pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire. Nous nous disputions le livre; il fut convenu que chacun l'aurait à son tour et le mien vint un jour de congé à l'heure de la promenade. Ce jour-là, je feignis de m'être fait mal au pied et je restai seul à la maison. Je lisais ou plutôt je dévorais les pages, assis devant mon pupitre, dans une salle voûtée qui était notre salle d'étude et dont l'aspect me semblait alors grandiose et imposant. J'éprouvai d'abord un charme vague et comme un éblouissement d'imagination; mais quand vint le récit d'Eudore, cette histoire vivante de l'Empire à son déclin, je ne sais quel intérêt plus actif et plus mêlé de réflexion m'attacha au tableau de la ville éternelle, de la cour d'un empereur romain, de la marche d'une armée romaine dans les fanges de la Batavie et de sa rencontre avec une armée de Francs... Rien ne m'avait donné une idée de ces terribles Francs de M. de Chateaubriand, parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des aurochs et des sangliers; de ce camp retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs; de cette armée rangée en triangle où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées,

de peaux de bêtes et des corps demi-nus. A mesure que se déroulait à mes yeux le contraste si dramatique du soldat sauvage et du soldat civilisé, j'étais saisi de plus en plus vivement; l'impression que fit sur moi le chant de guerre des Francs eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétai à haute voix en faisant sonner mes pas sur le pavé :

« Pharamond! Pharamond! Nous avons combattu avec l'épée! Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leur bras. Les aigles et les oiseaux au pied jaune poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'océan n'était qu'une plaie. Les vierges ont pleuré longtemps. Pharamond! Pharamond! Nous avons combattu avec l'épée!

« Nos pères sont morts dans les batailles; les vautours en ont gémi; nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang et qui remplisssent de valeur le cœur de nos fils.

« Pharamond! Pharamond! le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent; nous saurons, quand il faudra, mourir.

« Ainsi chantaient quarante mille Barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers en cadence, et à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer. »

« Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation à venir. Je n'eus alors aucune conscience de ce qui venait de se passer en moi; mais lorsqu'après d'inévitables tâtonnements pour le choix d'une carrière, je me fus livré tout entier à l'histoire, je me rappelai cet incident de ma vie et ses moindres circonstances avec une singulière précision. Aujourd'hui, si je me fais lire la page qui m'a tant frappé, je retrouve mes émotions d'il y a trente ans. »

Les romans historiques de Walter Scott produisirent sur Augustin Thierry un effet semblable, et, plus tard, il proclama le romancier anglais le plus grand maître

qu'il y ait jamais eu en fait de divination historique. A partir de ce moment, l'histoire fut l'objet de ses études exclusives.

Admis à l'École normale en 1811, nommé professeur à Provins en 1813, il entra en 1820 dans sa vraie carrière en publiant ses *Lettres sur l'histoire de France*. Son but était de créer une histoire pittoresque qui tînt le milieu entre l'histoire narrative et l'histoire philosophique, et il est parvenu, en effet, à suivre alternativement ces deux écoles d'une façon supérieure. Ces *Lettres,* insérées d'abord dans un journal, renfermaient d'importantes découvertes sur l'émancipation des communes et elles ont exercé une grande influence sur les historiens postérieurs.

En 1825 parut l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands,* œuvre immense d'érudition qui lui coûta la santé et la vue. « Au plus fort de l'hiver, nous a-t-il appris lui-même, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu et, plus tard, sous le soleil d'été, je courais dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal et de l'Arsenal à l'Institut.

Cette histoire faisait revivre sous une forme dramatique les races qui composent une nation. Nous y assistons aux origines et au développement progressif de notre histoire nationale en voyant surgir de nos vieilles chroniques des témoins obscurs qui nous racontent, avec la couleur locale, les faits et gestes de leur temps.

A force de travailler sur les manuscrits et de compulser sans relâche les vieux documents, Augustin Thierry finit par devenir complètement aveugle. Il accepta cette cruelle épreuve sans murmure : « J'ai

fait amitié avec les ténèbres, disait-il. » D'illustres amis lui prêtèrent alors un concours dévoué : Armand Carrel, Paul-Louis Courier, Fauriel, Béranger qui corrigea les épreuves de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre*. Mais à diverses reprises l'auteur dut interrompre ses travaux pour voyager et se soigner. Il eut le bonheur de rencontrer une jeune femme distinguée qui consentit à l'épouser pour le soulager dans son malheur et devenir son secrétaire. Pendant plusieurs années elle eut la patience de lire à son mari toutes les vieilles chroniques françaises et même latines, passant souvent quinze heures de la journée à remplir cet office, avec une patience et un dévouement admirables. Augustin Thierry eut la douleur de voir mourir ses amis et même de survivre à sa jeune compagne; il dut chercher d'autres aides, mais ils ne valurent pas ceux qu'il avait perdus.

Peu de temps avant la mort de sa femme parurent les *Dix ans d'études historiques* et les *Récits des temps mérovingiens*, tableau brillant de la France au sixième siècle, un des plus parfaits chefs-d'œuvre que possède la littérature. « Ce sont à coup sûr les plus belles pages, les plus savantes, les plus fidèles que cette période ait inspirées. (G. Planche.) » En les lisant, on croit avoir vécu soi-même dans ces temps barbares; l'auteur nous a rendu la physionomie de cette période reculée, et a refait complètement cette partie de notre histoire nationale. Depuis, il travailla longuement à réunir les documents inédits de l'*Histoire du Tiers-État*, mais la révolution de 1848 interrompit cette œuvre qui est restée inachevée. L'auteur l'a conduite jusqu'à la fin du règne de Louis XIV.

Les derniers temps de la vie d'Augustin Thierry

furent assombris par un redoublement de souffrances, et lorsqu'il mourut à l'âge de 61 ans, son corps avait été envahi peu à peu par la paralysie. Le P. Gratry, qui l'assista dans ses derniers moments, nous a rapporté ses paroles suprêmes. « Je suis un rationaliste fatigué, lui disait-il, je veux corriger tout ce que j'ai pu, quoique de bonne foi, écrire contre la vérité dans tous les sens. Je demande à Dieu tous les jours, toutes les nuits de me donner le temps d'achever ce travail, car il me semble qu'en ceci je travaille pour Dieu. Oui, je me soutiens et m'encourage parfois dans ma fatigue et mes insomnies par cette pensée : *Je suis un ouvrier de Dieu.* »

Amédée Thierry (1797-1873), frère du précédent, est né à Blois. Après y avoir fait de bonnes études, il se destina à l'enseignement qu'il abandonna pour s'occuper exclusivement de littérature. Partageant les études de son frère et ses relations avec le parti libéral, il publia, en 1828, l'*Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine* qui est restée son meilleur ouvrage. Elle lui valut, sous le ministère Martignac, la chaire d'histoire à la Faculté de Besançon; mais la popularité du professeur libéral déplut au dernier ministère de Charles X, qui suspendit son cours. Aussitôt après la révolution de Juillet, Amédée Thierry fut nommé préfet de la Haute-Saône, puis maître des requêtes au conseil d'État.

En 1840, il a publié comme suite à son premier ouvrage, l'*Histoire de la Gaule sous la domination romaine,* où il traite des origines celtiques et romaines

de notre pays. Il a donné depuis, sous une inspiration de moins en moins libérale, *Histoire d'Attila et de ses successeurs* (1856), *Tableau de l'Empire romain* (1862), *Récits de l'histoire romaine* (1860), *Nouveaux Récits* (1864), *Saint-Jérôme, la Société chrétienne à Rome* (1867), etc., etc.

ADOLPHE THIERS (1797-1877) est né à Marseille, d'une famille de commerçants en draps, ruinée par la Révolution. Il dut à sa parenté avec la famille d'André et de Marie-Joseph Chénier d'entrer gratuitement au lycée de sa ville natale. Après des études brillantes il alla à l'âge de dix-huit ans à Aix, pour y suivre les cours de la faculté de droit. C'est là qu'il se lia avec Mignet d'une indissoluble amitié. Déjà le jeune étudiant s'occupait beaucoup de politique et écrivait dans les journaux de la cité. A peine fut-il reçu avocat, qu'il s'aperçut qu'il était moins fait pour la carrière du barreau que pour celle des lettres et se livra dès lors à l'étude de l'histoire et de la philosophie. L'Académie d'Aix ayant mis au concours, en 1820, l'*Éloge de Vauvenargues,* le jeune avocat envoya un mémoire qui allait être couronné lorsque, sur la demande de plusieurs académiciens qui voyaient en lui un adversaire politique déjà redoutable, le prix fut remis à l'année suivante. Cette année-là, deux discours se trouvèrent en présence, celui de 1820, auquel l'auteur n'avait rien changé et un second arrivé de Paris par la poste. Le dernier venu était assurément supérieur à l'autre; ainsi du moins le proclamaient les académiciens qui combattaient M. Thiers. Quand on alla aux voix, le prix fut accordé à l'œuvre de son rival; la

sienne obtint seulement un accessit. On décacheta les noms; celui de M. Adolphe Thiers était inscrit sur les deux enveloppes (1).

Après ce succès académique, Thiers partit pour Paris avec son fidèle compagnon d'études, Mignet, qui, de son côté, venait de remporter un prix à l'Académie de Nimes. Ils arrivèrent à Paris, pauvres et sans protecteurs : « Il y a bien des années, dit un écrivain qui les connut à cette époque, que je gravis pour la première fois les innombrables degrés d'un sombre hôtel garni, situé au fond du sale et obscur passage Montesquieu, dans un des quartiers les plus populeux et les plus bruyants de Paris. Ce fut avec un vif sentiment d'intérêt que j'ouvris, au quatrième étage, la porte enfumée d'une petite chambre qui vaut la peine d'être décrite. Une modeste commode et un lit en bois composaient tout l'ameublement, qui était complété par des rideaux en toile blanche, deux chaises et une petite table noire mal affermie sur ses pieds (2). »

Les deux amis cherchèrent dans un travail ardu le moyen de gagner leur vie. Thiers, le plus hardi des deux, alla frapper à la porte de Manuel, le fameux orateur parlementaire, son compatriote, à qui il apportait une lettre de recommandation. Manuel accueillit le jeune homme avec bienveillance, l'introduisit chez M. Laffite qui exerçait alors une espèce de royauté mi-financière, et auprès des principaux chefs de l'opposition, Casimir Perrier, le général Foy,

---

(1) *Les poètes lauréats de l'Académie,* par Edmond Piré et Émile Grimaud.

(2) M. Loëve-Weymars : *Hommes d'État de France et d'Angleterre.*

le baron Louis. « Admis d'abord chez M. Laffite, il s'y fit remarquer, dit M. de Loménie, par son esprit causeur et la vivacité de son imagination méridionale. La petitesse de sa taille, comme l'expression commune des traits de son visage à demi-caché sous une vaste paire de lunettes, la cadence singulière de son accent, le sautillement continuel auquel il se livrait, le balancement si étrange de ses épaules, un manque absolu d'usage, tout contribuait à en faire un être à part (1). »

M. Manuel le fit entrer dans la rédaction d'un des grands journaux de Paris, *le Constitutionnel,* et le jeune lauréat commença à se faire connaître au public, en publiant dans les colonnes de ce journal, quelques fragments de son *Éloge de Vauvenargues.* Ces quelques pages le firent apprécier et il leur dut sa fortune politique et littéraire. Associé définitivement à la rédaction du Constitutionnel il eut des appointements fixes; il sortit bientôt de la pauvreté et ses premières économies furent consacrées à faire une pension à sa mère.

Thiers travaillait à cette époque à son *Histoire de la Révolution française,* dont il avait conçu le dessein depuis longtemps. Le jeune historien sentit bientôt que pour s'acquitter convenablement de sa tâche, il avait presque tout à apprendre. Il se mit dès lors à étudier résolument son sujet. Pendant tout un hiver on le vit aller chaque matin étudier les finances chez le baron Louis, avec son budget sous le bras, comme on irait prendre des leçons. Il apprit aussi l'art de la guerre du général

---

(1) *Galerie populaire des Contemporains illustres,* par un Homme de rien.

à Vincennes et il allait causer et discuter sur le terrain avec eux, se faisant initier à l'attaque et à la défense des places. Cartes géographiques et stratégiques, journaux du temps, mémoires publiés ou inédits, procès-verbaux, rapports officiels, il consulta tout ce qui pouvait l'éclairer sur les hommes et les choses de cette grande époque. « Vieux débris de la Constituante, de l'Assemblée législative, de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents, du Corps législatif et du Tribunat; Girondins, Montagnards, vieux généraux de l'Empire, fournisseurs des armées révolutionnaires, diplomates, financiers, hommes de plume, hommes d'épée, hommes de tête, hommes de bras, M. Thiers passait en revue tout ce qu'il en restait, questionnant l'un, tournant autour de l'autre pour le faire parler, prêtant l'oreille à gauche à celui-ci, l'oreille à droite à celui-là, et puis réunissant, coordonnant dans sa tête tous ces propos interrompus, il rentrait chez lui, se couchait sur *le Moniteur*, et ajoutait une page de plus à cette belle *Histoire de la Révolution française* (1).

Cette histoire obtint tout de suite une très-grande vogue. Elle compta, sans parler des contrefaçons nombreuses, plus de quinze éditions. Elle brillait surtout par l'intérêt dramatique; l'auteur y peignait les grandes scènes de la Révolution d'une manière si vivante que l'on croyait s'y trouver soi-même. Les connaissances spéciales qu'il venait d'acquérir avec tant de peine se signalèrent dès le début du troisième volume par l'admirable tableau de la campagne de l'Argonne. On a néanmoins reproché avec justice à l'historien des idées fatalistes, qui lui font souvent

(1) De Loménie.

l'historien des idées fatalistes qui lui font souvent sinon absoudre du moins atténuer des excès et des crimes que la conscience réprouve et flétrit.

L'historien de la Révolution ne tarda pas à devenir un homme politique distingué. En fondant *le National* avec ses amis Armand Carrel et Mignet, il contribua, pour une large part, à renverser la dynastie des Bourbons au profit de celle des Orléans. Il n'entre pas dans notre plan de retracer le rôle important qu'a joué Thiers sous le gouvernement de Louis-Philippe. Comme homme d'état, il devint l'adversaire de Guizot et sut donner un merveilleux développement au commerce et à l'industrie; comme orateur, il brilla au premier rang à la tribune.

Ayant perdu toute popularité et toute influence politique dès 1840, Thiers reprit ses études historiques. Après avoir raconté comment la France avait conquis ses libertés pendant la Révolution, il voulut montrer ce qu'elle en avait fait pendant le Consulat et l'Empire. Il se prépara à cette seconde tâche comme à la première; il fit plusieurs voyages en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Angleterre, soit pour explorer les champs de bataille, soit pour puiser dans les chancelleries des notes et des renseignements. *L'Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845) est considérée comme l'œuvre d'une maturité vigoureuse. Elle est écrite avec modération et impartialité; au reste l'exposition des faits y est si complète que le lecteur peut même en tirer des conclusions opposées aux propres appréciations de l'auteur.

Lorsque la révolution de 1848 éclata, Thiers rentra de nouveau dans la vie politique. Membre de l'Assemblée constituante et de la législative, il lutta contre

la tendance républicaine et contre le parti de Louis Napoléon et travailla assez ouvertement au rappel des Orléans et au rétablissement d'une régence. Le coup d'État de 1851 le jeta en prison avec un grand nombre de ses collègues; mais relâché peu après, le célèbre historien s'exila en Allemagne et ne rentra en France qu'après la proclamation de l'Empire. Malgré son opposition personnelle à l'empereur, il accepta par patriotisme les fonctions de député et eut le courage de signaler les fautes du gouvernement et d'en combattre la politique. Après la guerre de 1866 entre la Prusse et l'Autriche, il soutint avec une grande énergie la papauté et combattit l'unité de l'Italie. Il brava l'impopularité en s'opposant seul contre tous les députés à la déclaration de guerre de 1870 contre la Prusse. Après les désastres de cette guerre, il devint comme la Providence de son pays; la nation, confiante dans son jugement autant que dans ses hautes facultés politiques, lui remit le soin de ses destinées en le proclamant, après la chute de l'Empire, Président de la République française. Il aura l'éternel honneur d'avoir écrasé le mouvement révolutionnaire de la Commune et d'avoir affranchi le territoire français de l'occupation étrangère.

Mignet (1796) commença ses études au collége d'Aix, sa ville natale; il y terminait sa quatrième lorsque des inspecteurs en tournée, frappés de son intelligence, le firent nommer élève demi-boursier au lycée d'Avignon, où il alla achever son éducation. Il revint à Aix, en 1815, pour y suivre les cours de droit. C'est là qu'il rencontra Thiers et se lia avec lui d'une amitié que rien depuis n'a traversée. Les deux amis

débutèrent la même année au barreau d'Aix; après un an et demi de plaidoiries, ils se tournèrent l'un et l'autre vers les lettres et y cueillirent presque en même temps leurs premières palmes : Thiers à l'Académie d'Aix par son *Éloge de Vauvenargues*, Mignet à celle de Nimes par son *Éloge de Charles VII*. En 1821, Mignet obtint un triomphe plus sérieux : il partagea le prix décerné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour son mémoire sur *la Féodalité et les institutions de Saint-Louis;* ce mémoire révélait déjà sa vocation d'historien.

Cette même année, il partit pour Paris où Thiers ne tarda pas à le rejoindre. Les deux amis visaient depuis longtemps à la capitale et s'étaient dit que le premier qui y mettrait les pieds tirerait l'autre à lui. Pendant que Thiers entrait au *Constitutionnel*, Mignet collaborait à un autre journal, *le Courrier français*, et s'y faisait remarquer de M. Talleyrand par des articles sur la politique extérieure. Mais bientôt abandonnant complétement la politique, le jeune journaliste se consacra essentiellement aux lettres.

Dès son arrivée à Paris, en 1821, Mignet fut nommé professeur d'histoire à l'Athénée où il donna un cours sur *la Réformation et le seizième siècle*. Voici ce que raconte à ce sujet Sainte-Beuve, un de ses auditeurs : « Je le vois s'asseoir dans cette chaire que décoraient les souvenirs de La Harpe, de Garat, de Chénier. Le jeune historien de vingt-six ans y parlait de la journée de la Saint-Barthélemy et des causes qui l'avaient préparée. Dès les premiers mots de la lecture, l'auditoire tout entier était conquis; chacun se sentait saisi d'un intérêt sérieux et sous l'impression de cette parole qui grave, de cet accent qui creuse. La prononciation

quelque peu puritaine et ce débit empreint d'autorité redoublaient encore leur effet en sortant du sein d'une jeunesse si pleine d'éclat et presque souriante de grâce. Ce jeune homme à la physionomie aimable et à l'élégante chevelure, offrait à la fois quelque chose d'austère et de cultivé, un mélange de réflexion et de candeur. Chaque trait de talent et de pensée était vivement saisi au passage, et je me souviens qu'on applaudit fort celui-ci, par exemple, lorsque arrivant à parler de l'ordre des Jésuites, l'historien décrivait cette société habile, active, infatigable, qui, pour arriver à ses fins, osait tout, *même le bien*. Cette leçon sur la Saint-Barthélemy fut si goûtée des assistants, que les absents supplièrent M. Mignet de la répéter en leur faveur, et il la recommença la semaine suivante devant une assemblée deux fois plus nombreuse (1). »

L'*Histoire de la Révolution* vint enfin consacrer, en 1824, cette grande réputation. Elle eut un immense succès en France et à l'étranger, et fut à l'instant traduite dans toutes les langues : en Espagnol, en Portugais, en Italien, en Danois; il y eut jusqu'à six traductions différentes en allemand. Cette histoire est un tableau rapide, un résumé brillant et animé de tous les grands faits de la Révolution. Mignet y entreprit de montrer ce grand événement comme un développement naturel dans lequel chaque fait isolé était nécessaire, l'exécution des Girondins comme celle de Robespierre. Aussi a-t-il mérité plus encore que son ami le reproche de pencher du côté de la tendance fataliste.

Mignet prit la part la plus active à la révolution de

(1) *Portraits contemporains*.

1830. Mais tandis que Thiers abandonnait momentanément ses études historiques pour devenir un homme politique, il préféra l'obscurité de l'homme de lettres et se borna à accepter le poste d'archiviste des affaires étrangères qui lui permettait de continuer à se livrer à ses études de prédilection. Les principaux événements de sa vie sont tout littéraires. Il fut tour à tour nommé membre de l'Académie des sciences morales et de l'Académie française. Sa position d'archiviste le conduisit à publier les pièces relatives à la *Succession d'Espagne sous Louis XIV; Antonio Pérez et Philippe II,* épisode historique qui a tout l'intérêt d'un roman; *Histoire de Marie Stuart; Charles-Quint, son abdication, son séjour à Saint-Just et sa mort,* l'un des ouvrages les plus remarquables de l'auteur et qu'il vient de compléter par *la Rivalité de François Ier et de Charles-Quint.* Comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, il a prononcé des éloges d'hommes d'état ou de philosophes, et composé des mémoires approfondis sur des questions de l'histoire civile et religieuse; ces divers travaux ont été réunis sous le titre de *Notices et mémoires historiques* en un volume où, dit Vinet, l'honnêteté des sentiments, la sûreté et l'élévation du sens moral l'emportent, s'il est possible, sur l'éclat des pensées et la noblesse du langage. Depuis plus de trente ans, dit-on, Mignet ramasse les matériaux d'une Histoire de la Réformation, dont la publication est attendue avec impatience.

Vitet (1802–1873) petit-fils d'un membre de la Convention, se destina d'abord à la carrière de l'enseignement. Après avoir fait ses études à l'École normale,

il professa quelque temps, puis se lança dans la littérature en publiant, sous le voile de l'anonyme, *les Barricades*, scènes dramatiques empruntées aux troubles de la Ligue ; c'était une application du romantisme à l'histoire ; sous la forme du drame, il essaya d'encadrer les faits, les lieux, les mœurs, les usages de cette époque. En choisissant cette forme littéraire, le but de l'auteur était, non de faire un drame, mais de donner à l'histoire un intérêt plus palpitant. On pourrait toutefois s'y méprendre, car l'histoire y est découpée en scènes dialoguées ; l'auteur y montra les faits au lieu de les raconter et les personnages y jouent un rôle comme ils le feraient sur le théâtre. Le succès fut incontestable et cette introduction originale du drame dans l'histoire ouvrit une voie nouvelle à la littérature. Vitet, encouragé, fit paraître, sous la même forme, *les États de Blois* et *la Mort de Henri III*. Ces différentes scènes d'une même époque furent réunies en un volume intitulé *la Ligue*.

Après 1830, Vitet fut nommé inspecteur des monuments historiques. Le coup d'État du 2 décembre le fit rentrer dans la vie privée et il n'en sortit qu'après la chute de l'Empire, en 1871. Élu à l'Assemblée nationale, il y fit opposition à M. Thiers.

Philippe de Ségur (1753-1833) débuta comme simple hussard dans la carrière des armes. A Hohenlinden, il devint l'aide-de-camp de Macdonald, puis il remplit plusieurs missions diplomatiques près des rois de Danemarck et d'Espagne comme attaché à l'état-major de Bonaparte. Blessé deux fois dans la campagne de Pologne, où il prit une part brillante, il fut fait prisonnier et envoyé captif dans le nord de la Russie. En

1808, de Ségur fit la campagne d'Espagne, où plusieurs faits d'armes accomplis sous les yeux de l'empereur lui valurent le grade de général de brigade. Il fit ensuite la campagne de Russie qu'il devait raconter d'une manière si épique. La Restauration le mit en disponibilité. Après la révolution de juillet, il fut nommé général et pair de France.

Ses ouvrages historiques lui ouvrirent les portes de l'Académie. Un des plus remarquables est l'*Histoire de Napoléon et de la grande armée,* qui eut à son apparition beaucoup de succès. On reproche à cet ouvrage de viser trop à l'effet et de chercher à peindre plutôt qu'à raconter avec la véracité qu'exige le genre historique. Citons encore l'*Histoire de la Russie,* l'*Histoire de Charles VIII* et des *Mémoires* d'où se détache la grande figure de l'empereur.

CHAPITRE VI

DE L'ÉLOQUENCE POLITIQUE SOUS LA RESTAURATION

Benjamin Constant. — Le général Foy. — Manuel. — Royer-Collard.

L'éloquence politique date des premiers tressaillements de la Révolution. Le pays, réveillé à la voix tonnante de Mirabeau, prenait possession de lui-même. Sous l'Empire, la tribune resta à peu près muette, mais sous la Restauration elle retentit de nouveau avec éclat. Cette époque a vu paraître quelques grands orateurs parlementaires, entre autres Benjamin Constant, le général Foy, Manuel, Royer-Collard.

Benjamin Constant (1767-1830) naquit à Lausanne d'une famille protestante originaire de la France et qui s'était réfugiée en Suisse à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes. Sa mère mourut en lui donnant le jour; son père, colonel d'un régiment suisse au service de la Hollande, confia son éducation à des précepteurs qui remarquèrent de bonne heure dans leur jeune élève des facultés supérieures; à douze ans, c'était déjà un prodige d'esprit et d'intelligence. A treize ans, il fut envoyé en Angleterre, en Ecosse et en Allemagne et fit dans les universités de ces pays, les études les plus complètes et les plus variées. En 1787, nous le retrouvons à Paris se livrant passionnément à une vie de plaisirs tout en fréquentant assidûment les hommes les plus distingués du temps : Suard, La Harpe, Marmontel et autres littérateurs philosophes. A la suite d'escapades et d'aventures diverses, le jeune homme fut rappelé par son père qui le fit entrer comme chambellan à la cour du duc de Brunswick; c'est là qu'il se maria avec une personne dont un divorce le sépara en 1793.

Quand la Révolution française éclata, Benjamin Constant en embrassa les idées et se rattacha au parti républicain modéré. Il se lia vers cette époque avec Mme de Staël dont il devint un admirateur passionné. Lorsqu'elle fut bannie de Paris, Benjamin Constant l'accompagna à Weimar, où il eut des rapports d'amitié avec les grands écrivains Wieland, Goëthe, Schiller; là, il se passionna pour la littérature germanique et occupa ses loisirs à traduire en vers *Wallenstein*. Pendant ces années d'exil, il travaillait aussi à son grand ouvrage : *De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*.

Après de douloureuses péripéties, l'intimité du philosophe avec l'auteur de *Corinne* fut rompue en 1808 ; il s'en consola en épousant une Allemande de grande famille, avec laquelle il vécut en bonne intelligence à Goëttingue. C'est vers cette époque qu'il composa plusieurs ouvrages littéraires, entre autres son célèbre roman *Adolphe*. Irréprochable de style, exquise de forme, cette œuvre est généralement considérée comme la peinture de la jeunesse de l'auteur, de ses erreurs, des entraînements de son caractère et de ses efforts pour y échapper. Sismondi a porté sur ce roman un jugement très-sévère : « On dirait, dit-il, que l'auteur ignore le sentiment de la vertu et du devoir. On dirait que toute sa génération, que le monde dans lequel il a vécu avaient perdu le plus précieux des sens, le sens moral. »

Rentré en France en 1814, Benjamin Constant fut nommé député et se révéla à la Chambre comme orateur parlementaire. Parmi ses plus beaux discours, on cite celui qu'il prononça en 1820, à propos des lois d'exception présentées à l'occasion de l'assassinat du duc de Berry. Ce fut l'époque la plus brillante de sa carrière.

Pendant que sa renommée grandissait ainsi, sa santé s'épuisait rapidement par l'abus des plaisirs encore plus que par le travail, et surtout par la dévorante passion du jeu qui avait fait le malheur de sa vie. Accablé de maux et d'infirmités précoces, il venait de subir une douloureuse opération quand éclata la révolution de 1830; il mourut à la fin de cette même année. « Quand on apprit que M. Benjamin Constant était mort, le parti populaire se mit en mouvement et voulut lui faire décerner de grands honneurs. Une cou-

ronne civique fut déposée sur le banc de la Chambre où il siégeait habituellement. On demanda que la Chambre entière assistât en costume à ses funérailles et qu'un crêpe noir fût attaché pendant plusieurs jours au drapeau placé dans la salle au-dessus du fauteuil du président. On exigea du ministre de l'intérieur qu'un projet de loi, qui fut en effet présenté peu de temps après, rangeât immédiatement le nouveau mort parmi les grands hommes du Panthéon. » (Guizot.)

Voici le portrait que nous a tracé de lui M. Cormenin comme orateur parlementaire :

« Il avait un corps fluet, des jambes grêles, le dos voûté, de longs bras. Des cheveux blonds et bouclés tombaient sur ses épaules et encadraient agréablement sa figure expressive. Sa langue s'embarrassait entre ses dents et lui donnait un parler de femme, sifflant et quelque peu bredouillé. Quand il récitait, il traînait sa voix d'un ton monotone; quand il improvisait, il s'appuyait des deux mains sur le marbre de la tribune et il précipitait le flux de ses paroles. La nature lui avait refusé tous les avantages extérieurs du port, du geste et de l'organe, mais il y suppléait à force d'esprit et de travail..... Jamais orateur ne mania avec plus d'habileté la langue politique. D'où vient que l'on pourrait lire encore aujourd'hui sans fatigue ses plus longs discours? C'est qu'il y a en eux ce qui fait vivre; il y a du style, un style plein de séductions. La plupart sont des chefs-d'œuvre de dialectique vive et serrée qui n'ont eu depuis rien de semblable et qui font les délices du nombre toujours infiniment petit des connaisseurs. Quelle richesse! quelle abondance! quelle flexibilité de ton! quelle variété de sujets! quelle suavité de langage! quel art merveilleux dans la disposition et la déduction enchaînée des raisonnements! Comme cette trame est finement tissue! Comme toutes les couleurs s'y fondent et s'y nuancent avec harmonie! Peut-être même ces discours sont-ils trop finis, trop perlés, trop ingénieux pour la tribune.

« Quand Benjamin Constant était pressé par les interrupteurs, il faisait feu de toute prunelle et il lui échappait une foule de traits

naturels et piquants. Il tirait parti de tout, d'une lettre, d'un fait, de la moindre circonstance, d'un rapprochement historique, d'un aveu, d'une exclamation, d'un mot. Comme un vautour qui guette sa proie, les serres ouvertes, il ne lui fallait que les fermer pour la saisir. Accoudé à l'extrémité de son banc, l'oreille dressée, le cou tendu, la plume à la main, il couvait le débat, la tribune et l'orateur.

« Il avait une attention si absorbante et une si grande facilité de composition, qu'en écoutant le discours d'un adversaire, il en écrivait à la main courante la réfutation qu'il venait lire immédiatement à la tribune. Méthode, ordonnance, argumentation, style, rien n'y manquait, tant il savait puissamment s'isoler et s'abstraire au milieu du bruit, de la foule et de ses propres émotions. »

Le général Foy (1775-1825), originaire de Ham, était issu d'une famille de la bourgeoisie. Élevé à l'école d'artillerie de La Fère pour la carrière des armes, il servit avec distinction sous Dumouriez, Dampierre, Pichegru dans les premières guerres de la Révolution. Il avait salué avec joie les idées généreuses de 89, mais il n'avait jamais été révolutionnaire; en 1794, le conventionnel Le Bon le fit arrêter parce qu'il s'était exprimé devant lui avec une noble franchise, blâmant tout haut les excès auxquels on se livrait; l'ordre était déjà donné de traduire le courageux capitaine devant un tribunal révolutionnaire quand le 9 thermidor vint le rendre à la liberté et à ses fonctions. Tiré de prison par Moreau, combattant sous ses ordres et sous ceux de Desaix, en Allemagne, blessé aux côtés de ce dernier, il demeura fidèle aux idées de liberté devant la fortune de Bonaparte, comme il était demeuré fidèle aux idées de justice et d'humanité devant les menaces de la Révolution; il refusa de signer les adresses colportées dans l'armée pour demander l'établissement de l'Em-

pire. Condamné dès lors, pour défaut de zèle, à des commandements subalternes en Portugal et en Espagne, il n'en courut pas moins combattre à Waterloo, non pour le second Empire, mais pour le territoire menacé. Après ce désastre, il rentra dans la vie privée.

Élu député en 1819 par la grande majorité des électeurs de son département, le général Foy promit de justifier leur confiance et de s'opposer aux empiétements du pouvoir. « Mes compatriotes jugeront bientôt, leur dit-il, si l'énergie du champ de bataille m'a abandonné quand il faudra défendre à la tribune les droits fondés par la Révolution et consacrés par la Charte. » Il tint noblement parole. La première fois qu'il monta à la tribune, il se révéla comme orateur. Ce fut le 30 décembre 1819, à l'occasion d'une pétition dans laquelle un vieux soldat amputé réclamait contre la réduction de son traitement de légionnaire. Une impression profonde se produisit dans l'Assemblée quand sa voix sonore et franche fit entendre ces paroles : « Pendant un quart de siècle, presque tous nos citoyens ont été soldats ; depuis la paix, nos soldats sont redevenus citoyens. Souvenirs, sentiments, espérances, tout fut, tout est resté commun entre la masse du peuple et notre vieille armée. Aussi les paroles qui s'élèvent de cette tribune, pour consoler de nobles misères, sont-elles recueillies avec avidité dans les moindres hameaux ; il y a de l'écho en France, quand on prononce ici les noms d'honneur et de patrie. »

A une éloquence mâle, le général Foy joignait un geste énergique, relevé encore par une physionomie des plus expressives. Il se plaça bientôt au premier rang des plus courageux comme des plus habiles soutiens de la cause nationale. Jamais il ne permit qu'on

portât atteinte à la renommée de ses anciens frères d'armes ou à la gloire des armées françaises. Son ardeur au travail du cabinet, ses luttes incessantes de tribune finirent par ébranler sa robuste constitution, et il succomba dans toute la vigueur de l'âge. Sa mort fut un deuil public. Les élèves des écoles de droit et de médecine voulurent porter sa dépouille mortelle; cent mille citoyens suivirent le funèbre convoi; la nation adopta sa veuve et ses enfants et une souscription ouverte en leur faveur produisit un million en quelques semaines.

« Le général Foy, dit M. Cormenin, avait les dehors, la pose et les gestes de l'orateur, une mémoire prodigieuse, une voix éclatante, des yeux étincelants d'esprit et des tournures de tête chevaleresques. Son front bombé, renversé en arrière, s'illuminait d'enthousiasme ou se plissait de colère. Le général s'attachait au marbre de la tribune, il le secouait et il y avait en lui quelque peu de la sybille sur son trépied. Il se débattait en quelque sorte héroïquement dans son argumentation et il écumait sans contorsions et j'oserais presque dire avec grâce. Souvent on le voyait se lever tout à coup de son banc et escalader la tribune comme s'il allait à la victoire. Il y jetait ses paroles d'un air fier, à la manière de Condé lançant son bâton de commandement par-dessus les redoutes de l'ennemi.

« Pour suppléer à l'insuffisance de son éducation oratoire, le général Foy méditait longuement ses harangues. Voulait-il traiter un sujet, sa tête fermentait pendant huit jours dans un travail plein de fatigue; peu à peu l'ordre s'établissait dans cette lutte d'idées; il arrêtait ses principaux points, classait dans sa vaste mémoire les faits et les déductions et jetait enfin sur le papier les divisions de son discours. Cette première opération achevée, il dictait quelquefois pendant deux jours ce qu'il avait longtemps médité. Puis il abordait la tribune, maître de son sujet, et s'abandonnant au courant de sa pensée. C'est lui-même qui nous a révélé le secret de ses brillantes improvisations. « Je monte à la tribune sans même relire

ce que j'avais dicté; mais, plein de mon sujet, fort de ma disposition, n'étant pas persécuté par le souvenir des mots, parce que je ne les sais pas, retrouvant néanmoins tous les traits heureux, je répands, grâce au mouvement que la parole communique à la pensée, des idées et des images sur lesquelles j'étais bien loin de compter lorsque le sujet s'était d'abord présenté à mes premières méditations. »

Manuel (1775-1827), né à Barcelonnette, fit ses études à Nimes, puis s'enrôla comme volontaire en 1793. Il gagna le grade de capitaine dans la grande campagne d'Italie, mais de graves blessures l'ayant obligé de rentrer dans ses foyers, il renonça à l'état militaire et se livra à l'étude du droit. Ses débuts dans cette nouvelle carrière furent remarquables, et bientôt ses concitoyens de Barcelonnette rendirent hommage à ses talents oratoires en lui offrant spontanément la députation. Manuel accepta et ne tarda pas à manifester à la Chambre ses opinions libérales. C'était pendant les Cent-Jours. Quand il vit, après l'abdication de Napoléon, que les députés se divisaient les uns pour les Bourbons, les autres pour la République, d'autres pour le duc d'Orléans ou pour le fils de l'empereur, Manuel s'élança à la tribune, invoqua le vœu de l'armée, le salut de la patrie et le texte de la constitution en faveur de Napoléon II. L'Assemblée acclama cette proposition avec enthousiasme. Manuel fut nommé rapporteur du projet de constitution qu'il défendit à la tribune au milieu des balles et de la mitraille qui sifflaient à ses oreilles. Et lorsque tout fut perdu et que le canon prussien grondait déjà sur le pont Iéna, Manuel, intrépide et calme, répétait à ses collègues ces belles paroles de Mirabeau : « Nous ne sortirons d'ici que par la puissance des baïonnettes. »

Il protesta contre la restauration des Bourbons, puis rentra dans la vie privée.

En 1818, le département de la Vendée l'envoya de nouveau à la Chambre où il devint, pendant la Restauration, l'un des chefs de l'opposition gouvernementale. Il n'est pas de question qu'il n'abordât avec supériorité. Il avait la compréhension rapide, une facilité d'improvisation prodigieuse; il savait classer toutes les objections de ses adversaires et y répondre successivement sans prendre une note; il joignait à une élocution naturellement lucide, une chaleur et une fougue qui le jetaient parfois dans le ton déclamatoire, mais qui émouvaient fortement l'opinion. Défenseur énergique de la Révolution, il était avant toute chose l'homme du principe de la souveraineté nationale. Nul ne défendait avec plus de chaleur les victoires de 1789, le renversement des institutions de l'ancien régime, la suppression des inégalités et des privilèges sociaux. Aussi avait-il le don de provoquer parmi les membres de la majorité une irritation exceptionnelle. « Tantôt, dit Cormenin, ils haussaient les épaules, tantôt ils lui tournaient le dos. Tantôt ils grondaient en murmures qui étouffaient sa voix, tantôt ils descendaient avec colère de banc en banc et ils le poursuivaient jusqu'au pied de la tribune des sarcasmes les plus mordants et des épithètes les plus outrageantes. Manuel, impassible au milieu des plus violents orages, gardait la sérénité de son visage et de son âme. Il recevait le choc sans s'ébranler, croisait les bras et attendait que le silence se fît pour reprendre son discours. »

Arrivons au grand et saisissant épisode de sa vie parlementaire. Il se produisit à l'occasion du projet

d'un crédit de cent millions pour intervenir dans les affaires d'Espagne. Chateaubriand s'était prononcé en faveur du projet et, pour remuer les passions royalistes, avait rappelé dans son discours le souvenir de l'échafaud de Louis XVI, affectant de craindre pour Ferdinand un sort aussi funeste. Répondant à Chateaubriand, Manuel montra que le sort qu'on affectait de craindre pour Ferdinand serait bien plutôt provoqué par une intervention étrangère. « Eh quoi! Messieurs, s'écria-t-il, auriez-vous donc oublié que les Stuarts n'ont été renversés du trône que parce qu'ils cherchaient un secours chez l'étranger? Avez-vous donc oublié que c'est à la suite des armées étrangères sur notre territoire que Louis XVI a été précipité? Ai-je besoin d'ajouter que les dangers de la famille royale en France sont devenus surtout plus graves lorsque l'étranger eut envahi notre territoire, et que la France, la France révolutionnaire sentant le besoin de se défendre par des forces nouvelles et par une nouvelle énergie... » A ces derniers mots la voix de Manuel est étouffée par une immense clameur. Tous les députés royalistes se lèvent en criant : « A l'ordre! C'est affreux! C'est la justification du régicide! » On demande à grands cris l'expulsion de ce séditieux. Manuel déclare qu'il ne cédera qu'à la violence. Le lendemain l'expulsion est ordonnée, et le président intime au député l'ordre de quitter la salle. Manuel refuse d'obéir. « Je cherche ici des juges, s'écrie-t-il, je ne trouve que des accusateurs. Je n'attends point un acte de justice; c'est à un acte de vengeance que je me résigne. Je professe du respect pour les pouvoirs, mais je respecte bien plus la loi qui les a fondés. Dans un tel état de choses, je ne sais si la soumission est un

acte de prudence, mais je sais que, dès que la résistance est un droit elle devient un devoir... Arrivé dans la Chambre par la volonté de ceux qui avaient le droit de m'y envoyer, je ne dois en sortir que par la violence de ceux qui n'ont pas le droit de m'en exclure. » A ces mots, les collègues libéraux de Manuel l'entourent et lui font un rempart de leur corps. Il fallut que la main d'un gendarme vînt l'empoigner sur son banc et l'arracher du sein de ses amis indignés. Manuel rentra modestement dans la vie privée. Sa santé était d'ailleurs altérée depuis longtemps et il mourut peu d'années après. Ses funérailles, comme celles du général Foy, furent un événement public.

ROYER-COLLARD (Voir sa biographie, page 236), chef de l'école appelée doctrinaire, fut le plus éloquent des écrivains parlementaires de la Restauration. « Il avait, dit Cormenin, une manière de style vaste et magnifique, une touche ferme, quelques mouvements oratoires presque aussitôt retenus que lancés, comme s'il eût craint leur véhémence; une haute raison dans les sujets religieux et moraux. »

CHAPITRE VII

DE L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE SOUS LA RESTAURATION

L'abbé de Frayssinous.

L'éloquence de la chaire n'a plus en général dans les temps modernes le même caractère qu'au dix-septième siècle; elle est devenue

moins affirmative et plus raisonneuse. Sous Louis XIV, les prédicateurs se préoccupaient beaucoup plus de tirer les conséquences des dogmes que de prouver ces dogmes eux-mêmes; de nos jours, les plus grands orateurs de la chaire catholique ont engagé une controverse avec la raison prise pour juge de la foi. Pour mieux atteindre leur but et attirer la foule dans les sanctuaires abandonnés, ils ont créé un genre nouveau de prédication, appelé *Conférence*. La conférence diffère du sermon par ses formes moins solennelles et son caractère particulièrement apologétique; l'orateur cherche moins à édifier qu'à instruire; il se fait l'interprête des besoins et des aspirations du siècle et se croit même permis de porter dans la chaire chrétienne des questions qui y sont complètement étrangères, telles que les questions d'économie sociale, etc. Pour enlever à ce genre de discours le caractère du sermon, on supprime l'usage de prendre un texte biblique et celui d'appeler les auditeurs du nom de *frères*.

Ce genre fut inauguré avec succès sous l'Empire par l'abbé de Frayssinous.

L'ABBÉ DE FRAYSSINOUS (1765-1842) naquit dans un village de l'Aveyron. Après avoir terminé ses études théologiques, il fut quelque temps vicaire d'une paroisse et disparut pendant la tourmente révolutionnaire. Nous ne le voyons reparaître qu'en 1801, lorsque Bonaparte rétablit les cultes et rouvrit les sanctuaires. Le jeune abbé en profita pour donner à Paris, sur la religion, des conférences qui eurent un grand retentissement. La foule se pressait autour de sa chaire et il fit beaucoup de conversions, surtout parmi la jeunesse des écoles. Dans ces conférences, il exposait les vérités fondamentales du christianisme et essayait de détruire les objections dirigées contre elles par la philosophie du dix-huitième siècle. Malheureusement l'orateur ne se borna pas à exposer les vérités religieuses, il fit aussi, dans ses discours, des allusions

politiques et attaqua même le régime tolérant qui lui rouvrait la chaire; il est vrai que c'était en 1809, époque des démêlés de l'empereur avec le pape. Les conférences, suspendues par ordre de l'autorité, ne furent définitivement reprises que sous les Bourbons, en 1814. L'orateur put alors à son aise et sans danger lancer les plus terribles anathèmes contre le gouvernement déchu et contre les principes de la Révolution. Lamennais nous a fait connaître l'impression que produisirent sur le public ces discours apologétiques. « Un orateur, dit-il, semble être suscité par la Providence pour confondre l'incrédulité, en lui ôtant tous les moyens de se refuser à l'évidence des preuves de la religion. A l'impression qu'il produit, on dirait qu'il montre à ses auditeurs la vérité toute vivante. » Cette admiration ne persista pas longtemps, il est vrai. Quelques années plus tard, Lamennais, alors chef du parti ultramontain, attaqua violemment l'abbé de Frayssinous, qui était à la tête du parti gallican.

La Restauration récompensa le zèle de l'éloquent conférencier en l'élevant aux plus hautes dignités; il fut nommé par Louis XVIII prédicateur de la cour, évêque, grand-maître de l'Université et membre de l'Académie française. Il eut en outre, de 1824 à 1826, le portefeuille du ministère de l'instruction publique et des cultes et en profita pour rappeler dans la chaire et dans les écoles les Jésuites qui jusqu'alors n'étaient pas même tolérés en France. La révolution de 1830 lui fit prendre le chemin de l'exil à la suite de Charles X, qui lui confia l'éducation du duc de Bordeaux. Frayssinous se consacra tout entier à cette mission et ce n'est que lorsqu'elle fut terminée qu'il rentra en France pour y vivre dans la retraite.

L'abbé de Frayssinous a publié une partie de ses conférences sous le titre de *Défense du christianisme*. Cet ouvrage, malgré sa popularité, n'a pas répondu à la réputation de l'orateur et a plutôt contribué à l'amoindrir; on n'y trouve ni le mouvement, ni l'émotion que le geste, l'accent et la physionomie donnaient aux discours parlés.

CHAPITRE VIII

LA CRITIQUE SOUS LA RESTAURATION

Paul-Louis Courier. — Villemain. — Sainte-Beuve.

PAUL-LOUIS COURIER (1772-1825) avait pour père un riche bourgeois de Paris, homme d'esprit et de littérature, qui s'était retiré en Touraine pour échapper au ressentiment du duc d'Orléans qu'il avait cruellement offensé. A quinze ans, Paul-Louis Courier revint à Paris pour y terminer ses études. De bonne heure, il sentit naître en lui le goût des lettres et, en particulier, des écrivains de l'antiquité. Mais par suite des circonstances des temps et pour faire plaisir à son père, il embrassa la carrière militaire.

Nous le trouvons, en 1793, lieutenant d'artillerie, en garnison à Thionville. Il avait vingt ans; mais son bel uniforme ne lui donna pas des goûts qui n'étaient point dans sa nature. « Mes livres font ma joie, écrivait-il alors, et presque ma seule société. Je ne m'ennuie que lorsqu'on me force à les quitter et je

les retrouve toujours avec plaisir. J'aime surtout à relire ceux que j'ai déjà lus plusieurs fois et par là, j'acquiers une érudition moins étendue, mais plus solide. » Il songeait si peu qu'il était soldat, qu'il oubliait les exigences les plus élémentaires de la discipline ; ayant appris devant Mayence la mort de son père, il partit sans congé pour aller consoler sa mère. Ce ne fut que grâce aux instances de ses amis qu'il échappa aux conséquences de cet acte d'indiscipline. Un de ses camarades de cette époque nous le montre alors grand, mince et maigre, avec une bouche largement fendue, de grosses lèvres, un visage marqué de petite vérole, fort laid, en un mot, mais d'une laideur animée et dissimulée par la gaieté et l'esprit de la physionomie.

Sous l'Empire, Paul-Louis Courier fut envoyé à Rome pour y prendre le commandement d'une compagnie d'artillerie. C'est de cette ville qu'il écrivit, en 1799, au sujet du vandalisme exercé par les soldats français dans les bibliothèques et les musées, la première lettre où son talent s'offre à nous dans tout son relief et toute sa grâce. De retour en France avec l'armée, il fut envoyé en garnison à Plaisance où il écrivit, en 1804, une lettre célèbre, dans laquelle il racontait, avec une verve pleine d'ironie, comment s'y fit la proclamation de l'Empire. Après avoir rempli plusieurs missions militaires avec courage et habileté, il reçut l'ordre d'aller rejoindre son régiment à Vérone ; mais au lieu d'obéir, il s'enferma deux mois à Résine, près de Portici, pour y travailler à la traduction de deux traités de Xénophon. Rentré à Paris, après avoir donné sa démission en 1809, il demanda à reprendre du service et fut envoyé en Allemagne, où il assista

aux effroyables désastres dont l'île de Lobau fut le théâtre. Lui-même tomba d'épuisement sur le champ de bataille, et fut transporté à Vienne, d'où il partit sans permission. Ce fut la fin de sa vie militaire.

Après un séjour en Suisse, il passa à Florence où l'attirait un manuscrit grec de *Daphnis et Chloé*, qu'il avait déjà feuilleté dans la bibliothèque de cette ville. On savait qu'une lacune existait dans les traductions de cette gracieuse pastorale de Longus; on la croyait de six ou sept lignes, elle était de six ou sept pages et tout le morceau inédit se trouvait dans le manuscrit lu par Courier, qui se mit à le copier avec ardeur. Malheureusement, en le transcrivant, il couvrit d'encre une vingtaine de mots du précieux texte. Grande colère du bibliothécaire, qui exigea que Paul-Louis Courier lui donnât de sa maladresse un certificat ainsi conçu: « Ce morceau de papier, posé par mégarde dans le manuscrit, pour servir de marque, s'est trouvé tâché d'encre; la faute en est toute à moi qui ait fait cette étourderie; en foi de quoi, j'ai signé: Courier. Florence, le 10 novembre 1809. » Le maladroit copiste s'exécuta de bonne grâce, ce qui n'empêcha pas le bibliothécaire de lui susciter de nouvelles difficultés. On raconte que le même accident lui arriva à Strasbourg pendant qu'il y était en garnison; il gâta un magnifique exemplaire d'un ouvrage rare appartenant à la bibliothèque de cette ville.

Sous la Restauration, Paul-Louis Courier se livra tout entier à son goût pour les lettres et en particulier pour la satire politique. Homme de la Révolution, il attaqua surtout les idées réactionnaires du nouveau gouvernement.

En 1816, il débuta par une *Pétition aux deux*

Chambres, en faveur des habitants de Luynes. Cette fameuse pétition commençait par ces mots : « Messieurs, je suis Tourangeau, j'habite Luynes, sur la rive droite de la Loire, lieu autrefois considérable que la révocation de l'Édit de Nantes a réduit à mille habitants et que l'on va réduire à rien par de nouvelles persécutions, si votre prudence n'y met ordre..... » En six pages, écrites d'un style net, incisif, pathétique, Courier faisait le tableau des vexations auxquelles, non-seulement son village, mais la France entière étaient soumis à cette époque de réaction outrée.

Le *Simple Discours,* qui fut publié en 1821, à l'occasion du projet de donner le château de Chambord en apanage au duc de Bordeaux, rendit le nom de Paul-Louis Courier populaire. Après avoir énuméré toutes les choses utiles dont l'exécution devait précéder cette acquisition, Courier ajoutait qu'il pouvait prouver l'histoire à la main que tous ces apanages n'ont guère d'autre effet que d'enrichir les courtisans et d'encourager les passions. Le *Simple Discours,* l'un des plus célèbres écrits de l'auteur et peut-être son chef-d'œuvre, lui valut deux mois de prison à Sainte-Pélagie, où il subit sa peine en compagnie de Béranger.

La Pétition pour des Villageois qu'on empêche de danser (1822) lui attira un nouveau procès ; le pamphlétaire en fut quitte cette fois pour une réprimande.

Dans son dernier écrit politique, *le Pamphlet des Pamphlets* (1824), l'auteur fait la théorie du pamphlet et tâche de le venger des mépris d'un certain monde. Le style de cet ouvrage est peut-être ce qu'on peut citer en français de plus achevé comme goût et de

plus merveilleux comme art. Cet écrivain mordant devait finir d'une manière tragique. Un dimanche, avant le coucher du soleil, il tomba frappé d'un coup de fusil, dans son bois de Larçay (1825). On crut d'abord à une vengeance politique, mais il fut prouvé plus tard qu'il avait été assassiné par son propre garde.

« Courier, dit Sainte-Beuve, restera dans la littérature française comme un type d'écrivain unique et rare. Il était de ces individus distingués à qui il a été donné d'arriver à la perfection dans leur genre et de mettre le fini dans leur nature; ils ont fait peu, mais ce peu est fini et terminé. Les vrais amateurs, je le pense, aimeront mieux Courier dans ses lettres que dans ses pamphlets. N'oublions jamais toutefois que c'est par ce dernier côté qu'il a eu prise sur son temps et qu'il est entré en pleine possession de lui-même. On ne connaîtrait que son talent et non point son caractère, si on ne l'avait vu façonner à plaisir et limer ses aiguillons. Les traits de raillerie s'échappaient d'eux-mêmes de ses lèvres, comme un ressort irrésistible; mais il n'était content que quand il les avait polis à loisir et serrés les uns contre les autres en faisceaux. »

VILLEMAIN (1790-1867), né à Paris, fut mis en pension chez un savant helléniste où il fit d'excellentes études classiques. Vers l'âge de douze ans, il était capable de jouer la tragédie en grec dans les exercices de la fin de l'année scolaire, et l'on raconte que plus de trente ans après, il pouvait encore réciter son rôle d'une tragédie de Sophocle. Indépendamment des leçons de la pension, Villemain suivait les cours du lycée Louis-le-Grand, où il eut pour professeur de rhétorique latine M. Castel et pour professeur de littérature française Luce de Lancival, deux poètes qui n'avaient pas été sans mérite sous l'Empire et qui remarquèrent les facultés brillantes de leur jeune élève.

En sortant du collége, il commença ses études de droit avec son zèle et sa facilité ordinaires; mais les lettres, qu'il avait étudiées avec succès, l'attirèrent enfin et l'absorbèrent complétement. Il eut occasion de voir chez Luce de Lancival M. de Fontanes qui, frappé de son talent précoce et de son solide savoir, lui donna une chaire de rhétorique au collége Charlemagne. Un petit discours que le jeune professeur prononça sur la tombe de Lancival, fit admirer le talent de bien dire qu'il devait pratiquer avec tant d'éclat. En 1812, il débuta dans les lettres par *l'Éloge de Montaigne* qui lui valut le prix de l'Académie française. Ce brillant début fit accueillir le jeune professeur dans la société littéraire du temps et l'introduisit auprès des hommes les plus éminents. Son second triomphe eut encore plus d'éclat. C'était au début de la première restauration, en 1814. Le discours couronné avait pour sujet : *Avantages et inconvénients de la critique*. Le lauréat fut invité à l'honneur insigne de lire lui-même son mémoire en séance solennelle devant l'élite de la société royaliste et de l'armée des alliés; au premier rang étaient le roi de Prusse et l'empereur Alexandre. Villemain préluda à sa lecture en adressant de brillants éloges à ses augustes auditeurs, éloges qui lui ont été souvent reprochés comme antipatriotiques.

Deux ans plus tard, il fut couronné une troisième fois pour son *Éloge de Montesquieu* (1816). Il était alors suppléant de M. Guizot dans la chaire d'histoire moderne. M. Royer-Collard, donnant au jeune professeur la place qui convenait à son talent, le fit passer à la chaire d'éloquence française de la Sorbonne qu'il occupa pendant une période de dix années. C'est là

qu'il donna ses cours célèbres sur la littérature française. Il ne se contenta pas de pénétrer dans les œuvres particulières de notre littérature par cette analyse ingénieuse et délicate où il excellait, il s'efforça de les éclairer par la comparaison des époques et des pays. C'est ainsi que son *Cours de la littérature française* comprend le *Tableau de la Littérature au moyen âge en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre*, en regard du *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*. « Dans le triumvirat formé par MM. Cousin, Guizot et Villemain, dit M. Demogeot, ce dernier se distinguait par le charme de sa parole et l'irrésistible attrait de son esprit. C'était un spectacle plein d'intérêt que d'assister, grâce à son improvisation hardie, à l'enfantement toujours heureux de l'idée; d'entendre un homme plein de savoir qui, en présence de deux mille auditeurs, s'abandonnait à tous les souffles de l'inspiration, à toutes les saillies de sa facile intelligence, tantôt familier et ingénieux, tantôt inspiré et éloquent; enfin, de voir cette figure, peu régulière, se transformer tout à coup et s'illuminer d'un rayon de sa pensée. »

Louis XVIII voulut s'attacher un homme aussi distingué; il l'appela à diverses fonctions administratives et le décora. En 1821, l'Académie ouvrit ses portes à Villemain, qui remplaça son protecteur, M. de Fontanes. Persécuté sous Charles X à cause de ses idées libérales, il vit s'augmenter, par cette persécution même, son immense popularité. Ses cours excitèrent des explosions d'enthousiasme; chacune de ses leçons était un événement et une fête.

Après l'antiquité classique, Villemain étudia l'antiquité chrétienne et donna un cours sur *l'éloquence*

chrétienne au quatrième siècle. S'inspirant largement des Pères de l'Église grecque et de l'Église latine, il les fit revivre avec leur foi, leur charité, aux applaudissements d'une jeunesse enthousiaste. Plus tard, sous le roi Louis-Philippe, nous le voyons pair de France et ministre de l'instruction publique. Depuis 1830, il ne remonta plus dans sa chaire, bien qu'il ne se fût retiré officiellement du professorat qu'en 1852.

Sainte-Beuve (1804-1869) naquit à Boulogne-sur-Mer six semaines après la mort de son père, contrôleur-général des droits-réunis; sa mère, femme d'un esprit distingué, entoura son enfance des plus tendres soins et s'occupa de bonne heure de son éducation. Après avoir fait ses premières études dans un pensionnat de Boulogne, le jeune Charles vint les achever avec succès au collége Charlemagne. Au sortir du collége, comprenant qu'il était imprudent de se laisser entraîner, sans fortune, à son goût pour la littérature, il songea à étudier la médecine et spécialement l'anatomie. Mais bientôt, attiré malgré lui vers les lettres, il quitta l'hôpital Saint-Louis, où il était entré comme externe, et publia dans le journal *le Globe*, plusieurs articles d'histoire, de philosophie et de critique, qui furent fort remarqués; il avait vingt-deux ans. L'Académie ayant mis au concours une étude sur la littérature française au dix-septième siècle, le jeune écrivain ne laissa pas échapper cette occasion de se faire connaître; mais son travail ayant dépassé les proportions d'une simple notice, il préféra renoncer au concours plutôt que d'écourter son étude; au bout de deux ans de recherches approfondies, il publia son *Tableau historique et critique de la poésie française et du*

théâtre français au seizième siècle, qui est regardé comme un des meilleurs morceaux d'histoire littéraire et de critique de l'époque.

L'apparition des *Odes et Ballades* de Victor Hugo exerça sur Sainte-Beuve une influence extraordinaire; il exprima son enthousiasme et son admiration dans le *Globe,* dont il était devenu un des principaux collaborateurs. Victor Hugo, flatté de ses éloges, voulut connaître le jeune critique qui ne tarda pas à devenir un des membres les plus assidus et les plus influents du cénacle. Au milieu de tous ces jeunes poètes, Sainte-Beuve sentit s'éveiller en lui le goût de la poésie; il voulut chanter à son tour et après avoir soumis quelques-unes de ses inspirations au jugement de ses amis, il se décida à faire paraître son premier recueil. Toutefois, craignant une critique malveillante, il le publia sous un pseudonyme, avec le titre de *Vie et poésies de Joseph Delorme* (1829). L'auteur supposait que c'était là les œuvres d'un jeune homme inconnu, mort prématurément d'une maladie de poitrine et dont il livrait au public les prétendus essais poétiques. On trouve dans ce recueil des morceaux délicieux de simplicité. Il fut bien accueilli du public et en particulier de Béranger qui en loua l'originalité. Le jeune auteur, encouragé par ces éloges, publia un second recueil *les Consolations,* poésies rêveuses et mystiques, d'une tendresse pénétrante qui se distinguent par une connaissance profonde du cœur humain et par un vrai sentiment religieux. *Les Pensées d'Août,* qui parurent après, ne furent pas un progrès, mais plutôt une chute; l'inspiration y est moins élevée, l'élan religieux s'est allangui; on sent que le cœur du poète se glace au contact du scepticisme qui bientôt l'envahira tout entier.

Toutefois ce n'est pas sans traverser de douloureuses crises que Sainte-Beuve perdit la foi de sa jeunesse et avec elle l'inspiration. La révolution de 1830 ayant dispersé le cénacle, les aspirations inquiètes du poète le jetèrent un instant du romantisme dans le saint-simonisme dont il adopta les idées, les sentiments et le langage; mais sa conversion fut de courte durée. Un peu plus tard, lorsque Lamennais eut rompu avec l'Église, Sainte-Beuve subit profondément l'influence de ce nouveau réformateur sans parvenir à apaiser ses luttes intérieures. Celles-ci se résument dans une œuvre étrange, *Volupté* (1834), sorte de roman où l'auteur veut prouver qu'une recherche incessante du plaisir et du bonheur déprave l'homme, intellectuellement aussi bien que moralement; cette étude excita plus de curiosité que d'intérêt. Vers cette époque, heureusement, il fut attaché à la *Revue des Deux-Mondes* où il publia sa galerie de *Portraits littéraires* qui commencèrent sa réputation comme critique; ce sont des études pleines de finesse et de perspicacité sur les poètes et les prosateurs des dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles; pour la première fois on vit un modèle de critique biographique, scientifique en même temps que parfaitement littéraire. Ce sont ces mêmes études qu'il a plus tard développées dans ses *Portraits contemporains, Portraits de femmes, Causeries du Lundi, Nouveaux Lundis* dont les nombreux volumes forment toute une bibliothèque.

En 1837, Sainte-Beuve alla faire à Lausanne un cours public sur Port-Royal. Ce fut le point de départ de son importante histoire de cette pieuse et savante société autour de laquelle il appelle, pour les étudier et les peindre à plaisir, toutes les grandes figures lit-

téraires de deux siècles. *Port-Royal* lui coûta vingt ans de travaux; les premiers volumes de cette histoire ont plus de sérieux et de valeur que les derniers; dans ceux-ci on sent que l'auteur ne partage plus la foi des pieux solitaires dont il avait d'abord admiré la vie. Cette admiration s'expliquait, en 1837, par la salutaire influence qu'exerça le milieu protestant de Genève sur l'illustre critique et surtout par le bien qu'il reçut de Vinet, dont il était devenu un admirateur passionné. Peu s'en fallut que l'ancien disciple de Lamennais, le récent saint-simonien, ne devint un zélé protestant. Il a essayé de nous donner lui-même l'explication de cette versatilité de sentiments : « J'ai commencé, dit-il, par le dix-huitième siècle, j'ai tout traversé, tout côtoyé, mais dans toutes ces traversées je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement; je n'ai jamais engagé ma croyance. Mais, je comprenais si bien les choses et les gens, que je donnais les plus grandes espérances aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de voir, de tout regarder de plus près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation, m'entraînaient à cette série d'expériences qui n'ont été pour moi qu'un long cours de physiologie morale. » Le poète continuait dans ce nouveau domaine ses anciennes fonctions de carabin.

Un autre cours public fait à Liége en 1848, a aussi donné lieu à un ouvrage d'ensemble *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*. Tous ces divers travaux méritèrent à Sainte-Beuve d'entrer à l'Académie française où il remplaça Casimir Delavigne. Après le coup d'état du Deux-Décembre, dont il se fit

l'apologiste, quoiqu'il eût jusqu'alors professé des idées libérales, il fut promu à la dignité de sénateur et nommé professeur de poésie latine au collège de France. Malheureusement pour lui, ces revirements politiques ne trouvèrent pas grâce auprès de ses élèves. Accueilli dès la première leçon par les huées et les sifflets, il fut obligé de suspendre son cours. Il ne remonta plus dans sa chaire de professeur et perdit toute influence auprès de ses contemporains. L'auteur des *Consolations*, l'admirateur de Vinet mourut en sceptique en 1869, et fut, sur sa demande, enterré sans cérémonies religieuses.

« Sainte-Beuve, dit M. Vapereau, dont le style autrefois bizarre et tourmenté à l'excès, est devenu et est resté ingénieux, imprévu, piquant, s'est fait une place à part dans la critique, par sa souplesse et son esprit de pénétration universelle, par la manière habile et intéressante dont il mêle la biographie anecdotique à la critique, et par une délicatesse d'analyse qui semble tenir des procédés de l'anatomie (1). »

CHAPITRE IX

LE ROMAN SOUS LA RESTAURATION

Alfred de Vigny. — Charles Nodier. — Mérimée. — Beyle (Stendhal).

Parmi les romanciers de la Restauration nous n'avons guère à mentionner qu'Alfred de Vigny, dont nous avons déjà parlé, Charles Nodier, Prosper Mérimée et Beyle. Diverses causes expliquent pour-

(1) *Dictionnaire des Littératures.*

quoi ce genre a été peu cultivé à cette époque; sans parler des préoccupations politiques, les hommes de lettres étaient tout entiers aux luttes de l'école romantique et de l'école classique. Il sera réservé à la période suivante de donner une place considérable et même trop exclusive au roman.

Charles Nodier (1780-1844), né à Besançon, était fils d'un avocat distingué. Son enfance s'écoula au milieu des scènes de la Révolution et il professa de bonne heure pour la République une admiration passionnée; à peine adolescent, il prononçait des discours dans les clubs politiques; il fut même un jour envoyé auprès du général Pichegru pour le féliciter d'une récente victoire remportée sur les Autrichiens. Le général accueillit affectueusement le jeune homme qu'il caressa et qu'il voulut garder pendant quatre jours auprès de lui. Cette aventure frappa l'ardente imagination de Nodier qui aimait plus tard à la raconter. Après la Terreur, il suivit les cours de l'école centrale de Besançon, et préluda à sa réputation littéraire par une ode satirique contre le premier Consul qui le fit interner à Dôle pendant quelques années. Cette retraite forcée fut utile à son talent; il ouvrit un cours de littérature qui fut très-suivi et put continuer à se livrer tout entier à sa passion pour l'étude de l'histoire naturelle. Il avait déjà publié plusieurs ouvrages d'entomologie, entre autres une dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes. Une circonstance imprévue lui permit de satisfaire son goût pour la philologie; il devint secrétaire d'un baronnet anglais, savant bizarre qui prétendait éclairer d'une lumière nouvelle le texte des écritures anciennes en en corrigeant la ponctuation. Mais les convictions politiques de Charles

Nodier n'étaient ni assez arrêtées, ni assez profondes, pour lui faire braver longtemps la persécution et l'exil; il se rapprocha de l'empereur qui chercha, de son côté, à le rallier à sa cause, en l'envoyant comme bibliothécaire à Laybach, dans les provinces Illyriennes. Il passa ainsi plusieurs années loin de Paris, mais il sut profiter de cet éloignement pour acquérir de nouvelles connaissances littéraires. L'abandon des provinces Illyriennes ramena Nodier à Paris.

La Restauration donna enfin à cet écrivain le calme et le loisir qui lui avaient manqué jusqu'alors. Louis XVIII le nomma bibliothécaire de l'arsenal en 1824. A cette époque, Charles Nodier avait marqué son talent littéraire dans une suite de publications où l'imagination, la fantaisie, le rêve, le mystère, sont mis en œuvre avec une science de la langue et un travail de style extraordinaires : *Jean Sbogar,* œuvre de prédilection de l'auteur, *Thérèse Auber, Smarra ou les Démons de la nuit, Trilby ou le lutin d'Argail.* Le bibliothécaire de l'Arsenal devint, à la fin de 1823, le centre du mouvement littéraire qui avait pris le nom de *romantisme.* Tous les hommes distingués qui s'y rattachaient par leurs écrits ou leurs idées se groupèrent autour de lui. Dans les réunions littéraires de l'Arsenal, les lectures coupaient les conversations, la danse succédait aux lectures, et dans les coins, les affamés de gloire causaient et discutaient ensemble. Ce sont ces souvenirs qu'Alfred de Musset aimait à rappeler à Nodier lui-même :

Lorsque rassemblés sous ton aile
Paternelle,
Échappés de nos pensions
Nous dansions,

Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal !

Charles Nodier encourageait par son exemple tous ces jeunes et enthousiastes littérateurs. Sans approuver les exagérations systématiques, il favorisait toutes les innovations littéraires. Il continua de produire lui-même, dans le cadre du roman ou plutôt du conte, des œuvres de fantaisie d'un vrai mérite : *Histoire du roi de Bohême et de ses sept Châteaux; La Fée aux Miettes; Mademoiselle de Marsan; Les quatre talismans; la Neuvaine de la Chandeleur; Trésor des fèves et fleur des pois; le Chien de Brisquet*, etc. On distingue parmi ses autres ouvrages : *Études sur la Révolution française,* où l'auteur entreprend la réhabilitation d'un grand nombre d'hommes calomniés; *Le dernier banquet des Girondins*, où se trouve reproduite d'une manière frappante la physionomie des députés de la Gironde.

« En faisant la part des publications inspirées par les circonstances et improvisées sous l'influence des impressions ou même des intérêts du moment, il reste dans Charles Nodier un de nos conteurs les plus charmants et les plus délicats. C'était comme écrivain, un vrai ciseleur de langue, et ses œuvres les plus fantaisistes sont les plus travaillées. Il dit lui-même de *Smarra :* « C'est une étude qui ne sera pas inutile pour les grammairiens un peu philologues. Ils verront que j'ai cherché à y épuiser toutes les formes de phraséologie française, en luttant de toute ma puissance d'écolier contre les difficultés de la construction grecque et latine, travail immense et minutieux comme

celui de cet homme qui faisait passer des grains de mil par le trou d'une aiguille. » On prétend que pour se former la main, il avait copié jusqu'à trois fois le *Gargantua* et le *Pantagruel*. Ouvert aux influences les plus diverses, et apte à les transmettre toutes, Charles Nodier représente très-bien l'époque convulsive où il fut jeté et est un des chefs de sa génération littéraire. Il a l'esprit curieux, mobile, capricieux, humoriste; il a l'amour du parodoxe, et cependant le sentiment de la règle, l'ardeur de l'élan et la patience du travail; l'aspiration vers l'avenir et le sentiment des vénérables traditions de la langue et de la littérature. Placé à l'origine du romantisme français, il l'excite et l'encourage, mais il n'entre pas dans ses rangs; il relève lui-même directement des maîtres anciens ou modernes, nationaux ou étrangers qui ont uni le culte de la forme aux caprices de l'imagination (1).

Prosper Mérimée (1802-1870), fils d'un peintre habile qui mourut de bonne heure, resta auprès de sa mère à cause de sa santé délicate et reçut d'elle ses premières leçons. Plus tard, il suivit les cours du lycée Charlemagne où il se lia avec Michelet. Après avoir fait des études de droit, Mérimée abandonna le barreau auquel sa famille le destinait et suivit ses goûts qui le portaient vers la littérature. Au moment de la lutte entre les classiques et les romantiques, il prit chaudement parti pour ces derniers en publiant son premier ouvrage : *Le théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole* (1825). Pour désarmer ou dérouter la critique, il fit paraître cet ouvrage sous le pseudonyme

(1) Vapereau, Dictionnaire des Littératures.

malheureux. Qu'y a-t-il encore? La confusion de l'honnête et du malhonnête, du licite et de l'illicite. On ferme le livre en se disant qu'il y a, après tout, moins de distance qu'on ne l'aurait cru d'un honnête homme à un brigand et d'un brigand à un honnête homme. Cette conclusion est poétique peut-être, mais est-elle morale, et n'a-t-elle aucun danger pour la société? »

Après 1830, le célèbre romancier entra dans l'administration sans cesser toutefois de cultiver les lettres; il fut nommé chef de cabinet du ministre des affaires étrangères, puis inspecteur des monuments historiques en remplacement de M. Vitet; ses études particulières et son goût pour l'archéologie le rendaient apte à ces fonctions. Il fit en cette qualité des excursions intéressantes dans le midi et dans l'ouest de la France, en Auvergne et dans le Limousin, en Corse et en Espagne et les rapports qu'il a adressés à ce sujet au ministre ont pris la forme d'excellents ouvrages. Pendant qu'il était en Espagne, il eut occasion de se lier avec Mme de Montijo, mère de la future impératrice Eugénie; ces relations lui valurent plus tard d'être reçu aux Tuileries sur le pied de la plus familière intimité. Il était de toutes les réunions et ne dédaignait pas même de jouer aux charades et aux petits billets à Saint-Cloud et à Compiègne.

Dans les dernières années de sa vie, Mérimée s'est surtout occupé de traductions de poètes et de romanciers russes. Après sa mort, on a publié les *Lettres à une inconnue*, qui le justifient de la sécheresse de cœur dont on l'a souvent accusé.

HENRI BEYLE (1783-1842), plus connu sous le nom de *Stendhal*, l'un de ses pseudonymes, était fils d'un

avocat au Parlement de Grenoble, sa ville natale. Après avoir reçu une éducation soignée, il essaya de diverses carrières et fut tour à tour peintre, employé d'administration, soldat, commerçant, auditeur au Conseil d'état, commissaire des guerres; sous la Restauration, il occupa le poste de consul à Civita-Vecchia, non sans rencontrer une vive opposition de la part de l'empereur d'Autriche, qui lui faisait un crime d'avoir servi Napoléon. Après avoir beaucoup voyagé en Europe et séjourné longtemps en Italie, il revint à Paris où il mourut frappé d'apoplexie sur un boulevard.

Voici le jugement que porte sur lui P. Mérimée qui l'a beaucoup connu et trop loué : « Il était fort impie, matérialiste outrageux, ou pour mieux dire, ennemi personnel de la Providence; il niait Dieu et nonobstant, il lui en voulait comme à un maître. Jamais il n'a cru qu'un dévôt fût sincère. Pour lui, il n'y avait que deux espèces de gens, ceux avec qui il s'amusait et ceux auprès desquels il s'ennuyait. »

Ces tendances se montrent à découvert dans *Rouge et Noir* (1830) et dans *la Chartreuse de Parme*. « *Le Rouge et le Noir*, c'est-à-dire le hasard, voilà la règle suprême des choses de ce monde; la vie est une loterie où l'on tire des vertus et des vices; ou plutôt il n'y a pas de vertus, il y a des chances; la mort est une chose laide et sale plutôt que terrible; telle est la morale de ce roman absurdement immoral, dont le héros périt sur l'échafaud pour avoir assassiné une femme qui ne l'en aime que plus, et l'auteur a soin de constater que le guillotiné reste le caractère le plus généreux, l'esprit le plus élevé, l'âme la plus magnanime de son temps, qu'il domine du haut de son échafaud. » (A. Nettement.)

La Chartreuse de Parme est le tableau d'après nature, très-vif et très-amusant, d'une petite cour italienne au commencement de ce siècle, avec les aventures compliquées d'un jeune seigneur destiné à être une des lumières de l'Église et qui fait son noviciat d'archevêque par les bizarres épreuves d'une vie vagabonde, toute d'intrigues et de plaisirs.

TROISIÈME PÉRIODE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

CHAPITRE I[er]

DE LA POÉSIE LYRIQUE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Lamartine. — Victor Hugo. — Alfred de Vigny. — Alfred de Musset. — Brizeux. — Auguste Barbier. — Barthélemy et Méry. — Hégésippe Moreau. — Jean Reboul. — Turquéty. — De Laprade. — Jacques Porchat. — Élisa Mercœur.

Au point de vue littéraire, le développement intellectuel est aussi général sous le gouvernement de Juillet que sous la Restauration. C'est l'époque d'une rare et brillante réunion de grands talents dans la poésie, le théâtre, la philosophie, l'éloquence, l'histoire, la critique, le roman. La poésie lyrique atteint sa forme la plus parfaite. Béranger publie ses dernières chansons qui, pour la richesse des images, la précision du style n'ont rien à envier à ses premières inspirations. Lamartine, qui avait pris une place à part par les *Méditations* et les *Harmonies,* crée dans *Jocelyn* une sorte d'épopée intime qui met le comble à sa réputation. Victor Hugo, en donnant *les Feuilles d'automne,* atteint un degré de perfection que n'égalent pas *les Chants du crépuscule, les Rayons et les Ombres* et surtout *les Voix intérieures.* Alfred de Vigny mérite de figurer à côté de Victor Hugo et de Lamartine par ses œuvres d'un goût achevé : *Éloa, Dolorida, Moïse,* modèles de grandeur, de passion et de mélancolie. Auguste Barbier rajeunit la satire française : *La Popularité, la Curée, l'Idôle* sont remarquables par la grandeur des pensées et la force des images. Brizeux, l'auteur de *Marie,* laisse en mourant un touchant recueil d'élégies.

Alfred de Musset met le sceau à sa renommée par ses *Nuits*, véritables sanglots qui s'échappent de la poitrine du poète en strophes d'une inimitable beauté.

LAMARTINE (Voir sa biographie, page 142).

Jocelyn (1835). — Le début est austère et touchant. Un voyageur visite le hameau de Valnége, perdu dans les Alpes; il frappe au presbytère abandonné, où lui répondent seulement les aboiements d'un chien et la voix tremblante d'une servante. Le vieux curé est mort; la servante confie au voyageur un manuscrit; c'est le journal et la dernière confession du prêtre. Le poème s'ouvre après cette courte introduction.

Jocelyn est l'épopée du renoncement, l'hymne d'une vie résignée dès l'aurore au sacrifice. Un jeune paysan raconte, en chants naïfs, les premières impressions de son enfance et de sa jeunesse. Un jour qu'il revenait d'une fête de village, il surprend un secret de famille; sa sœur désire se marier mais elle est trop pauvre pour celui qu'elle voudrait épouser. Jocelyn, après une courte délibération avec lui-même, se sacrifie au bonheur de sa sœur; il lui abandonne sa part d'héritage et déclare son intention de se vouer, comme prêtre, au célibat. Il entre au séminaire; les orages de la Révolution de 1793 l'en chassent et le contraignent de chercher un refuge dans les grottes inaccessibles des Alpes. Là se place l'épisode le plus touchant du poème. Un émigré, poursuivi par les soldats, meurt dans la montagne en confiant à Jocelyn son enfant, Laurence. Jocelyn trouve dans cet enfant un aimable et innocent compagnon; il ne soupçonne pas d'abord que c'est une femme. Le portrait du jeune adolescent est fait et refait par le poète avec amour. Tantôt il nous peint les jeux de Laurence et sa joie naïve, tantôt il nous le montre paisiblement endormi, près de Jocelyn, qui veille et qui le contemple avec admiration. Ailleurs, il nous les représente par un beau jour d'été, courant tous deux à travers les bois et les montagnes, ivres de bonheur et débordant de vie, se cherchant l'un l'autre. Ils se communiquent leurs impressions. Ils chantent, comme les bergers de Virgile, une mélancolique églogue. Enfin Jocelyn découvre le secret qui fait à la fois le nœud et l'invraisemblance

du poème. On ne saurait décrire tout ce qu'il y a de fraîche poésie dans la peinture de la convalescence de la jeune fille; le poète a peint ce fragment de ses nuances les plus tendres. Mais l'heure de la séparation doit venir. Jocelyn est appelé au chevet de son évêque mourant, qui entend sa confession et lui fait un devoir de se jeter dans les bras de l'Église. Jocelyn n'avait pas encore reçu les ordres. Il est sacré. Pendant son absence, Laurence est recueillie par une sœur de charité qui lui apprend la détermination du jeune homme.

A partir de ce moment, le poème revêt des teintes austères. Jocelyn est nommé curé à Valneige et ne vit plus que pour ses nouveaux devoirs, dont il fait à sa mère et à sa sœur une peinture charmante de naturel, de simplicité et de modestie.

Tout n'est pas fini pourtant; Jocelyn doit retrouver Laurence. Après plusieurs années, il l'aperçoit dans une église; mais c'est par hasard qu'elle y est entrée : Laurence, loin d'avoir cherché comme Jocelyn, des consolations dans la religion, s'est jetée dans le tourbillon du monde pour s'étourdir. Mariée malgré elle, elle a désolé son mari par ses froideurs, et il est mort de douleur. Veuve à vingt ans, elle s'est précipitée avec une ardeur fébrile dans tous les plaisirs pour user plutôt sa vie et sa souffrance. Quand elle reconnaît Jocelyn dans l'ombre de l'Église, elle s'évanouit.

D'autres années s'écoulent encore; Laurence veut revoir la montagne où elle a vécu deux ans si heureuse. Ses souvenirs lui portent le dernier coup, elle se meurt et appelle un prêtre. C'est Jocelyn qui entend sa confession et qui ne se fait connaître d'elle que lorsqu'elle exhale le dernier soupir. Il s'éteint lui-même doucement longtemps après.

De nombreuses beautés de détails, un sens particulier du pittoresque vu de haut et comme à vol d'oiseau, des situations pathétiques, recommandent ce poème familier. Il ouvrait une voie nouvelle en dehors des épopées ordinaires. Dans la pensée de Lamartine, *Jocelyn* devait faire le dernier fragment d'une grande épopée humanitaire. Il en a donné un autre dans *la Chute d'un Ange* et s'est arrêté là. (Larousse.)

LA VISITE AU PRESBYTÈRE

(Prologue de Jocelyn.)

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau ; je vins au presbytère,
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse,
Montant, courbé, ces monts que chaque pas abaisse,
Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table,
Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit;
Il me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son cœur me parler d'un serrement de main;
Car lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.

Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laissait apercevoir le toit de sa maison,
Je posai mon fusil sur une pierre grise,
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise ;
Puis, regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir;
Car c'était l'heure sainte où, libre et solitaire,
Aux rayons du couchant il lisait son bréviaire;
Et plus surpris encor de ne pas voir monter
Du toit, où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée,
Mais voyant au soleil sa fenêtre fermée,
Une tristesse vague, une ombre de malheur,
Comme un frisson sur l'eau, courut sur tout mon cœur,
Et, sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.

Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger;
Mais, dans les champs déserts, ni troupeau, ni berger!
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse,
Sur le bord de la route; et dans le sol qu'il creuse
Le soc penché dormait à moitié du sillon;
On n'entendait au loin que le cri du grillon,
Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées
Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.
J'arrive et frappe en vain: le gardien du foyer,
Son chien même à mes cris ne vient pas aboyer;
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
Et j'entre dans la cour, aussi muette et vide.
Vide? Hélas! mon Dieu, non; au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise,
Immobile, le front sur ses genoux couché,
Et dans son tablier le visage caché.
Elle ne proférait ni plainte ni murmure;
Seulement du drap noir qui couvrait sa figure
Un mouvement léger, convulsif, continu,
Trahissait le sanglot dans son sein retenu;
Je devinai la mort à ce muet emblème :
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
« Marthe, dis-je, est-il vrai?... » Se levant à ma voix,
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts :
« Trop vrai! Montez, monsieur; on peut le voir encore;
On ne doit l'enterrer que demain à l'aurore;
Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix,
Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure :
« Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
« Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
« Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. »
Son bien! n'en point garder était toute sa gloire;
Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire,
Le peu qui lui restait a passé sou par sou
En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où.

Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
Il leur a tout donné, monsieur; jusqu'à sa vie;
Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,
Qu'il a gagné la mort. » — « Oui, lui dis-je, et le Ciel! »
Et je montai. La chambre était déserte et sombre;
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
Et mêlaient sur son front les funèbres reflets
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,
Comme luttent entre eux, dans la sainte agonie,
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.
Son visage était calme et doux à regarder;
Ses traits pacifiés semblaient encor garder,
La douce impression d'extases commencées;
Il avait vu le Ciel déjà dans ses pensées;
Et le bonheur de l'âme, en prenant son essor,
Dans son divin sourire était visible encor.
Un drap blanc recouvert de sa soutane noire
Parait son lit de mort; un crucifix d'ivoire
Reposait dans ses mains sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le sein d'un ami;
Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde,
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit et, las de le veiller,
Écoutait si son souffle allait le réveiller.
Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite;
Ma main avec respect le secoua trois fois,
En traçant sur le corps le signe de la croix;
Puis je baisai les pieds et les mains. Le visage,
De l'immortalité portait déjà l'image,
Et déjà sur ce front, où son signe était lu,
Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.
Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques,
Je m'assis pour pleurer près des chères reliques;
Et, priant et chantant et pleurant tour à tour,
Je consumai la nuit et vis poindre le jour.
Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,
Dans la terre des morts nous couchâmes la bière;

Chacun des villageois jeta sur le cercueil
Un peu de terre sainte en signe de son deuil;
Tous pleuraient en passant et regardaient la tombe,
S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe :
Chaque fois qu'en tombant la terre retentit,
De la foule muette un sourd sanglot sortit.
Quand ce fut à mon tour : « O saint ami, lui dis-je,
Dors! ce n'est pas mon cœur, c'est mon œil qui s'afflige,
En vain je vais fermer la couche où te voilà,
Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus là...
Il est où ses vertus ont allumé leur flamme!
Il est où ses soupirs ont devancé son âme! »
Je dis; et tout le soir, attristant ces déserts,
Sa cloche en gémissant le pleura dans les airs;
Et, mêlant à ses glas des aboiements funèbres,
Son chien, qui l'appelait, hurla dans les ténèbres.

VICTOR HUGO (Voir sa biographie, page 166.)

Les Feuilles d'automne (1831). — Ce recueil constate un progrès au point de vue littéraire. C'est là qu'on trouve *la Prière pour tous, l'Aumône,* pièces trop louées et qui renferment les idées religieuses les plus erronées. Il y a, par contre, beaucoup de vérité et d'amour dans la pièce *Lorsque l'Enfant paraît.* Ce recueil est plein d'accents de tristesse qui remuent l'âme. On sent que le découragement gagne le poète. Sa foi s'obscurcit, le scepticisme l'envahit.

LORSQUE L'ENFANT PARAIT (1830).

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident souvent à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,

Quant l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant;
L'enfant parait, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints! la grave causerie
S'arrête en souriant.

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés!

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange;
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire!
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Les Chants du crépuscule 1835). — Ce recueil est composé de poésies que l'auteur avait publiées dans différents journaux. Que

veut dire ce titre? Le poète nous l'explique lui-même dès la première page intitulée *le Prélude* : « Ce qui est peut-être exprimé parfois dans ce recueil, ce qui a été la principale préoccupation de l'auteur, en jetant çà et là les vers qu'on va lire, c'est cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société dans le siècle où nous vivons; c'est cette brume au dehors, cette incertitude au dedans; c'est ce je ne sais quoi d'à demi éclairé qui nous environne. »

Cet *état crépusculaire* n'était pas seulement dans la société, il était surtout à cette époque dans l'âme du poète. Par sa mère, par ses opinions premières, par le cœur, il est encore attaché à la race des Bourbons, qu'on exile. Par le général Hugo, il se sent attiré vers l'Empire; enfin, on le voit, presque malgré lui, se débarrasser peu à peu des préjugés de l'enfance et de la jeunesse et se laisser aller au courant irrésistible qui l'entraîne vers la démocratie. En suivant page à page le poète dans son œuvre, il est facile de reconnaître ces trois états différents de son âme, ce crépuscule dont il parle, qui n'est déjà plus la nuit, mais qui n'est pas encore le jour.

Il est royaliste dans la première pièce de son recueil qui a pour titre : *Dicté après Juillet 1830.* Cette poésie est un cri plein de douleur et de sympathie pour le roi qu'on venait de chasser. Il est impérialiste quand il écrit l'*Ode à la Colonne* et *Napoléon II,* qui sont incontestablement les plus belles pièces du recueil.

LE ROI DE ROME (1832)

Mil huit cent onze ! — O temps, où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre, entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : « Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort, le sort du genre humain? »

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné ;
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent comme au vent frémissent les épis ;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons montrueux à ta porte accroupis !

Et Lui, l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
« L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi ! »

. . . .

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né, riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,

Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance...
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré!...

Oui, l'aigle un soir planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon!

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans, on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents!

Encore si ce banni n'eût rien aimé sur terre!...
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père :
Il aimait son fils, ce vainqueur!
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde :
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur!

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,

Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardant passer les ombres sur son front, —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée :
Arcole, Austerlitz, Montmirail ;
Ni l'apparition des vieilles Pyramides ;
Ni le pacha du Caire, et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée,
Comme les mâts des bataillons ;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour, sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant !

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise ;
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise
Il pleurait d'amour éperdu !
Sois béni, pauvre enfant ! tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvait distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

. . . .

Les Voix intérieures (1837). — Shakespeare parle quelque part d'une musique que tout homme porte en soi. « Malheur, dit Victor Hugo, à qui ne l'entend pas. Cette musique la nature l'a aussi en elle. Si le livre qu'on va lire est quelque chose, il est l'écho, bien confus et bien affaibli sans doute, mais fidèle, l'auteur le croit, de ce chant qui répond en nous au chant que nous entendons hors de nous. »

Le recueil est dédié au père du poète dont le nom a été omis sur l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, où figurent tous ses compagnons d'armes. Une des plus belles pièces est précisément intitulée *l'Arc de triomphe*. Le fils a réparé l'oubli de la nation et ce nom qu'il a écrit sur la première page des *Voix intérieures* passera peut-être moins vite que les noms écrits sur la pierre. Notons encore : *Dieu est toujours là, Pendant que la fenêtre était ouverte, A un riche,* la pièce intitulée *Sunt lacrymæ rerum, A Virgile, Soirée en mer*. Il est une pièce surtout qui mérite tous les suffrages, c'est celle qui a pour titre *A des Oiseaux envolés*. Revenez, dit le poète à ses enfants, que, dans un moment d'humeur, il avait renvoyés :

..... Toute ma poésie,
C'est vous, et mon esprit suit votre fantaisie;
Vous êtes les reflets et les rayonnements
Dont j'éclaire mon vers si sombre par moments.
Enfants, vous dont la joie est faite d'ignorance,
Vous n'avez pas souffert et vous ne savez pas,
Quand la pensée en nous a marché pas à pas,
Sur le poète morne et fatigué d'écrire,
Quelle douce chaleur répand votre sourire.

On remarque encore dans ce recueil des pages magnifiques telles que *Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir,* et enfin les strophes que le poète adresse à son frère Eugène Hugo, mort avant l'âge; les souvenirs d'enfance, la mélancolie des regrets profonds, la philosophie de la vie, tout s'y rencontre et y est merveilleusement décrit.

A EUGÈNE HUGO

Puisqu'il plut au Seigneur de te briser, poète,
Puisqu'il plut au Seigneur de comprimer ta tête

De son doigt souverain,
D'en faire une urne sainte à contenir l'extase,
D'y mettre le génie et de sceller ce vase
Avec un sceau d'airain;

Puisque le Seigneur Dieu t'accorda, noir mystère!
Un puits pour ne point boire, une voix pour te taire,
Et souffla sur ton front,
Et, comme une nacelle errante et d'eau remplie,
Fit rouler ton esprit à travers la folie,
Cet océan sans fond;

Puisqu'il voulut ta chute, et que la mort glacée,
Seule, te fit revivre en rouvrant ta pensée
Pour un autre horizon;
Puisque Dieu, t'enfermant dans la cage charnelle,
Pauvre aigle, te donna l'aile et non la prunelle,
L'âme et non la raison;

Tu pars du moins, mon frère, avec ta robe blanche!
Tu retournes à Dieu comme l'eau qui s'épanche
Par son poids naturel!
Tu retournes à Dieu, tête de candeur pleine,
Comme y va la lumière et comme y va l'haleine
Qui des fleurs monte au ciel!

Tu n'as rien dit de mal, tu n'as rien fait d'étrange.
Comme une vierge meurt, comme s'envole un ange,
Jeune homme tu t'en vas!
Rien n'a souillé ta main ni ton cœur; dans ce monde
Où chacun court, se hâte, et forge, et crie, et gronde,
A peine tu rêvas!

Comme le diamant, quand le feu le vient prendre
Disparaît tout entier, et sans laisser de cendre,
Au regard ébloui,
Comme un rayon s'enfuit sans rien jeter de sombre,
Sur la terre après toi tu n'as pas laissé d'ombre,
Esprit évanoui!

Doux et blond compagnon de toute mon enfance,
Oh! dis-moi, maintenant, frère marqué d'avance

Par un morne avenir;
Maintenant que la mort a rallumé ta flamme,
Maintenant que la mort a réveillé ton âme,
Tu dois te souvenir!

Tu dois te souvenir de nos jeunes années!
Quand les flots transparents de nos deux destinées
Se côtoyaient encor,
Lorsque Napoléon flamboyait comme un phare,
Et qu'enfants nous prêtions l'oreille à sa fanfare
Comme une meute au cor!

Tu dois te souvenir des vertes Feuillantines,
Et de la grande allée où nos voix enfantines,
Nos purs gazouillements,
Ont laissé dans les coins des murs, dans les fontaines,
Dans le nid des oiseaux et dans le creux des chênes,
Tant d'échos si charmants!

O temps! jours radieux! aube trop tôt ravie!
Pourquoi Dieu met-il donc le meilleur de la vie
Tout au commencement?
Nous naissions! on eût dit que le vieux monastère
Pour nous voir rayonner ouvrait avec mystère
Son doux regard dormant.

T'en souviens-tu, mon frère? après l'heure d'étude,
Oh! comme nous courions dans cette solitude!
Sous les arbres blottis,
Nous avions, en chassant quelque insecte qui saute,
L'herbe jusqu'aux genoux, car l'herbe était bien haute,
Nos genoux bien petits.

Vives têtes d'enfants par la course effarées,
Nous poursuivions dans l'air cent ailes bigarrées;
Le soir nous étions las;
Nous revenions, jouant avec tout ce qui joue,
Frais, joyeux, et tous deux baisés à pleine joue
Par notre mère, hélas!

Elle grondait: « Voyez comme ils sont faits ces hommes!
Les monstres! ils auront cueilli toutes nos pommes.

Pourtant nous les aimons.
Madame, les garçons sont le souci des mères!
Car ils ont la fureur de courir dans les pierres,
Comme font les démons! »

Puis un même sommeil, nous berçant comme un hôte,
Tous deux au même lit nous couchait côte à côte;
Puis un même réveil.
Puis, trempé dans un lait sorti chaud de l'étable,
Le même pain faisait rire à la même table
Notre appétit vermeil!

Et nous recommencions nos jeux, cueillant par gerbe
Les fleurs, tous les bouquets qui réjouissent l'herbe,
Le lis à Dieu pareil,
Surtout ces fleurs de flamme et d'or qu'on voit, si belles,
Luire à terre en avril comme des étincelles
Qui tombent du soleil!

On nous voyait tous deux, gaîté de la famille,
Le front épanoui, courir sous la charmille,
L'œil de joie enflammé... —
Hélas! hélas! quel deuil pour ma tête orpheline!
Tu vas donc désormais dormir sur la colline,
Mon pauvre bien-aimé!

. . . .

Les Rayons et les Ombres (1840). — Ce recueil, comme les précédents, traduit les émotions et les impressions personnelles du poète durant cette période troublée du règne de Louis-Philippe qui fut marquée par une des plus magnifiques explosions littéraires de tous les temps, mais où la France, prenant le bonapartisme pour le libéralisme, ne s'avançait vers l'avenir qu'avec hésitation. Il y a dans ce recueil peu de pièces politiques proprement dites; cependant toutes ou presque toutes se rapportent aux découragements de l'heure présente. Le poète, ne trouvant dans les faits extérieurs aucune grande cause d'enthousiasme, aucun grand sujet d'inspiration, se concentre en lui-même, chante les joies du foyer domestique, rajeunit ses souvenirs ou se rejette sur les spectacles toujours

grandioses de la nature. Tout le volume obéit à ce double courant d'inspiration. Quelques morceaux se rattachent aux préoccupations littéraires du poète. De ce nombre est le fragment intitulé *le Sept Août 1829,* où Victor Hugo retrace l'entrevue qu'il eut avec Charles X à propos de l'interdiction de *Marion Delorme* par la censure. Dans une série de pièces dédiées à *Olympio,* c'est-à-dire à lui-même, le poète se console de la guerre que lui faisaient alors ses détracteurs; *la Tristesse d'Olympio* est une poésie d'un sentiment pénétrant et profond. Le poète revient, dans la maturité de sa vie, à cet enclos des Feuillantines où il a passé ses jeunes années; il évoque tous ses souvenirs d'enfance; mais la maison est habitée par d'autres, les oiseaux chantent et les feuilles poussent pour les autres comme autrefois pour lui; ses traces même et celles des personnes qu'il aimait sont effacées. Ce thème est développé avec une mélancolie attendrissante. La même note domine dans une autre pièce du même genre : *Ce qui se passait aux Feuillantines,* où il raconte comment il fut élevé par sa mère. Le poème *Oceano Nox* est d'une inspiration plus large; en présence de la mer et de la nuit qui s'étend sur elle, le poète songe aux deuils qu'elles ont fait toutes deux. La pièce intitulée *Regard jeté dans une mansarde* est une protestation contre le scepticisme voltairien; le poète y encadre, dans le plus gracieux intérieur, le profil d'une jolie ouvrière à laquelle il recommande de rester sage et de ne pas lire Voltaire.

OCEANO NOX (1836)

Oh! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans le morne horizon se sont évanouis!
Combien ont disparu, dure et triste fortune!
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis!

Combien de patrons morts avec leurs équipages!
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots!
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.

Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots!

Nul ne sait votre mort, pauvres têtes perdues!
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus!

On demande : — « Où sont-ils? sont-ils rois dans quelque île?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile? » —
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre Océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous, en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur!

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont!

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires?
O flots, que vous savez de lugubres histoires!
Flots profonds, redoutés des mères à genoux!
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous!

ALFRED DE MUSSET (1810-1857), l'un des plus grands poètes lyriques contemporains, appartenait à une famille d'hommes de lettres; son père, **Musset-Patay,**

était un littérateur distingué. Alfred et Paul devaient marcher sur les traces de leur père, mais avec plus de retentissement et de gloire. Paul, l'aîné, débuta le premier par des romans qui ne sont pas sans mérite, mais c'est à Alfred qu'il appartenait d'immortaliser le nom de la famille. Il fit ses études dans le même collége que le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, et devint son ami en même temps que son condisciple; mais ses études furent fort superficielles à cause de son caractère frivole et léger. Dès qu'elles furent terminées, il essaya de plusieurs carrières sans pouvoir se fixer à aucune, étudiant tour à tour, mais sans succès, la médecine, le droit, la banque, la peinture. En 1830, dès l'âge de vingt ans, nous le trouvons mêlé aux jeunes littérateurs qui encombraient les salons de Victor Hugo. C'est là qu'il se fit connaître un soir, comme poète, en lisant devant le cénacle étonné et ravi une pièce de vers qui lui valut les éloges du maître. Heureux et fier d'être applaudi, Alfred, qui jusqu'alors n'avait vécu que d'une vie oisive et dissipée, se mit sérieusement au travail et se jeta à son tour dans la mêlée littéraire, en publiant un volume intitulé *Contes d'Espagne et d'Italie*. On lisait en tête de ce volume :

> Ce livre est toute ma jeunesse;
> Je l'ai fait sans presque y songer.
> Il y paraît, je le confesse,
> Et j'aurais pu le corriger.
>
> . . . .
>
> Mes premiers vers sont d'un enfant,
> Les seconds d'un adolescent,
> Les derniers à peine d'un homme.

Ce recueil, plein de verve, d'imagination, d'esprit et de couleur, jeta une sombre lueur sur l'état d'âme du

jeune poète qui chantait, dans des vers ravissants de grâce et de fraîcheur, la débauche la plus effrénée, le matérialisme le plus grossier. « Au début du poète, dit M. Nettement, un sensualisme ardent déborde dans ses poésies. Il a vingt ans, il boit à la coupe des sens comme si elle était sans fond. C'est l'illusion de la jeunesse qui se croit éternelle, et qui trouve alors son idéal dans la réalité même, la sève ascendante des passions, le mépris du convenu, la haine des sentiers battus, la raillerie dédaigneuse pour les convenances, les usages, la règle quelle qu'elle soit, religieuse, morale, politique ou littéraire, la triple insolence du bonheur, du talent et de la santé chez un poète de vingt ans qui ne trouve rien de difficile et croit médiocrement à l'impossible, le tout avec un cachet d'élégance native et quelque chose de leste, de pimpant, de fringant et de cavalier. Tel est Alfred de Musset en 1830 quand il écrit ses *Contes d'Espagne et d'Italie* et ses *Chansons Andalouses* qu'il fallut presque toutes alléger de quelques couplets avant de les mettre en musique pour que leur excentricité ne révoltât pas les oreilles les plus indulgentes. Il ne respecte guère, à cette époque, que le mot d'ordre de la prosodie romantique, et il a tellement soin de faire enjamber ses vers et de supprimer la césure, que la liberté laborieuse qu'il se donne devient une servitude. »

Voici un échantillon de cette poésie :

J'ai connu, l'an dernier, un jeune homme nommé
Mardoche, qui vivait nuit et jour enfermé.
O prodige! Il n'avait jamais lu de sa vie
Le *Journal de Paris,* ni n'en avait envie.
Il n'avait vu ni Kean, ni Bonaparte, ni
Monsieur de Metternich; quand il avait fini
De souper, se couchait, etc.

C'est dans cette première phase de son talent qu'il imite Lord Byron, son poète favori, quoiqu'il s'en soit défendu plus tard dans une dédicace à un ami.

On m'a dit l'an passé, que j'imitais Byron;
Vous, qui me connaissez, vous savez bien que non.
..... Je hais comme la mort l'état de plagiaire,
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Alfred de Musset nous a donné lui-même, sous le voile transparent d'un roman, l'histoire de sa jeunesse orageuse. *Les Confessions d'un enfant du siècle* sont la peinture du désenchantement qu'il ressentit après sa rupture avec George Sand. Après avoir vécu pendant quelques années de la plus intime amitié, ils se brouillèrent et se séparèrent à Venise où Alfred de Musset tomba dangereusement malade.

Tout ce que son cœur renfermait de mélancolie, de regret amer, d'espérances perdues, il l'exprima dans un second volume de poésies intitulé *Poésies nouvelles*. « Sans doute, on y retrouve les défauts ordinaires de sa nature, l'ivresse du plaisir, l'affectation de l'originalité, la recherche du scandale, la hâblerie du scepticisme et de l'indifférence; mais, cependant, un sentiment nouveau perce plus souvent dans les compositions du poète; l'aspiration vers un idéal plus sublime, qu'il soupçonne sans le comprendre; cette mélancolie d'un cœur que le plaisir ne suffit plus à remplir. Le poète a connu la douleur et le premier orgueil de la vie est déjà tombé. Une muse licencieuse, qui se lamente souvent sur le seuil de l'Éden des amours vraies, une incrédulité douloureuse qui pleure la foi envolée, la raillerie cynique qui aboutit aux sanglots et aux soupirs, l'aspiration impuissante d'un cœur trompé vers un idéal qu'il ne peut abdiquer, ni

atteindre, voilà le caractère de tous ces petits poèmes, drames ou comédies, *la Coupe et les lèvres, A quoi rêvent les jeunes filles, Namouna* et surtout *Rolla* (1). »

Dans ce dernier poème, le poète a peint un jeune débauché, Rolla, qui ne croit plus qu'au néant et qui, pour en finir avec la vie, se suicide après une nuit d'orgie; mais avant de mourir, il laisse éclater sa douleur et fait tomber une malédiction éloquente sur ceux qui lui ont arraché sa foi et ses espérances :

O Christ! Je ne suis pas de ceux que la prière
Dans les temples muets amène à pas tremblants;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants;
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte :

. . . .

Les clous du Golgotha te soutiennent à peine;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé;
Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé,
Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ! sur cette froide terre,
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi!
Oh! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie;
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?

. . . .

Quand le poète a peint avec cette ironie désespérée

---

(1) Nettement.



la situation des âmes, la malédiction vengeresse s'élance de son cœur incrédule :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense,
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La Mort devait t'attendre avec impatience,
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour ;
Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château ?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés ?
Que te disent les croix ? Que te dit le Messie ?
Oh ! saigne-t-il encor quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer ?

Puis après avoir peint la mort sans foi et sans espérance de Rolla, le poète poursuit ainsi :

Arouet, voilà l'homme
Tel que tu l'as voulu. C'est dans ce siècle-ci,
C'est d'hier seulement qu'on peut mourir ainsi.
Quand Brutus s'écriait sur les débris de Rome.
Vertu, tu n'es qu'un nom ! il ne blasphéma pas.
Il avait tout perdu, sa gloire et sa patrie,
Son beau rêve adoré, sa liberté chérie,
Sa Portia, son Cassius, son sang et ses soldats ;
Il ne voulait plus croire aux choses de la terre ;
Mais quand il se vit seul assis sur une pierre,
En songeant à la mort, il regarda les cieux.
Il n'avait rien perdu dans cet espace immense,

Son cœur y respirait un air plein d'espérance :
Il lui restait encor son épée et ses dieux.
Et que nous reste-t-il, à nous les déicides ?
Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel ?
Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe,
Quand vous jetiez au vent la céleste colombe
Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel ?
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie,
Vous vouliez faire un monde. — Eh bien ! vous l'avez fait.
Votre monde est superbe et votre homme est parfait ;
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie ;
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie ;
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer ;
Tout est grand, tout est beau ; mais on meurt dans votre air.

« Voilà la poésie d'Alfred de Musset, continue M. Nettement, sous sa dernière forme : l'incrédulité regrettant la croyance, l'homme épouvanté de trouver le monde aussi vide que son cœur depuis qu'il en a chassé Dieu. Jamais plus éclatant hommage ne fut rendu au christianisme que ce témoignage involontaire, s'échappant avec un cri de détresse. Cette incrédulité douloureuse enseigne la nécessité de croire, ce désespoir le besoin d'espérer, et M. Alfred de Musset, en montrant l'homme tel que l'a fait Voltaire, révèle la grandeur de l'homme tel que l'a fait Dieu. »

Ce volume renferme encore les *Nuits*, qui sont les perles du recueil et les chefs-d'œuvre du poète, la *Lettre à Lamartine*, l'*Espoir en Dieu*, les *Stances à la Malibran*, au *Treize Juillet*. Si Alfred de Musset eût écouté la voix de son cœur et les ardentes aspirations de son âme, il aurait pu s'élever encore dans les hautes sphères de la foi ; malheureusement les âmes énervées par l'irréflexion et la volupté ont rarement le ressort nécessaire pour se relever jusqu'aux régions

de l'idéal divin. Dévoré par la douleur que cause le désenchantement et les désespérances, le poète, jeune encore, se lança de nouveau dans une vie de débauches, dissipant au jeu et dans la boisson les immenses revenus qu'il retirait de ses ouvrages. Il entra comme collaborateur à la *Revue des Deux-Mondes*, qui avait déjà publié ses premières œuvres, et il y fit paraître ses *Proverbes*, essais dramatiques fort spirituels, écrits pour être lus et non représentés. « La plupart de ces petits ouvrages, tournés avec art, plaisaient surtout par une donnée ingénieuse et originale, un dialogue tantôt jaillissant, tantôt coquettement travaillé et, parfois, un peu trop bordé d'antithèses; une finesse d'idées qui n'exclut pas la fraîcheur du sentiment, une grande délicatesse de nuances; mais la vraisemblance des situations et la vérité des caractères sont souvent insuffisantes, l'action est lente, l'intrigue presque nulle et le dénouement rarement amené. *Un Caprice, Il ne faut jurer de rien, le Chandelier*, malgré des allures trop vives et l'immoralité de la donnée, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, Carmosine* sont au nombre de ces bijoux littéraires qui intéressent vivement la génération, et quelques-uns de ces proverbes arrivèrent jusques sur la scène, pour laquelle ils n'avaient pas été faits. » (A. Nettement.) Le poète écrivit aussi dans la même *Revue* de charmantes nouvelles en prose parmi lesquelles on remarque *Frédéric et Bernerette* et un conte des plus spirituels, *le Merle blanc*.

Dans les intervalles que lui laissait la composition de ses œuvres, Alfred de Musset dissipait son argent dans d'immondes plaisirs; lorsqu'il avait tout gaspillé, il disparaissait de Paris et s'en allait passer quelques

mois en province, chez des paysans, où il ne se nourrissait que de laitage. Puis il revenait reprendre sa vie de dissipation. Un de ses biographes raconte qu'à part les quelques heures qu'il consacrait au travail, on le trouvait tout le jour au café, jouant aux échecs, capable de faire sans fatigue huit ou dix parties et absorbant un nombre incalculable de verres d'absinthe. Il n'est pas étonnant que la santé du poète se soit usée de bonne heure à un tel régime et qu'il soit mort à la fleur de l'âge et dans la maturité de son génie. Il avait quarante-sept ans. Voici les derniers vers que sa main traça avant d'être glacée par la mort :

L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,
De tous les côtés sonne à mes oreilles.
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.
Plus je me débats contre ma misère,
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur;
Et, dès que je veux faire un pas sur la terre,
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.
Ma force, à lutter, s'use et se prodigue,
Jusqu'à mon repos, tout est un combat;
Et, comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint chancelle et s'abat.

Il est navrant d'ajouter que le grand poète mourut seul et délaissé et qu'un très-petit nombre d'amis accompagnèrent sa dépouille mortelle. Un témoin oculaire raconte ainsi ses funérailles : « Une soixantaine d'écrivains et de journalistes et quelques académiciens en uniforme accompagnaient lentement son convoi. Nous étions consternés et silencieux au milieu du Père-Lachaise. M. Vitet venait de prononcer son froid discours; déjà les fossoyeurs commençaient à jeter la terre sur le cercueil, lorsqu'un jeune homme

et une jeune femme qui lui donnait le bras, s'approchèrent du bord de la tombe. Ils restèrent en contemplation devant le cercueil recouvert de terre; des larmes roulaient dans leurs paupières, et ils jetèrent une couronne d'immortelles dans la fosse béante. Le fossoyeur la ramassa et la mit sur le bord, en disant qu'il la placerait sur la tombe. — Non, dit la jeune femme, nous voulons qu'elle soit enterrée avec lui. Et elle la rejeta pieusement dans la fosse. »

LA NUIT DE MAI

La Muse.

Poète, prends ton luth et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

. . . .

Poète, prends ton luth; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Ecoute! tout se tait; songe à la bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée,
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.

. . . .

O paresseux enfant! regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras?
Ah! je t'ai consolé d'une amère souffrance!
Hélas! bien jeune encor tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

Le Poète.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse, est-ce toi?
O ma fleur! ô mon immortelle!
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi!
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur!
Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons glisser dans mon cœur.

La Muse.

Poète, prends ton luth; c'est moi ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge; quelque chose a gémi dans ton cœur;
Quelqu'amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées;
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.

. . . .

Prends ton luth! prends ton luth! je ne peux plus me taire.
Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre.
Une larme de toi! Dieu m'écoute; il est temps.

Le Poète.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.

Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

La Muse.

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau?
O poète! un baiser, c'est moi qui te le donne,
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quelque soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète!
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,

Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant;
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

Le Poète.

O Muse! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse,
Prête à chanter comme un oiseau;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

LA NUIT D'AOUT

. . . .

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore,
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid;
Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'aurore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature
L'homme n'a su trouver de science qui dure
Que de marcher toujours et toujours oublier;

Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière;
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain;

O Muse! que m'importe ou la mort ou la vie?
J'aime, et je veux pâlir; j'aime et je veux souffrir;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.
Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.
Aime, et tu renaîtras; fais-toi fleur pour éclore;
Après avoir souffert, il faut souffrir encore;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

L'ESPOIR EN DIEU

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
A ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
Qui du sobre Epicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis ; — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.

. . . .

Voilà donc les débris de l'humaine science!
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté!
Ah! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux, il vous fallait des ailes;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous, sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs aujourd'hui;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance!
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié!

TRISTESSE

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté,
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie;

Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde;
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Brizeux (1803-1858) naquit à Lorient d'une famille originaire d'Irlande. Son enfance fut confiée aux soins de son oncle, curé d'Arzanno, et il dut certainement à cette première éducation les sentiments pieux et purs qui caractérisent ses poésies. Plus tard il fut envoyé au collége d'Arras où il termina ses études. Dès l'âge de quinze ans, il se lia d'affection avec une petite paysanne, du nom de Marie, des environs de Lorient, qui devint la meilleure de ses muses. Ces tendres et lointains souvenirs lui inspirèrent un certain nombre d'idylles et d'élégies pleines de charme qu'il réunit en recueil et publia sous le nom de *Marie* (1832). Le poète nous a tracé lui-même le portrait de sa jeune Béatrix :

Oh ! quand venait Marie et lorsque le dimanche,
A vêpres, je voyais briller sa robe blanche,
Et qu'au bas de l'église elle arrivait enfin,
Se cachant à demi sous sa coiffe de lin,
Volontiers j'aurais cru voir la vierge immortelle,
Ainsi qu'elle appelée et bonne aussi comme elle.

Cette idylle dura ce que durent les idylles. Tandis que Marie est retenue au village, le poète est appelé à la ville pour achever son éducation, puis par le besoin de voir et peut-être d'être connu. Il avait vingt ans lorsqu'il vint à Paris pour la première fois. C'était

l'époque de la lutte ardente entre les romantiques et les classiques. Brizeux parut un moment aux dernières réunions littéraires du petit cénacle romantique à la fin de la Restauration; il y rencontra Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny surtout avec lequel il noua une amitié littéraire. L'auteur d'*Eloa* était plus capable qu'un autre de comprendre l'auteur de *Marie*. Mais Brizeux ne se laissa pas entraîner par l'esprit de système de l'école romantique. Après un voyage en Italie en compagnie d'Auguste Barbier, le jeune poète breton publia un second recueil intitulé *la Fleur d'or*, puis un troisième *Primel et Nola,* digne pendant de *Marie*. Mais l'Italie et ses merveilles n'avaient pu lui faire oublier la terre natale. Il revint en Bretagne et il retrouva Marie, la compagne de son enfance, mariée à un métayer simple et religieux comme elle. Il voulut voir si elle était heureuse et toujours belle; la rencontre eut lieu dans une foire, et les vers dans lesquels le poète la raconte sont au nombre des plus beaux de son poème :

Devant l'un des marchands bientôt trois jeunes filles,
Se tenant par la main, rougissantes, gentilles,
Dans leurs plus beaux habits, s'en vinrent toutes trois
Acheter des rubans, des bagues et des croix.
J'approchai. Faible cœur! ô cœur qui va si vite,
Que la peine et la joie et tout ce qui l'excite
Arrive désormais, puisque dans ce moment,
Tu ne t'es pas brisé sous quelque battement!
Marie! ah! c'était elle, élégante, parée;
De ses deux sœurs enfants, sœur prudente, entourée;
Belle comme un fruit mûr entre deux jeunes fleurs.
Le passé, le présent, le sourire, les pleurs,
Tout cela devant moi! Qu'elles étaient riantes,
Ces deux sœurs de Marie, à ses côtés pendantes!
C'était Marie enfant!

Au premier coup d'œil, le poète reconnaît Marie, qui, elle, ne reconnaît son ancien ami d'enfance que lorsque celui-ci lui a adressé la parole en breton :

« Mon Dieu! c'est lui, » dit-elle, en me prenant la main.
Et nous pleurions. Bientôt j'eus appris son histoire :
Un mari, des enfants, c'était tout. Comment croire
A ce triste roman qu'ensuite je comptai?
Ma mère et mon pays, que j'avais tout quitté,
Que dans Paris, si loin, rêvant de sa chaumière,
Je pensais à Marie, elle, pauvre fermière!
Il fallut se quitter; alors aux deux enfants
J'achetai des velours, des croix, de beaux rubans.
Et pour toutes les trois une bague de cuivre
Qui, bénite à Kemper, de tout mal vous délivre,
Et, tremblant, je passai les bagues à leurs doigts.
Les deux petites sœurs riaient; la jeune femme
Tranquille et sans rougir, dans la paix de son âme,
Accepta mon présent; ce modeste trésor,
Aux yeux de son époux, elle le porte encor;
L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère;
L'un n'a rien à savoir; l'autre n'a rien à taire.

« Ces vers, continue M. Nettement, à qui nous empruntons ces détails, sont toute une biographie intellectuelle et morale. On voit quelle est l'origine de cette mélancolie profonde qui est le fond du talent de Brizeux. Cette mélancolie, le souvenir de Marie, l'amour de la Bretagne, le sentiment des beautés de la nature, celui des beautés de l'art, voilà les sources où son talent puisera ses meilleures inspirations. »

« Les mêmes qualités se retrouvent dans un second poème moins doux et moins suave que celui de *Marie,* mais plus énergique et d'un souffle plus puissant, les *Bretons*. Cette épopée rustique n'est au fond qu'une longue églogue mêlée d'élégies; mais on peut dire que si la Bretagne disparaissait on la retrouverait tout en-

tière dans le beau poème de Brizeux, avec ses idées, ses croyances, ses joies, ses tristesses, ses jeux, ses mœurs, ses coutumes, et jusqu'à ses superstitions, que le christianisme n'a pu complétement déraciner. Ce poème est l'odyssée de la Bretagne et le peintre a eu lui-même le sentiment de la fidélité, de la ressemblance et de l'énergique vérité de son tableau...

Atteint d'une maladie de poitrine, Brizeux vint dans le midi de la France chercher un climat plus doux. Il mourut à Montpellier, à l'âge de cinquante-trois ans. Le gouvernement, qui lui faisait déjà une petite pension, fit transporter son corps aux frais de l'État, sur les bords de l'Ellé où il repose dans un tombeau élevé par les soins de ses amis et de ses admirateurs.

LE CONVOI D'UNE JEUNE FILLE

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortége nombreux ne suivit pas son deuil :
Un seul prêtre en priant, conduisait le cercueil;
Puis venait un enfant, qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse;
Car Louise était pauvre et jusqu'à son trépas
Le riche a des honneurs que le monde n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire,
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit, au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe avril venait d'éclore,
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs;

L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche;
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

Auguste Barbier (1805), le meilleur poète satirique de cette époque, après avoir fait ses études de droit et même pris sa licence, abandonna tout à coup la carrière du barreau pour s'adonner à la littérature. Il avait déjà publié un roman historique de peu de valeur lorsque la révolution de 1830 lui révéla son véritable genre. Les ambitieux et les solliciteurs qui se pressaient autour du nouveau pouvoir enflammèrent son indignation et il publia dans un journal de Paris une satire mordante, *la Curée,* où il flétrit ces hommes qui apparaissent le lendemain des révolutions, prêts à dévorer la proie qu'ils n'ont pas abattue. « Jamais la poésie française n'avait montré la hardiesse cynique d'images et l'énergie brutale d'expressions qui respirent dans cette malédiction démocratique. » (A. Nettement.)

Paris n'est plus qu'une sentine impure,

. . . .

Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin des guenilles sanglantes,
Du pouvoir qui vient d'expirer.

La sensation produite par la lecture de cette pièce fut immense et le jeune poète, naguère inconnu, acquit tout à coup une renommée universelle.

Encouragé par ce premier succès, Barbier continua à publier des satires politiques qui furent aussi remarquables. Dans *l'Idole,* il attaque, avec une amertume passionnée, Napoléon, qu'il considère comme un fléau

de Dieu. C'était une audacieuse réaction contre l'idolâtrie littéraire à laquelle concouraient presque tous les grands noms de l'époque, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Thiers et Béranger. Ceux-ci en avaient fait un dieu, pour Barbier ce n'est qu'un homme sans cœur.

La Cuve est une peinture saisissante et très-vraie de la corruption de Paris. *La Popularité* est une satire véhémente des sacrifices trop fréquents que les hommes de gouvernement font pour obtenir la faveur populaire, à laquelle ils devraient préférer les conseils austères du devoir et la voix de leur conscience. Ces pièces auxquelles on peut reprocher de trop rappeler *la Curée* par la similitude des images et le retour du même mouvement dans le rythme poétique, trouvent un digne complément dans *Melpomène,* censure éloquente des débauches dramatiques qui, à cette époque, déshonoraient la scène. Ces divers morceaux, d'une énergie extraordinaire, furent réunis en un volume et publiés sous le nom de *Iambes*. Le *Iambe* était chez les Grecs, la forme de vers appropriée au genre satirique.

Ce même volume contient d'autres pièces qui contrastent avec les satires précédentes : *Il Pianto* où le poète peint l'abaissement de l'Italie ; *Lazare,* sombre tableau de la misère du peuple en Angleterre.

Auguste Barbier restera le poète des *Iambes* et son véritable titre de gloire sera d'avoir introduit ce nouveau genre de poésie dans notre littérature.

L'IDOLE

O Corse (1) à cheveux plats ! que ta France était belle
Au grand soleil de Messidor !

---

(1) Napoléon.

C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre
Et des combats pour passe-temps :
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes;
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations;
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!

Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents;
Elle se releva : mais, un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.

BARTHÉLEMY et MÉRY (Voir leur biographie, pages 190, 192,) continuèrent l'œuvre satirique d'Auguste Barbier. Après avoir dirigé leurs invectives poétiques contre la Restauration, ils attaquèrent le nouveau gouvernement dans *Némésis*, journal écrit avec une facilité de versification remarquable et accueilli avec faveur par l'opposition.

VIENNET (1777-1868) se créait, à la même époque, une singulière célébrité dans le genre satirique. Né à Béziers, il fit de bonnes études au collége de sa ville natale; aussitôt après les avoir terminées, il entra comme lieutenant dans l'artillerie de marine, en 1796. Décoré de la main même de l'empereur à la bataille de Lutzen, fait prisonnier à la bataille de Leipsick, il ne revint en France qu'avec la Restauration. La vie des camps lui laissa assez de loisirs pour cultiver son talent essentiellement satirique et c'est de cette époque agitée que datent ses premières épîtres qui lui firent tant d'ennemis. Il dirigea sa verve tour à tour contre les jésuites, les romantiques et les despotes. Ses mordantes satires le firent bien venir du parti libéral dont il fut le candidat à la députation. Mais lorsqu'il eut changé d'opinions politiques et que, des bancs de l'opposition, il eut passé parmi les plus fermes soutiens

du pouvoir, ses anciens amis devinrent ses plus violents adversaires. « On a compté, dit-il, jusqu'à cinq cents épigrammes par année contre ma personne, ma figure, mes poésies, mes discours de tribune, mon épi de cheveux rebelles et ma redingote verte. Traqué dans les provinces par les charivaris, poursuivi dans la capitale par l'index et les regards des dandys et des loustics de toutes les classes, j'aurais fait ma fortune en trois mois si je m'étais montré derrière un rideau à côté de la femme géante. »

Aux attaques de ses adversaires politiques s'ajoutaient les attaques non moins passionnées de la nouvelle école littéraire. L'Académie dédommagea le poète en lui ouvrant ses portes, en 1830; il s'était présenté en concurrence avec Benjamin Constant.

On a de Viennet des poèmes épiques, des romans, des tragédies, des comédies, une foule d'épîtres, des satires; mais son meilleur ouvrage est un recueil de fables qui l'ont fait placer entre Arnault, dont il a parfois la finesse, et Andrieux dont il partage le bon sens et la malice.

HÉGÉSIPPE MOREAU (1810-1838) ne connut pendant sa vie que le malheur et les privations. Né de parents sans fortune et orphelin de bonne heure, il fut placé gratuitement dans un séminaire près de Fontainebleau où il se fit remarquer par sa facilité à faire des vers latins. Ses études terminées, il entra comme apprenti chez un imprimeur à Provins. Il y vivait heureux; mais ayant voulu chercher à Paris un champ plus vaste où il pût faire briller son talent de poète, il ne trouva, au lieu de la célébrité, que la misère. Le jeune poète fut d'abord obligé d'entrer comme

compositeur dans l'imprimerie de Didot; il se fit ensuite maître d'études et chercha en même temps d'autres ressources dans la composition de nouvelles pour les revues. Déçu dans toutes ses espérances, Moreau tomba dans une profonde mélancolie qui abrégea ses jours. Sa dernière œuvre est un recueil de poésies intitulé *Myosotis*, qui décèle un talent à la fois ferme et gracieux. Lorsqu'on s'aperçut du mérite de ces vers, il était trop tard; l'infortuné poète se mourait d'une maladie de poitrine dans l'un des hôpitaux de Paris.

Jean Reboul (1796-1864), fils d'un serrurier de Nimes, reçut, dans un pensionnat de sa ville natale, une instruction assez médiocre qu'il compléta plus tard par des lectures choisies et un travail assidu. Pour subvenir aux besoins de sa mère, restée veuve avec quatre enfants, il entra d'abord comme clerc chez un avoué, mais ses appointements étant insuffisants, il n'hésita pas à prendre un métier manuel et se décida pour celui de boulanger. Pendant les rares instants de loisir que lui laissait le travail, Reboul complétait par des lectures choisies une éducation singulièrement négligée et s'essayait dans la poésie par des chansons et des satires d'une gaieté un peu anacréontique, composées pour un petit cercle d'amis. Ces premiers vers ne sont remarquables que par leur contraste avec le sentiment profond et intime de ses œuvres postérieures. Vers 1820, Reboul livrait au public ses premiers essais poétiques. Ces essais attirèrent l'attention de quelques hommes de lettres qui firent connaître le poète-boulanger dans le monde littéraire. En 1828, Charles Nodier publia dans un journal la touchante élégie

l'Ange et l'Enfant, dédiée à une dame qui venait de perdre un enfant au berceau, et qui est un des chefs-d'œuvre de notre langue. M. de Lamartine recommanda aussitôt à son éditeur « ce jeune homme, né de lui-même, élevé dans l'atelier d'une humble famille, dont tous les titres étaient des vertus, dont toutes les richesses étaient un des métiers les plus vulgaires de la vie et qui fatiguait ses propres bras à gagner le pain de sa femme et de ses enfants, avant de se retirer le soir dans un coin de son laboratoire et de rêver, à la lueur de sa lampe, ces poésies qui s'échappaient sur leurs propres ailes pour aller appeler l'attention et l'admiration sur le nom de l'auteur. » Le grand poète adressa au poète artisan une de ses *Harmonies, le Génie dans l'obscurité.* Alexandre Dumas, visitant Reboul en 1835, le décida à publier son premier recueil, sous le titre de *Poésies.* On y distingue, outre *l'Ange et l'Enfant*, divers morceaux pleins de charme et de mélancolie : *l'Aumône au Christ, Consolation sur l'oubli, la Lampe, un Soir d'hiver,* etc. En 1839, Reboul vint à Paris, où il reçut dans le monde un accueil empressé. Il apportait le manuscrit du *Dernier jour,* poème biblique assez médiocre; ses dernières poésies sont inférieures aux premières.

Les succès poétiques de Reboul attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes qui l'envoyèrent, comme député en 1848, à l'Assemblée constituante; mais son caractère doux et timide le portait peu vers les luttes de la politique; aussi se trouva-t-il heureux de rentrer bientôt dans le calme de la vie privée. Quelques années plus tard le parti légitimiste dont il était le coryphée dans le Midi, lui fit refuser la croix que Louis-Napoléon, président de la République, lui offrit lors de son passage à Nimes.

Reboul doit toute sa célébrité à son génie naturel ; son caractère rêveur le poussait vers la poésie. C'est lui qui a dit :

Le rossignol caché dans la feuillée épaisse
S'inquiète-t-il s'il est dans le lointain des bois
Quelque oreille attentive à recueillir sa voix?
Non, il jette au désert, à la nuit, au silence,
Tout ce qu'il a reçu de suave cadence;
Si la nuit, le désert, le silence sont sourds,
Celui qui l'a créé l'écoutera toujours.

L'ANGE ET L'ENFANT

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.
« Charmant enfant qui me ressemble,
« Disait-il, oh! viens avec moi!
« Viens, nous serons heureux ensemble,
« La terre est indigne de toi.
« Là, jamais entière allégresse;
« L'âme y souffre de ses plaisirs;
« Les cris de joie ont leur tristesse,
« Et les voluptés leurs soupirs.
« La crainte est de toutes les fêtes;
« Jamais un jour calme et serein
« Du choc ténébreux des tempêtes
« N'a garanti le lendemain.
« Eh quoi! les chagrins, les alarmes
« Viendraient troubler ce front si pur!
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniraient ces yeux d'azur!
« Non, non; dans les champs de l'espace
« Avec moi tu vas t'envoler;
« La Providence te fait grâce
« Des jours que tu devais couler. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.....
Pauvre mère!... ton fils est mort!

ÉDOUARD TURQUÉTY (1801-1867), né à Rennes où son père était notaire, vint à Paris faire ses études de droit, mais au lieu de suivre le barreau, il s'adonna aux lettres et devint bientôt un des poètes distingués de l'école romantique. Il a dû ses plus belles inspirations au sentiment religieux qui anime toujours sa poésie.

VICTOR DE LAPRADE (1812) fit de bonnes études à Lyon, où son père exerçait avec distinction la médecine. Destiné au barreau, il abandonna de bonne heure la magistrature pour se livrer entièrement à ses goûts littéraires. Il débuta à vingt-sept ans par un poème intitulé *les Parfums de Magdeleine,* dont le tour harmonieux et mélancolique indiquait un disciple de Lamartine. C'est en 1842 que le jeune poète vint à Paris, où M. de Ballanche le fit admettre dans les salons de Mme Récamier.

Cherchant bientôt ses inspirations dans les livres saints, il écrivit *la Colère de Jésus;* puis, réunissant les pièces qu'il avait publiées dans diverses revues périodiques, il en forma un recueil intitulé *Odes et Poèmes* (1843). En 1845, il publia *les Poèmes évangéliques* qui le désignèrent aux suffrages de l'Académie française en remplacement d'Alfred de Musset.

JACQUES PORCHAT (1800-1864) naquit près de Genève. Après avoir fait des études de droit à Lausanne et à Paris, il fut nommé, à vingt-trois ans, professeur de

droit romain à l'Académie de Lausanne. En 1832, il y fut chargé d'un cours de littérature latine. Il a surtout consacré sa plume à l'éducation de la jeunesse. Signalons un *Recueil de fables*, genre dans lequel il a le mieux réussi. Ses deux drames *Winckelried* et la *Mission de Jeanne d'Arc*, accusent des études historiques très-consciencieuses. Comme prosateur, il a écrit *Trois mois sous la neige*, livre excellent qui a été couronné par l'Académie. Jacques Porchat a laissé encore une bonne traduction des œuvres de Goethe.

ÉLISA MERCŒUR (1809-1835), née à Nantes, d'une famille sans fortune, reçut néanmoins une bonne éducation et dès l'âge de douze ans commença à composer des vers. A seize ans, elle gagna sa vie en donnant des leçons de littérature, d'histoire et d'anglais. Elle n'avait pas dix-huit ans lorsqu'elle publia la première édition de ses *Poésies* qui firent une profonde sensation dans le monde littéraire. Lamartine crut pouvoir dire : « Cette petite fille nous effacera tous tant que nous sommes. » La duchesse de Berri lui obtint du roi une pension de 300 francs; M. de Martignac lui en fit donner une autre de 1200. Fière de tant de succès, Élisa Mercœur quitta sa ville natale, accompagnée de sa mère, et vint habiter Paris. Elle fut introduite dans les plus brillants salons de la capitale et y reçut les hommages les plus flatteurs. La révolution de Juillet la précipita dans la pauvreté, presque dans l'indigence ; ayant perdu une partie des pensions que lui faisait le gouvernement déchu, elle écrivit, pour vivre et faire vivre sa mère, des *Nouvelles* en prose dans divers recueils. Elle mourut à vingt-cinq ans, enivrée des fumées de la gloire et le cœur meurtri

par les poignantes réalités de l'indigence, après avoir eu le malheur de céder, dans une heure de désespoir, aux sombres fascinations du suicide.

EDGAR QUINET (1803-1875), né à Bourg en Bresse, eut pour mère une protestante, mais il fut élevé lui-même dans la religion catholique, qui était celle de son père. Celui-ci était commissaire des guerres à l'armée du Rhin. A huit ans, Edgar fut enfermé au collége de sa ville natale et quitta avec regret les grands bois de Certines où s'était écoulée sa première enfance. La défaite de Waterloo remua profondément son imagination et, se considérant à son tour comme un prisonnier dans son collége, il lui sembla qu'il était associé par le destin au héros de Sainte-Hélène. « Certes, dit-il, si je plaignais mon héros de la captivité qu'il allait endurer désormais au milieu de l'Océan, je ne trouvais pas la mienne moins intolérable. Je me voyais prisonnier comme lui, en même temps que lui, mais je ne pouvais comme lui, maîtriser mon désespoir... Un jeune oiseau de proie, enlevé nouvellement aux forêts et porté à la ville dans une cage d'osier ne tombe pas dans un désespoir plus morne. »

A quinze ans, Edgar Quinet entra au collége de Lyon où il se prépara avec une ardeur infatigable pour l'École polytechnique. Mais malgré toute son application et en dépit de sa tenacité, il ne put jamais réussir à passer ses examens. Le jeune étudiant portait dans l'étude de l'algèbre les dispositions d'un philosophe et d'un poète beaucoup plus que l'exactitude du mathématicien. La poésie vint comme une consolatrice lui adoucir cette préparation laborieuse, puis cet échec

douloureux. Il griffonnait des vers, des centaines de vers qu'il envoyait à sa mère bien-aimée, confidente de ses pensées. Pour se suffire à lui-même et ne plus être à charge à sa famille, il entra comme expéditionnaire dans les bureaux d'une maison de banque aux appointements de 75 fr. par mois; c'était presque un coup de tête. En même temps, il avait obtenu de ses parents la permission de faire son droit, à la condition qu'il songerait sérieusement à une carrière définie. Comme délassement, il écrivit un livre intitulé *les Tablettes du Juif-Errant*, fantaisie d'un enfant, comme il l'a reconnu plus tard lui-même, sans art, sans style, sans invention d'aucune sorte. Il passa ensuite chez le receveur-général de Paris avec 1,200 francs d'appointements par an. « La besogne n'a rien de difficile, écrivait-il à sa mère, j'ai été bientôt au fait. C'est moi qui suis chargé de copier les lettres et d'en écrire l'analyse au dos. J'en composerai moi-même dès que le jargon épistolaire me paraîtra moins obscur, car là aussi il y a du mystère. Attaché à mon pupître depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, j'ai encore bien le temps de lire, de travailler, de penser à toi et de m'inquiéter. Je vois arriver le dimanche comme un bon ami. » Tout en faisant son droit, Quinet ne reste pas inactif; il étudie l'histoire, la philosophie, les sciences, il se pose les grands problèmes de morale. Ce qui l'attire surtout, c'est la philosophie de l'histoire. Bossuet, qu'il a pris pour guide, ne lui suffit pas; l'ouvrage de Mme de Staël lui a révélé *les Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder. Malheureusement ces *Idées* ne sont pas traduites en français, et Quinet ne sait pas l'allemand. Aussitôt il se met à apprendre cette langue

et un an après, en 1825, il a avancé assez sa traduction pour obtenir d'un éditeur un à-compte sérieux sur le prix de son travail. Muni de cet argent, il s'empresse de réaliser un de ses rêves; il visite pendant un mois l'Angleterre. De retour en France, il continue sa traduction et en envoye un cahier et quelques pages de son Essai préliminaire à Victor Cousin, alors au début de sa renommée. Il n'en fallait pas tant pour révéler au philosophe un écrivain de grand talent. Le maître et le disciple s'unirent dès lors d'une intime amitié.

De 1826 à 1828, Edgar Quinet alla s'installer à Heildelberg pour y achever son *Herder* et s'initier à la vie intellectuelle de l'Allemagne. Recommandé aux maîtres de l'Université par Cousin et par ses amis de Strasbourg, il fut reçu à bras ouverts. Parmi les hôtes que rassemblait la maison d'un de ses professeurs, il rencontra la famille d'un pasteur, M. Moré. Il y avait là une jeune fille blonde et souriante dont il s'éprit éperdûment. Quelques semaines après, les deux jeunes gens étaient fiancés, mais avant de songer à conclure le mariage, Quinet voulut assurer le repos et la dignité de son foyer. Sur ces entrefaites, il fut nommé membre d'une commission de savants, envoyée en Grèce, à la suite de l'expédition de Morée. Ce voyage lui procura les plus douces jouissances littéraires, mais non les ressources nécessaires pour réaliser ses desseins. Les fiançailles d'Edgar Quinet et de Minna Moré ne durèrent pas moins de sept ans. Pendant cette longue épreuve, le jeune poète ne cessait de travailler à se créer une position fixe. C'est en vain hélas! qu'il avait compté sur l'amitié de Cousin; celui-ci, à l'apogée de la gloire, aurait pu lui procurer une chaire, mais il semblait oublier son ancien ami; M. Guizot lui promit

une sous-préfecture en Alsace, mais ni la chaire ni la sous-préfecture n'arrivèrent. Enfin le mariage s'accomplit en 1835, au moment où le jeune écrivain entreprenait son poème *Napoléon*, composé en grande partie à Bade dans la vallée de Lichtental, pendant cette année 1835. *Ahasvérus* avait paru en 1833. *Prométhée* devait paraître en 1838.

Ces poèmes eurent un grand retentissement dans le monde littéraire; ils procurèrent à Quinet, en 1839, la chaire de littérature étrangère à la faculté de Lyon, et, en 1842, celle d'histoire des littératures méridionales au collége de France. Ce dernier enseignement eut un grand éclat. Le professeur, de concert avec Michelet, son intime ami, fit de sa chaire une tribune d'où il attaqua vivement les jésuites et l'ultramontanisme et excita un grand enthousiasme parmi ses jeunes auditeurs. Au rétablissement de l'Empire, exilé par Napoléon III, il alla s'établir près de Montreux, dans le canton de Vaud, et dans cette calme et studieuse retraite, il composa divers ouvrages d'histoire et de philosophie. Le 4 septembre 1871, il reprit en hâte la route de Paris.

Ahasvérus (1833) est un drame en prose poétique qui embrasse la durée entière du globe et de l'humanité. Tous les grands empires y apparaissent comme des personnages. Ahasvérus, type de l'humanité en général, nie pour chaque homme le progrès dans la vie. Un scepticisme effréné est l'idée de tout le drame. C'est un livre étrange et très-souvent inintelligible, et qui laisse sur le lecteur une impression pénible. Au point de vue de l'art, cette composition est éblouissante par l'imagination.

Napoléon (1836) a pour sujet ce héros historique. L'auteur croyait alors que le moment était venu de tenter en France l'épopée. Aux yeux du poète, Napoléon satisfait à la première condition du

personnage épique qui est d'absorber en soi une génération tout entière; il pense donc qu'il deviendra le héros de la poésie populaire. Plus tard, il est bien revenu de cette idée. « J'ai voulu, écrivait-il en 1857, faire Napoléon plus grand que nature, plus noble qu'il n'a été en effet. Mon héros légendaire est retombé sur moi; il m'a écrasé de ses débris. » *Napoléon* renferme quelques passages hardiment rendus, dans lesquels le réalisme jaillit de la forme épique, mais en général c'est le sentiment lyrique et le symbole qui l'emportent.

Prométhée (1838). — La conclusion de cette œuvre est incomplète. Prométhée enchaîné, rongé par un vautour, n'est point délivré. C'est l'emblème de l'humanité dévorée par le doute, et le poète n'indique qu'incomplétement la délivrance par la *clémence* du libérateur. Les doctrines panthéistes y sont répudiées, bien que l'auteur n'en soit encore qu'à la religion naturelle. Cet ouvrage appartient plus à la philosophie qu'à la poésie.

« Le travail intérieur de l'âme de Quinet peut se réduire à un petit nombre d'idées maîtresses dont voici le résumé. D'abord, le jeune penseur, dès qu'il s'éveille à la vie de l'esprit, sent l'impossibilité pour l'homme de se passer de Dieu. Ce Dieu qu'il appelle, il le trouverait sans doute dans le christianisme, car le christianisme parle à son intelligence, à son imagination, à son cœur, par les mille voix de l'histoire et de la nature; mais comment concilier la religion de l'Évangile avec cette autre bonne nouvelle qui a transformé le monde en 1789? Si le christianisme et la révolution ne peuvent vivre ensemble, c'est à la révolution qu'il s'attachera. Il ne cesse pas pour cela de chercher le Dieu dont la race humaine a besoin. Ses études sur le génie des religions lui ont appris que toute société politique a pour fondement une foi religieuse, qu'il n'y a pas dans l'histoire du monde un état, un ordre social, une grande communauté humaine ayant vraiment vécu, dont le principe de vie ne fût un dogme. Par conséquent, la société, issue de la Révolution doit avoir sa religion, car il ne se peut pas qu'elle subsiste dans le vide. Cette religion, qui se cache encore, l'humanité la réclame par la voix de tous ceux qui souffrent.

« Telle est la marche logique des idées de Quinet. Ainsi s'expli-

quent *Ahasvérus, Napoléon, Prométhée* et ce grand livre sur la révolution qui a tant scandalisé les révolutionnaires... Sans doute Quinet s'est trompé de voie, il s'est égaré sur les cimes, il n'a pas trouvé la solution vraie; qu'importe! il a eu le sentiment des plus hautes questions de notre âge, et nul ne les a posées plus hardiment. Voilà pourquoi, malgré toutes ses erreurs, il est resté un maître (1). »

CHAPITRE II

LA POÉSIE DRAMATIQUE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Victor Hugo. — Alfred de Vigny. — Casimir Delavigne. — Scribe. — Ponsard. — Émile Augier.

Au moment où le gouvernement de Juillet s'établissait, une nouvelle école s'emparait du théâtre en promettant de renouveler notre scène : Victor Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny et le reste de la pléiade romantique, encouragés par le succès d'*Hernani* et de *Henri III*, voyaient tout un avenir de chefs-d'œuvre et de triomphes ouverts devant eux. Casimir Delavigne, que les tendances de son esprit, ses études et ses précédents rattachaient à l'école classique, comprenait cependant, avec cette sagacité qui contribua tant à ses succès, qu'il fallait modifier sa première manière et se plier aux goûts nouveaux du public. Scribe, cet esprit fin, ingénieux et fécond, qui avait régné sans conteste sur les scènes secondaires, abordait la grande comédie. C'est dans les œuvres de ces cinq hommes principalement, qu'on peut suivre l'histoire de la littérature dramatique en France pen-

---

(1) Saint-René Taillandier, *Revue des Deux-Mondes*, juillet 1877.

dant cette période, surtout jusqu'au moment de la réaction qui se manifesta vers la seconde phase du gouvernement de Juillet.

VICTOR HUGO. (Voir sa biographie, page 166.)

Marion Delorme (1830). — Cette pièce est la réhabilitation de la courtisane. La scène se passe en 1638. Marion Delorme s'est amendée ; elle a quitté Paris et maintenant, retirée, cachée sous le nom de Marie dans une petite ville de province, à Blois, elle ne vit que pour Didier. Celui-ci ignore le passé de son amie et il aime Marie avec passion, comme un idéal de pureté et d'innocence. C'est un jeune débauché, Gaspard de Saverny, qui détrompe les illusions du jeune homme. Sous le plus frivole des prétextes, Didier, qui ne peut lui pardonner ce qu'il croit être une calomnie, provoque son ami en duel. En ce temps-là, le cardinal de Richelieu avait défendu les duels sous peine de mort. A peine Didier et Gaspard ont-ils croisé le fer qu'ils sont surpris par le guet. Le marquis, au fait des roueries des jeunes seigneurs débauchés, se laisse glisser à terre et fait le mort. Didier seul est désarmé et emmené par la garde.

Nous sommes au troisième acte et la toile se lève devant le château de Nangis. On va procéder à l'enterrement de Saverny. Sous le déguisement d'un officier, avec un emplâtre sur l'œil, par surcroît de précaution, le jeune fou, accompagné de son ami Brichanteau, s'est mis gravement à traîner son cercueil en carrosse jusqu'au château de Nangis, chez son oncle. Tout est muet, triste et grave ; tous sont en pleurs dans la maison et le vieux marquis lui-même, les bras croisés et immobiles reste accablé sous sa douleur. On ne lui a rien dit de la supercherie ; le désespoir du vieillard navre Gaspard ; il voudrait tout lui dire, mais Brichanteau l'en empêche ; il a vu rôder dans la maison un homme de mauvaise mine qui éveille ses soupçons.

Tout est prêt pour les funérailles et un valet s'approche du marquis de Nangis pour savoir de lui l'heure qu'il a fixée pour la cérémonie et lui dire aussi qu'une troupe de comédiens demande asile. Pour des comédiens, le moment est assez mal choisi, fait observer Brichanteau ; mais l'hospitalité est un devoir et les comé-

diens sont introduits dans le château. Le chef de la troupe vient d'engager, pour représenter certain rôle de tragédie, un jeune couple qu'il a rencontré sur le pavé de la grande route. On devine que c'est Didier et Marie qui fuient ensemble. Loin des recherches de la police, ils se croient maintenant en sûreté. Hélas, ils ont compté sans Gaspard qui, insouciant et léger, s'en vient, tandis que l'on prépare son enterrement, rôder autour de la grange et reconnaît Marion Delorme. L'aventure est si étrange, que le jeune seigneur brûle de la raconter et il trouve fort à propos un auditeur disposé à rire avec lui; c'est l'homme noir que Brichanteau a déjà signalé; il trouve la chose plaisante et en rit, mais son rire est sinistre; c'est le rire de l'espion qui vient de mettre la main sur la proie qu'il chassait. Bientôt le traître se démasque et le lieutenant criminel fait arrêter Gaspard et Didier.

Le marquis de Nangis est fou de désespoir, Marion Delorme est folle de douleur. Tous deux viennent se jeter aux pieds de Louis XIII en criant : « Grâce! » Mais le roi dévot croit cet acte de justice nécessaire pour expier ses fautes; d'ailleurs, complétement sous la dépendance de Richelieu, il n'a point d'initiative; il refuse, puis se laisse arracher la grâce des condamnés; puis enfin rétracte sa parole royale devant l'injonction de l'implacable cardinal. L'échafaud est prêt; le bourreau attend, appuyé sur sa hache; les gardes font la haie, et les deux jeunes gens s'avancent à pas lents. Gaspard est toujours plein de gaieté, il a le sourire aux lèvres. Didier est triste et pâle; il tient la tête baissée; non que la mort l'effraye, mais il sait maintenant la vérité sur le passé de Marie et son cœur est brisé. Cependant il se rappelle l'avoir aimée et ce souvenir lui arrache son pardon.

« Il y a de tout dans ces cinq actes, a dit un critique contemporain; du rire, des larmes, de la pitié, de la terreur, et surtout de l'étonnement à l'aspect d'une conception si hardie... Singulier privilége de cet homme qui, à force de mépriser son parterre, à force de violences faites au langage reçu, aux règles consacrées, aux convenances les moins disputées, à force de grotesque et de bizarre, arrive à des succès d'enthousiasme, à une époque où l'enthousiasme est mort; homme puissant, qui s'est trompé de siècle,

qui s'est fait poète dramatique quand il n'y avait plus ni poésie ni drame; hardi novateur qui, avant d'atteindre le but qu'il se propose, a tout à faire, son théâtre, ses acteurs, son public et jusqu'à la critique appelée à le juger. » « Jamais, dit un autre critique, Victor Hugo n'a été plus poète, n'a vu plus haut, n'a jugé plus largement. »

Le Roi s'amuse (1832). — Le poète met en contraste les déportements d'un roi et l'amour paternel d'un bouffon avec toutes ses effusions et ses saintes colères. Triboulet, bouffon de François Ier, a une fille candide, aussi belle que son père est difforme et laid. Il l'a reléguée avec un soin jaloux, loin de la cour, dans une maison retirée et impénétrable; c'est là qu'il vient souvent, en cachette, la contempler et s'enivrer de l'amour et des charmes de sa fille chérie. Mais un jour les courtisans découvrent son trésor, trompent la vigilance du père, enlèvent Blanche et la livrent au roi. La douleur et la colère de Triboulet n'ont plus de bornes; il s'arrache les cheveux de désespoir, il pleure, il insulte et jure de se venger; le royal suborneur mourra. La trame est ourdie, l'assassin soudoyé. Le roi est attendu de nuit dans un mauvais lieu; c'est là qu'il sera assassiné. Sa perte serait certaine si Blanche, qui connaît les desseins de son père, n'était résolue de mourir à la place du roi. Déguisée en cavalier, elle vient frapper de nuit à la porte fatale et reçoit sur le seuil le coup mortel. Le cadavre, cousu dans un sac, est jeté par la fenêtre sur les bords de la Seine. C'est là que Triboulet, par une nuit orageuse, attend sa proie et savoure enfin le plaisir de la vengeance. Au moment où il s'apprête à jeter le cadavre à l'eau, ô surprise! il entend le roi qui passe en chantant. Triboulet tressaille; il entr'ouvre le sac et reconnait avec épouvante, à la lueur d'un éclair, le cadavre de sa fille. Elle a encore un reste de vie et assez de force pour tout expliquer à son père; puis elle meurt, et Triboulet s'affaisse et s'évanouit.

La pensée développée dans cette œuvre est celle qu'on peut signaler dans *Marion Delorme* et dans *Lucrèce Borgia*. « Prenez, a dit l'auteur, la difformité la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète; placez-là où elle ressort le mieux, à l'étage le plus infime, le plus souterrain et le plus méprisé de l'édifice social;

éclairez de tous côtés par le jour sinistre des contrastes, cette misérable créature, et puis jetez-lui une âme et mettez dans cette âme le sentiment paternel, qu'arrivera-t-il? c'est que ce sentiment sublime, chauffé selon certaines conditions, transformera sous nos yeux la créature dégradée; c'est que le petit deviendra grand; c'est que l'être difforme deviendra beau. Au fond, voilà ce que c'est que *le Roi s'amuse.* » « Devant la douleur du père, dit Gustave Planche, la critique perd ses droits et se résigne aux larmes et à l'admiration. »

Lucrèce Borgia (1833). — L'auteur veut montrer qu'il reste toujours dans l'être humain le plus avili ou le plus dépravé de quoi le faire apparaître, pour quelques instants, noble et beau; il veut montrer une femme prodige de scélératesse remontant à l'humanité par l'amour maternel.

Gennaro est le fils de Lucrèce Borgia qui a pour lui une tendresse qu'elle n'ose avouer. Il a grandi sans connaître sa mère; il est devenu un des plus braves chefs de condottieri de l'Italie et il est au service de Venise. C'est dans cette ville qu'il rencontre Lucrèce et dès que les imprécations de ses amis l'ont signalée, il s'en écarte avec horreur. Cette horreur qu'elle inspire l'empêche de découvrir à Gennaro qu'elle est sa mère.

Gennaro vient à Ferrare et comme ses compagnons le plaisantent sur l'amour qu'il a, disent-ils, inspiré à Lucrèce, l'imprudent jeune homme efface avec son poignard, au frontispice du palais Borgia, la première lettre de ce nom; il reste *orgia* « véritable devise de cette femme et de cette famille. » Lucrèce, ignorant qui a fait cette insulte à son nom, vient s'en plaindre au duc de Ferrare, son époux. Celui-ci lui promet solennellement qu'elle sera vengée comme elle le demande. Mais lorsqu'elle apprend que le coupable, c'est Gennaro lui-même, elle implore sa grâce. Le duc, qui ignore la nature de l'amour de sa femme pour ce jeune homme, refuse tout pardon. Ni les supplications, ni les menaces de Lucrèce ne peuvent l'émouvoir. Heureusement qu'elle parvient à faire accepter à Gennaro un contre-poison qui le mettra à l'abri de la mort.

Au cinquième acte, nous retrouvons Gennaro chez la princesse Négroni où il s'est glissé sans être invité. Il y est spectateur indif-

férent d'une orgie à laquelle prennent part ses amis et quelques femmes. Au fort de cette débauche, un chant funèbre, venant du dehors, se croise avec les chants impies des convives. Les voix se rapprochent, les portes s'ouvrent, une procession de pénitents noirs et blancs, des cierges à la main, pénètre à pas lents dans la salle et se range sur les deux côtés. Lucrèce paraît; elle déclare aux convives qu'ils sont empoisonnés et leur fait voir sur le seuil de la porte cinq cercueils prêts à les recevoir. Tout à coup Gennaro sort de l'ombre et lui apprend qu'il en faut un sixième. Lucrèce épouvantée fait sortir tout le monde, et une seconde fois veut contraindre son fils à prendre du contre-poison. Il s'y refuse; il ne veut pas survivre à ses amis lâchement assassinés, mais il veut les venger. Déjà le poignard brille sur la tête de la criminelle. L'horreur de la mort, l'horreur plus grande encore de mourir de la main de son fils, font faire à Lucrèce un pas vers la vérité; elle avoue une relation de parenté avec Gennaro; celui-ci hésite; le couteau va lui tomber des mains, lorsque de la salle voisine, une voix mourante et plaintive arrive jusqu'à lui; c'est la voix de son frère d'armes qui demande vengeance et qui l'obtient. Lucrèce meurt en poussant un cri : « Gennaro, je suis ta mère! » La toile tombe sur une douleur sans nom et sur un remords sans mesure, et le drame s'achève dans l'imagination épouvantée du spectateur.

« Ce drame n'est pas l'expression d'une idée morale, mais une satisfaction à ce besoin d'émotions violentes qu'éprouve notre siècle blasé; ce qu'on aime, c'est l'horreur, et dans ce drame, ce qu'on applaudit de préférence, c'est le hideux du sujet, la nudité des tableaux, le luxe d'empoisonnements. Réformer le goût du public, telle aurait dû être la mission de Victor Hugo; malheureusement nous ne pouvons pas dire qu'il l'ait remplie.

« Après la question de morale, il serait facile d'attaquer cette pièce au point de vue de l'art. Ces cinq étourdis qui se trouvent faire partie de l'ambassade; Gennaro qui les accompagne on ne sait pourquoi; son insulte au nom de Borgia; Alphonse qui, voulant tuer Gennaro, fait avec lui les façons d'un vieux chat avec une souris; la témérité avec laquelle ce prince, si inquiet de se brouiller avec Venise, laisse empoisonner par sa femme cinq membres de

l'ambassade vénitienne; cette fatalité qui veut que Lucrèce ne sache d'aucune part que Gennaro est au nombre des convives, sont autant d'invraisemblances accumulées.

« A côté de ces défauts, que de beautés de premier ordre! Une chose suffirait à déconcerter la critique, c'est cette combinaison si forte qui fait que Lucrèce ne peut en aucun lieu de l'action dire le mot qui la sauverait et qui sauverait Gennaro, en sorte que l'aveu de sa maternité se réserve pour un moment où il ne sera plus qu'un coup de foudre pour son malheureux fils.

« Ce serait déjà beaucoup qu'une telle conception; l'exécution s'y proportionne entièrement. Y a-t-il un ouvrage, même de Victor Hugo, composé avec une verve plus soutenue? où l'unité du jet se fasse mieux sentir? où l'éloquence soit plus dramatique? où les discours de la passion soient plus d'une haleine, d'une teneur plus forte, d'un désordre plus beau? Aucun talent ne révèle davantage le grand dramatiste. » (Vinet.)

Ruy Blas (1838). — Dans cette pièce, le poète donne libre carrière à sa passion des contrastes, en rapprochant le manteau royal de la livrée.

Don Salluste, ministre du roi d'Espagne, vient de tomber en disgrâce et d'être exilé par ordre de la jeune reine. Il jure de se venger et songe un moment à se servir dans ce but de son cousin, don César de Basan, homme perdu de débauches; mais celui-ci, apprenant qu'il s'agit de tendre un piége à une femme, se récrie et refuse avec fierté.

A défaut de son cousin, Salluste se servira de Ruy Blas, son laquais, ancien camarade de don César. Une conversation qu'il a écoutée entre ces deux amis lui fait surprendre un secret qui suffira pour ourdir la trame infâme qui doit perdre son ennemie. Ruy Blas vient d'avouer à don César, chose inouie, qu'il est amoureux de la reine. Le plan de Salluste est dès lors tout tracé. Il fait quitter à Ruy Blas sa livrée, le revêt du costume de grand d'Espagne et l'introduit auprès des seigneurs de la cour sous le nom de don César dont il a payé la hardiesse par l'exil. Le laquais, qui s'est laissé faire, s'engage en retour, par un billet, à servir son maître en toute occasion comme un bon domestique; puis le

ministre se borne, en s'éloignant, à donner au nouveau seigneur, qui ne comprend rien aux intentions de son maître, un seul ordre : plaire à la reine et s'en faire aimer.

Les vœux de Salluste ne tardent pas à se réaliser. Les circonstances favorisent la fortune de Ruy Blas; la reine l'élève aux plus hautes dignités et en fait son ministre d'état. Cette élévation rapide excite l'étonnement et la jalousie des conseillers du roi; Ruy Blas les surprend en séance dans la salle du gouvernement, se partageant les revenus du royaume. Tout à coup il s'avance et flétrit leur cupidité; puis songeant à la grandeur passée et à la décadence actuelle de l'Espagne, il interpelle dans un monologue célèbre Charles-Quint dans sa tombe.

Au moment où les conseillers foudroyés se retirent, la colère dans le cœur, une tapisserie se soulève et la reine apparaît rayonnante; elle a tout entendu du cabinet obscur qui communique à ses appartements et elle félicite son courageux ministre. Mais pendant qu'elle s'éloigne, laissant Ruy Blas ivre d'extase et de bonheur, un homme vêtu d'une livrée est entré par la porte du fond et vient brusquement lui poser la main sur l'épaule; c'est don Salluste. Après avoir rappelé à Ruy Blas ses anciennes fonctions, il lui ordonne d'aller l'attendre le lendemain dans sa petite maison avec un carrosse attelé; le ministre, qui soupçonne un piége contre la reine, se débat et refuse; mais Salluste le menace de tout découvrir et lui rappelle la promesse qu'il lui a faite autrefois de lui obéir aveuglément. Ruy Blas, humilié, brisé d'émotion, s'incline et promet.

Nous le retrouvons, en effet, dans la maison de Salluste. Là, il songe avec accablement à son élévation et à sa chute prochaine, mais surtout aux dangers que court la reine. Pour éviter les piéges, il lui a fait dire de ne sortir du palais sous aucun prétexte; mais le message n'a pas été rempli; au contraire, don Salluste a fait parvenir à la reine un billet par lequel le ministre, menacé d'un grand danger, l'appelle à son secours. La Reine n'hésite pas, et, au risque de se compromettre, se rend seule de nuit dans la maison de Ruy Blas. A sa vue, le ministre épouvanté la supplie de fuir : elle s'y refuse et montre la lettre. L'odieuse trame est découverte; le monstre qui

s'était caché apparaît lui-même; sa vengeance est complète, il apprend à la reine que le ministre qui a sa confiance n'est qu'un laquais et la menace de dévoiler cette entrevue nocturne qui doit la perdre à jamais. A ce moment, Ruy Blas, qui s'est contenu avec peine, se précipite sur don Salluste, lui arrache son épée et la lui plonge dans le cœur; puis, ne pouvant survivre à son déshonneur, il avale une fiole de poison et meurt sous les yeux même de la reine, après avoir obtenu son pardon.

Vinet s'exprime d'une manière sévère sur ce drame. « C'est, dit-il, le fantastique appliqué au monde moral, c'est-à-dire la forme la plus impardonnable du faux. L'application que le poète en fait dans Ruy Blas est une véritable réduction à l'absurde. Quand on nous dirait que, sous le rapport au moins des vers, Ruy Blas est une plaisanterie, une parodie faite par un autre que Victor Hugo, nous le croirions sans difficulté. Nous dirons donc avec regret, mais avec franchise : il n'y a pas d'idée, il n'y a pas d'inspiration, il n'y a pas d'intérêt dans le drame de M. Hugo. C'est le produit d'une imagination énergique, mais captive. Il s'épuise, faute d'espace, en inventions bizarres. Il n'est pas vrai, et parce qu'il n'est pas vrai, il n'avance pas. »

ALEXANDRE DUMAS. (Voir sa biographie, 219.) *Mademoiselle de Belle-Isle; Un Mariage sous Louis XV, etc.*

CASIMIR DELAVIGNE. (Voir sa biographie, page 132.) *Marino Faliero; les enfants d'Édouard; Louis XI; Don Juan; la fille du Cid; le Conseiller rapporteur.*

SCRIBE. (Voir sa biographie, page 211.) *La Camaraderie; le Verre d'eau; une Chaîne; Bertrand et Raton,* etc.

FRANÇOIS PONSARD (1814-1867), né à Vienne, en Dauphiné, fit ses études au collége de Dijon. Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya étudier le

droit à Paris. Ne se sentant aucun goût pour la chicane, le jeune homme aurait préféré étudier les lettres; néanmoins, en fils soumis, il obéit à son père. Redoublant alors de travail et d'application, il parvint à satisfaire à la fois ses goûts littéraires et les exigences paternelles; il fit son droit et cultiva les Muses. Il était encore étudiant, lorsqu'il débuta par une traduction du *Manfred* de Byron, qui passa inaperçue. Cet échec ne découragea pas le jeune poète qui, une fois de retour à Vienne, où son père l'avait rappelé pour y faire son stage d'avocat, composa *Lucrèce,* sa première tragédie. Un jeune poète, son compatriote et son ami, appréciant le mérite de l'œuvre se chargea de la faire jouer sur un des théâtres de la capitale et fit dans ce but le voyage de Paris. Mlle Rachel, la célèbre tragédienne, à qui il soumit cette pièce, ne daigna pas la lire; le comité de lecture de l'Odéon la refusa, après l'avoir entendue, mais le directeur, devinant tout le parti qu'il pourrait en tirer, passa outre et mit *Lucrèce* à l'étude. L'esprit public commençait à se fatiguer des drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas; les excentricités de l'école romantique avaient remis en faveur la tragédie classique savamment interprétée par Rachel. *Lucrèce* fut jouée à l'Odéon aux applaudissements de la jeunesse des écoles et aux acclamations enthousiastes des classiques. Un nouveau camp se forma aussitôt en face des *hugolâtres :* celui des *ponsardistes.* L'Académie française consacra ce grand succès en couronnant l'œuvre du jeune poète; les classiques étaient vengés. Le sujet, le style ferme et concis, les caractères nettement tracés de *Lucrèce* rappelaient Corneille et la grande école du dix-septième siècle.

Abandonnant entièrement le barreau, Ponsard se livra désormais à l'art dramatique. En 1846, il fit jouer *Agnès de Méranie* (1) qui eut moins de succès.

Le poète se releva par le beau drame de *Charlotte Corday,* qui lui fut inspiré par la lecture des *Girondins* de Lamartine. Dans cette nouvelle étude historique, si remarquable par la noblesse des idées et la mâle énergie du langage, Ponsard sortit de sa voie accoutumée et sembla faire une concession au genre romantique.

Après le coup d'état de 1852, Ponsard fut nommé bibliothécaire du Sénat. Ses ennemis politiques l'accusèrent, à cette occasion, de s'être vendu au pouvoir triomphant. Le poète, indigné, refusa la place et provoqua en duel un de ses accusateurs. Peu après, il se vengea plus noblement en donnant *l'Honneur et l'Argent* (1852) et *la Bourse* (1856), comédies mordantes où sont flétris ceux qui préfèrent les dignités et les richesses mal acquises à une honorable pauvreté. Ces comédies obtinrent le plus légitime succès et valurent à leur auteur un des fauteuils de l'Académie. Citons encore *le Lion amoureux* et *Galilée* qui renferment, surtout la dernière, de grandes beautés littéraires. *Galilée* devait clore brusquement la courte carrière du poète; atteint d'un cancer dans les reins, il mourut dans les plus atroces douleurs, à l'âge de cinquante-trois ans.

Émile Augier (1830), né à Valence (Drôme), est le

(1) Agnès de Méranie fut la seconde femme que Philippe-Auguste prit après avoir répudié Ingeburge en 1196, et qu'il dut abandonner après excommunication. Cette rupture fait le sujet de la pièce de Ponsard.

petit-fils de Pigault-Lebrun (1), à qui il a dédié le recueil de ses pièces. Sa famille étant venue se fixer à Paris, Émile entra au collége Henri IV où il se lia d'amitié avec un des fils de Louis-Philippe, le duc d'Aumale, qui y faisait aussi ses études. Destiné au barreau, il entra chez un avoué, mais il ne tarda pas à quitter l'étude de son patron pour se livrer à son goût pour la poésie dramatique. L'apparition de *Lucrèce* de Ponsard lui indiqua sa voie, et, sous l'inspiration de ce maître nouveau, il écrivit une comédie pleine de grâce et de fraîcheur, intitulée *la Ciguë*. L'auteur avait à peine vingt ans. L'âge du poète nuisit sa pièce qui, présentée en premier lieu au comité de lecture du Théâtre-Français, fut refusée à l'unanimité. Le comité de l'Odéon, mieux avisé, la fit jouer : ce fut un triomphe. On y vit un retour heureux vers la comédie de mœurs écrite en vers et le public encouragea, par un intérêt soutenu et de vifs applaudissements, ces premiers débuts du poète. Quoique cette pièce ait perdu de son actualité, elle est encore considérée aujourd'hui, par certains critiques, comme l'ouvrage le plus parfait de l'auteur.

Depuis lors, Émile Augier n'a cessé de fournir la scène de pièces d'un grand mérite dans lesquelles il fait preuve de beaucoup d'observation et de goût. Tandis que d'autres, comme Alexandre Dumas, propageaient dans leurs ouvrages de funestes doctrines et faisaient effrontément l'apologie du libertinage, il prit courageusement en main la défense de la famille et entreprit de faire apprécier et aimer le foyer domestique. C'est

(1) Romancier, né en 1753, plein de naturel, de verve et de gaieté; malheureusement il offense trop souvent la religion et la décence.

cet esprit moral qui anime *l'Aventurière*, grande comédie en cinq actes, la meilleure de l'auteur; *Gabrielle,* qui arracha aux spectateurs le cri d'admiration du héros de la pièce :

> O père de famille! ô poète! je t'aime!

et à laquelle l'Académie décerna le prix Montyon.

Citons encore *le Gendre de M. Poirier,* comédie d'intrigue et peinture des mœurs contemporaines. L'auteur y met en scène, avec une grande verve comique, les travers de la noblesse vaniteuse et ruinée et les sottises de la bourgeoisie enrichie; *la Jeunesse,* plaidoyer en faveur de l'idéal; *le Mariage d'Olympe* et les *Lionnes pauvres* contrastent péniblement avec les précédentes pièces; l'auteur, cédant au goût dépravé du jour, oublie sa noble mission; lui, qui ne nous avait habitués qu'aux scènes de la vie de famille, nous fait pénétrer pour la première fois dans un monde impur. Il se relève dans *les Effrontés* et dans *le Fils de Giboyer,* qui eurent un immense retentissement. Dans ces dernières comédies, M. Augier touche aux questions les plus brûlantes de la morale sociale et même de la politique; la première est une virulente satire dirigée contre les gens d'affaires et de finance qui se glissent dans le journalisme contemporain; la seconde est dirigée contre les jésuites et tous ceux qai veulent mêler la religion à la politique. *Le Fils de Giboyer* souleva en particulier la colère du parti clérical, mais cette pièce triompha de toutes les cabales. Citons encore *Maître Guérin, la Contagion, Paul Forestier,* etc.

CHAPITRE III

L'HISTOIRE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Augustin Thierry. — Thiers. — Mignet. — Barante. — Michelet. — Louis Blanc. — Henri Martin. — Vaulabelle. — Capefigue. — Lavallée. — Merle d'Aubigné.

AUGUSTIN THIERRY (Voir sa biographie, page 256.) *Dix ans d'Études historiques* (1834); ***Récits des temps mérovingiens*** (1835).

THIERS (Voir sa biographie, page 261.) ***Histoire du Consulat et de l'Empire*** (1845-1862).

MIGNET (Voir sa biographie, page 266.) continue à publier des mémoires ou des opuscules d'une faible étendue. ***Négociations relatives à la succession d'Espagne*** (1842); ***Antonio Perez et Philippe II*** (1845); ***Histoire de Marie Stuart*** (1851); ***Charles-Quint, son abdication, son séjour à Saint-Just, sa mort,*** l'un des ouvrages les plus remarquables de cet écrivain.

DE BARANTE. (Voir sa biographie, page 248.) *Mélanges historiques et littéraires* (1836).

JULES MICHELET (1798-1874), naquit à Paris d'une famille obscure et pauvre. Son père, qui était imprimeur, parvint à force d'économies et de sacrifices à fonder un établissement typographique, où il imprimait un journal religieux; mais, au moment où l'entreprise soutenue à grands frais commençait à réussir, Napoléon suspendit le privilége du journal et la famille Michelet fut plongée dans la plus profonde

misère. On vit alors un touchant spectacle : tous les membres de la famille réunirent leurs efforts pour gagner le pain quotidien; le vieux grand-père, âgé de soixante-quinze ans, se remit au pénible labeur de la presse, la mère se fit brocheuse et le jeune Jules, âgé de douze ans, tint dans l'humble atelier la place d'un ouvrier compositeur. Cependant, ce travail, accepté joyeusement par l'enfant, n'était pas dans ses goûts, et quoiqu'il eût été obligé d'interrompre des leçons de latin que lui donnait un vieux libraire, il n'en continua pas moins ses chères études pendant les heures de récréation. Grâce à cette persévérance, il put bientôt traduire seul Ovide, Virgile, faire des thèmes et des versions. Frappés de sa précoce intelligence, ses parents n'hésitèrent pas à s'imposer de nouveaux sacrifices pour le faire entrer au collége Charlemagne où, sous la direction de deux jeunes professeurs distingués, Victor Leclerc et Villemain, le jeune homme fit de brillantes études.

A la suite d'un remarquable concours, Michelet, qui se vouait à l'enseignement, fut nommé professeur d'histoire au collége Rollin (1821). En 1826, il préluda à ses grands travaux historiques par la publication d'un ouvrage élémentaire, *Précis de l'histoire moderne*, petit chef-d'œuvre de science et de style. La traduction du livre de Vico, *Principes de la philosophie de l'histoire*, lui valut d'être nommé maître de conférences à l'école normale. En 1830, il devint suppléant de M. Guizot à la Sorbonne et professeur d'histoire de la princesse Clémentine, fille de Louis-Philippe. Michelet profita de tous ces avantages pour redoubler d'ardeur au travail et justifier les espérances qu'il avait fait concevoir. Vers cette époque, il publia *l'Histoire*

romaine (1832) et le premier volume de sa grande *Histoire de France* (1833), qui ne devait être terminée qu'en 1857. Le premier de ces ouvrages contient une étude approfondie de la société latine; le second se fait remarquer autant par l'érudition que par la forme imagée, parfois bizarre, mais toujours captivante du style; sous la plume de Michelet, l'histoire a l'intérêt et l'attrait du roman.

La réputation et le mérite de ces ouvrages valurent à Michelet une chaire au collége de France, où son professorat est resté célèbre par l'éloquence vive et spirituelle qu'il y déploya et par l'enthousiasme extraordinaire qu'il excita au sein de la jeunesse des écoles. Cette popularité, la hardiesse des idées politiques et sociales du professeur, et surtout ses invectives contre le clergé inspirèrent des craintes au gouvernement qui le suspendit de ses fonctions. Cette mesure provoqua aussitôt une formidable manifestation. Deux mille étudiants descendirent du quartier latin et se dirigèrent vers la Chambre des députés, mais tout fut inutile, la révocation fut maintenue.

L'éminent professeur employa ses loisirs à rédiger les cours qu'il avait donnés au collége de France. De concert avec son ami Edgar Quinet, il composa un ouvrage contre les jésuites qu'il soupçonnait de l'avoir dénoncé; puis il écrivit seul *le Prêtre, la Femme et la Famille*, dirigé contre l'organisation du catholicisme. Cette haine contre le clergé et contre la royauté inspira son *Histoire de la Révolution française* (1847), suite de sa grande *Histoire de France*. Maudissant impitoyablement les institutions antérieures à 1789, l'historien salue la Révolution comme la source de tout droit, le fondement de tout

bien, le commencement de tous les progrès politiques et sociaux.

La seconde république rendit à Michelet sa chaire au collége de France. L'auditoire fut aussi nombreux et aussi sympathique qu'autrefois, mais en 1851, son cours fut de nouveau fermé à cause de l'agitation que les vues politiques du professeur entretenaient parmi la jeunesse. Depuis lors, le savant historien abandonna l'enseignement et employa utilement ses loisirs à achever sa grande *Histoire de France.* Comme intermède à ses travaux, il a publié des livres qui sont de charmants poèmes : *l'Oiseau, l'Insecte, la Mer,* etc.

« M. Michelet, trop historien pour n'être que poète, est aussi trop poète pour n'être qu'historien. C'est au moins un des écrivains les plus originaux et les plus attachants. Le charme de ses ouvrages consiste à mêler l'auteur à tous les faits; vous avez toujours là un homme, un ami qui vous communique sans mesure son imagination, son attendrissement, son esprit. Michelet a transporté dans l'histoire *l'humour* que nos voisins n'avaient introduit que dans la fiction. Toujours jeune, dans ses précoces cheveux blancs, toujours spirituel sous son immense érudition, il est de ces hommes qui ne vieillissent point. Le seul effet du temps sur lui, c'est de lui donner plus de malice, plus d'âpreté, peut-être plus d'aigreur. Le prophète du passé s'est laissé entraîner dans la lutte des passions contemporaines. Il a commencé l'histoire comme un poème, il menace de la terminer comme un éloquent pamphlet. » (Demogeot.)

Louis Blanc (1813), naquit à Madrid où son père était inspecteur général des finances sous le roi Joseph

Bonaparte. Amené en France à la chute de l'Empire, le jeune Louis fit de brillantes études au collége de Rodez. La révolution de 1830 ayant ruiné sa famille, il vint à Paris où il connut l'adversité : dépourvu de ressources et forcé de chercher dans le travail des moyens d'existence, Louis Blanc se fit, à dix-neuf ans, clerc d'avoué, puis professeur de mathématiques, enfin précepteur des enfants d'un grand mécanicien d'Arras. Cette dernière position lui procura des loisirs qu'il sut utilement employer à la culture des lettres. Il écrivit quelques articles politiques et littéraires dans un journal de la localité et composa divers ouvrages dont quelques-uns furent couronnés par l'Académie d'Arras, notamment un poème sur Mirabeau et un *Éloge de Manuel*.

Ces succès lui ouvrirent la carrière du journalisme. Attiré à Paris, il y devint bientôt un des principaux rédacteurs des journaux démocratiques. En 1840, son livre fameux *De l'organisation du travail*, fit connaître son système économiste et socialiste dont le principe est l'égalité des salaires malgré l'inégalité du travail produit ; le mobile de l'intérêt individuel y est remplacé par le dévouement de chacun au bien de tous.

Déjà connu et apprécié comme publiciste, Louis Blanc se fit une plus grande réputation comme historien. *L'Histoire de dix ans* (1830 à 1840) eut, dès son apparition, un succès retentissant. Cette histoire où la passion nuit peut-être à la vérité historique, est un véritable réquisitoire contre la dynastie de Juillet dont elle prépara la chute. Elle est écrite avec art et a tout l'attrait d'une œuvre d'imagination.

La révolution de 1848 porta Louis Blanc au pouvoir,

comme membre du gouvernement provisoire. Ses adeptes attendaient de lui l'application de ses théories socialistes, mais ils furent les premiers à reconnaître l'impossibilité d'appliquer les doctrines idéales de leur jeune chef. Louis Blanc vit alors se déchaîner contre lui toutes les passions populaires; obligé de fuir, il se retira à Londres où il séjourna jusqu'à la chute de l'Empire. C'est pendant son séjour en Angleterre qu'il acheva son *Histoire de la Révolution française* (1847-1862) où l'on retrouve des convictions ardentes, des recherches laborieuses, un style plein d'énergie et d'éclat. Rentré en France après le 4 septembre 1870, il a été élu à l'Assemblée nationale où il siége parmi les radicaux.

Henri Martin (1810), né à Saint-Quentin (Aisne) et petit-fils d'un bibliophile passionné, fut de bonne heure entouré de livres et put largement satisfaire son goût pour l'étude de l'histoire. Après avoir fait son droit, il se tourna vers les lettres et débuta en littérature par des romans historiques. Ce fut M. Paul Lacroix (plus connu sous le nom de bibliophile Jacob) qui l'engagea à cultiver de préférence le genre historique; ils entreprirent même ensemble la composition d'une histoire de France, mais bientôt M. Lacroix abandonna le projet et Martin se trouva seul à continuer cet immense travail; redoublant d'ardeur, il le mena à bonne fin, et, en 1836, il achevait son *Histoire de France.*

A peine cette édition fut-elle terminée que l'infatigable écrivain se mit à la refondre sur un plan plus vaste et avec des matériaux plus abondants. Il consacra sept années à ce nouveau travail, ne se lassant pas de

le revoir et de le remanier pour le mettre au niveau des récentes découvertes de la science. Les volumes succédèrent aux volumes à des espaces inégaux et obtinrent plusieurs fois le prix de l'Académie. Toutes les parties relatives à l'histoire et à la religion des Gaulois, aux origines de la poésie et de la langue, aux événements du moyen âge et aux institutions féodales ont été l'objet des plus minutieuses recherches. L'ouvrage entier est composé de 19 volumes, tous empreints d'un souffle libéral.

ACHILLE DE VAULABELLE (1799-1867) débuta dans les lettres par le journalisme et défendit avec sagesse et modération le parti démocratique contre le parti monarchique. Son *Histoire des deux Restaurations* (1844) est restée son plus beau titre littéraire. Il a consacré quinze années de recherches consciencieuses à ce travail qu'il s'est efforcé de rendre impartial et fidèle. On a loué, dans ce livre, l'abondance et la sûreté des informations, en même temps qu'un esprit vraiment libéral. L'auteur y montre une admiration profonde pour le génie de Napoléon et ne dissimule pas son hostilité pour la Restauration. Son patriotisme et son amour pour la liberté communiquent à son style une chaleur qui rend la narration intéressante et animée. On cite, en particulier, le récit de la bataille de Waterloo comme un véritable chef-d'œuvre littéraire.

CAPEFIGUE (1802-1872) débuta comme Vaulabelle dans le journalisme par des publications historiques qui lui valurent quelques succès sous la Restauration. Il servit avec zèle le gouvernement de Juillet, surtout

pendant la longue durée du ministère Guizot; ayant eu le privilége de pouvoir consulter les archives de l'État, il y puisa largement et reproduisit dans ses ouvrages une foule de documents dont quelques-uns parurent d'une authenticité douteuse et donnèrent lieu à beaucoup de contestations. On reproche, d'ailleurs, à l'auteur, dont les théories tendent à la glorification de l'absolutisme politique et de l'intolérance, des défauts de composition et de style qui indiquent une extrême précipitation de travail. Parmi ses cent et quelques volumes, on distingue son *Histoire de Philippe Auguste* (1829). La révolution de 1848 ferma à Capefigue les archives des affaires étrangères, à cause de son hostilité déclarée contre le régime républicain. Dans les dernières années de sa vie, il entreprit de mettre en relief, dans une série d'ouvrages, les figures plus brillantes qu'estimables des maîtresses de Louis XIV et de Louis XV : Mlle de la Vallière, Mme de Pompadour, la comtesse du Barry, etc.

THÉOPHILE LAVALLÉE (1804-1867) fut d'abord professeur d'histoire et de géographie à l'école Saint-Cyr. Son *Histoire des Français* en quatre volumes est un excellent ouvrage, écrit d'un bon style et plein de faits. C'est peut-être le meilleur résumé qui existe de notre histoire nationale. On a encore de M. Lavallée l'*Histoire de Paris*, l'*Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, la *Correspondance de Mme de Maintenon*.

MERLE D'AUBIGNÉ (1794-1874), né à Genève, descendait d'une famille protestante de Nimes chassée par la révocation de l'édit de Nantes et dont l'origine remonte à l'historien Agrippa d'Aubigné. Après avoir

étudié la théologie à la faculté de Genève, il se consacra au ministère évangélique et fut pendant cinq ans pasteur de l'église réformée de Hambourg. Il devint plus tard professeur de l'école de théologie évangélique de Genève. Son titre littéraire le plus considérable est son *Histoire de la Réformation au seizième siècle,* qui a eu plusieurs éditions en France et dont une traduction, publiée en Angleterre, s'est vendue à 200,000 exemplaires. M. de Rémusat a dit de cet ouvrage : « Il a pu avoir un succès de secte, mais il en mérite un plus étendu, car c'est un des livres les plus distingués de notre langue. »

CHAPITRE IV

L'ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Guizot. — Thiers. — Berryer. — Dupin, aîné. — Montalembert Lamartine.

Guizot. (Voir sa biographie, page 250.)

Voici le portrait qu'en trace Cormenin comme orateur parlementaire :

« Guizot est de petite et grêle stature, mais il a une figure expressive, l'œil beau, et singulièrement de feu dans le regard. Sa voix est pleine, sonore, affirmative ; elle ne se prête pas aux flexibles émotions de l'âme, mais elle est rarement voilée et sourde. Il se compose un extérieur austère, et tout en lui est grave, jusqu'au sourire. Cette sévérité de mœurs, de port, de maximes et de langage ne déplaît pas ; peut-être est-ce à cause de son contraste avec

la légèreté de l'esprit français. Son élocution, sans être habituellement vive et colorée, est toujours pure et châtiée. Il est peut-être le seul de nos improvisateurs dont les discours littéralement reproduits par la sténographie soient supportables à la lecture. C'est qu'il est le plus grammairien et le plus lettré d'eux tous.

« Guizot ne se livre point, il est bardé et n'a point de défaut à son armure par où le glaive de l'objection puisse se glisser et faire plaie. Mais il n'a pas non plus de ces emportements heureux, de ces élans du cœur, de ces traits d'imagination, de ces pensées touchantes, de ces tours vifs, qui échappent au véritable, au grand orateur, qui s'emparent de lui, malgré lui, qui le transportent, de sa propre émotion, et qui le font passer dans notre âme et dans nos entrailles. Guizot n'est point ce qu'on appelle éloquent dans le sens des mouvements, de la passion, de la véhémence oratoire.

« Il l'a été pourtant une fois, lorsque, ravi d'admiration pour les constituants de 1789, il s'écriait : « Je ne doute pas que dans leur séjour inconnu, ces nobles âmes, qui ont voulu tant de bien à l'humanité, ne ressentent une joie profonde, en nous voyant éviter aujourd'hui les écueils contre lesquels sont venues se briser tant de leurs belles espérances. »

« Il n'a pas été moins éloquent lorsque, dans la coalition, il luttait avec une impétueuse énergie contre les murmures, les cris et les trépignements des centres. A mesure que grondait l'orage, il se retirait, il se cramponnait au marbre de la tribune; de moment en moment, il pâlissait, pâlissait de colère; son œil dardait des éclairs et des foudres, et, environné d'ennemis, il leur donnait des coups de bec d'aigle à leur arracher la chair et les yeux.

« Enfin, dans cette longue et fameuse séance où l'opposition, telle qu'une mer houleuse, roulait sur lui ses vagues, Guizot, s'attachant des deux mains à la tribune comme à un rocher, se dressant de toute sa hauteur, et regardant l'opposition en face, lui lança ces paroles : « Quelle que soit la fureur redoublée de vos cris, ils n'ébranleront pas mon courage et vous aurez beau faire, vous n'élèverez pas vos injures à la hauteur de mes dédains. » Certes, c'est là de l'éloquence de situation! C'est fier, c'est inexprimable, c'est beau, c'est très-beau, ou je ne m'y connais pas. »

THIERS. (Voir sa biographie, page 261.)

« Thiers a un front large et intelligent, des yeux vifs, un sourire fin et spirituel. Mais à l'aspect, il est trapu, négligé, vulgaire. Il a, dans son babil, quelque chose de la commère et dans son allure quelque chose du gamin. Sa voix nasillarde déchire l'oreille. Le marbre de la tribune lui va à l'épaule et le dérobe presque à son auditoire. Disgrâces physiques, défiance de ses ennemis et de ses amis, il a donc tout contre soi, et cependant, lorsque ce petit homme s'est emparé de la tribune, il s'y établit si à l'aise, il a tant d'esprit, tant d'esprit, qu'on se laisse aller, malgré qu'on en ait, au plaisir de l'entendre.

« Il baisse d'habitude la tête sur son menton, lorsqu'il se dirige vers l'estrade; mais lorsqu'il y est grimpé et qu'il parle, après un peu de silence, il relève si bien la tête, il se redresse si haut sur la pointe des pieds, qu'il domine toute l'Assemblée. Il a une sorte de talent à part, qui ne ressemble de près ni de loin, à celui de personne. C'est de la causerie, mais de la causerie vive, brillante, légère, volubile, animée, semée de traits historiques, d'anecdotes et de réflexions fines, et tout cela est dit, coupé, brisé, lié, délié, recousu, avec une dextérité de langage incomparable. La pensée naît si vite dans cette tête-là, si vite, qu'elle est enfantée avant d'avoir été conçue. Les vastes poumons d'un géant ne suffiraient pas à l'expectoration des paroles de ce nain spirituel.

« Vous ne le trouverez jamais en défaut sur rien : aussi fécond, aussi vif dans la réponse que dans l'attaque, dans la réplique que dans l'exposition. J'ignore si sa réponse est toujours la plus solide, mais je sais qu'elle est toujours la plus spécieuse.

« J'aime ce discoureur naturel, vif, à la libre allure. Il converse avec moi et ne déclame point. Il ne psalmodie pas toujours sur le même ton. Il finit bien, à la longue, par m'étourdir de son babil; mais c'est une espèce de gazouillis qui me délasse encore de la monotonie oratoire, cet éternel ennui, le premier des ennuis pour un auditeur.

« Il fait plus qu'émouvoir, il fait plus que convaincre, il intéresse; il amuse celui de tous les peuples qui aime le plus qu'on l'amuse, qu'on l'amuse encore, qu'on l'amuse toujours.

« Thiers m'a souvent donné l'idée d'une femme instruite et spirituelle, non pas debout, mais assise à la tribune, qui broderait une causerie sur mille sujets, voltigeant de l'un à l'autre avec une grâce légère, sans que le travail de son intelligence parût sur ses lèvres toujours en mouvement.

« Thiers est en état de discourir trois heures durant sur l'architecture, la poésie, le droit, la marine, la stratégie, quoiqu'il ne soit ni poète, ni architecte, ni jurisconsulte, ni marin, ni militaire, pourvu qu'on lui donne une après-dînée de préparation.

« Beaux-arts, canaux, routes, finances, commerce, histoire, presse, politique transcendante, affaires de rues, théâtres, guerre, littérature, religion, municipalités, moralité, plaisirs, choses grandes, choses médiocres, choses petites, que lui importe? il est à tout. Il est prêt sur tout, parce qu'il n'est prêt sur rien. Il ne parle pas comme les autres orateurs, parce qu'il parle comme tout le monde. Les autres orateurs se préparent plus ou moins, mais lui improvise. Les autres orateurs pérorent, mais lui cause, et le moyen d'être en garde contre un homme qui cause comme vous et comme moi, mieux que vous, que moi, que personne! » (Cormenin.)

Antoine Berryer (1790-1868) appartenait à une famille originaire de Lorraine, qui était venue, dit-on, d'Allemagne, où elle portait le nom de Mittelberger, qui, par corruption, est devenu celui de Berryer. Son père, avocat au barreau de Paris, le confia de bonne heure aux Oratoriens de Juilly; mais le jeune écolier fut un élève aussi turbulent que paresseux. Voici les notes qu'on a récemment découvertes à son sujet dans les archives de ce collége : « Antoine Berryer, nul en arithmétique, très-faible en version, mais extraordinaire parfois dans le discours français. » En revanche, il était doué d'une piété tellement fervente, qu'il fallut l'opposition obstinée de ses parents pour l'empêcher de se vouer au sacerdoce. Il embrassa,

par docilité, la carrière du barreau. L'amour du travail lui vint avec le succès, et, en moins d'un an, Berryer fut capable de conduire lui-même une étude d'avoué. On lui promettait déjà, dans la procédure, un magnifique avenir, quand sa passion pour Mlle Gautier, fille d'un administrateur des vivres, lui fit changer de carrière. Il l'épousa à vingt et un ans; elle-même n'en avait que seize. Le jeune avoué chercha alors à se faire une réputation qui pût assurer son avenir; il se fit avocat et débuta au barreau de Paris, en 1811.

Berryer vit avec plaisir le retour des Bourbons; néanmoins, il n'hésita jamais à mettre son beau talent au service de toutes les grandes infortunes sans distinction de couleur politique. On le vit protester courageusement contre la réaction royaliste de 1815 qu'on a appelée *la terreur blanche.* « C'est une honte pour les vainqueurs, disait-il, de ramasser les blessés du champ de bataille pour les porter à l'échafaud. » Il fut l'un des défenseurs du maréchal Ney qu'il recommanda vainement à la clémence royale. Avocat de Cambronne, il obtint son acquittement ainsi que la grâce du général Debelle. C'est encore lui qui défendit Lamennais, poursuivi pour avoir accusé l'état d'athéisme.

Berryer n'en resta pas moins le plus ferme appui et le plus chaud partisan du parti légitimiste. Nommé député en 1830, il en fut, à la chambre, le brillant organe. La première fois qu'il prit la parole dans la discussion de l'Adresse : « Voilà un grand talent, » dit M. Guizot. « Voilà une grande puissance », ajouta Royer-Collard. Il devint le redoutable adversaire de tous les ministres qui se succédaient au pouvoir, combattit les projets de loi relatifs à l'exil des Bourbons,

ainsi que toutes les mesures qui tendaient à consolider la monarchie de Juillet. En 1832, il fut envoyé par les hommes de son parti dans la Vendée, pour essayer de détourner la duchesse de Berry de sa folle équipée; ses conseils furent repoussés; arrêté en même temps que les coupables, il fut traduit en cour d'assises et acquitté avec éclat.

Le talent de Berryer comme orateur politique se déploya à la Chambre dans des discussions célèbres. En 1848, il fut de nouveau envoyé à l'Assemblée nationale. Ayant combattu la politique du président, il protesta avec éclat contre le coup d'état. Il rentra cependant dans la politique, en 1863, comme candidat de l'opposition. A la tribune, comme au barreau, il défendit avec courage les causes libérales et généreuses sans jamais dévier de ses convictions absolutistes en politique.

Voici le portrait qu'en a tracé M. Cormenin :

« Berryer est, après Mirabeau, le plus grand oratenr français. La nature l'avait traité en favori. Sa stature n'était pas élevée, mais sa belle et expressive figure peignait et reflétait toutes les émotions de son âme. Il vous fascinait de son regard fendu et velouté, de son geste singulièrement beau comme sa parole. Il était éloquent dans toute sa personne.

« Berryer dominait l'Assemblée de sa tête haute. Il la portait en arrière comme Mirabeau, ce qui la dilatait et l'épanouissait.

« Il s'établissait à la tribune et il s'en emparait comme s'il en eût été le maître, j'allais dire le despote. Sa poitrine se gonflait, son buste s'étalait, sa taille s'allongeait et l'on eût dit un géant. Son front rugueux s'échauffait, et quand sa tête bouillait, chose étrange! ses pores transsudaient du sang. Mais ce qu'il avait d'incomparable, ce qu'il avait par dessus tous les autres orateurs de la Chambre, c'était le son de la voix, la première des beautés pour les acteurs et pour les orateurs.

« Mais Berryer ne doit pas seulement sa prééminence au hasard de ses qualités extérieures, il est maître aussi dans l'art oratoire. Ce qui le rendait supérieur aux autres orateurs, c'est que, dès le seuil de son discours, il voyait, comme d'un point élevé, le but où il tendait. Il n'attaquait pas brusquement son adversaire, il commençait par tracer autour de lui plusieurs lignes de circonvallation, il le trompait par des marches savantes, il s'en approchait peu à peu, il le débusquait de poste en poste, il le suivait, il l'enveloppait, il le pressait, il l'étreignait dans les nœuds redoublés de son discours. »

DUPIN, AINÉ (1783-1865) fut l'orateur parlementaire du parti libéral, comme Berryer était celui du parti légitimiste. Il fut élevé dans la maison paternelle sous les yeux d'une mère dévouée et d'un père éclairé qui, après avoir fait partie de l'Assemblée législative, avait été arbitrairement jeté en prison sous la Terreur. Sous le Consulat, Dupin vint avec son père à Paris, pour y compléter ses études. Après avoir vainement essayé d'obtenir au concours une chaire vacante à l'école de droit, il se tourna vers le barreau, où l'originalité de sa parole, la clarté de son esprit, l'étendue de son savoir lui firent bientôt une très-grande réputation. Sous la terreur blanche de 1815, Dupin se fit le défenseur intrépide des victimes de la réaction triomphante. Il défendit, avec Berryer, l'illustre maréchal Ney, puis les trois Anglais qui avaient favorisé l'évasion de M. de La Valette; plusieurs généraux de l'Empire, entre autres le maréchal Brune, assassiné à Avignon. Il soutint, dans différentes affaires célèbres, les principes de l'opinion libérale, et fut le ferme appui de toute la presse hostile à la Restauration. En même temps, des causes civiles innombrables lui donnèrent, au palais, une position considérable et lui rapportèrent

autant de profit que d'honneur. La popularité de l'illustre avocat lui valut de siéger plusieurs fois, sous la Restauration, à la Chambre des députés. Il y fut le chef de l'opposition libérale, et contribua beaucoup à la révolution de 1830 et à l'avénement de Louis-Philippe. Le roi lui offrit un ministère pour prix de ses services comme magistrat et comme homme politique. Dupin n'accepta que le poste de procureur général près la cour de cassation; nul n'en était plus digne que lui. En 1832, il fut nommé président de la Chambre des députés, et il s'est acquis, pendant les huit années qu'il a conservé ces fonctions, une immense réputation d'impartialité d'esprit et surtout de fermeté à défendre les prérogatives de la Chambre. Quelquefois, cependant, on a pu regretter que, par des saillies spirituelles trop favorablement accueillies autour de lui, il ait blessé bien des amours-propres.

La révolution de 1848 ayant éclaté, Dupin présenta vainement à l'Assemblée le comte de Paris après l'abdication du roi; alors il accepta le fait accompli et se rallia à la République. Puis, changeant de nouveau de politique, il se tourna vers le prince Napoléon, dont il favorisa les projets ambitieux et, après le coup d'état, quand l'empire fut solidement établi, on vit Dupin, l'homme libéral sous la Restauration, l'ami de la famille d'Orléans, le républicain de 1848, devenir sénateur du second Empire. Ces évolutions successives l'ont fait juger sévèrement, mais il n'a jamais été peint plus vivement et plus fidèlement que par M. Cormenin :

« Le caméléon qui change de couleur à mesure qu'on le regarde, l'oiseau qui fait mille crochets et s'échappe dans l'air, le disque de la lune qui se dérobe sous l'œil au bout du télescope; la nacelle,

qui, sur une mer agitée, monte, descend, et reparait au sommet des vagues; une ombre qui passe, une mouche qui vole, une roue qui tourne, un éclair qui brille, un son qui fuit, toutes ces comparaisons ne donnent qu'une imparfaite idée de la rapidité des sensations et de la mobilité d'esprit de M. Dupin.

« Avocat, il plaidait d'une manière vive, acérée, heurtée, saccadée; avec habileté, mais sans méthode; avec force, mais sans grâce. Brusque, impétueux, inégal, allant par bonds, enfileur d'anecdotes, prodigue de saillies, il amusait l'auditoire, le barreau, les juges et les clients. M. Dupin n'est pas méchant, mais quand un bon mot le démange, il faut qu'il se gratte.

« Vif, bouillant, plein de feu, il électrise une assemblée, il ne la laisse pas respirer, et lorsqu'il entre dans une bonne cause et qu'il est en veine, il la suit avec une vigueur et une précision étonnantes. Alors toutes ses idées s'enchaînent, tous ses mots portent, toutes ses preuves se déduisent l'une de l'autre. Alors il est nourri, pressant, nerveux, concis et d'une éclatante lucidité. Alors, M. Dupin est comparable à tout ce qu'il y a de plus rationnel parmi nos dialecticiens et de plus véhément parmi nos orateurs. Malheureusement Dupin est souvent inégal et il tombe dans le trivial et dans le bas, son imagination le domine, si quelque bon mot passe devant lui pendant qu'il gesticule à la tribune, il l'attrape à la volée, et le prenant par le milieu du corps, il le lance sur la Chambre, au risque de blesser la première tête venue.

« M. Dupin a la voix grave, pleine, sonore, quelquefois forte et entraînante. Son visage est couturé, tâcheté, hâché, plissé, mais quand cette physionomie est en mouvement, que la passion l'anime, que l'argumentation la contracte, elle ne manque ni d'élévation, ni de noblesse; ses yeux caves pétillent de feu, et ils brillent au fond de leur orbite comme deux petits diamants, et, vraiment, je n'appelle pas cela un homme laid. »

De Montalembert (1810-1870), issu d'une ancienne famille du Poitou, était fils d'un ambassadeur de Charles X et d'une dame anglaise. Catholique et libéral, il accepta l'alliance du catholicisme avec la

démocratie dont Lamennais fut l'apôtre et il compta parmi les premiers rédacteurs du journal l'*Avenir*. Il entreprit, en 1831, une sorte de croisade contre l'Université avec Lacordaire et ouvrit une école libre sans s'assujétir à demander une autorisation préalable. Cette infraction à la loi les mena en police correctionnelle. Pendant le procès, Montalembert, devenu pair de France par la mort de son père, réclama la haute juridiction de la Chambre dont il faisait partie; il plaida lui-même sa cause et, malgré son éloquence, fut condamné à cent francs d'amende.

La condamnation de Lamennais en cour de Rome le ramena à des idées plus modérées, et tandis que le prêtre indocile rompait ouvertement avec son Église par *les Paroles d'un croyant,* Montalembert courba la tête sous les foudres du Vatican et revint à la plus sévère orthodoxie. Il se mit, dès lors, à la tête du mouvement catholique contemporain et se fit l'avocat de toutes les causes religieuses de son Église. Il défendit tour à tour les Jésuites, la Pologne, la Grèce, les chrétiens de Syrie, l'Irlande. Malgré son attachement sincère aux doctrines catholiques, cet orateur distingué a toujours cherché à concilier la tradition avec la liberté. En 1848, il parut se rallier franchement à la République; mais bientôt, craignant sans doute d'être débordé par la démocratie, il soutint la politique de Louis-Napoléon et devint, après le coup d'état, candidat du gouvernement.

Comme écrivain, Montalembert s'est fait connaître par quelques ouvrages qui lui ont valu un fauteuil à l'Académie : *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie, les Moines d'Occident,* etc. Comme orateur, il s'est classé parmi les maîtres de la parole.

Doué d'avantages extérieurs, il avait les yeux aussi beaux que Casimir Perrier, Guizot et Berryer, un teint animé, une prestance hardie, et dans l'organe une qualité de son moins rare sans doute que l'incomparable voix de Berryer, mais qui allait peut-être mieux, par le mordant et le dédain, au genre entreprenant de son éloquence..... M. de Montalembert est un improvisateur, un causeur sur certaines questions de première étendue et de première force. Sa manière de combattre n'avait rien d'ordonné ni de distribué. On eût dit qu'il commandait plutôt à des troupes irrégulières qu'à des troupes de ligne, il semblait s'égarer, et, par des détours imprévus, il revenait pour les abattre, sur ses adversaires qui ne s'y attendaient pas. Dans sa course impétueuse, il entraînait comme un torrent, il roulait après soi des paillettes d'or mélangées de diamants. (Cormenin.)

Lamartine (Voir sa biographie, page 142).

Comme orateur, Lamartine a un heureux tour d'imagination, une mémoire étendue, souple et fraîche, qui retient et rend tout ce qu'elle y met, qui n'hésite pas devant les interruptions, se joue à l'aise dans sa marche, et suit, sans se perdre, le fil incertain de mille détours; du calme dans les orages de la tribune, d'ailleurs peu violents autour de lui; une rare et merveilleuse facilité de s'approprier les idées des autres, qui n'a peut-être pas sa pareille dans l'assemblée; une perception vive des difficultés de chaque sujet; une richesse de palette qui se charge de toutes les couleurs et qui les broie, les fond, les varie, les assortit, les multiplie et les répand en fleurs, en ondes, en nuances dans tous ses discours; un beau développement de phrases enchaînées, une élocution large et nourrie, une réplique animée, une cadence, un nombre, une harmonie, une abondance d'images, de sons, de mouvements qui remplissent l'oreille sans la fatiguer et qui ressemblent de si près à la grande éloquence qu'on pourrait s'y tromper. (Cormenin.)

CHAPITRE V

L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Lacordaire. — De Ravignan. — Adolphe Monod. — Athanase Coquerel.

HENRI LACORDAIRE (1802-1861) perdit de bonne heure son père qui était médecin, et cette perte fut un grand malheur pour le jeune orphelin qui, dès l'enfance, s'était fait remarquer par son espièglerie et l'opiniâtreté de son caractère. Sa mère s'efforça de tourner cette vivacité vers l'étude et de donner une base religieuse à l'éducation de son fils; mais pendant longtemps, celui-ci ne parut tenir aucun compte de ses pieuses exhortations. En 1818, il fut placé au collége de Dijon; élève sans rival, il remportait tous les premiers prix et faisait l'admiration de ses maîtres et de ses condisciples. Mais à la moindre occasion, ce jeune homme si studieux devenait le chef et l'orateur d'une révolte d'écoliers. Un jour, ayant été condamné au pain sec, Lacordaire, blessé dans sa dignité, refusa d'aller se mettre en pénitence au milieu du réfectoire. « Je n'irai là, dit-il, que traîné par quatre gendarmes. — Eh bien! vous irez en prison. — Soit, répondit l'intrépide élève, de deux punitions injustes je choisis la plus forte. » Un autre jour, dans une querelle, il fut désigné comme champion des anciens, pour se battre en combat singulier avec le champion des nouveaux. Les deux lutteurs se battirent devant les deux

camps assemblés; le sang coula, dit-on, et sans l'intervention des partis, le duel eût fini tragiquement.

Après avoir pris ses grades universitaires, Henri commença à dix-sept ans ses études de droit à Lyon. Membre d'une société littéraire de jeunes gens, il se signalait entre tous par la légèreté de son esprit et ses attaques contre la religion. C'est dans ces dispositions qu'il vint faire son stage d'avocat à Paris. Il avait été recommandé à M. Guillemin, avocat à la cour de cassation, par un président de chambre de Dijon, connu par sa profonde piété. Le digne magistrat, en vantant le cœur et l'esprit du jeune homme, sollicitait pour lui *une bonne direction*. M. Guillemin crut qu'il s'agissait du choix d'un confesseur. Mais à l'effet seul de ce mot, il vit qu'il s'était trompé. — « Un confesseur, à moi, s'écria Lacordaire avec surprise, oh non, monsieur, je ne vais pas à confesse, pour cela il faudrait croire et je ne crois pas. »

Quelque temps après, c'était en 1823, le jeune avocat entrait dans le cabinet de M. Guillemin, plus grave que de coutume. — « Je vous annonce, lui dit-il, que je vais vous quitter. — Me quitter! et pourquoi donc, nous sommes si bien ensemble! — Aussi je ne vous quitte pas pour un autre homme, mais pour Dieu. Il y a six mois que je lutte avec moi-même. Je suis vaincu; la foi l'emporte; je crois à mon tour. Et je crois si fermement qu'il faut que je sois prêtre. » On se figure le saisissement de M. Guillemin. Comme il venait de le dire, le jeune avocat déposa tout à coup la robe et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Après trois ans d'études et de retraite, il reçut l'ordination. D'abord aumônier d'une communauté de religieuses, il le devint ensuite du collége de Juilly; c'est là qu'il connut La-

mennais, qui devait le subjuguer bientôt par l'ascendant de son caractère et de son talent.

Lacordaire était encore inconnu lorsque la révolution de 1830 éclata. Elle le trouva à Paris; c'était l'époque où Lamennais et Montalembert, entraînés par le mouvement libéral de la nation, défendaient dans l'*Avenir* la liberté religieuse et toutes les libertés civiles. Les deux champions s'associèrent Lacordaire qui épousa leur cause avec une ardeur juvénile. La véhémence de son langage et l'audace de ses théories éveillèrent les susceptibilités du gouvernement, et le jeune prêtre fut traduit en cour d'assises pour avoir porté atteinte à la tranquillité de l'État; il plaida lui-même son procès avec une éloquence si entraînante qu'elle lui valut les applaudissements du public et l'acquittement de ses juges. Lacordaire eut bientôt une autre occasion de paraître devant la justice et de remporter un plus éclatant triomphe. Il voulut protester, avec M. de Montalembert, contre une loi récente qui obligeait toutes les écoles libres à demander une autorisation préalable; ils ouvrirent une école sans se soumettre à la loi et refusèrent même de la fermer malgré les sommations de l'autorité. De là un procès qui fut jugé devant la chambre des pairs où les illustres maîtres d'école obtinrent un grand triomphe.

Ce triomphe fut troublé par les affaires de Rome; une encyclique de Grégoire XVI venait de condamner les doctrines religieuses et politiques défendues par l'*Avenir*. Lamennais répondit, nous l'avons déjà vu, par les *Paroles d'un croyant;* Lacordaire et Montalembert se soumirent docilement à l'autorité pontificale.

Dès lors, le journaliste fit place au prédicateur. Ses

débuts ne furent pas heureux et ses admirateurs le crurent inhabile à l'éloquence de la chaire. Lacordaire, avec la persévérance du talent et du zèle, persista à se destiner au ministère de la parole et il ouvrit, dans la chapelle du collége Stanislas, des conférences qui devinrent le sujet des entretiens de tout Paris. Les hommes les plus éminents dans les assemblées politiques, le barreau, les lettres, accoururent bientôt à ces conférences. On y vit un jour réunis MM. de Chateaubriand, Berryer, Lamartine, Odilon Barrot, Victor Hugo. Malgré sa soumission récente, il était facile de voir que le grand orateur n'avait point renié tous ses anciens principes; la hardiesse de ses discours lui attira même la critique archiépiscopale.

En 1835, il ouvrit des conférences à Notre-Dame. La réputation que lui avaient faite ses récents démêlés avec la justice ou avec le Saint-Siége, autant que son éloquence, attirèrent autour de la chaire sacrée des milliers d'auditeurs. Le célèbre orateur partait du principe que pour se faire écouter des incrédules ou des indifférents, il faut parler leur langue; aussi, sous prétexte de religion, traitait-il de toutes choses, entretenant son auditoire de liberté, de politique, d'industrie, de chemins de fer et de Napoléon. Son geste était expressif, sa voix vibrante, son débit dramatique, l'expression de sa physionomie mobile et puissante. La nouveauté de ces idées et de ce langage qui jurait parfois avec la gravité de la chaire chrétienne, l'audace des mouvements oratoires, tout, dans ces conférences, était de nature à captiver les esprits.

Trois ans après (1838), Lacordaire prêcha de nouveau à Notre-Dame avec le même succès mais non sans éveiller, cette fois encore, les inquiétudes du clergé

par la hardiesse de ses affirmations. Cette tutelle et cette surveillance blessaient les instincts d'indépendance du prédicateur. C'est pour s'en affranchir qu'il prit l'habit de dominicain. En 1841, il reparut pour la troisième fois dans la chaire de Notre-Dame, la tête rasée et en robe blanche. Il alla ensuite prêcher à Bordeaux, à Nancy, à Lyon, à Grenoble et dans plusieurs autres villes; la nouveauté de son genre excita partout autant de surprise que d'admiration.

Lorsque la révolution de 1848 éclata, on se rappela le prêtre persécuté pour ses opinions libérales et Lacordaire fut élu à l'Assemblée nationale. Revêtu de son froc de dominicain, il vint prendre place parmi les membres de l'opposition républicaine. Il aborda la tribune sans beaucoup de succès, et, prétextant que les débats parlementaires ne convenaient pas à sa robe et à son caractère sacré, il donna sa démission.

Rentré dès lors dans la solitude pour ne plus en sortir, Lacordaire tâcha de relever l'ancienne réputation du collége de Sorrèze qu'il transforma en pépinière de prédicateurs. Après avoir été élu, en 1860, membre de l'Académie, il s'éteignit au milieu des religieux et des élèves de l'Institut de Sorrèze.

« M. Lacordaire, dit M. Nettement, n'est point, à parler vrai, un sermonnaire; c'est un apologiste des premiers siècles de l'Église, qui, sorti lui-même d'une société païenne, revient lui parler dans sa langue qu'il n'a point oubliée, de ses misères morales et intellectuelles qu'il a connues, et du remède qu'il a trouvé. Ne chicanons pas la parole de vie, au nom d'un goût littéraire trop délicat sur le choix des procédés oratoires, à l'aide desquels il prend les âmes. Les défauts même du P. Lacordaire profitent à la cause de la vérité; cette hardiesse à tout dire, ce goût des choses nouvelles, ces pointes d'une imagination fougueuse à laquelle il se laisse emporter, les licences qu'il prend avec son auditoire et son sujet, ces formes de

langage qui éveillent l'attention en étonnant l'esprit, tous ces inconvénients de ses qualités font tomber des préventions et des barrières que la vérité ne rencontre plus devant elle quand elle sort, puissante et irrésistible, de la bouche de l'orateur sacré. »

De Ravignan (1795-1858) appartenait à une famille ancienne et noble de Bayonne. Sa mère, comme celle de Lacordaire, fut une femme pieuse qui éleva chrétiennement son fils; mais tandis que Lacordaire affecta dans sa jeunesse des sentiments d'incrédulité, Ravignan, au contraire, nourrit son âme des principes de l'Évangile. Il apportait une égale ardeur aux récréations et à l'étude et, après de longues heures de travail, on le voyait courir le chevreuil sur les montagnes natales ou prendre part aux danses et aux jeux de son âge.

Après avoir achevé ses études classiques à Paris, Ravignan embrassa la carrière du barreau. Ses débuts furent brillants et l'éclat de son talent lui valut, à vingt-trois ans, une nomination de conseiller-auditeur à la cour royale de Paris. Une belle carrière s'ouvrait devant lui; homme du monde, il était recherché dans tous les salons à cause de la grâce et de la distinction de ses manières. C'est au milieu de cette ovation générale qu'on le vit tout à coup devenir soucieux et rêveur, fuir le monde, errer dans les églises et s'y plonger dans de profondes méditations. Un jour enfin il reparut triomphant et joyeux; le jeune avocat avait donné son cœur à Dieu et se vouait à le servir comme prêtre. Ce fut un coup de foudre pour sa mère qui avait rêvé pour lui les succès et la gloire du monde; elle se résigna néanmoins à le voir s'ensevelir dans la solitude d'un séminaire. Un an plus tard, Ravignan entrait dans l'ordre des jésuites malgré les

instances de l'archevêque de Paris et de M. de Frayssinous. Celui-ci alla même jusqu'à rompre avec le jeune prêtre; mais reconnaissant enfin les desseins de Dieu dans cette inébranlable résolution : « Soyez, du moins, jésuite prédicateur, lui dit-il, et vous me succéderez dans l'œuvre des conférences. » On sait que la première règle de l'ordre des jésuites est l'obéissance absolue. Ravignan s'y soumit aveuglément. On vit cet homme de génie s'affubler d'une affreuse capote grise et se faire le porteur d'eau de la communauté. Une fois rompu à l'obéissance passive, il fut nommé d'une seule voix admoniteur, c'est-à-dire inspecteur de la conduite de ses frères.

Fidèle au conseil de M. de Frayssinous, il se voua à la prédication. La foule accourut avec empressement à ses premiers sermons. Il occupa d'abord les chaires des principales églises de province; puis, l'archevêque de Paris lui ouvrit la chaire de Notre-Dame. C'était l'époque où Lacordaire y obtenait les plus grands triomphes oratoires. Les deux prédicateurs rivalisèrent d'éloquence et de renommée. Lacordaire a défini d'un mot la différence de leur talent : « C'est moi, disait-il, qui attire les gens du monde à l'église et c'est M. de Ravignan qui les y retient. » En effet, le premier a tout l'éclat qui fascine et toute la véhémence qui entraîne; le second a tout le raisonnement qui convainct et toute l'imagination qui captive. Les succès oratoires de Ravignan firent dire à Scribe, à l'issue d'une conférence : « En voilà un qui fera bâtir plus d'églises que je n'ai fait de pièces. » Voici comment M. de Montalembert caractérisait, à la Chambre des pairs, le talent de Lacordaire et celui de Ravignan : « Eh bien! quel est le phénomène que vous présente la chaire chré-

tienne aujourd'hui? Deux hommes, rivaux par l'éloquence, mais profondément unis par leur affection réciproque, par le but de leurs travaux, par l'analogie des révolutions de leurs vies; l'un, dont la parole bondit comme un torrent impétueux, entraîne et terrasse par des élans imprévus et invincibles; l'autre qui, comme un fleuve majestueux, répand les flots de son éloquence toujours harmonieuse et correcte; l'un qui domine et ébranle par l'enthousiasme, portant jusqu'au fond des cœurs les plus rebelles des éclairs de foi, d'humilité et d'amour; l'autre qui persuade et émeut autant par le charme que par l'autorité de son langage, et qui redresse les intelligences en purifiant les âmes; tous les deux, le dominicain et le jésuite, entraînant successivement d'année en année, au pied de la plus haute des tribunes, des milliers d'auditeurs attentifs, charmés, surtout étonnés de s'y trouver, rendent ainsi à la chaire française un éclat, une popularité et une gloire, qu'elle n'avait pas connues depuis Massillon. »

ADOLPHE MONOD (1802-1856), le plus grand prédicateur de l'Église protestante depuis Saurin, naquit à Copenhague où son père était pasteur. Il n'était âgé que de sept ans lorsque sa famille quitta le Danemark pour venir à Paris; M. Monod y était appelé à remplacer le pasteur Mestrezat. Le séjour de Paris ne fut pas sans influence sur le développement intellectuel du jeune Adolphe. Il apprit de bonne heure l'allemand, l'anglais, l'italien et fit ses études classiques sous la direction de son père. Jeune encore, il choisit lui-même sa vocation. « Je veux prêcher, disait-il, je veux prêcher aux impies, je les effrayerai du haut de la

chaire. » Sans négliger ses études classiques, son père lui fit donner des leçons particulières par un penseur chrétien qui l'initia à la philosophie de Kant, et lui enseigna les premiers éléments de la langue hébraïque. Il suivit aussi les cours de M. Cousin et se mêla à cette jeunesse enthousiaste qui acclamait à chaque leçon l'éminent professeur.

Muni de ses diplômes académiques, Adolphe Monod alla faire ses études de théologie à la faculté de Genève où il suivit pendant quatre ans les cours de professeurs rationalistes. Le jeune étudiant traversa une crise terrible; il vit un moment s'ébranler en lui la foi naïve de son enfance. Son premier sermon se ressentit de cet état religieux et fut loin de faire deviner les talents oratoires du futur prédicateur : « Vous ne serez jamais orateur, » lui dirent ses professeurs après l'avoir entendu; néanmoins, Adolphe ne se découragea point et vers la fin de ses études, il s'était déjà réhabilité dans l'esprit de ses maîtres. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il sortit de la faculté, et quoiqu'il se sentît trop jeune et trop peu affermi dans sa foi pour entrer immédiatement dans le ministère actif, sur les instances de son père, il accepta la place de chapelain de l'ambassade française à Naples.

Ayant reçu un appel de l'église de Lyon, Adolphe Monod n'hésita pas à y répondre. Il déploya dans ce nouveau champ de travail toute l'ardeur et l'impétuosité du néophyte. Jamais on n'avait entendu une prédication plus véhémente, des appels plus pressants, plus terribles et plus pathétiques. L'église de Lyon fut bientôt salutairement troublée par la prédication du jeune pasteur. Le Consistoire, qui était indifférent, s'en émut et trouva un motif ou un prétexte pour l'éloigner de son sein. C'était en 1832.

Chassé de l'Église officielle, le jeune pasteur continua à réunir ses fidèles dans une chambre d'un troisième étage. Bientôt le nombre de ses auditeurs augmenta tellement qu'il fallut construire une chapelle indépendante. C'est là qu'il exerça pendant cinq ans le ministère de la parole avec un succès toujours croissant. Ce ne fut pas sans douleur qu'il se sépara, en 1836, de cette église naissante, pour accepter la place de professeur de théologie à la faculté de Montauban. Pendant les onze années de son professorat, il réunit chaque dimanche les étudiants dans la chapelle de la faculté, et prononça en leur présence des discours qui sont restés des modèles de la plus haute éloquence.

En 1847, le Consistoire de Paris s'attacha le grand orateur en l'appelant comme suffragant du pasteur Juillerat. C'est l'époque la plus brillante et la plus féconde de la carrière pastorale d'Adolphe Monod. En le voyant gravir lentement les degrés de la chaire, la tête inclinée et pensive, on se sentait déjà saisi; avant même qu'il ouvrît la bouche, on était impressionné par la gravité de sa figure et de son maintien, et lorsqu'on entendait éclater sa voix sonore et sympathique, on était ému, touché, transformé. Protestants et catholiques accouraient pour l'entendre; les temples étaient trop petits, la foule débordait jusque sur les marches de la chaire. Après l'avoir entendu, un libre penseur disait avec enthousiasme : « Ce n'est pas un prédicateur, c'est un prophète. » Le Père Lacordaire s'inclinait devant lui. « On n'avait peut-être jamais entendu de nos jours, dit M. de Rémusat, un orateur qui pût lui être comparé. »

Adolphe Monod mourut dans la force de l'âge et dans la maturité de son talent. Depuis longtemps il souffrait d'un cancer au foie. Son lit de douleur devint

une chaire nouvelle d'où ce grand chrétien continua à édifier l'Église. Chaque dimanche, il présida jusqu'au dernier moment une réunion religieuse qui se terminait par la célébration de la cène. Le 23 mai de l'année 1856, le malade s'évanouit en articulant les derniers mots de son allocution. Huit jours après, il recueillait ses dernières forces pour glorifier l'amour éternel dans une prière sublime et il ne tarda pas à expirer après une longue et cruelle agonie.

Voici le témoignage que lui a rendu un homme qui a été son collègue et son ami : « M. Aldolphe Monod, dit M. de Félice, était deux fois le premier des pasteurs de France à notre époque, et par la hauteur de son génie oratoire, et par la sainteté de sa vie. Au milieu de nos agitations religieuses, chacun se tournait vers lui, comme le matelot se tourne vers un phare dans la tempête; et, quand il parlait, dans les heures d'incertitude et de combat, on écoutait sa parole comme la voix de la conscience chrétienne. Humble et fort, aussi jaloux de se faire oublier que d'autres le sont de se faire applaudir; dévoué sans partage à la cause de la vérité qu'il avait embrassée de toutes les puissances de son âme, parfaitement droit et intègre dans les moindres choses, comme dans les plus grandes; patient jusqu'à l'héroïsme sur son lit de souffrance, et ne recueillant ses dernières forces que pour les consacrer au divin Maître qu'il avait tant aimé et si fidèlement servi, il nous a rappelé mieux que personne, la vénérable image des chrétiens de l'Église primitive. »

Les sermons d'Adolphe Monod ont été réunis, pour la plupart, en trois volumes : *Série de Lyon*, *Série de Montauban*, *Série de Paris*. On a encore de lui *Lucile*

ou la lecture de la Bible, vrai chef-d'œuvre d'apologétique protestante. Sa famille a publié après sa mort *les Adieux d'Adolphe Monod,* qui renferment les allocutions et les prières qu'il a prononcées sur son lit de souffrances.

ATHANASE COQUEREL (1794-1867) perdit sa mère de bonne heure et fut élevé par ses tantes, femmes anglaises, pieuses et distinguées, qui le vouèrent au service de l'Église réformée. L'une d'elles, riche et d'un esprit cultivé, recevait habituellement dans ses salons les hommes les plus remarquables de l'époque, les deux Chénier, Ginguené, Lebrun, Bernardin de Saint-Pierre, Bitaubé, le peintre Gérard, Kosciusco, Jean-Baptiste Say et surtout Humbold dont elle traduisit en anglais les principaux ouvrages. A côté des gens de lettres et des savants, on voyait dans ses salons des pasteurs distingués : Rabaut Saint-Étienne qu'elle déroba pendant quelque temps aux fureurs révolutionnaires, MM. Marron et Monod père, pasteurs de Paris. Après avoir fait ses études théologiques à la faculté de Montauban, Athanase Coquerel revint à Paris en 1816. De grands changements s'étaient opérés dans la position de ses tantes ; au lieu de la richesse d'autrefois, il trouva la gêne. La chute de l'empire acheva de précipiter sa famille dans l'infortune. Athanase se mit courageusement à l'œuvre pour venir en aide à ses tantes et il collabora avec l'une d'elles à divers travaux de publications et de traductions littéraires, devenues une impérieuse nécessité. C'est dans ces circonstances qu'on offrit au jeune ministre la place de pasteur dans la chapelle épiscopale de Jersey, qu'il refusa pour ne point signer, contre sa conscience, le

symbole de l'Église anglicane. Appelé par hasard à donner plusieurs prédications dans l'Église française d'Amsterdam, il y fut retenu malgré lui comme pasteur auxiliaire. Coquerel mit à profit le temps que lui laissait la préparation de ses sermons pour faire une étude approfondie de la Bible; c'est dans ce but qu'il composa l'ouvrage intitulé *Biographies sacrées*, ainsi qu'un *Cours de religion chrétienne*. Le jeune pasteur vivait heureux au milieu de ses travaux théologiques et pastoraux, lorsque l'épreuve vint troubler son bonheur domestique. Il apprit que ses tantes, après avoir épuisé leurs dernières ressources, étaient tombées dans l'indigence. Quoique marié et père de famille, il n'hésita pas à sacrifier sa position pour venir aider à Paris celles qui lui avaient servi de mère. Mais le consistoire d'Amsterdam, qui tenait à conserver son pasteur, refusa d'accepter sa démission et une députation d'amis lui remit un portefeuille contenant plus de 20,000 francs, en le priant de consacrer cette somme à ses obligations de famille. A peine Coquerel bénissait-il Dieu de cette délivrance, qu'il fut appelé à supporter des épreuves bien plus cruelles. Il eut la douleur de perdre, dans l'espace de deux ans, ses deux tantes, son père, un de ses fils, sa fille aînée et enfin sa jeune compagne. C'est ainsi qu'il se trouva veuf à trente ans, avec trois enfants en bas âge.

Il y avait douze ans qu'Athanase Coquerel remplissait les fonctions de pasteur à Amsterdam, lorsqu'il fut appelé, en 1830, à exercer le saint ministère dans sa propre patrie. Ses ouvrages, sa réputation oratoire, l'avaient depuis longtemps signalé à l'attention des églises de France. Quand la mort de M. Frossard, doyen de la faculté de Montauban, eut laissé

vacante la chaire de morale et d'éloquence sacrée, on pensa à M. Coquerel pour le remplacer. Appelé à Paris pour s'occuper de sa candidature, il prêcha un dimanche en présence de Cuvier qui remplissait alors les fonctions de chef de service des cultes non-catholiques. Celui-ci, épris d'un si beau talent, voulut attacher à l'Église réformée de Paris l'éloquent prédicateur d'Amsterdam et le fit proposer au consistoire comme suffragant de M. Marron. Deux ans plus tard, Coquerel était nommé pasteur à la place de son titulaire et il a servi l'Église de Paris jusqu'à la fin de sa carrière pastorale, pendant 32 ans. Il acquit bientôt une brillante réputation d'orateur et, grâce à sa parole éclatante et colorée, on vit se remplir d'une foule attentive les temples déserts de Sainte-Marie et de l'Oratoire. Les nécessités de la vie et du ministère de la capitale obligèrent le pasteur à cesser d'écrire en entier et d'apprendre par cœur ses sermons. Il se livra dès lors à l'improvisation, mais à une improvisation fortement préparée par la méditation et l'étude du sujet; il rédigeait une courte analyse de son discours, très-nettement déterminée dans ses lignes principales et ses points d'arrêt; quant aux mots, il ne s'en occupait point d'avance, et ses longs travaux antérieurs lui avaient donné une facilité et une abondance de langage qui ne lui ont jamais fait défaut.

M. Coquerel avait joué un rôle politique en 1848. Il fut nommé député par les électeurs de Paris et réélu à l'Assemblée législative; il siégea à la Chambre jusqu'au coup d'état du deux décembre qui termina sa carrière politique.

CHAPITRE VI

LA CRITIQUE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Sainte-Beuve. — Saint-Marc Girardin. — Jules Janin. — Nisard. — Philarète Chasles. — Jean-Jacques Ampère. — Gustave Planche. — Cormenin. — Vinet.

Vers 1830, les grandes luttes des classiques et des romantiques ont fait naître de nombreux critiques qui se sont signalés avec éclat soit dans l'enseignement, soit dans la presse et les livres : Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Jules Janin, Nisard, Philarète Chasles, Ampère, Gustave Planche, Alfred Nettement, Xavier Marmier, Cormenin, Alexandre Vinet, etc.

SAINTE-BEUVE. (Voir sa biographie, page 291.) *Critiques et portraits littéraires* (1832-1839); *Portraits littéraires* (1844); *Portraits contemporains* (1846); *Causeries du lundi* (1851-1862).

SAINT-MARC GIRARDIN (1801-1873), né à Paris, d'une famille de commerçants, fit ses études au lycée Napoléon dont il fut le meilleur élève. Quoiqu'il se destinât à l'enseignement, il étudia le droit et se fit recevoir avocat. Sa plume alerte et judicieuse s'était exercée, dès 1821, dans un petit journal où il faisait le compte-rendu de l'Opéra. Il s'occupa bientôt de travaux plus importants et dans un concours à l'Académie, en 1822, il obtint un accessit pour un *Éloge de Lesage*.

L'année suivante, Saint-Marc Girardin se décida, malgré ses parents, à embrasser le professorat. Reçu agrégé des classes supérieures, il fut nommé, par l'influence de Villemain, suppléant à plusieurs collèges

de Paris; mais cette position lui donnant à peine de quoi vivre, il dut l'améliorer par des répétitions et des leçons particulières. Devenu suspect de libéralisme, il se vit enlever ses diverses places de professeur suppléant; Saint-Marc Girardin profita de ce congé forcé pour faire quelques excursions agréables en Belgique, en Suisse et sur les bords du Rhin. En 1823, il reprit ses leçons et excita vivement l'attention en parlant sur la littérature de la Renaissance. C'était l'époque de la grande lutte entre les classiques et les romantiques; sans se ranger dans le camp des classiques, le jeune critique n'hésita pas à attaquer les excès de la nouvelle école. En 1827, il obtint le prix de l'Académie pour son *Éloge de Bossuet*, et, l'année suivante, il fut de nouveau couronné pour son *Tableau de la littérature française au seizième siècle*. La rédaction du *Journal des Débats* jugea ce dernier travail si remarquable, qu'elle s'associa aussitôt le jeune écrivain comme collaborateur. Ses articles littéraires lui ouvrirent les grands salons de Paris et le mirent en contact avec les hommes les plus distingués de l'époque.

Le gouvernement de Juillet aurait voulu faire du journaliste un homme politique, mais il préféra la chaire à la tribune. D'abord appelé à suppléer M. Guizot comme professeur d'histoire à la Sorbonne, il occupa, en 1834, la chaire de poésie française. C'est là, que pendant plus de vingt-cinq ans, il exerça une influence réelle sur la jeunesse. Dans son *Cours de littérature dramatique*, le plus important de ses ouvrages, on retrouve les grâces vives et animées qui caractérisaient son enseignement. La vie du savant professeur fut assombrie par les plus cruels chagrins; après quatre ans de mariage, il perdit sa femme à la suite d'un terrible

accident : elle se noya en faisant une promenade en bateau ; son fils aîné mourut de la même façon trente ans après; enfin la perte de son gendre acheva de briser son cœur et il descendit de sa chaire de professeur pour ne plus y remonter.

« Chez cet écrivain, dit M. Nettement, il n'y a point de parti pris littéraire, point d'exclusion pour telle ou telle poétique. Admirateur et disciple de l'ancienne école, il est bienveillant pour la nouvelle, sans se laisser entraîner dans ses excès, ses illusions, ses égarements, ses anathèmes contre tout ce qui n'est pas elle. Par son style naturel, facile, clair, brillant et d'une vivacité spirituelle, il continue la tradition des bons écrivains français..... C'est par son cours, où l'on trouve les grâces vives et animées de l'improvisation publique et la maturité de la réflexion solitaire que M. Saint-Marc Girardin marqua sa trace la plus profonde dans la littérature. On y lira toujours avec intérêt, avec profit, la comparaison des divers types humains, le père, la mère, le fils, la fille, le mari, l'épouse, le frère, la sœur, le maître, le serviteur, l'homme, en un mot, dans toutes les situations de la famille et de la vie, que l'éminent critique étudie en rapprochant les conceptions de l'antiquité sacrée de celle de l'antiquité profane, les conceptions des littératures étrangères de celles de notre littérature dans ses diverses époques, sans oublier les productions contemporaines. Les enseignements jaillissent de cette comparaison savante et pleine de vie à laquelle l'histoire et la philosophie apportent leur tribut. »

Jules Janin (1804-1874), fit concevoir, dès son enfance, les plus grandes espérances. Après avoir fait

d'excellentes études à Saint-Étienne, sa ville natale, il vint les achever à Paris, au lycée Louis-le-Grand où il eut pour condisciple Sainte-Beuve. Dès qu'il eut terminé ses études, il alla s'établir, avec une vieille tante octogénaire, dans une mansarde où il vécut en donnant des leçons au cachet. Mais le jeune professeur, sentant naître en lui la verve satirique, se jeta bientôt dans le journalisme et ne tarda pas à y occuper une place importante. Ses premières armes furent dirigées contre les jésuites et contre la Restauration. Lors de la révolution de Juillet, Jules Janin écrivit *Barnave,* étude sur la Révolution française qui parut en feuilletons et qui n'était, au fond, qu'un violent pamphlet contre la famille d'Orléans; l'auteur y étala avec complaisance les vices et les déportements de Philippe-Égalité, père de Louis-Philippe. Ces attaques ne l'empêchèrent pas, néanmoins, de se réconcilier avec la famille royale dont il accepta les faveurs. Décoré de la Légion d'honneur, il obtint bientôt la rédaction du feuilleton dramatique du *Journal des Débats,* feuille politique au service de la branche cadette. C'est là que, jusqu'à la fin de sa vie, il n'a cessé de tenir le sceptre de la critique faisant ou défaisant les réputations littéraires; pendant plus de trente ans, il a fourni à ce journal, une fois par semaine, une causerie brillante et facile, pétillante de verve et de saillies que Sainte-Beuve a jugée très-favorablement : « Janin, dit-il, s'est fait un style qui, dans ses bons jours et quand le soleil rit est vif, gracieux, enlevé, fait de rien, comme ces étoffes de gaze, transparentes et légères que les anciens appelaient de *l'air tissé,* style prompt, piquant, sautillant. Bien que la critique que M. Janin affectionne soit celle

de fantaisie et de broderie, elle lui a servi plus d'une fois à recouvrir l'autre, la vraie critique digne de ce nom. Il a le goût sain, au fond, et naturel quand il juge des choses de théâtre. »

Jules Janin ne s'est pas borné aux grands succès de feuilletonniste. Avant d'écrire *Barnave*, il était entré dans la carrière littéraire par une œuvre bizarre, *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, étrange assemblage de scènes naïves et de peintures monstrueuses. Citons encore *le Chemin de traverse*, ouvrage inférieur au précédent, malgré de touchants épisodes; l'*Histoire de la littérature dramatique*, feuilletons du *Journal des Débats* réunis en volumes, etc.

Désiré Nisard (1806) débuta brillamment dans le journalisme et devint un des rédacteurs les plus appréciés du *Journal des Débats*. En 1334, il publia son premier ouvrage important, *les Poètes latins de la décadence*. C'était une attaque ouverte contre la nouvelle école littéraire; l'auteur s'y plaît à établir une comparaison prolongée entre la décadence de la littérature latine et la décadence de la littérature française, entre Lucain et Victor Hugo. Cette défense de l'art classique lui valut les faveurs de M. Guizot, ministre de l'instruction publique, qui le nomma maître de conférences à l'École normale, de préférence à Sainte-Beuve alors partisan du romantisme. Quelques années plus tard, M. Villemain le fit nommer professeur d'éloquence latine au collége de France. Après la révolution de 1848, qui lui avait enlevé toutes ses places, M. Nisard fut appelé à succéder à M. Villemain dans la chaire d'éloquence française. Il fut loin d'y briller du même éclat et surtout d'y jouir de la même

popularité que son illustre prédécesseur; les idées politiques, plus encore que le système littéraire du professeur, soulevèrent contre lui la jeunesse des écoles; des troubles éclatèrent à son cours et donnèrent même lieu à un procès retentissant devant la police correctionnelle. En 1857, Nisard fut nommé directeur de l'École normale où il a donné la plus vigoureuse impulsion aux études de philologie classique.

Son ouvrage le plus important est l'*Histoire de la littérature française*. Il s'y déclare l'adversaire de l'école romantique comme il l'avait déjà fait dans ses *Poètes latins de la décadence;* il y trahit un esprit sévère, calme, élevé et y déploie surtout de hautes facultés d'observation et de jugement à propos des grands écrivains du dix-septième siècle.

Philarète Chasles (1798-1873) était fils d'un ancien professeur de rhétorique qui embrassa avec ardeur les idées de la Révolution. Malgré la piété de sa mère, qui était protestante, l'enfant fut élevé d'après les principes philosophiques de J.-J. Rousseau. A quinze ans, lorsqu'il eut terminé brillamment ses études et remporté un prix de grec au grand concours, son père voulut qu'il complétât son éducation par l'apprentissage d'un métier manuel et le fit entrer chez un pauvre imprimeur de la rue Dauphine, ancien Jacobin, qui avait conservé toutes ses convictions. Le choix du patron était compromettant pour l'époque; on était aux jours néfastes de 1815, où la réaction, protégée par les baïonnettes étrangères, inaugurait la Terreur blanche. La police de la Restauration arrêta le maître et l'apprenti sous prétexte de conspiration contre la

sûreté de l'État. L'enfant resta en prison deux mois et dut sa délivrance à l'intervention de Chateaubriand.

Philarète Chasles partit alors pour l'Angleterre où, pendant sept ans, il dirigea, dans une imprimerie, la réimpression des classiques grecs et latins. Il y acquit surtout une connaissance approfondie de la langue et de la littérature anglaise. Il fit ensuite un voyage en Allemagne, puis rentra à Paris, vers 1823.

Il commença à se faire connaître et apprécier dans le monde littéraire par divers travaux présentés au concours et couronnés par l'Académie : *Éloge de Thou; Tableau de la marche et des progrès de la langue et de la littérature française depuis le commencement du seizième siècle jusqu'en 1610*. Cette dernière étude partagea le prix d'éloquence avec le travail de M. Saint-Marc Girardin. Rédacteur de plusieurs recueils périodiques, il a réuni ses principaux articles sous le titre général d'*Études de littérature comparée* qui forment une série de volumes. Son ambition fut simplement de faire connaître les œuvres des littératures étrangères. De là cette série d'études critiques qui ont embrassé presque tout le champ de l'histoire littéraire : « Comme critique, comme biographe et comme voyageur, il a étudié tour à tour l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Hollande et jusqu'aux États-Unis d'Amérique. Ses *Etudes sur le dix-huitième siècle en Angleterre* qui tiennent à la fois de l'histoire, de la biographie, de la critique littéraire et sociale, sont au nombre des livres les plus remarquables de notre temps. Il a concouru par là au mouvement intellectuel et moral qui, favorisé par les découvertes scientifiques de notre âge, tend à faire tomber de jour en jour des barrières qui empêchaient chaque

peuple d'apprécier le génie des peuples voisins... De son commerce avec tant de littératures étrangères, M. Philarète Chasles a rapporté un style qui a de la couleur, de la variété, de la profondeur, mais quelquefois un ton légèrement exotique, comme il arrive aux personnes les plus instruites qui ont longtemps vécu hors de leur pays. » (A. Nettement.)

Jean-Jacques Ampère (1800-1864), héritier d'un nom illustre dans les sciences physiques et mathématiques, en soutint dignement l'éclat par des travaux d'un autre ordre. Il fit ses études à Paris, sous les yeux de son père, qui le laissa libre de suivre son goût pour les lettres. Une complexion délicate et nerveuse, une imagination mobile, portée à la rêverie, un caractère inquiet avec une sensibilité exaltée, un ardent besoin d'affection joints au vif sentiment des beautés de la nature, semblaient plutôt révéler en lui le tempérament d'un poète et, en effet, la Muse le visita de très-bonne heure. L'indépendance naturelle de son esprit le poussa vers le parti des novateurs littéraires. Il s'associa aux premiers efforts du romantisme et s'éprit d'une vive passion pour les chefs-d'œuvre de littérature étrangère. Introduit par Ballanche dans la société choisie de Mme Récamier, il reçut les conseils et les encouragements des maîtres les plus illustres.

Au commencement de 1830, Ampère débuta comme professeur de littérature à Marseille, et commença à attirer sur lui l'attention publique. Aussitôt après la révolution de Juillet, il revint à Paris où il devint le suppléant habile et goûté de M. Fauriel et de M. Villemain. En 1833, à la mort d'Andrieux, il obtint la chaire d'histoire de la littérature française. Mais l'in-

fatigable curiosité intellectuelle d'Ampère ne pouvait s'enfermer dans un sujet aussi spécial; elle embrassait le domaine entier des lettres. « Il l'a satisfaite, dit M. Patin, d'une double manière; par des voyages multipliés dans les pays scandinaves, en Allemagne, en Italie, en Sicile, en Grèce, en Asie-Mineure, en Égypte, en Amérique; par l'étude assidue de la plupart des langues et des littératures de l'Europe. De là, le caractère original de sa pensée et de son talent, qui mêlait d'une manière piquante les impressions reçues par le touriste, l'imagination du poète, l'érudition du philologue et de l'archéologue, le goût libre et les connaissances étendues du littérateur. »

Gustave Planche (1808-1857) trompa les espérances de son père qui l'avait voué à l'étude de la médecine; entraîné par ses goûts artistiques et littéraires, le jeune homme trouva la célébrité dans la voie qu'il s'était tracée, mais ses succès ne désarmèrent jamais le ressentiment paternel. Gustave Planche eut beaucoup à souffrir de cette opposition et son caractère en devint irascible et morose. Il débuta dès l'âge de vingt-deux ans dans la critique littéraire; Alfred de Vigny, appréciant son mérite, le fit admettre comme collaborateur à la *Revue des Deux Mondes*. Son premier article fut une protestation contre les haines littéraires si vivaces à cette époque (1831); les critiques d'art et de littérature qu'il fit paraître dans cette revue resteront comme des modèles d'analyse lumineuse, de jugement solide et sain. Vers 1832, il se lia intimement avec George Sand, dont il resta toujours le grand admirateur et l'ami dévoué; il ne se borna pas à défendre de sa plume cette femme illustre, il se battit en duel pour la

venger d'un écrivain qui l'avait outragée. Quelques années plus tard, en 1840, ayant recueilli un héritage d'environ 80,000 francs, Gustave Planche voulut vivre indépendant et partit pour l'Italie, où il passa près de six ans à étudier les chefs-d'œuvre de l'art et à s'instruire. Après qu'il eut tout dépensé, il revint en France et reprit sa place à la *Revue des Deux Mondes,* à laquelle il ne cessa de collaborer jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut à l'hôpital Dubois, des suites d'un abcès au pied.

On a reproché à Gustave Planche une sévérité excessive; Alphonse Karr l'avait plaisamment surnommé *Gustave le cruel.* Il a combattu les romantiques avec une franchise impitoyable et il s'est attaqué, quelquefois d'une façon injuste, aux plus hautes renommées : Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Lamennais, Balzac, etc. A part ces faiblesses, on peut dire que Gustave Planche a toujours eu le courage de son opinion et que sa critique dénote un goût littéraire exercé.

Louis de Cormenin (1788-1868), connu sous le pseudonyme de *Timon,* était issu d'une ancienne famille noble. Ses études terminées, il étudia le droit et fut reçu avocat en 1807. Mais ne se sentant aucun goût pour le barreau, il préféra rimer des stances et des odes; une de ces odes, adressée à Napoléon, valut au jeune poète une place d'auditeur au Conseil d'État, quoiqu'il n'eût pas même fini son stage d'avocat; il avait à peine vingt-deux ans. Sous la Restauration, Cormenin se rallia au nouveau régime; nommé député en 1828, il parut rarement à la tribune à cause de son peu d'aptitudes oratoires. Lorsque la révolution de

1830 porta sur le trône la branche cadette, il déclara la guerre au nouveau régime dans une lettre où il affirmait que les députés n'avaient pas le droit de proclamer un roi et déclarait nuls tous les actes accomplis depuis 1830. Bientôt après parurent les fameuses *Lettres sur la liste civile,* dont le succès fut immense. L'auteur trouvait un malin plaisir à supputer les revenus et les dépenses de la couronne. Ce fut en 1837 que Cormenin, sous le pseudonyme de Timon, publia une foule de pamphlets sur toutes les questions du jour de nature à passionner l'opinion publique. Parmi ces pamphlets, citons comme les plus populaires ses *Très-humbles remontrances de Timon,* et sa *Lettre au duc de Nemours,* au sujet de la dotation de 50,000 fr. votée par la Chambre à l'occasion du mariage de ce prince.

Timon était au faîte de la popularité lorsque s'élevèrent les discussions relatives à la liberté de l'enseignement; les libéraux s'émurent lorsqu'ils le virent se déclarer pour la liberté telle que l'entendait le parti clérical et l'exaspération fut au comble quand il se fit le défenseur des jésuites. Le pape le félicita de son courage, mais ses amis politiques lui retirèrent leur confiance et ne le réélurent plus à la Chambre. Retiré des affaires publiques, Cormenin tourna son esprit vers des travaux plus calmes et fit paraître de petits ouvrages qui eurent un légitime succès : *les Entretiens de village, le Maire de village* obtinrent d'honorables mentions de l'Académie. La révolution de 1848 le porta de nouveau à la Chambre, où il joua un grand rôle dans la rédaction de la constitution de la République. Il se rallia plus tard à l'Empire, qu'il servit avec fidélité.

Cormenin consacra les dernières années de sa vie à des œuvres de bienfaisance. Il fonda une société de patronnage pour les jeunes filles sans place et les femmes délaissées; il créa les premières bibliothèques populaires et les premiers ouvroirs campagnards, et fit construire des maisons modèles pour loger les ménages pauvres. Nous le trouvons mêlé à toutes les œuvres de prévoyance et de charité, soit qu'il travaillât à les organiser, soit qu'il en réclamât la création du gouvernement ou de l'initiative individuelle : établissement d'écoles de couture, enseignement d'ouvrages d'aiguille dans les écoles primaires aux garçons qui se destinent aux états de tailleur, tisserand, cordonnier et autres semblables; refuges de jour pour les vieillards; chauffoirs pour les habitants des campagnes, assainissement des logements pauvres; distribution de secours pour les enfants; société d'assistance pour les nonagénaires; société de prévoyance pour les ecclésiastiques. Le dernier projet de sa vie fut d'élever une chapelle à l'entrée des catacombes de Paris pour honorer la mémoire des morts; il n'eut pas le temps de réaliser cette suprême pensée.

Cormenin a laissé quelques écrits que sa famille se préparait à publier; elle en fut empêchée par une note trouvée dans les papiers du défunt qui contenait une défense formelle : « J'ai fait assez de bruit de mon vivant, disait cette note, le silence, voilà l'épitaphe qu'il me faut. »

Outre ses livres de droit et ses pamphlets, Cormenin a publié des *Études sur les Orateurs parlementaires* qui parurent d'abord séparément sous la forme de petites brochures et devinrent plus tard le *Livre des Orateurs,* œuvre profondément originale et neuve qui

participe tout à la fois de la critique littéraire, de l'histoire, de la politique et du droit, et qui contient les préceptes de l'éloquence parlementaire. Cet ouvrage présente, comme à l'appui, dans les principaux traits de leur vie publique et de leur talent, les orateurs de la Restauration : Manuel, Foy, Royer-Collard, Berryer, etc., et ceux de la monarchie de Juillet : Guizot, Thiers, Dupin, Lamartine, etc.

Alexandre Vinet (1797-1847), l'un des penseurs et des critiques les plus distingués de notre siècle, naquit près de Lausanne, d'une famille d'origine française. Son père, instituteur de village, sévère pour les autres comme il l'était pour lui-même, comprima plutôt qu'il ne favorisa le développement de son fils. Malgré des ressources exiguës, il lui fit donner une solide éducation et le destina au ministère évangélique, quoique le jeune homme se sentît beaucoup plus attiré vers l'art et la poésie. Obéissant à la volonté paternelle, il entra comme étudiant à l'académie de Lausanne. « Quand Alexandre, dit M. Vulliemin, vêtu d'un habit fabriqué par un tailleur de campagne, les cheveux coupés court, chaussé de forts souliers, fit son entrée au collége, il ne manqua pas d'être accueilli par les rires de ses camarades. Ce fut sa première expérience des hommes. Ainsi refoulée, son âme tendre et sensible se replia sur elle-même et dès lors se montra chez lui cette timidité un peu farouche que l'âge mûr ne guérit pas complétement. » Suivant son goût naturel, Vinet s'occupa d'abord plus de littérature que de théologie ; ses études furent si rapides et si brillantes qu'il fut nommé, à peine âgé de vingt ans, professeur de littérature française à l'université de Bâle. Ses débuts

dans le professorat furent pénibles; sa jeunesse et son origine vaudoise avaient soulevé contre lui des préventions qu'il ne tarda pas à dissiper. Il se mit courageusement à l'œuvre et ses travaux, autant que son caractère, lui concilièrent la confiance de ses collègues et l'affection de ses élèves. C'est en vue de son enseignement qu'il fit paraître sa *Chrestomathie française,* recueil de morceaux choisis de vers et de prose. Les discours préliminaires des deux premiers volumes sont d'importantes dissertations littéraires et l'introduction du troisième volume est un précis historique de la littérature française que Sainte-Beuve appelle un morceau capital et le chef-d'œuvre du genre.

De l'université de Bâle, Vinet fut appelé à occuper à l'académie de Lausanne, la chaire d'éloquence sacrée. Sept ans plus tard, ses forces commençant à décliner, il dut échanger cette chaire contre celle de littérature française. Il s'était déjà fait connaître et apprécier en France par ses articles insérés dans *le Semeur,* journal fondé en 1832 à Paris, et il avait ainsi attiré sur lui l'attention d'hommes éminents. Les travaux et les fatigues de l'esprit achevèrent de ruiner la santé délicate de l'éminent professeur qui mourut, en 1847, à l'âge de cinquante ans.

Les œuvres de Vinet sont à la fois religieuses et littéraires. Ses principaux ouvrages religieux, dans lesquels il a exposé tout un système nouveau d'apologétique du christianisme, sont une série de *Discours* ou études de sujets religieux; un *Essai de philosophie morale et de morale religieuse;* des *Études sur Pascal* qui sont restées son plus brillant titre de gloire. Sainte-Beuve estime que personne n'a senti, compris, deviné, pénétré le grand penseur du dix-septième

siècle, avec la sûreté, la puissance de coup-d'œil, l'infaillible intuition de Vinet.

Ses principales œuvres littéraires, outre la *Chrestomathie française,* sont une *Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle,* des *Études sur la littérature au dix-neuvième siècle; Poètes du siècle de Louis XIV; les Moralistes du dix-septième et dix-huitième siècles,* etc.

CHAPITRE VII

LE ROMAN SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Balzac. — George Sand. — Jules Sandeau. — Alexandre Dumas. — Frédéric Soulié. — Eugène Sue. — Saintine. — Émile Souvestre. — Léon Gozlan. — Charles de Bernard. — Théophile Gauthier. — Alphonse Karr. — Topffer.

A partir de 1830, le roman prend un développement extraordinaire; les noms et les œuvres se pressent en foule. Non-seulement Lamartine dans *Jocelyn,* Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris,* de Vigny dans *Stello* et dans *Servitude et Grandeur militaires,* Sainte-Beuve dans *Volupté* rapprochent la poésie du roman, mais Balzac, George Sand, Eugène Sue, Soulié, Alexandre Dumas, Louis Reybaud, Gozlan, de Bernard, Sandeau, Pontmartin, Saintine, Émile Souvestre, Méry, Latouche, Alphonse Karr, Jules Janin, Théophile Gauthier, Paul Féval, etc. s'emparent de ce genre de composition et s'en servent avec un éclat et un succès dont rien, jusque-là, n'avait donné l'idée.

On pourrait diviser le roman contemporain en deux grandes périodes : le roman publié en volumes ou dans les revues et qui n'a qu'un nombre restreint de lecteurs; puis, peu après 1836, grâce

aux journaux à bon marché, le roman publié sous forme de feuilleton. A partir de cette époque, il devient moins littéraire. Ce qu'on lit si vite n'a pas besoin d'être écrit avec une grande correction. Multiplier les incidents, sacrifier le vraisemblable à l'imprévu, compliquer sans cesse la situation, sauf à couper les nœuds qu'on ne peut délier, prodiguer les péripéties : voilà désormais la recette des écrivains du roman-feuilleton.

Sur la fin de cette seconde période, l'esprit de révolution qui grandit de jour en jour, finit par s'introduire dans le roman sous une double forme : 1° Il peint la société à un point de vue tellement pessimiste, qu'il la fait mépriser et haïr; 2° il propose un idéal nouveau à l'imagination et crée le roman socialiste. Balzac et George Sand représentent plus particulièrement le roman pendant la première de ces deux phases; Eugène Sue et Frédéric Soulié prennent plus d'ascendant dans la seconde; Alexandre Dumas multiplie, sous la seconde, comme sous la première période, ses récits amusants, mais d'une moralité suspecte. (A. Nettement.) »

Honoré Balzac (1799-1850), né à Tours, se fit remarquer, dès l'âge le plus tendre, par sa nature rêveuse. « A cinq ans, dit Vapereau, il lut les Écritures et se perdit avec attrait dans leurs mystérieuses profondeurs. Tous les livres qui lui tombaient sous la main, il les dévorait en un clin d'œil. Souvent, dès l'aube du jour, il partait, chargé de volumes, avec un morceau de pain dans sa poche et s'en allait au fond des bois où il lisait jusqu'à la nuit tombante. Il entra fort jeune au collége de Vendôme et continua à s'y livrer à sa passion pour la lecture; il avait pour système de mériter le cachot et de s'y faire envoyer par ses professeurs afin d'y lire plus à l'aise et sans dérangement. Doué d'une mémoire prodigieuse, il retenait tout, les lieux, les noms, les moindres choses, les figures. Bientôt il en résulta pour cette jeune tête un phénomène inquiétant; au milieu du chaos produit

par une myriade d'idées, la raison parut tout à coup s'éclipser ; on dut suspendre pendant quelque temps ses études. » Son père ayant obtenu un emploi lucratif à Paris, le jeune Honoré quitta la Touraine et entra dans un des pensionnats les plus en renom de la capitale, où il acheva ses études. A dix-huit ans, il avait déjà pris ses diplômes de bachelier et de licencié ès-lettres et suivait simultanément les cours de l'école de droit, de la Sorbonne et du collége de France. C'est dire qu'il n'avait pas encore de vocation déterminée. Son père aurait voulu en faire un notaire, mais il déclara net qu'il n'avait aucun goût pour la procédure et se prononça d'une manière catégorique pour les lettres : cette décision contraria vivement M. Balzac, qui abandonna son fils à ses propres ressources.

Jeté sans moyens d'existence sur le pavé de Paris, le jeune homme ne se laissa pas aller au découragement. Il s'installa dans une pauvre mansarde et se mit à écrire avec ardeur au milieu de privations de toutes sortes. Il s'essaya d'abord, mais sans succès, dans le genre dramatique. De 1820 à 1828, il publia quelques romans de médiocre valeur qui ne lui procurèrent pas même du pain. Une volonté moins robuste se fût découragée mille fois; mais Balzac avait une confiance inébranlable dans son génie et il persévéra obstinément dans sa voie. Par un suprême effort d'énergie, il résolut d'arriver à la fortune pour pouvoir attendre le succès. Il se lança dans des spéculations industrielles et se fit d'abord imprimeur. Il eut l'idée d'éditer en un seul volume les œuvres de Molière, puis celles de La Fontaine; il comptait sur une vente rapide; malheureusement les libraires dépréciérent l'édition qui tomba au rabais, et Balzac vit s'engloutir la somme

qu'il avait empruntée à un ami pour commencer cette entreprise.

Déçu, mais non découragé, l'écrivain reprit sa plume. Cette fois, il trouva son genre et sa manière nouvelle le conduisit rapidement au succès. *Le dernier Chouan,* roman breton, fut remarqué, quoiqu'on y sentît encore l'imitation de Walter Scott et de Cooper. Il devint surtout célèbre à partir de 1831 par la publication du roman intitulé *la Peau de chagrin,* d'une lecture malsaine, mais qui classa l'auteur parmi les plus en vogue des romanciers contemporains.

Balzac était enfin arrivé à la gloire. Dès ce moment, il s'enferma dans sa chambre et passa les jours et les nuits absorbé dans un labeur incessant. Vêtu d'une robe de dominicain, il avait la manie d'écrire, même en plein jour, à la lueur d'une lampe. Il chassait le sommeil en buvant de l'essence de café. En moins de six années, il fit paraître plus de 60 volumes dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. Ce nombre paraît surtout extraordinaire quand on sait l'étrange manière de composer de Balzac. Lorsqu'il avait suffisamment médité un sujet, il traçait en quelques pages un canevas informe qu'il envoyait à l'imprimerie. Cette ébauche lui revenait sur de larges feuilles dont il emplissait dans tous les sens les larges marges de corrections et d'additions. Les épreuves se multipliaient et le texte primitif ne tardait pas à disparaître sous les changements successifs. Tel roman n'a paru qu'après la douzième épreuve; on assure même que quelques-uns sont allés jusqu'à la vingtième. Les libraires refusaient de supporter les frais de ces interminables corrections qui naturellement ébrêchaient les bénéfices de l'écrivain.

Si le succès lui donna la gloire, il fut loin de lui procurer l'aisance. Délaissant de nouveau la littérature, Balzac se creusa encore l'imagination pour découvrir une industrie capable de l'enrichir. Ayant lu dans Tacite que les Romains avaient exploité jadis, en Sardaigne, des mines d'argent, il emprunta cinq cents francs et partit pour découvrir et continuer l'exploitation. Pendant la traversée, il communiqua son idée au capitaine du vaisseau qui la trouva excellente, et lorsque, revenu à Paris avec du minerai contenant beaucoup d'argent, il demanda au gouvernement l'autorisation d'exploiter les mines de la Sardaigne, il apprit que le capitaine l'avait devancé et supplanté. Il fallut chercher un autre moyen de faire fortune. Il eut l'idée de cultiver des ananas qui devaient lui rapporter 200,000 francs de revenu. Le romancier oubliait seulement que ces fruits exotiques ne peuvent venir à maturité sous notre climat. Sa dernière fantaisie fut d'aller en Corse cultiver l'opium.

Après ces diverses tentatives infructueuses, Balzac revint à la littérature et se remit au travail avec une nouvelle énergie. Grâce à un riche mariage, il était enfin arrivé à la fortune, objet de tous ses rêves, lorsque la mort l'enleva prématurément aux lettres, en 1850, à l'âge de quarante-neuf ans.

Le but de Balzac, dans tous ses romans, a été de peindre la société et il a donné à l'ensemble de ses récits le nom de *Comédie humaine*. La société n'est en effet, à ses yeux, qu'un immense théâtre où chacun joue son rôle. Doué d'une grande finesse d'observation et d'un talent descriptif remarquable, il s'attache trop souvent aux plus petits détails, soit qu'il ait à décrire le monde extérieur, soit qu'il ait à peindre la

vie de l'âme et le mouvement des passions. Il ne recule devant aucun tableau; il se plaît dans la peinture du sensualisme le plus grossier, sans même s'arrêter devant les répugnances de la pudeur. La passion de l'argent anime tous ses héros comme elle le dominait lui-même : acquérir, posséder pour jouir, tel est l'idéal qu'il place devant ses lecteurs. Maxime fausse et immorale, mais qui devait singulièrement plaire à une société travaillée par la soif du bien-être et qui explique le succès du romancier auprès des masses. Aussi la lecture de ses ouvrages a-t-elle pour résultat inévitable de relâcher le sens moral et de pervertir à la fois l'imagination et le cœur. « On respire dans ses livres, dit M. Nettement, une atmosphère lourde et morbide qui empêche les idées élevées de prendre leur essor et qui flétrit les sentiments généreux. On cesse peu à peu de croire à la vertu; on est comme terrassé par la puissance du mal, et les âmes s'étiolent et retombent désespérées dans ce gouffre d'où s'exhalent des miasmes impurs. »

A peine si l'on peut citer quelques-uns de ces romans qui n'offrent pas ce grave danger. *Eugénie Grandet* ferait à peu près seul exception.

George Sand (1804-1877) naquit à Paris en 1804. Arrière-petite-fille de Maurice de Saxe, elle eut pour père Maurice Dupin qui servit avec distinction sous la République et sous l'Empire, et qui mourut en 1808 d'une chute de cheval; sa mère avait mené une vie d'aventures avant que Maurice Dupin la connût en Italie et l'épousât malgré la vive opposition de Mme Dupin qui ne pouvait se décider à accepter cette belle-fille de basse extraction et d'une moralité plus que dou-

teuse. La jeune Aurore, à peine âgée de quatre ans à la mort de son père, fut élevée d'abord à la campagne, au château de Nohant, dans le Berry, chez sa grand'mère Mme Dupin de Francueil. Douée d'une indomptable vigueur, elle vécut dès l'enfance d'une vie de mouvement et de rêverie au sein de laquelle se développa librement son imaginalion.

Libre de toute contrainte, et n'étant soumise à nulle surveillance, elle partageait son temps entre de longues courses dans les champs, vivant de la vie des petits pastours, partageant leurs jeux et leurs repas, et des lectures qu'elle choisissait de préférence dans les livres d'histoire et de littérature. Quand elle eut atteint l'âge de treize ans, Mme Dupin de Francueil, effrayée de l'ignorance et des habitudes rustiques de sa petite-fille, la conduisit à Paris au couvent des Augustines anglaises où elle passa trois années. Le jour même de son entrée, Aurore s'enrôla dans la bande des pensionnaires qu'on appelait *les diables,* c'est-à-dire des élèves qui bravaient l'autorité des religieuses et se refusaient à tout travail. Cette première phase de paresse intellectuelle et de révolte insouciante dura plus d'une année, au bout de laquelle Aurore tomba dans un état de langueur, symptôme d'un grand changement moral. Elle s'ennuya de la diablerie et prit goût aux exercices de piété. Un jour qu'elle était entrée par hasard dans la chapelle du couvent et qu'elle était agenouillée sur les dalles, méditant sur la conversion de saint Augustin, elle crut entendre, à son tour, les mots fameux : *Prends et lis.* Elle prit et lut l'Évangile qui la transporta d'admiration et elle eut un moment l'idée de se faire religieuse, mais bientôt, revenant à des sentiments moins exagérés, elle abandonna ce

projet et retrouva le calme d'esprit qu'elle avait perdu.

Elle quitta le couvent en 1820 et retourna au château de Nohant, où elle reprit les habitudes vagabondes de son enfance. Seulement, au lieu de rechercher comme autrefois la société des petits pastours, elle préférait l'éloignement et la solitude. Elle était devenue passionnée pour l'équitation et, montée sur sa jument, elle avait pris l'habitude de faire tous les matins huit ou dix lieues en quatre heures, marchant à l'aventure et explorant le pays au hasard. Pour obéir aux conseils, un peu imprudents peut-être, de son directeur, elle se prit à lire les principaux ouvrages philosophiques qui lui tombèrent sous la main dans la bibliothèque de sa grand'mère : Mably, Locke, Condillac, Montesquieu, Bacon, Bossuet, Aristote, Leibnitz, Pascal, Montaigne, dont sa grand'mère lui avait marqué les feuillets et les chapitres à passer; puis, La Bruyère, Pope, Milton, Dante, Virgile, Shakespeare, le tout sans ordre et sans méthode. Toutes ces lectures ne furent pas sans influence sur ses idées et sur ses sentiments.

En même temps que sa pensée s'émancipait, l'existence qu'elle menait, sans contrôle et sans conseil, devenait de plus en plus étrange. Ce fut à cette époque qu'elle commença à s'habiller en garçon avec un pantalon de toile et des guêtres en cuir pour pouvoir chasser plus commodément. Ses études prirent bientôt une tournure aussi masculine que ses divertissements. Elle se passionna d'abord pour la minéralogie et la botanique, puis pour l'anatomie. Un jeune étudiant en médecine lui fournit des bras, des têtes, des jambes; un jour même il lui apporta le squelette tout entier

d'une petite fille, qu'elle garda longtemps dans sa chambre. Ses allures excentriques, ses études mystérieuses, ses relations enjouées et tranquilles avec des jeunes gens, fils d'anciens amis de son père, tout cela scandalisait fort les habitants de La Châtre et commença d'amasser ce formidable orage de calomnies ou de médisances qui devait fondre plus tard sur elle.

Un événement brusque, bien que depuis longtemps prévu, vint mettre fin à l'existence étrange qu'Aurore menait à Nohant. Sa grand'mère mourut presque subitement. Deux ou trois jours après, sa mère arrivait triomphante, et après des débats pénibles, forte des droits que lui conférait la loi, elle arrachait sa fille au tuteur que Mme Dupin de Francueil lui avait désigné dans la famille de son mari; Aurore dut quitter pour la suivre ce lieu où s'étaient écoulées les belles et pures années de sa vie. A Paris, la jeune fille souffrit vivement de l'infériorité sociale et intellectuelle du milieu où sa mère la condamnait à vivre. Aussi rien d'étonnant qu'ayant rencontré chez des amis qui lui offraient de temps à autre l'hospitalité, « un jeune homme mince, assez élégant, d'une figure gaie et d'une allure militaire, » fils naturel d'un ancien colonel du premier empire et héritier d'une assez jolie fortune, elle ait accepté l'offre de sa main et consenti à échanger son nom d'Aurore Dupin contre celui de la baronne Casimir Dudevant. Cette union ne fut pas heureuse; il y avait entre les époux une trop grande incompatibilité d'humeur pour que la vie commune leur fût longtemps possible. Après six années d'une existence où rien ne lui fut épargné en fait de tracasseries, de difficultés et d'affronts, elle fit avec son mari le singulier arrangement que voici : moyennant une subvention de

250 fr. par mois, M. Dudevant l'autorisait à s'établir à Paris avec sa fille pendant six mois de l'année, et pendant six autres mois il consentait à la recevoir à Nohant jusqu'à ce que leur fils, Maurice, entrât au collége. Aurore quitta donc Nohant et vint s'établir à Paris au commencement de l'année 1831, dans un appartement situé quai Saint-Michel, au troisième étage.

Les débuts furent rudes, et la question de toilette devint tout de suite une grosse difficulté. Ayant de la peine à suffire à ses dépenses de vêtements féminins, elle se détermina à reprendre par économie le costume d'homme qu'elle avait porté dans sa première jeunesse. D'un autre côté, en voyant la vie libre et facile que menaient à Paris quelques-uns de ses compagnons berrichons, de Latouche, Félix Pyat, elle avait pensé que si elle pouvait revêtir leur costume et se faire passer pour un étudiant de première année, il lui serait aisé de goûter des mêmes plaisirs à aussi peu de frais. Grâce à ce déguisement, elle put en effet s'associer à l'existence un peu aventureuse de ses amis, se mêler à la foule qui se pressait aux premières représentations des drames romantiques et parcourir le soir, en bande joyeuse, les rues du quartier latin. Elle avait à cette époque vingt-huit ans.

Quelle que fût l'économie de ce nouveau genre de vie, les 250 francs par mois n'y purent cependant suffire et elle dut aviser aux moyens de suppléer à l'exiguïté de cette pension. Elle demanda alors au travail d'honorables moyens d'existence : elle fit d'abord des traductions; puis, les traductions ne suffisant pas, elle mit en œuvre son talent de peintre et exécuta avec quelque succès de menus travaux, des portraits au crayon et à l'aquarelle. Enfin elle aborda la littérature,

mais elle reçut peu d'encouragements parmi les relations qu'elle avait nouées à Paris. Un vieux faiseur de romans auquel on l'avait adressée, lui dit sèchement qu'une femme ne doit pas écrire. Balzac ne fit pas grande attention à ses projets littéraires. Cependant Delatouche crut ouvrir la voie à sa jeune compatriote en l'attachant à la rédaction du *Figaro* qu'il venait d'acheter; elle y travailla de son mieux, mais n'y réussit que médiocrement. C'est alors qu'elle rencontra dans les bureaux du journal un jeune écrivain, Jules Sandeau, vers qui elle se sentit attirée. Ils formèrent le dessein d'associer leur inexpérience, et le premier fruit de cette collaboration fut une nouvelle insérée, non sans peine, dans la *Revue de Paris*, puis un roman en cinq volumes intitulé *Rose et Blanche*. Le livre parut sous le pseudonyme de *Jules Sand* et eut assez de succès pour donner quelque retentissement à ce nom qui apparaissait pour la première fois dans le monde des lettres. Un éditeur intelligent, profitant de ce succès, demanda à Jules Sand un nouveau roman. Aurore lui présenta le manuscrit d'un roman qu'elle avait composé pendant les intervalles périodiques de ses séjours à Nohant où elle continuait d'aller tous les six mois. L'œuvre était donc à elle, bien à elle et son ancien collaborateur n'y pouvait et n'y voulait réclamer aucune part. Toutefois, le libraire tenait essentiellement au pseudonyme pour assurer le succès de ce livre. Latouche, choisi comme arbitre, trancha habilement la difficulté; laissant à Sandeau le nom de Jules, il laissa à Aurore celui de Sand, avec la liberté d'y ajouter tel prénom qui lui conviendrait, et c'est ainsi que le roman d'*Indiana* fut publié sous le nom de George Sand.

Indiana parut en 1832 et eut un immense succès; c'est une protestation passionnée contre l'institution du mariage dont l'auteur avait tant souffert; mais, au lieu de s'en prendre à elle-même de tous ses malheurs, George Sand s'en prit aux hommes et à Dieu. La donnée de ce roman est donc immorale comme hélas, celle de tous les romans de cette première période, mais le style en est correct, pur, élevé et a suffi pour placer l'auteur du premier coup au rang de nos plus grands écrivains. La même année parut *Valentine*, où l'on rencontre des situations touchantes, des caractères finement tracés, de fraîches idylles, mais qui souleva des discussions passionnées, à cause de ses nouvelles attaques contre l'institution du mariage. A partir de ce moment, le pseudonyme de George Sand acquit une telle popularité qu'il devint le nom propre, le vrai nom de l'auteur.

En 1833, George Sand écrivit *Lélia* dans une de ces heures de découragement qui tournent nos tristesses à l'exaltation et à l'amertume. Liée d'une étroite amitié avec Alfred de Musset, elle avait visité l'Italie avec ce poète, devenu son enthousiaste admirateur. Malheureusement ils se brouillèrent à Venise et se séparèrent. Cette rupture plongea Musset dans une amère tristesse qui a assombri toute sa vie et inspiré ses plus beaux vers. Sand imprima ses impressions de voyage dans les *Lettres d'un Voyageur* (1834), qui produisirent une très-vive sensation. La même année, elle publia *Jacques* qui est une apologie du suicide. Après *Jacques* parurent *André, Leone Leoni, le Secrétaire intime, Lavinia, Mauprat, les Maîtres mosaïstes*, etc.

Tous ces romans appartiennent à la première manière de George Sand, celle de la passion dans son

premier élan. La seconde phase de son talent et de ses idées date de 1838, époque à laquelle elle se lia avec des hommes éminents, dont elle sut parer les idées sociales et religieuses de la merveilleuse puissance de son imagination et de l'éloquence de son style. Voici dans quelles circonstances elle devint à son tour philosophe socialiste. Ses démêlés judiciaires avec son mari l'avaient mise de bonne heure en relations avec Michel de Bourges. Le célèbre avocat prit rapidement une grande influence sur son esprit et lui communiqua quelque chose de la haine qu'il éprouvait contre la société. Par son intermédiaire, elle entra en relation avec les chefs du parti républicain. Néanmoins, ce ne fut que quelques années plus tard et sous l'influence de Lamennais et de Pierre Leroux, qu'elle mit sa plume au service des utopies socialistes et publia *le Meunier d'Angibault, le Compagnon du tour de France, le Péché de M. Antoine* qui forment assurément la partie la plus faible et la plus pénible à relire aujourd'hui de l'œuvre de George Sand.

Dans cette disposition d'esprit, George Sand salua la révolution de 1848 avec enthousiasme. L'établissement du suffrage universel était un des remèdes sur lesquels elle comptait pour terminer les luttes sociales et politiques. Elle accourut de Nohant à Paris et vint trouver Ledru-Rollin pour mettre à sa disposition son dévouement et sa plume. Pendant toute la durée du gouvernement provisoire, elle vécut au ministère de l'intérieur en proie à une sorte d'ivresse révolutionnaire. Les journées de juin lui ouvrirent les yeux. A quoi avaient abouti ses rêves de fraternité, d'amour, d'abolition de la souffrance? A une émeute féroce suivie d'une répression sanglante. George Sand, troublée et navrée

au fond de l'âme, s'enfuit à Nohant dans l'espérance d'y trouver un peu de calme.

C'est au lendemain de la période la plus agitée de sa vie, de 1846 à 1850, qu'elle a écrit ces œuvres si paisibles, *la Mare au Diable, François le Champi, la Petite Fadette,* qui forment la troisième phase de son talent. Dans ces romans champêtres on respire comme un enivrement de la vie rustique. Il y a au début de *la Mare au Diable* une scène de labourage par une journée d'automne, qui atteint presque à la simple beauté de l'antique.

L'illusion socialiste du romancier après les journées de juin fut suivie d'alternatives de découragement et d'espérance; mais l'espérance en s'affaiblissant avait changé de nature. Ce ne fut plus dans le peuple lui-même qu'elle eut foi pour réaliser ses rêves de progrès, mais en Louis-Napoléon que le peuple avait, par une sorte d'acclamation, appelé à sa tête. Elle s'attendait toujours à ce que l'auteur des *Idées napoléonniennes* tentât quelque vigoureux effort en faveur de la société. Le coup d'état ne suffit pas à la détromper. Tout en désapprouvant le régime impérial et ses procédés, elle conservait une certaine sympathie pour l'homme qui en était la personnification. Cette sympathie subsista même après les désastres de la guerre de 1870, qui lui firent éprouver toutes les angoisses qui ont fait palpiter le sein de la France. Retirée à Nohant après ces malheurs, elle s'y consacra toute entière à l'amour de ses enfants. Le spectacle d'une union heureuse, se développant paisiblement sous ses yeux lui fit enfin comprendre la sainteté des lois contre lesquelles elle s'était autrefois élevée; en même temps son cœur s'élargissait pour faire place à des êtres

nouveaux qui venaient solliciter sa tendresse. Après avoir été une mère tendre, elle a été une grand'mère passionnée. Cette expérience nouvelle lui a fait apercevoir la vie sous un jour plus riant et quelques-unes des œuvres de la seconde moitié de sa vie semblent jaillir d'une source fraîche et purifiée *(l'Homme de Neige, Valvèdre, Jean de la Roche, le marquis de Villemer).* Qui eut dit que l'auteur de *Valentine* achèverait sa vie dans le château de ses pères en écrivant des contes pour ses petits-enfants ?

L'apaisement paraît s'être fait dans son âme pendant les dernières années de sa vie. « Je sens Dieu, j'aime, je crois, » s'écriait-elle en terminant, assez peu de temps avant sa mort, le récit des évolutions successives de sa pensée religieuse. A-t-elle jamais dépassé la limite de cette croyance en un Dieu attentif et paternel ? Nul ne pourrait l'affirmer. Durant ses derniers jours, elle consentit à recevoir les sacrements de l'Eglise; il ne s'échappa de ses lèvres pendant sa lente agonie, que des paroles de paix, de tentendresse et de reconnaissance. Elle fit approcher ses petites-filles de son lit pour leur dire : « Mes chéries, ce que je regrette le plus, c'est de vous quitter. » Lorsque le délire de la mort l'eut saisie, on l'entendit plusieurs fois murmurer d'une voix distincte ces mots : « Ne touchez pas à la verdure. » Elle voulait, on le crut au moins, exprimer le désir qu'on laissât debout un groupe d'arbres verts qui ombragent le caveau de famille où son aïeule dort à côté de son père, où sa place était déjà préparée. Son dernier vœu a été exaucé (1).

(1) Othenin d'Haussonville. *Revue des Deux Mondes*, mars 1878.

JULES SANDEAU (1811). Mme Dudevant a commencé la réputation de Jules Sandeau. C'était en 1831, Jules Sandeau avait alors vingt ans et Mme Dudevant vingt-sept. Liés d'une étroite amitié, ils s'associèrent et débutèrent en commun dans la littérature par le roman de *Rose et Blanche,* signé d'abord Jules Sand et classé plus tard dans les œuvres de George Sand. Le jeune écrivain devait un jour réagir, contre les tendances de son ancien collaborateur. Autant George Sand s'est plu à peindre un monde idéal et des caractères ou des situations qui sortent du réel, autant Jules Sandeau s'est appliqué à peindre la réalité. « Ce qui prête un attrait particulier à ses ouvrages, dit M. Nettement, c'est que le sentiment y paraît à côté de la raison. On sent, en le lisant, qu'il porte le deuil des illusions perdues; il les pleure, et fait pleurer le lecteur avec lui. Quelquefois, en remontant le cours de ses sentiments, il se laisse aller avec tant d'émotion à ses souvenirs, qu'il semble qu'ils vont devenir des espérances; mais bientôt la raison prend le dessus, le désenchantement déborde de son âme et il montre ce qu'il y a de vain dans cet espèce de mirage avec lequel il a failli vous séduire, parce qu'il a été le premier séduit. »

ALEXANDRE DUMAS (Voir sa biographie, page 219). *Le comte de Monte-Christo* (1841), *les Trois Mousquetaires* (1844), *le Chevalier de Maison-Rouge* (1846), etc., etc.

Voici comment M. Nettement apprécie le talent du célèbre romancier :

« Sans doute M. Dumas est un remarquable conteur, il sait intéresser le lecteur par les qualités d'une imagination brillante

qui, au don heureux de l'invention dramatique, joint la verve, l'action, la rapidité du récit, la rapidité d'un style qui court à son but et s'arrête peu pour décrire, encore moins pour prouver, car l'auteur n'a pas de système; mais cependant, avec tous ces avantages, ses succès n'auraient pas été aussi grands s'il ne s'était pas servi de ces trois mobiles : la glorification de la personnalité humaine, les peintures hardies qui troublent les sens, les lieux communs du scepticisme voltairien. Il remplace, par ces trois torts, une qualité littéraire qui manque à tous ses écrits, la maturité que donne la réflexion. Ses romans pêchent par l'incohérence du plan, l'invraisemblance des situations, le défaut de suite des caractères, résultat de l'absence de réflexion. Si le bruit et le mouvement n'y manquent pas, la vérité, l'harmonie, la raison y manquent presque toujours..... M. Dumas a trop écrit, c'est là le plus grand de ses torts littéraires. Son inépuisable fécondité était une amorce pour les journaux, un danger pour lui; sa facilité merveilleuse dégénérait en improvisation; la rapidité de son style en négligence; son goût pour les situations dramatiques le poussait au mélodrame; sa malheureuse disposition à sacrifier l'art au commerce le condamnait à s'enrichir aux dépens de la perfection littéraire de ses œuvres. La presse industrielle s'inquiétait peu de l'art et de la littérature. Elle demandait à l'écrivain un roman qui fût le plus long possible, afin d'attacher le plus longtemps possible, au journal, l'abonné, une fois harponné. De là pour l'écrivain, à qui l'on payait des primes particulières en raison de la longueur de son œuvre, la nécessité de l'allonger à tout prix, par des digressions interminables ou par une complication d'incidents et d'aventures dont les mille fils se croisent et s'enchevêtrent dans une narration entortillée. Pour soutenir ces longues narrations, il fallait des caractères outrés, des situations violentes, propres à remuer le lecteur, des péripéties continuelles, des tours de force d'imagination. Alors M. A. Dumas écrivait *le Comte de Monte-Christo,* M. Soulié détaillait en feuilletons la morale des *Mémoires du Diable,* Balzac publiait *les Parents pauvres* et M. Sue *les Mystères de Paris* et *le Juif-Errant.*

FRÉDÉRIC SOULIÉ (1800-1847) nous a raconté lui-même sa jeunesse et ses premiers travaux littéraires.

« Je suis né à Foix (Ariége), le 13 décembre 1800. Je demeurai avec ma mère infirme jusqu'à l'âge de quatre ans. Mon père était employé dans les finances et sujet à changer de résidence. Il me prit avec lui en 1804. En 1808, je le suivis à Nantes où je commençai mes études. En 1815, je fus envoyé à Poitiers où je fis ma rhétorique. Mes premiers pas dans ce que je puis appeler la carrière des lettres, me fit quitter le collége. On nous avait donné une espèce de fable à composer. Je m'avisai de la faire en vers français. Mon professeur trouva cela si surprenant qu'il me chassa de la classe disant que j'avais l'impudence de présenter comme de moi, des vers que j'avais sûrement volés dans quelque recueil de poésies. Je fus me plaindre à mon père qui savait que dès l'âge de douze ans je rimais à l'insu de tout le monde. Il se rendit auprès de mon professeur, qui ne lui répondit autre chose que ceci : « Qu'il était impossible qu'un écolier fît des vers français. — Mais, lui dit mon père, vous exigez bien que cet écolier fasse des vers latins? — Ah! ceci est différent, reprit le professeur, je lui enseigne comment cela se fait et puis il a le *Gradus ad Parnassum* (1). » Je note cette anecdote, non pour ce qu'elle a d'intéressant, mais pour la réponse du professeur. J'achevai mes études à Paris, puis j'entrai dans les bureaux de mon père et bientôt après dans l'administration; j'y demeurai jusqu'en 1824, époque à laquelle mon père fut mis à la retraite. Je quittai aussi l'administration et vins avec lui à Paris. J'avais occupé mes loisirs de province à faire quelques vers, je les publiai. Casimir

---

(1) Livre de classe dont les élèves se servent pour faire des vers latins.

Delavigne m'encouragea avec une grâce parfaite et je devins l'ami de Dumas, lorsqu'il n'avait alors pour toute supériorité que la beauté de son écriture. Mon succès n'avait pas été assez éclatant pour me montrer la carrière des lettres comme un avenir assuré. Je devins directeur d'une entreprise de menuiserie mécanique. Ce fut pendant que j'étais fabricant de parquets et de fenêtres que je fis *Roméo et Juliette*. Nous étions déjà en 1827. Cet ouvrage fut refusé à l'unanimité au Théâtre-Français, mais je portai ma pièce à l'Odéon. Je fus enfin reçu, joué, applaudi. Je me fis décidément homme de lettres. Je donnai *Christine* à l'Odéon, drame en cinq actes tombé d'une façon éclatante. *Christine* n'en est pas moins ce que j'ai fait de mieux. Je quittai le théâtre, je m'attachai aux journaux. La révolution de 1830 arriva. J'y pris part. Je me battis. Je suis décoré de Juillet, ce qui ne prouve rien, mais enfin je me suis battu. Je travaillais à cette époque avec Balzac et Sue. »

Cette lettre est antérieure aux grandes productions de Frédéric Soulié. Il a fait depuis une trentaine de romans dont le plus fameux est *les Mémoires du Diable*. Sa fécondité a rivalisé avec celle d'Alexandre Dumas, avec cette différence qu'il n'a pas eu de collaborateurs. La plupart de ses romans sont des improvisations rapides qui laissent souvent à désirer au point de vue de l'observation, de la grâce, et surtout du style, mais qui ne sont pas sans mérite quant à la puissance d'imagination et à l'énergie du dialogue. Frédéric Soulié portait dans son cœur quelque chose de violent et d'amer; en politique, il inclinait aux opinions de la démocratie extrême, et en littérature, il éprouvait une prédilection marquée pour les sujets navrants et

terribles qui lui offraient une occasion de déployer les facultés de son imagination habituée à broyer dans ses tableaux les plus sombres couleurs. Il a lui-même donné, dans la préface des *Mémoires du Diable,* l'explication des égarements littéraires de sa plume, en croyant, bien à tort, en donner l'excuse. « Il faut au public, s'écrie-t-il, des astringents et des moxas pour ranimer ses sensations éteintes. Allons! dit-il aux auteurs, as-tu d'effrayantes bacchanales de crimes ou des passions impossibles à me raconter? Sinon, tais-toi, vas mourir dans la misère et l'obscurité. Vous l'entendez, jeunes gens! la misère et l'obscurité, vous n'en voudrez pas! alors que ferez-vous? Vous prendrez une plume, une feuille de papier et vous écrirez en tête : *Mémoires du Diable.* »

Ce roman célèbre est consacré à montrer sur tous les degrés de l'échelle sociale le vice et l'infamie régnant sans conteste. Quelle action peut-on exercer sur les âmes en montrant la débauche, le meurtre, le vol, l'empoisonnement partout et surtout sous les enseignes de la vertu? N'est-ce pas autoriser l'infamie des mœurs particulières par l'infamie des mœurs publiques et répandre dans l'atmosphère morale et intellectuelle les miasmes corrupteurs du mauvais exemple? Qu'y a-t-il de plus propre à détruire le sens moral d'une société, que la peinture du vice toujours triomphant, prospère, vénéré et de la vertu toujours opprimée, persécutée et honnie! N'y a-t-il point là une espérance et un encouragement donnés aux passions mauvaises qui fermentent, une force enlevée à l'honnêteté et la probité qui luttent, enfin un renversement des idées établies qui excitent les esprits ardents à la destruction d'une société que Dieu doit avoir con-

damnée, s'il est vrai qu'elle contienne de pareils abîmes d'infamie, de mensonges et d'iniquités! (A. Nettement.)

La mort prématurée de Frédéric Soulié fut consolée par la religion, qu'il avait eu le malheur d'outrager souvent dans ses ouvrages. Il se recueillit avant de mourir, récita à voix basse les prières des agonisants, puis attendit avec calme l'instant suprême. Il ne parlait plus qu'en vers; les amis qui l'entouraient avec émotion recueillirent ses dernières paroles :

Je n'achèverai point mon pénible labeur!
Plus de récolte..... hélas! imprudent moissonneur,
Hâtant tous les travaux faits à ma forte taille
Je jetais au grenier le froment et la paille,
De mon rude labeur nourrissant ma maison,
Sans m'informer comment s'écoulait la moisson.
Viens près de moi, Béraud..... Et vous, Massé, Collin!
Près de moi, près de moi, car voici bientôt l'heure!
Voici qu'on me revêt de ma robe de lin.....

Il s'arrêta, puis ses yeux se voilèrent sans qu'il les eût détachés de ceux qui étaient comme une famille autour de lui. Sa tête se renversa, il n'était plus. Soulié n'avais que quarante ans.

Eugène Sue (1801-1857) était fils d'un médecin de la famille impériale. L'impératrice Joséphine et son fils Eugène de Beauharnais tinrent le futur romancier sur les fonts de baptême. Après avoir hâtivement terminé ses études, Eugène Sue embrassa la profession de son père et fut quelque temps chirurgien de marine. Il fit partie du corps expéditionnaire envoyé en Espagne au secours de Ferdinand VII, et assista au siége de Cadix, à la prise du Trocadéro, à celle de Tariffa. Revenu à

Paris, le jeune chirurgien se lança dans une vie si dissipée que son père l'obligea à s'éloigner et à entrer comme sous-aide à l'hôpital de Toulon. Un peu plus tard, il s'embarqua au même titre sur un vaisseau de la marine royale et visita l'Asie, l'Inde et l'Amérique. De retour à Brest, il en repartit aussitôt pour l'Égypte et assista à la bataille de Navarin.

A la mort de son père, Eugène Sue se trouvant maître d'une immense fortune, se livra librement à ses goûts de dépense et afficha aussitôt un luxe oriental. Ses longs voyages lui avaient inspiré une passion pour la peinture de marine; le célèbre Gudin lui donna des leçons, mais les essais de l'élève ne furent pas heureux. Il se tourna alors vers les lettres et leur demanda la célébrité. De 1831 à 1833, il se fit connaître comme écrivain et créa en France le genre de *roman maritime*. Quelques-uns de ses livres avaient même obtenu des succès sans toutefois ranger leur auteur parmi les écrivains de premier ordre. *La Salamandre, la Vigie de Koatven, Attar Gull, la Coucaratcha* avaient révélé une imagination puissante, un esprit amoureux des effets nouveaux et bizarres, à la recherche des situations dramatiques. Quant à la morale de ces livres, c'était une espèce de sensualisme qui consiste à varier les sensations et les émotions physiques et une foi pessimiste dans le triomphe du mal. Dans *la Salamandre*, par exemple, on trouve une longue apothéose du bonheur tel que le comprennent les sectateurs de Mahomet! Dans *la Vigie de Koatven*, l'auteur a peint les misères d'une société d'où la croyance s'est retirée et qui est mue exclusivement par l'égoïsme et les passions. (Nettement.)

Tout à coup Eugène Sue abandonna le roman ma-

ritime pour s'essayer dans le roman historique; c'est alors qu'il publia *Latréaumont*. Il prétendit révéler dans ce roman que la conspiration du chevalier de Rohan, dont Latréaumont fut le chef véritable, était une conspiration républicaine. Ce livre réussit peu, mais il trahit une révolution intérieure qui s'accomplissait dans les idées d'Eugène Sue. Dans ses premiers romans, il semblait incliner, en politique, vers les idées légitimistes; dans *Latréaumont*, il passe aux idées démocratiques. En somme, le romancier eut peu de succès dans le genre historique, ce genre exige de l'écrivain des connaissances approfondies qui lui manquaient absolument.

La popularité réelle d'Eugène Sue ne commença que plus tard avec la création du *roman socialiste*. Après s'être d'abord présenté comme un grand philosophe, puis comme un grand historien, il se donna comme un grand réformateur en publiant *les Mystères de Paris* et *le Juif-Errant*. *Les Mystères de Paris* sont la préface du roman socialiste. L'objet de ce livre est de présenter le tableau des misères et des crimes involontaires qui s'agitent dans les dernières sphères de la société, fatalement vouées à la souffrance et au mal, en face du tableau des corruptions, des vices, des abominations de tous genres qui souillent non moins fatalement les hautes sphères sociales. Le romancier y fait le procès de la société telle qu'elle est organisée, c'est elle qui est le grand coupable, c'est elle qui doit périr.

Le Juif-Errant est comme le précédent, une protestation contre l'état social. Il parut en 1844, au moment où les questions de l'organisation du travail, du prolétariat, du salaire, étaient publiquement agitées et détrônaient les questions politiques. Ce roman est

particulièrement dirigé contre les jésuites qui semblent, pour l'auteur, personnifier le christianisme. Il oppose à leurs maximes une religion et une morale nouvelles : plus de responsabilité individuelle pour les actions, mais une responsabilité collective et sociale; le bonheur universel sera dans la satisfaction donnée à tous les penchants physiques et à toutes les facultés intelligentes. Le romancier se fait le courtisan du peuple et flatte ses plus mauvais instincts; si celui-ci est trop souvent coupable, débauché, fainéant, ivrogne, il n'en est pas responsable, c'est la faute de l'insuffisance de salaire et du manque de distraction, car l'ouvrier a aussi droit au plaisir. Quelle influence pouvaient avoir de telles maximes sur une génération déjà entraînée vers le matérialisme le plus grossier! C'est dans de tels ouvrages que nous devons chercher les causes de la démoralisation des classes inférieures, de ces besoins de changement qui bouleversent depuis cinquante ans notre pays et qui nous menacent d'une révolution sociale.

Xavier Saintine (1798-1865) se fit connaître dès la fin de ses études par quelques pièces de vers dont une, *le Bonheur de l'Étude,* obtint le prix de l'Académie; en 1820, il fut couronné une seconde fois par le même corps pour son épître *les Lettres et les Arts sous François Ier*. Il réunit en volume toutes ces poésies sous le titre de *Poésies, Odes et Épîtres,* et ce recueil, où l'auteur faisait d'heureuses concessions à l'école romantique, reçut en 1823 un favorable accueil.

Quelques succès obtenus dans le genre dramatique l'encouragèrent à se donner entièrement au théâtre, et il publia, en collaboration avec Scribe et d'autres au-

teurs, plus de deux cents pièces dont la plus célèbre est *l'Ours et le Pacha* (1827), une des meilleures bouffonneries du théâtre moderne.

Mais ce qui a fait surtout la réputation de cet écrivain, c'est le roman de *Picciola,* son chef-d'œuvre, touchante histoire d'un prisonnier qui se console avec une fleur, comme autrefois Pellisson avec une araignée. Cet ouvrage eut un immense succès et fut traduit dans toutes les langues ; il valut à l'auteur en 1837 la croix d'honneur et un prix Monthyon de 3,000 fr. Saintine a encore publié *le Mutilé; Seul!* histoire d'un marin abandonné dans une île déserte ; *les trois Reines,* chronique du quinzième siècle ; *le Chemin des écoliers,* etc.

Émile Souvestre (1806-1856), fils d'un ingénieur des ponts et chaussées de Morlaix, étudia d'abord le droit à la faculté de Rennes, mais entraîné par son goût pour les lettres, il vint à Paris où, en fréquentant des cours de tous genres, il sut se donner une forte instruction. Il commençait à débuter heureusement dans la carrière dramatique par *le Siége de Missolonghi,* lorsque des revers de fortune plongèrent sa famille dans la pauvreté et le forcèrent à renoncer à ses chères études pour accepter une place de commis chez un libraire de Nantes. Il devint successivement chef d'institution à Rennes, rédacteur de journal à Brest, professeur de rhétorique à Mulhouse. Ces occupations, qui avaient pour but de lui procurer le pain quotidien, n'avaient pu le distraire complétement de ses études littéraires. Il était déjà connu et apprécié comme écrivain par ses *Derniers Bretons,* publiés à Brest, où il racontait avec charme les légendes de la vieille Armorique. Ce succès n'avait cependant pas mis l'écri-

vain à l'abri du besoin; il continuait à lutter courageusement contre une situation difficile, lorsque, en 1848, le ministre de l'instruction publique l'invita à prendre part aux *Lectures du soir*, instituées en faveur de la classe ouvrière. Souvestre y obtint un grand succès. Plus tard, en 1853, il alla faire en Suisse des cours qu'il a résumés dans l'intéressant volume *Causeries historiques et littéraires*. Parmi ses meilleurs romans, citons, après *le Foyer Breton, un Philosophe sous les toits, au Coin du Feu, les Derniers Paysans, sous les Filets, Confessions d'un Ouvrier*, etc. Tous ces ouvrages ont un style simple, naturel, gracieux, et sont généralement d'une saine morale.

LÉON GOZLAN (1806-1866) était né à Marseille d'une famille de juifs espagnols. Son père, riche armateur, ayant perdu brusquement sa fortune, Léon dut quitter le collége avant la fin de ses études. A dix-huit ans, il fit voile pour Alger et de là pour le Sénégal, où il se livra, sans beaucoup de succès, au commerce du cabotage. Revenu à Marseille avec des goûts littéraires que les voyages avaient encore développés, il obtint un emploi de surveillant au collége et, tout en enseignant, y refit ses études. En 1828, Gozlan vint à Paris avec un volume de poésies légères. En attendant un éditeur, le jeune écrivain se fit commis de librairie. Grâce au patronnage de Méry, son compatriote, il écrivit dans plusieurs journaux littéraires et aborda la nouvelle et le roman. Il serait trop long d'énumérer tous ses ouvrages, dans lesquels il a cherché plutôt les effets dramatiques que la pureté soutenue du style.

CHARLES DE BERNARD (1805-1850) se destina d'abord à

la magistrature, mais les événements de 1830 ayant renversé ses espérances, il se voua aux lettres et débuta en 1832 par un volume de poésies; il composa ensuite des nouvelles et des romans qui se font remarquer par la grâce et l'élégance mais qui, sans être précisément contraires à la religion, ne respectent pas toujours assez la morale. Cet écrivain est de l'école de Balzac; s'il n'a pas la même puissance que son maître, il lui est supérieur par la convenance du ton. Le premier et l'un de ses principaux romans est *le Gerfaut* (1838), tableau très-étudié et très-vif de la société littéraire et artistique du temps. *Le Nœud gordien, un Homme sérieux* sont une peinture extrêmement dédaigneuse des bourgeois excités par la politique; on y voit les intrigues des partis exposées dans une série de comiques tableaux de genre; *la Peau de lion, le Gentilhomme campagnard,* tableaux exacts et vivants des différentes classes de la société.

Théophile Gauthier (1811-1872) commença ses études à Tarbes, sa ville natale, et vint les continuer à Paris au collége Charlemagne, où il se lia d'amitié avec Gérard de Nerval. Gauthier se crut d'abord du goût pour la peinture et entra dans l'atelier d'un peintre célèbre; mais, découragé par deux années d'essais infructueux, il se tourna vers la poésie. Il ne connaissait guère que les poètes du seizième siècle mis à la mode par Sainte-Beuve, et il avait puisé dans leur lecture le goût des rythmes harmonieux en même temps que le goût de l'archaïsme qui lui est définitivement resté. Il fit une étude spéciale des mots, meubla sa mémoire d'une foule d'expressions neuves, et chercha à donner à la forme de son style, plus

qu'au fond de ses idées, une piquante originalité. Une fois son arsenal bien fourni, l'infatigable écrivain se mit à l'œuvre et se présenta bientôt chez Sainte-Beuve, l'oracle du jour, pour lui lire une pièce de vers intitulée *la Tête de Mort*. « Oh! oh! murmura le critique, un titre bien sombre! Enfin, n'importe, voyons cela. » Dès la troisième strophe, Sainte-Beuve arrêta Gauthier. « Quelles ont été vos lectures? demanda-t-il au poète. Ce n'est pas en étudiant le rythme de Lamartine que vous êtes parvenu à écrire de pareils vers. Vous avez dû lire Clément Marot, Saint-Gelais et Ronsard. » — « Oui, répondit Gauthier. Nous ajouterons, si vous le voulez bien, Baïf, Desportes, Passerat, Bertaud, Du Perron et Malherbe. » — « Toute la pléiade; à merveille, jeune homme! Je m'explique pourquoi vous avez l'hémistiche si net, le tour si exact, la rime si châtiée et si scrupuleuse. Achevez, je vous prie. » Quand la poésie fut lue, Sainte-Beuve se leva de son fauteuil, embrassa Théophile et s'écria : « Bien, très-bien!... Courage!... Voilà de la poésie substantielle. Je trouve un homme qui sculpte dans le granit et non dans la fumée; demain je vous présente chez Victor Hugo. » Dès lors, Théophile Gauthier devint un des fervents disciples de l'école nouvelle et l'un des redoutables champions de ces luttes qui ensanglantèrent presque le parterre des Français aux premières représentations d'*Hernani*.

En 1830, il publia son premier volume de vers et fit paraître, sur les poètes du temps de Louis XIII, une série d'études originales intitulées *les Grotesques*, son premier essai dans la critique littéraire. Peu de livres sont d'une lecture aussi attrayante, mais il est regrettable que l'écrivain ait sacrifié l'exactitude du fond au plaisir de faire admirer la souplesse de son talent et la

richesse de coloris de son style; au lieu de portraits, nous avons une série de figures grimaçantes qui veulent désigner Villon, Chapelain, Scudéry, etc. Ses poésies *Albertus* et *la Comédie de la mort* sont d'une valeur littéraire bien supérieure.

En 1833, il écrivit deux romans qui eurent le plus grand retentissement et commencèrent sa renommée, *Les jeune France* et *Mademoiselle de Maupin*. Dans le premier, il s'amusait agréablement des ridicules des romantiques dont il était un des plus ardents adeptes. Le second fit encore plus de sensation à cause de la préface qui contenait des principes subversifs de morale et de critique. Cet ouvrage inspira à Balzac le désir de connaître le jeune écrivain dont la pensée était si audacieuse; Théophile Gauthier devint quelque temps son secrétaire. Dans *Fortunio*, une de ses plus brillantes compositions, il voulut peindre le luxe poussé à sa dernière extrémité et dans *le Capitaine Fracasse*, il essaya de renouveler le *Roman comique* de Scarron.

Théophile Gauthier collabora pendant longtemps au *Figaro* et à *la Presse*, où il se fit connaître surtout comme critique littéraire. Dans ses feuilletons comme dans ses livres, il se montrait l'adepte le plus résolu des idées nouvelles et le défenseur le plus vaillant de Victor Hugo alors en butte à tant d'attaques. Son culte pour le grand maître de l'école romantique, avait quelque chose du fétichisme, au point que l'on croyait volontiers à un pacte passé entre eux. Sa critique a toujours eu un très-grand fond de bienveillance plus descriptive qu'esthétique; elle raconte beaucoup plus qu'elle ne juge, mais avec un charme de style, une richesse d'expression que personne n'a dépassé. Il est triste d'ajouter que tant de belles qualités ont été trop souvent

souillées par un matérialisme grossier et une absence totale de respect pour la morale et la religion.

Pendant la période de sa collaboration à *la Presse*, Théophile Gauthier se livra à sa passion pour les voyages et parcourut toute l'Europe et un peu aussi l'Orient. Il visita d'abord l'Espagne, puis la Belgique, la Hollande, l'Italie, Constantinople, une partie de l'Allemagne et enfin la Russie. Chacun de ces voyages nous a valu un volume de descriptions originales et précieuses : ***Tras os Montès, Zigzags, Italia, Constantinople, Loin de Paris, Voyage en Russie.***

Paul de Kock (1794-1871), né à Paris, était fils d'un banquier hollandais qui mourut sur l'échafaud révolutionnaire. Après avoir reçu, dans la maison paternelle, une éducation très-incomplète, il entra à l'âge de quinze ans dans une maison de commerce. Mais la passion d'écrire le tourmentait et au bout de quelque temps, il reprit sa liberté pour se livrer exclusivement à ses goûts littéraires, malgré l'opposition de sa famille. Après avoir essayé du genre dramatique, il cultiva le roman qui lui fit en peu de temps une réputation européenne ; c'est dans ce genre qu'il déploya ses qualités originales, une verve intarissable et un talent réel d'observation. Malheureusement ses peintures sont la plupart du temps cyniquement immorales et tout son mérite de style ne rachète pas ce que ses livres ont de hideux.

Alphonse Karr (1808) est né à Munich pendant un voyage que ses parents, établis à Paris, firent en Allemagne pour y recueillir un modeste héritage. Son père, pianiste distingué et qui partagea pendant vingt ans

la faveur publique avec Thalberg, aurait voulu vouer Alphonse à l'enseignement, mais le jeune homme, qui sentait naître en lui la passion des lettres, ayant refusé obstinément d'obéir aux injonctions paternelles, M. Karr lui refusa tout secours. Alphonse ne se découragea pas; abandonné de son père, il alla frapper à la porte d'un de ses anciens amis de collége et ils partagèrent le même lit et la même table en attendant que le succès vint améliorer leur position.

Plein d'espoir et de confiance en lui-même, Alphonse Karr s'enrôla dans la grande armée romantique où il ne tarda pas à se distinguer. Son premier ouvrage fut un poème qu'il a plus tard mis en prose, *Sous les Tilleuls*. Ce récit de son premier amour malheureux est un mélange d'ironie et de sentiment, de bon sens et de fantaisie qui commença sa réputation. Il continua à écrire sa propre histoire dans une série de romans. *Le Chemin le plus court* nous initie aux malheurs d'une union mal assortie. M. Karr s'était séparé judiciairement de sa femme avant la fin de la première année de son mariage. L'ouvrage qui raconte cet épisode de sa vie eut un grand succès, non-seulement à cause des allusions que le public crut lire entre les lignes, mais à cause du mérite même du roman.

Il serait trop long de faire la nomenclature des œuvres d'Alphonse Karr. Tout en publiant ses romans, il rédigea *les Guêpes*, sorte de journal satirique, dans le genre de *la Némésis* de Barthélemy; son but était d'y flageller les ridicules et les travers du siècle. Cette œuvre originale eut un succès des plus retentissants et lui suscita de vives inimitiés. Depuis plusieurs années, le célèbre romancier s'est retiré à Nice, où il s'occupe d'horticulture en grand.

Paul Féval (1817) naquit à Rennes, d'une ancienne famille de robe. Son père, savant jurisconsulte, lui fit faire des études au lycée de sa ville natale; ses études terminées, Paul continua son cours de droit à Rennes et fut reçu avocat à dix-neuf ans. Ne se sentant aucun goût pour la chicane, il abandonna le barreau après sa première plaidoirie et se tourna vers les lettres. Il quitta Rennes et vint à Paris, où il accepta une place de commis dans une maison de banque; mais, au lieu de s'occuper de comptes-courants, le jeune homme passait son temps à lire des romans; ce goût passionné lui ayant fait perdre sa place, il devint inspecteur dans une compagnie d'affichage. Paul Féval employa à composer des romans, les nombreux loisirs que lui laissait cette nouvelle occupation; mais le difficile était de trouver un éditeur. Devenu correcteur d'épreuves dans le bureau d'un journal, il en profita pour glisser dans la feuille quotidienne quelques articles pleins d'originalité qui plurent au public; bientôt plusieurs directeurs de journaux vinrent solliciter la collaboration du jeune écrivain. Le succès du *Loup blanc* attira sur Paul Féval l'attention de M. Joly, directeur du *Courrier français,* qui lui commanda un roman intitulé les *Mystères de Londres,* pour faire concurrence à Eugène Sue qui captivait alors l'attention publique par la publication des *Mystères de Paris*. Le romancier partit pour l'Angleterre et y séjourna quelque temps pour se mettre au courant des mœurs de ce pays. De retour à Paris, il acheva son œuvre qui jouit d'un grand retentissement

La révolution de 1848 fut un coup de foudre pour Paul Féval, qui était légitimiste. Il essaya un moment de fonder un journal pour défendre ses opinions poli-

tiques, mais cette publication ayant eu peu de succès, il se remit à écrire des romans. En deux années il publia ou réimprima plus de soixante-dix-huit volumes. Ses productions se distinguent par la vivacité du style, mais elles se ressentent de la trop grande précipitation avec laquelle elles ont été composées.

Topffer (1799-1846), né à Genève, se fit remarquer de bonne heure par des goûts artistiques très-prononcés; mais son père, peintre distingué, exigea qu'il fît des études complètes. Ses premières lectures furent Florian, Télémaque, Virgile, J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre qui lui enseignèrent l'amour des paysages et le charme des scènes de la nature. Ses études classiques terminées, Topffer se disposait à partir pour l'Italie afin d'y satisfaire son goût passionné pour la peinture, lorsqu'une affection des yeux vint suspendre et ajourner ses rêves d'artiste. Sous prétexte de consulter les plus éminents oculistes, mais en réalité pour tromper ses anxiétés par l'étude, il se rendit à Paris, n'y consulta personne, renonça tout bas et avec larmes à sa vocation, et, renouant avec les lettres, s'appliqua à devenir un instituteur éclairé. C'était en 1819. De retour à Genève, il y ouvrit un pensionnat de jeunes gens qui ne tarda pas à jouir d'une grande réputation.

C'est dans ses heures de classe que Topffer composait et dessinait les histoires humoristiques si connues de Vieux-Bois, Jabot, Pencil, Crépin, etc., que Goëthe appréciait vivement et qui popularisèrent bientôt le nom de leur auteur. Topffer n'ambitionna pas d'abord la réputation d'écrivain. Maître chéri et familier de ses élèves, c'est pour leur divertissement

qu'il s'essaya à composer de petites comédies. Chaque année, à la belle saison, on le voyait se mettre à la tête de la jeune bande et employer les vacances à les guider, le sac sur le dos, dans de longues excursions pédestres à travers les divers cantons, par les hautes montagnes, et même sur le revers des Alpes. Au retour, et durant les soirées d'hiver, Topffer écrivait pour ses élèves des relations détaillées et illustrées de ces excursions pédestres. Telle est l'origine de ces *Voyages en zigzags* qui sont aussi remarquables par le charme du récit que par les vignettes qui l'accompagnent.

Topffer commença à poindre comme romancier dès 1832, par un charmant opuscule *la Bibliothèque de mon Oncle.* L'année suivante, il publia la première partie du *Presbytère* que Sainte-Beuve regarda comme un véritable chef-d'œuvre; puis, *l'Héritage, la Traversée, la Peur* et quelques petites relations de voyage, réunies ensemble dans les *Nouvelles Genevoises* (1840). « Dans ces derniers écrits, dit Sainte-Beuve, j'aime la vérité simple, la grâce rustique et naturelle, la belle humeur, et la moquerie sans ironie. D'ordinaire, il y intervient un touriste ridicule, un Anglais gourmet, un Français entreprenant, une jeune fille charmante que l'on protége. » L'histoire touchante de *Rosa et Gertrude* est d'une savante composition malgré quelques défauts dans la forme et dans le style.

APPENDICE

POÉSIE LYRIQUE CONTEMPORAINE

Victor Hugo. — De Laprade. — Leconte de Lisle. — Autran. — Pierre Dupont. — Joséphin Soulary. — Coppée. — Sully Prudhomme. — André Theuriet. — Louis Tournier. — Mlle Louisa Siefert.

Quand on compare la poésie lyrique contemporaine avec celle qui règne déjà en souveraine dans les premières années de la monarchie de Juillet, on est obligé de reconnaître que ce genre est en pleine décadence. Ce n'est pas que le nombre des poètes ait diminué, mais on sent que l'inspiration leur manque et qu'ils participent, eux aussi, au scepticisme général qui tourmente notre époque.

VICTOR HUGO (Voir sa biographie, page 166). *Les Châtiments* (1853), *les Contemplations* (1856), *la Légende des siècles* (1859), *Chansons des rues et des bois* (1865), *l'Année terrible* (1872).

A VILLEQUIER (1)

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux;
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
Et que je puis songer à la beauté des cieux;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur;

Maintenant, ô mon Dieu, que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais;

---

(1) La fille de Victor Hugo se noya à Villequier, avec son jeune mari, Charles Vaquerie, pendant une promenade sur la Seine en 1843.

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire;
Et vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé;

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant!
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent;

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement;

Je conviens à genoux que vous seul, Père auguste,
Possédez le réel, l'infini, l'absolu;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu!

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuil en deuil, l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité.

Vous faites revenir toujours la solitude
Autour de tous mes pas.
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude
Ni la joie ici-bas!

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire
Rien ne lui est donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure et dire :
« C'est ici ma maison, mon champ et mes amours! »

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient;
Il vieillit sans soutiens.

Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient;
J'en conviens, j'en conviens!

Je vous supplie, ô Dieu, de regarder mon âme,
Et de considérer
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme
Je viens vous adorer!

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer!

Hélas! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela!
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant : « Sens-tu que je suis là? »

Laissez-moi lui parler, inclinez sur ses restes,
Le soir, quand tout se tait,
Comme si dans sa nuit, rouvrant ses yeux célestes,
Cet ange m'écoutait!

Hélas! vers le passé tournant un œil d'envie,
Sans que rien ici-bas puisse me consoler,
Je regarde toujours ce moment de ma vie
Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler!

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
L'instant, pleurs superflus,
Où je criai : « L'enfant que j'avais tout à l'heure,
Quoi donc! je ne l'ai plus? »

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
O mon Dieu! cette plaie a si longtemps saigné!
L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,
Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur, quand on a vu dans sa vie un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux;

Quand on a vu seize ans, de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison;

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va!

Victor de Laprade (Voir sa biographie, page 349). *Poèmes évangéliques* (1852), *les Symphonies* (1855), *Idylles héroïques* (1858).

Leconte de Lisle (1820) naquit à l'île Bourbon. Son père, chirurgien militaire, homme érudit et éclairé, l'éleva lui-même d'une manière très-libérale; mais la grande institutrice du poète fut sans doute la nature sublime qu'il eut sous les yeux dès son enfance. Sur les terrasses des maisons de l'île, il rêvait, tout jeune, en contemplant les étoiles ou en voyant les palmiers et les tamarins se tordre sous les vents furieux des tropiques, et l'océan indien rouler sous un ciel torride, ses flots éternels. On sent bien qu'un tel paysage devait donner une couleur spéciale aux inspirations du jeune poète.

Leconte de Lisle fut envoyé en France pour y terminer ses études et s'établit à Rennes. Là, après avoir pris son diplôme de bachelier, il s'appliqua à l'étude du grec, de l'italien et surtout de l'histoire et devint le centre d'une société de journalistes, de musiciens et de poètes. Leconte avait trop le sentiment du pittoresque pour ne pas vouloir visiter à pied la Bretagne; il l'explora avec le peintre Théodore Rousseau; il gagna ensuite la Normandie où son amour des aventures faillit le perdre, car une grande marée le cerna à demi dans les landes du mont Saint-Michel. Il échappa pourtant et rentra à Rennes, riche d'impressions et de souvenirs.

Deux ou trois voyages à son île natale lui firent revoir les paysages maritimes sur une étendue de vingt mille lieues; il alla aussi au Brésil et au cap de Bonne-Espérance.

En 1846, Leconte de Lisle arriva à Paris avec Paul de Flottes, alors officier de marine, qu'il avait rencontré à Brest et qui ne tarda pas à le convertir au fouriérisme. Leconte commença à écrire dans quelques journaux de la secte. Sa première pièce, *la Vénus de Milo,* fut saluée avec enthousiasme; mais il ouvrit bientôt les yeux sur les utopies du phalanstère; il en répudia aussitôt les doctrines et jeta au feu ses poésies sociales dont la dernière fut une *Hymne à Fourier*.

Après s'être jeté un instant dans la politique révolutionnaire en 1848, il se tourna tout entier vers les lettres et se fit connaire en 1853 par ses *Poèmes antiques,* et en 1855 par ses *Poèmes et Poésies*. Ces deux volumes suffirent pour classer Leconte parmi les bons poètes de son temps; sa poésie est large, majestueuse, colorée, d'une beauté sévère mais parfois un peu froide; malheureusement l'auteur est un panthéiste qui hait profondément le christianisme.

LA MORT DU SOLEIL

Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil,
Plein d'adieux solennels, de plaintes inconnues,
Balance tristement, le long des avenues,
Les lourds massifs rougis de ton sang, ô soleil!

La feuille en tourbillons s'envole par les nues;
Et l'on voit osciller, dans un fleuve vermeil,
Aux approches du soir inclinés au sommeil,
De grands nids teints de pourpre au bout des branches nues.

Tombe, astre glorieux, source et flambeau du jour!
Ta gloire en nappes d'or coule de ta blessure,
Comme d'un sein puissant tombe un suprême amour.

Meurs donc, tu renaîtras! L'espérance en est sûre.
Mais qui rendra la vie et la flamme et la voix
Au cœur qui s'est brisé pour la dernière fois?

JOSEPH AUTRAN (1813) fit d'excellentes études à Marseille, où il est né, et débuta en 1832 par une ode à Lamartine qui s'embarquait pour l'Orient ; elle est intitulée *le Départ pour l'Orient* et respire un vif enthousiasme. Trois ans plus tard, il donna un recueil de poésies, *la Mer*, complété, à près de vingt ans de distance, par les *Poèmes de la Mer*. On rencontre dans ces deux recueils des descriptions originales empreintes d'un vif sentiment poétique. « Né au bord de la mer, dit Théophile Gauthier, Autran avait eu tout enfant l'œil rempli de cet azur de la mer, plus pur encore que celui du ciel. Il aimait les vagues venant briser en écume d'argent leurs volutes harmonieuses, qui se succèdent avec régularité comme de belles rimes aux syllabes diverses, les voiles fuyant à l'horizon, pareilles à des plumes de colombes, les fanaux des pêcheurs illuminant les flots sombres et faisant lutter leurs reflets rouges contre les lueurs pâles de la lune, et cette idée lui vint que, jusqu'à ce jour, la mer n'avait pas eu de poète spécial... Autran a voulu combler cette lacune en publiant les *Poèmes de la Mer*, où il la représente sous tous les aspects, lumineuse et sereine, écumante et sombre, dans le calme ou la tempête, dorée par le soleil, argentée par la lune, roulant dans ses plis une feuille du laurier de Virgile ou une orange de Sorrente, effleurée au vol de la mouette, sillonnée de barques aux voiles blanches, belle de sa beauté fluide et multiforme qui se défait et se refait sans cesse, et cela non pas d'une manière sèche et didactique, à la façon des vieux poèmes descriptifs, mais avec l'âme humaine mêlée à l'immensité et plus grande qu'elle encore. »

Autran a encore écrit *Milianah* (1842), *Laboureurs et Soldats* (1854), *la Vie rurale* (1856), *Épîtres rustiques* (1861), *le Poème des beaux jours* (1862). Dans toutes ces œuvres, le poète a cherché à faire renaître l'idylle en lui donnant une certaine vivacité dramatique. Il veut surtout rendre l'accent vrai et populaire, et bien qu'il soit toujours simple et réaliste, il ne manque pas de grandeur dans ses paysages maritimes.

Comme auteur dramatique, Autran a publié *la Fille d'Eschyle*, tragédie qui partagea le prix Monthyon avec la *Gabrielle* d'Émile Augier ; *le Cyclope*, étude dramatique d'après Euripide.

AU LEVER DU JOUR

Sur la montagne errant je vois le jour éclore,
Il plonge ses rayons dans l'azur éclairci,
Les sommets sont en feu, la forêt se colore,
Je pense à Dieu, le front incliné, je l'adore;
Jour de l'âme, dans moi vas-tu renaître aussi ?

Les fleurs à la rosée ouvrent leur fine gaze,
Purs calices bercés par un vent adouci;
Chacune a son rubis, sa perle ou sa topaze,
Je me sens le cœur plein d'amour, de foi, d'extase;
Fleurs de l'âme, allez-vous en moi renaître aussi?

L'alouette s'envole en chantant vers la nue,
La caille, le bouvreuil, sont cachés près d'ici,
Dans l'humide buisson j'entends leur voix connue;
La joie est dans mon cœur de bien loin revenue :
Voix de l'âme, allez-vous en moi chanter aussi?

Pierre Dupont (1821-1870), célèbre chansonnier, naquit à Lyon de parents pauvres originaires de Provins. Il fut d'abord élevé par un prêtre, son parent, puis placé au séminaire de Largentière. Ayant peu de goût pour l'état ecclésiastique, il devint, au sortir de ses classes, apprenti canut, clerc de notaire et commis banquier. En 1839, Dupont, qui avait déjà composé quelques vers, vint chercher fortune littéraire à Paris. Il se présenta d'abord chez un grand poète; le valet de chambre le voyant assez mal accoutré, lui répondit dédaigneusement que son maître était sorti. Pierre Dupont sentit vaguement que cela n'était pas vrai; il demanda de quoi écrire et sur le papier qui lui fut donné, il improvisa ces vers :

Si tu voyais une anémone
Languissante et près de mourir,
Te demander, comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir;

Si tu voyais une hirondelle,
Un jour d'hiver te supplier,

A ta vitre battre de l'aile
Demander place à ton foyer;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau.
Pour toi, que ne suis-je, ô poète,
Ou l'humble fleur ou l'humble oiseau!

En lisant ces vers, le poète auxquels ils étaient destinés fut fort contrarié de n'avoir pu voir l'humble visiteur. Il lui écrivit, le complimenta et l'invita à venir le trouver. Pierre Dupont obéit et un an après, il envoyait au grand poète, qui à son tour l'avait charmé, ces autres vers qui accompagnaient un volume :

Sous ton regard, douce rosée,
Depuis, l'anémone a fleuri;
L'hirondelle a vu ta croisée
Ouvrir à son aile un abri.
Ton foyer est plein d'étincelles,
Ta vitre pleine de lueurs,
L'hirondelle y chauffe ses ailes,
L'anémone y dore ses fleurs.
En échange de cette aumône,
Reçois à chaque renouveau,
Toutes les fleurs de l'anémone,
Toutes les chansons de l'oiseau!

Pierre Dupont cultiva la chanson populaire; il imagina de faire vibrer une corde négligée par Béranger qui, malgré son immense talent, ne fût ni rustique dans le paysage, ni ingénu. *Les Bœufs, les Paysans, les Louis d'or, la Vigne, le Dahlia bleu, la Vache blanche* firent au poète une très-rapide popularité. En 1851, quelques chansons politiques attirèrent sur lui les rigueurs du pouvoir. Après avoir échappé, pendant six mois, aux poursuites de la police, il fut découvert et condamné à sept ans d'exil à Lambessa; mais on obtint sa grâce et, dès lors, il ne s'occupa plus de politique.

Pierre Dupont était à la fois poète et compositeur; par le seul effet de son organisation naturelle et sans avoir jamais fait aucune

étude de théorie musicale, il composait spontanément l'air et les paroles de ses chansons comme par une double inspiration. En 1848, il les chantait lui-même d'une voix puissante dans les clubs et dans les cerles politiques.

LES BOEUFS.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux,
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx;
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme les moutons;
Tous les ans on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi gras, devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries,
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait les vendre, etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne,
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre, etc.

Joséphin Soulary (1815) est né à Lyon, d'une famille de négociants, originaires de Gênes. Le poète nous a raconté lui-même son éducation première : « De sept ans, époque où l'on m'a retiré de nourrice jusqu'à onze, époque de ma fuite de l'école, ma vie a été un véritable martyre. Comme j'étais un enfant sauvage, incapable de m'expliquer pourquoi ma nourrice n'était pas ma mère, et pourquoi l'on m'avait enlevé ma grande liberté des champs, ma vache noire et ma blonde sœur de lait pour me faire étudier une langue barbare dans le livre détesté de M. Lhomond, le principal du collége de Montluel (Ain), homme des vieux principes, m'avait pris en aversion singulière et se vengeait sur moi, par des supplices inouis, de ma paresse à l'endroit du *que retranché,* de mon extrême passion pour les lézards, les cerfs-volant et les tithymales. Il m'écrasait le bout des ongles avec une énorme férule de bois; il me couperosait les bras à grands coups d'une corde à neuf queues armées de nœuds; de son pied-bot, dont le soulier, véritable engin orthopédique, était armé d'une membrane de fer, il me roulait par terre en me contondant les côtes et l'estomac; il me tenait des heures entières droit sur un pied, les bras en croix et un vocabulaire sur chaque main, et, pour varier, il me faisait mettre à genoux, les mains sur les genoux et des mâchefers sur les mains. » On conçoit que, soumis à de tels traitements, le jeune élève ait pris l'étude et le collége en aversion. Il s'évada, fut rattrapé, mis dans un séminaire, enfin, jugé propre à rien, ses parents le firent engager comme enfant de troupe dans un régiment. Il avait seize ans.

La muse lui avait déjà souri. Du régiment, il envoya ses premiers

vers à un journal de Bordeaux avec cette signature *Soulary, grenadier*. A vingt ans, il rentra dans la vie civile et embrassa la carrière des lettres tout en exerçant les fonctions de chef de division à la préfecture du Rhône. Après diverses publications, Soulary fit paraître, en 1857, un grand nombre de *Sonnets humoristiques* qui firent sa réputation. Il a remis a la mode cette forme de poésie et s'y distingue par la concision et l'art de réduire une image en épithète. Il n'a pourtant pas évité la monotonie.

LES DEUX CORTÉGES

Deux cortéges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne, — il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. Au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise.
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise.
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant!

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et, — merveilleux retour qu'inspire la prière! —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né!

François Coppée (1842) commença ses études au collége Saint-Louis, mais sa santé débile ne lui ayant pas permis de les terminer, il les compléta plus tard par de nombreuses lectures. Il manifesta de bonne heure un goût prononcé pour la poésie et composa même quelques vers, mais dans un moment de découragement et de doute sur sa vocation poétique, il jeta au feu ses premiers essais. En 1864, le jeune poète publia son volume de poésies, *le Reliquaire,* qui fut fort goûté des connaisseurs. Ce succès l'engagea à faire paraître des pièces de vers dans divers recueils périodiques. Un de ses poèmes, intitulé *la Bénédiction,* obtint l'honneur d'être récité très-souvent par les meilleurs artistes dramatiques. Une actrice

célèbre, Mlle Agar, ayant encouragé le jeune poète à écrire pour le théâtre, il composa *le Passant* qui réussit complétement. Depuis lors, M. Coppée a fait paraître un nouveau recueil de vers intitulé *Poèmes modernes*, qui contient son œuvre la plus importante l'*Angelus*. On sent qu'il s'est dégagé de toute imitation et qu'il s'efforce d'être lui-même.

LES AÏEULES.

A la fin de juillet les villages sont vides ;
Depuis longtemps déjà, des nuages livides,
Menaçant d'un prochain orage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc voici la moisson, et bientôt la vendange.
On aiguise les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.
Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules,
Au village, devant les portes, restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes et les deux mains jointes sur leur bâton...
Et maintenant, à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller en été s'asseoir, vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder d'un œil plein de sereine extase
Les canards verts et bleus caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur ; il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leurs quatre-vingts ans,
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans !

Sully Prudhomme (1839) fit ses études à Paris au lycée Bonaparte. Après avoir étudié les sciences, il revint aux lettres vers la fin de ses études et fut un moment indécis sur sa vocation. Il tenta successivement la carrière de l'industrie et celle du droit et se livra enfin à son goût dominant pour la poésie. Il publia, en 1865, son premier volume *Stances et Poèmes;* il a donné en outre *les Épreuves,* un *Recueil de sonnets,* et une traduction en vers du premier livre de *Lucrèce;* en 1869, il publia son dernier volume de poésies *les Solitudes,* et, en 1872, un poème *le Destin.*

LE VASE BRISÉ.

Le vase où meurt cette verveine,
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre,
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent ainsi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

André Theuriet (1842), poète gracieux, auteur du *Chemin des bois,* composition d'assez longue haleine et de beaucoup de morceaux détachés qui ont pour objet des scènes rustiques ou des descriptions de paysages. « L'auteur doit être Tourangeau, dit M. Va-

pereau, car les fêtes de la Touraine et les mœurs rustiques des bords de la Loire reviennent souvent dans ses peintures avec une vérité de sentiment et d'accent qui en fait l'originalité. Il a publié quelques romans *Nouvelles intimes, le Filleul du marquis, la Maison des deux Barbeaux,* qui sont remarquables par leur naïveté et leur grâce.

LA CHANSON DU VANNIER.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier,

Brins d'osier, vous serez le lit frêle où la mère
Berce un petit enfant aux sons d'un vieux couplet;
L'enfant, la lèvre encore toute blanche de lait,
S'endort en souriant dans sa couche légère.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

Vous serez le panier plein de fraises vermeilles
Que les filles s'en vont cueillir dans les taillis ;
Elles rentrent le soir, rieuses au logis,
Et l'odeur des fruits mûrs s'exhalent des corbeilles.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

Vous serez le grand vase où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux,
Tandis qu'à ses côtés des bandes de moineaux
Se disputent les grains dont la terre est couverte.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

Lorsque s'empourpreront les vignes en automne,
Lorsque les vendangeurs descendront des coteaux
Brins d'osier, vous lierez les cercles des tonneaux,
Où le vin doux rougit les douves et bouillonne.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse perfide au milieu des roseaux,
Où la truite qui monte et file entre deux eaux
S'enfonce tout à coup, se débat frémissante.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend,
Tout prêt pour le cercueil, son convoi se répand
Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

LOUIS TOURNIER (1828). M. le pasteur Tournier, de Genève, auteur de plusieurs recueils de poésie pour l'enfance et la jeunesse, les *Enfantines, Chants de la Jeunesse,* etc., écrits avec une grâce et une naïveté admirables, a été révélé au monde littéraire par un incident fort intéressant. La ville de Paris ayant ouvert un concours poétique pour obtenir des vers faciles à être mis en musique à l'usage des écoles, une dame, admiratrice du poète genevois, eut l'idée de copier, à son insu, une pièce des *Enfantines* et de l'envoyer aux examinateurs. La pièce fut couronnée et révéla à la France un vrai poète en même temps qu'un homme de Dieu.

LE ROUET DE MA GRAND'MÈRE.

Quoi! vous voulez le faire disparaître
Dans quelque sombre et triste corridor,
Ce vieux rouet qu'à travers la fenêtre
Le gai soleil frappe d'un reflet d'or?
Si vous saviez la douce rêverie
Qui, près de lui, si souvent m'a bercé!
Si vous saviez à mon âme attendrie
Tout ce que dit ce témoin du passé!

C'est le rouet de ma grand'mère!
Il me semble encor le voir,

Malgré l'âge, active ouvrière,
Filant du matin jusqu'au soir.

Oui, je la vois, c'est elle, c'est bien elle!
Sa robe sombre aux larges plis tombants,
Sa coiffe antique, et sa tête si belle,
Si belle encor, sous ses beaux cheveux blancs!
Ici, près d'elle, une cage est posée,
Là, le vieux chat dort devant les tisons,
Et le soleil, à travers la croisée,
Comme aujourd'hui darde ses chauds rayons!

Quelle fête pour la grand'mère
Quand ses oiseaux, dans les beaux jours,
Chantaient leur chanson printanière,
Le vieux rouet tournant toujours!

Je vois l'école au sortir de laquelle
Avec bonheur grimpant notre escalier,
De loin déjà m'arrivaient pêle-mêle
Le gai ramage et le bruit familier.
J'entrais. — Eh bien! disait la bonne vieille,
A-t-on point ri? s'est-on point fait chasser?
Dois-je embrasser ou bien tirer l'oreille?
— Non, grand'maman, vous pouvez m'embrasser.

Je le sens encor sur ma joue
Ce tendre et long et doux baiser!
Et bientôt la petite roue
De recommencer à jaser!

Comme elle fuit rapide, obéissante!
Et quel plaisir de voir en même temps
Diminuer l'étoupe éblouissante,
Croître le fil sous les doigts palpitants!
Mais tout à coup le voilà qui s'embrouille...
— C'est lui, c'est lui! c'est ce maudit garçon
Qui veut toujours toucher à la quenouille.
Allez-vous-en, monsieur le polisson!

Mais ces grands courroux de grand'mère
Ne tardent pas à s'apaiser.
— Pardon! lui disais-je, et la guerre
Amenait un nouveau baiser.

Dès le matin, quand venait le dimanche,
Ce vieux rouet, qu'il faisait bon le voir
Enveloppé de sa chemise blanche,
Près du fauteuil endormi jusqu'au soir!
La grande Bible aux naïves images
S'ouvrait alors, et le temps s'oubliait
A regarder Job, David, les rois mages,
L'enfant Jésus! — et l'aïeule priait!

Et de l'antique cathédrale
Tandis que nous lisions, parfois
Nous entendions, par intervalle,
L'orgue élever sa grande voix!

Plus tard, un soir : — Ecoute, me dit-elle,
Tu vois ce fil, enfant : tels sont nos jours,
Sur sa quenouille une main immortelle,
La main de Dieu, les fils longs ou courts.
Puissent les tiens, qui commencent à peine,
Dépasser ceux que je dois au Seigneur!
Puisse surtout sa bonté souveraine
A leur durée égaler ton bonheur!

Et les deux mains de la grand'mère
Se joignant au bord du rouet,
Oh! de quelle ardente prière
Elle accompagna ce souhait!

— Les miens s'en vont ajouta-t-elle encore,
Et ma quenouille est bien près de finir!
Au soir du jour qui pour toi vient d'éclore
J'arrive en paix, et je n'ai qu'à bénir!
Quand du rouet de ta pauvre grand'mère
Depuis longtemps le bruit aura cessé,

Puisse une larme au bord de ta paupière
Monter encore en songeant au passé !

Grand'mère, la voilà cette heure,
Depuis longtemps il a cessé...
Et regardez ! votre enfant pleure
Auprès du rouet délaissé !

Louisa Siefert (1847-1873) fut élevée par sa mère qui fut sa seule institutrice ; aimable, spirituelle, enjouée, elle fut l'âme de la famille au sein de laquelle elle grandit. Elle reçut de bonne heure en partage le merveilleux don de poésie qui vient directement du ciel ; son premier volume, *les Rayons perdus*, contient un épisode touchant et dramatique de sa jeunesse. Elle l'écrivit pendant une maladie cruelle qu'elle eut au sortir de l'enfance et qui la tint pendant sept ans dans une immobilité presque complète. Durant ces sept années, Louisa Siefert passa presque sans transition de l'enfance à la jeunesse et sentit naître la première passion qui maîtrisa son âme et qui forme le sujet des *Rayons perdus*. L'auteur nous a raconté plus tard elle-même cette période douloureuse de sa vie dans une petite nouvelle intitulée *Georgette*. »

Après *les Rayons perdus*, Louisa Siefert publia l'*Année républicaine*, dédiée à Victor Hugo. Ce volume contient douze poèmes, nommés chacun d'après un des mois de la première République. On discerne facilement dans ce recueil l'influence du grand poète que la jeune fille admirait sans réserve. On y trouve plus de préoccupation de la forme, plus de recherche philosophique et moins d'inspiration.

Les Stoïques parurent en 1870, à la veille de la guerre contre la Prusse. Dans ce nouveau volume, le jeune auteur cherche à fortifier son cœur contre la douleur. Elle regarde autour d'elle et nous parle d'abord de ses affections de famille. La mort d'une aïeule vénérée, le départ de son frère unique pour des contrées lointaines ouvrent le recueil. Dans une série de petits poèmes, elle nous montre encore de grandes épreuves, vaillamment portées en secret par des âmes humbles qu'elle se donne en exemple. Elle recherche avec avidité dans l'antiquité, dans l'histoire, le sentiment qui

a pu donner aux martyrs de tous les temps la force de vivre et de mourir pour leur foi politique ou religieuse.

La guerre éclata; Louisa Siefert, quoique faible et maladive, passa son temps à soigner les mobiles fuyards ou blessés qui venaient se refaire hors du lieu de l'action pour s'y rejeter ensuite. Elle rendit de si grands services à la Société de secours aux blessés, soit par les soins personnels donnés aux malades, soit par les appareils qu'elle confectionnait avec l'habileté due à une longue expérience, qu'elle reçut, la guerre terminée, une médaille de cette société.

Mais on s'aperçut que la santé de Louisa Seifert avait reçu de graves atteintes. On l'envoya à Pau. Elle venait de publier les *Comédies romanesques* et les *Saintes colères,* inspirées par la défaite de nos armes. Pendant les deux hivers qu'elle passa à Pau, elle écrivit la plupart de ses *Contes bleus,* pages encore inédites, pleines de grâce et de poésie. Ce fut alors également qu'elle composa *Méline,* roman écrit avec talent et qui contient de fort belles pages.

Un nouvel hiver passé dans le froid climat de Lyon, les agitations d'une grande décision à prendre, l'anxiété d'une longue attente, une chute terrible qui ramena la maladie de sa première jeunesse, tout cela compromit gravement le bien produit par les deux hivers passés à Pau. Une nouvelle et terrible épreuve l'attendait; son frère bien-aimé revint de l'exil pour mourir sous le toit paternel. Louisa, n'écoutant que son cœur et son courage, lui prodigua nuit et jour ses soins dévoués. Dès qu'il fut mort, elle tomba, elle aussi et le déclin fut d'abord si rapide que l'on put tout craindre, mais elle résista. Elle s'était mariée, elle fit encore un effort pour vivre, tant d'espoirs la berçaient! Cette période de calme fut de cinq à six mois. Enfin, elle s'éteignit, soumise et résignée à accepter la coupe amère que Dieu lui donnait à boire, et ses dernières paroles furent tirées d'un psaume qu'elle aimait à réciter : « Oh Éternel, je me suis assurée en toi; j'ai dit : tu es mon Dieu...! (1). »

(1) Ces détails sont empruntés à un numéro de la *Revue chrétienne.* (5 mars 1879.)

ESPÉRANCE.

L'orage a passé; mais les flots sont durs,
Et de leurs coups brefs la plage est heurtée :
Agrès fracassés, barque démâtée,
Attestent l'horreur des combats obscurs. —

L'orage a passé; mais la mer tressaille
Et lance l'écume aux rocs déchirés;
Les vents sont éteints, les cieux azurés :
Un cadavre au loin nous dit la bataille. —

Le soleil levant projette sur l'eau
Ses rayons rosés, l'heure se fait chaude,
Et, blanche, émergeant des flots d'émeraude,
Une voile s'ouvre au bord du tableau. —

Eternel danger, sublime assurance !
Le pêcheur repart pour la haute mer,
Ainsi qu'en mon âme, autre gouffre amer,
Sur mes vers brisés la nef *Espérance*. —

POÉSIE DRAMATIQUE CONTEMPORAINE

Octave Feuillet. — Alexandre Dumas fils. — Victorien Sardou. — Émile Augier.

Octave Feuillet (1812), fils du secrétaire général de la préfecture de Saint-Lô, fut envoyé de bonne heure à Paris où il fit de brillantes études au collége Louis-le-Grand. Dès sa jeunesse, il révéla une nature délicate et rêveuse, une grande aménité de caracètre, et le charme naissant de son esprit. Il aimait l'étude, le calme, et se distinguait entre tous les étudiants par sa bonne conduite.

Octave Feuillet débuta dans les lettres par quelques pièces de théâtre qui reçurent en général un favorable accueil du public; mais il ne fit apprécier tout son mérite littéraire, que dans une

série de scènes et proverbes publiés dans la *Revue des Deux Mondes* et visiblement imités des fantaisies d'Alfred de Musset; toutefois, autant celui-ci ménageait peu la pruderie de ses lecteurs, autant Octave Feuillet s'efforça de moraliser en même temps que d'émouvoir et d'intéresser; ce qui ne veut pas dire que l'élève ne soit quelquefois tombé dans les mêmes excès que son modèle et n'ait écrit dans un beau langage des pièces qui ne sont pas sans danger pour les mœurs qu'il prétend redresser. Tel est le reproche que l'on peut adresser à ses meilleures productions : *Rédemption, la Brise, la Partie de Dames, le Village, Dalila, le Cheveu blanc,* etc.

En même temps qu'il cueillait des palmes sur la scène théâtrale, M. Feuillet s'exerçait avec un égal succès dans le roman. Il publia dans divers recueils *Onesta,* histoire italienne pleine de souffle et de passion; *Bella,* long roman vendéen qui a de l'intérêt; *le Roman d'un jeune homme pauvre ; Sybille,* plaidoyer religieux et mondain, qui a inspiré à George Sand une réfutation (Mlle de la Quintinie); *la Petite Comtesse; M. de Camors,* etc. Ces deux derniers romans mettent le plus en relief les meilleures qualités de l'auteur.

M. Octave Feuillet a été élu membre de l'Académie en 1862. Nommé bibliothécaire des résidences impériales avec 15,000 francs d'appointements, il se considéra comme démissionnaire à la suite de la révolution du 4 Septembre.

Alexandre Dumas fils (1824) s'est fait comme son père un nom dans la littérature à la fois comme auteur dramatique et comme romancier. Après avoir fait d'assez brillantes études dans diverses institutions de Paris, il vécut quelque temps avec son père. « Pendant ces premières années de liberté, mes goûts, dit-il lui-même, étaient extrêmement modestes, mes dépenses des plus modérées. Mon ambition était d'être employé dans un ministère. Une sous-bibliothèque aurait comblé tous mes vœux. » Mais le genre de vie de M. Dumas ne tarda point à l'entraîner loin de ces paisibles rêves; il devint prodigue et dissipé et au bout de quelques années, il se trouva en face de plus de 50,000 fr. de dettes, ce qui était énorme à cette époque, surtout pour un jeune homme de vingt-un ans qui n'avait ni patrimoine, ni carrière. « Ce petit in-

cident, ajoute-t-il lui-même, décida de ma vocation, et, comme je ne savais rien faire, je fis de la littérature. »

Sa première publication fut un petit recueil de poésies intitulé *les Péchés de jeunesse,* livre qui fit peu de bruit. Après avoir accompagné son père dans son voyage en Espagne et en Afrique, il écrivit un roman, déjà supérieur à son premier ouvrage, *les Aventures de quatre femmes et d'un perroquet,* où l'on retrouvait l'imitation de la manière paternelle. Mais, ne se sentant pas l'imagination de son père, Dumas chercha le succès, moins dans la fantaisie que dans la peinture du monde parisien. « Il s'écouta vivre, dit M. Mirecourt, et chercha la science du cœur humain non-seulement dans les fautes et les passions d'autrui, mais dans ses propres passions et dans ses propres fautes..... Depuis la *Dame aux Camélias* jusqu'au *Demi Monde,* on peut dire qu'il a vécu toutes ses œuvres. » Il déploya, dès le début dans cette peinture, une grande finesse d'observation ; de là le succès de ses premiers romans : *la Dame aux Camélias, le Roman d'une Femme, Diane de Lys, la Dame aux Perles,* etc.

C'est après avoir écrit *Diane de Lys,* qu'Alexandre Dumas fils songea à transporter sur la scène ses principaux romans, et tout d'abord celui de la *Dame aux Camélias.* Ce drame ne fut pas joué sans obstacles; le ministre de l'intérieur en défendit la représentation, jugeant la pièce immorale. Il fallut attendre l'arrivée au pouvoir d'un homme moins rigoureux, M. de Morny, pour étaler sur la scène les hontes et les misères morales de notre société contemporaine. Dans ce drame, qui n'est que la reproduction du roman, Alexandre Dumas fils réhabilite la courtisane repentante, et arrache des larmes de sympathie sur le sort de femmes qui ne méritent que le mépris ou la pitié.

Ce premier triomphe l'engagea à convertir en drame *Diane de Lys.* La censure en défendit la représentation, mais le prince Napoléon, protecteur du jeune poète, leva les obstacles et tout Paris put venir contempler de nouveau le vice s'étalant effrontément sur la scène. Nous n'avons plus ici, comme dans la *Dame aux Camélias,* le tableau d'une femme déchue, mais qui se repent; c'est au contraire une femme honorée de tous les titres, du rang, du

nom, de la fortune et des alliances, qui trahit la foi domestique et descend dans l'échelle du vice et de la honte jusqu'au niveau de la courtisane. Ces deux dernières pièces furent faites très-vite; la première en une ou deux semaines par besoin d'argent, et le succès fut tel, que l'auteur vit affluer l'or dans son coffre vide. A partir de ce moment, quand une partie de ses dettes fut payée, Alexandre Dumas fils put mettre plus de soin et plus de temps à la composition de ses œuvres. Sa troisième pièce, *le Demi-Monde* lui coûta onze mois de travail assidu. Le fond en est emprunté à la vie de l'auteur; ici, comme dans les deux drames précédents, le poète semble se plaire à porter sur la scène ses propres aventures; ce sont les mêmes héros; et, comme le titre l'indique, le même *demi-monde,* mot nouveau qui sert à désigner les femmes déclassées. Dans sa quatrième pièce, *la Question d'argent,* l'auteur a flétri les spéculateurs de la Bourse. « Cette comédie, a-t-on dit, est plus qu'un chef-d'œuvre, c'est une bonne action. »

Nous ne pouvons que mentionner *le Fils naturel, le Père prodigue, l'Ami des femmes,* pièces révoltantes d'immoralité. *Le Supplice d'une femme,* écrit en collaboration avec M. Émile de Girardin et dont la paternité littéraire donna lieu à un procès; *Héloïse Paranquet, les Idées de Mme Auvray,* etc. Dans *le Fils naturel,* l'auteur prend la défense de ces pauvres abandonnés, victimes innocentes du vice et trop souvent de la société elle-même; cette pièce est encore remarquable par sa préface dans laquelle M. Alexandre Dumas fils a tracé le portrait de son père au point de vue littéraire. On le voit, les principales œuvres de cet auteur sont des œuvres dramatiques. Il est revenu au roman dans l'*Affaire Clémenceau,* son chef-d'œuvre au point de vue de l'art.

« M. Alexandre Dumas fils, dit M. Hippolyte Lucas, est né sous une étoile fortunée, comme les gens qui naissent millionnaires. Il est né avec l'esprit de son père et l'instinct dramatique; la muse du théâtre appelée à son baptême ainsi qu'une fée bienfaisante, l'a doué, dès son berceau, de toutes sortes d'avantages : le choix des sujets, la peinture des caractères, la facilité de l'expression, constituent son talent ingénieux et suffisamment observateur pour saisir le côté des mœurs qui doit plaire à la société de son temps. Il a de

la franchise; il prend moins de ménagements avec son public que la plupart de ses confrères; il accuse plus vigoureusement son sujet... Il a peut-être trop cherché sa réussite dans un réalisme qui offrait à la curiosité publique l'attrait que la peinture des mauvaises mœurs ne manque jamais d'exciter; les plus honnêtes gens ne détestent pas trop le scandale qui ne peut les atteindre. Ils s'aventurent volontiers à regarder au fond des passions les plus désordonnées et quand le tableau en est présenté avec art, ils accourent en foule au spectacle d'un monde dans lequel ils rougiraient de mettre les pieds. On dirait que le vice a plus de charme que la vertu... »

Victorien Sardou (1831) étudia d'abord la médecine, puis l'abandonna pour se livrer à la littérature. En attendant qu'il pût vivre de sa plume, il donna des leçons d'histoire, de philosophie et de mathématiques. Quelques articles insérés dans des revues et des petits journaux commencèrent à le faire connaître. Il essaya de faire représenter une comédie au théâtre de l'Odéon, mais la chute de cette pièce l'ayant découragé, il s'éloigna de la scène. Mis, par son mariage, en rapport avec Mlle Déjazet, la célèbre actrice, Victorien Sardou rentra dans la carrière théâtrale, qui fut dès lors pour lui féconde en succès. Citons parmi ses pièces qui ont fait le plus de sensation : *les Ganaches, Nos Intimes, les Vieux Garçons, la famille Benoiton, Rabagas, Patrie,* etc.

« Les productions dramatiques de M. Sardou, dit M. Vapereau, écrites avec facilité et souvent avec précipitation, se distinguent par des qualités et des défauts qui expliquent le succès populaire de quelques-unes et les contestations auxquelles ce succès a donné lieu. Le jeune et fécond auteur a porté dans la création des types une véritable puissance, tout en employant sans façon, dans l'intrigue, les moyens d'effets les plus connus. Il déploya surtout dans l'ensemble une verve, une rapidité de mouvement, qui ont fait pardonner, dans les détails, la fréquence des réminiscences et des emprunts. »

Émile Augier (Voir sa biographie, page, 366). *Gabrielle* (1849); *le Joueur de flute* (1850); *Diane* (1852); *Philiberte* (1853); *la Jeunesse* (1858); *Paul Forestier* 1868).

LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Littré. — Renan. — Taine. — Laboulaye. — Caro. — Havet. — Janet. — Jules Simon.

Émile Littré (1801) fit des études brillantes et obtint diverses nominations au grand concours. Ayant embrassé la carrière de la médecine, il fut reçu comme interne dans les hôpitaux de Paris. Mais, poussé par son goût pour les lettres, il renonça bientôt à la pratique de l'art médical pour faire une étude approfondie du grec et apprendre l'arabe, le sanscrit, ainsi que divers autres idiomes anciens et modernes. Doué d'un esprit investigateur et sagace, M. Littré s'attaqua dès ce moment au domaine presque tout entier de la science. En même temps qu'il prenait une part active à la rédaction de divers journaux et recueils littéraires, il préparait sa belle traduction des *OEuvres d'Hippocrate,* qui lui valut d'être nommé membre de l'Académie des inscriptions.

Lorsque Auguste Comte eut créé la philosophie positive, Littré devint un de ses plus fervents adeptes; mais quand le maître se jeta dans le mysticisme et voulut ajouter à ses doctrines un appareil théurgique, le disciple se sépara de lui et lui succéda comme chef du positivisme, dont il donna un résumé lucide et habile. Il accueillit la révolution de 1848 comme l'avénement de ses opinions; mais bientôt détrompé, il se retira de la politique active, et résigna même les fonctions de conseiller municipal de la ville de Paris, fonctions non salariées et les seules qu'il eût jamais acceptées.

Retiré dans la vie d'études, M. Littré reprit le cours de ses recherches sur la médecine tout en se livrant à des travaux sérieux sur l'histoire de la langue française. Son travail le plus important, quoique le dernier en date, est le *Dictionnaire de la langue française,* contenant, outre les renseignements ordinaires des dictionnaires, des exemples de chacun des sens des mots avec l'indication précise des sources, plus l'historique de l'emploi de chaque mot dans les monuments antérieurs au dix-septième siècle.

Ernest Renan (1823), né à Tréguier (Côtes-du-Nord), fut destiné à l'état ecclésiastique et vint de bonne heure à Paris, où il entra au petit séminaire de Saint-Sulpice, dirigé par l'abbé Dupanloup; ses heureuses dispositions l'ayant fait remarquer de ses supérieurs, il fut choisi, à la fin de ses études classiques, pour suivre les cours de haute théologie. C'est alors qu'il prit le goût de l'étude des langues et de la philosophie, et qu'il commença à apprendre l'hébreu, l'arabe et le syriaque; mais l'indépendance de sa pensée ne s'accordant pas avec les qualités d'esprit nécessaires au prêtre; il sortit du séminaire; comme il n'avait pas de fortune, il fut contraint pour ainsi dire de se mettre aux gages d'un maître de pension qui lui accorda la nourriture et le vêtement. Cependant, le jeune savant s'était réservé la disposition d'une partie de son temps. Il l'employa à poursuivre ses travaux de philologie. En même temps, il prenait ses grades dans l'Université. Il lui fallut commencer par le baccalauréat; mais il était doué d'une volonté énergique et dès 1848, il fut admis le premier à l'agrégation de philosophie; la même année, il obtenait au concours de linguistique le prix Volney pour un mémoire sur les langues sémitiques qu'il a fait paraître depuis sous le nom d'*Histoire des langues sémitiques* (1847). Désigné, en 1849, par l'Académie des inscriptions pour remplir une mission littéraire en Italie, il rapporta de son voyage les matériaux de sa thèse pour le doctorat ès-lettres : *Averroès et l'averroïsme*. Ses travaux de philologie lui valurent d'être nommé, en 1856, membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de M. Augustin Thierry. Vers cette époque, il épousa la fille du peintre Ary Scheffer; puis, il publia successivement : *Études d'histoire religieuse* (1857); *De l'origine du langage* (1857); la traduction du livre de *Job* (1859) et celle du *Cantique des Cantiques* (1860). Ces travaux remarquables, surtout par la beauté et le charme du style, valurent à M. Renan une grande notoriété dans le monde des lettres. Ses relations avec Sainte-Beuve et avec le prince Napoléon, lui obtinrent, aux frais du trésor, une mission en Syrie pour y recueillir des débris de l'ancienne civilisation phénicienne. Lorsqu'il partit pour la Palestine, on mit à son service tous les moyens matériels qui pouvaient l'aider dans son entreprise. A son retour d'Orient,

M. Renan fut nommé professeur d'hébreu au collége de France. Sa leçon d'ouverture fut un événement; le professeur ayant attaqué la divinité de Jésus-Christ, souleva une violente opposition de la part du clergé, alors tout-puissant, et le cours fut interdit. Déjà M. Renan avait amassé sur sa tête toutes les colères par la publication de sa fameuse *Vie de Jésus* (1863), qu'il écrivit à la suite de son voyage en Syrie. C'est une œuvre admirablement écrite, mais sans profondeur scientifique et d'une légèreté regrettable. La *Vie de Jésus* fut suivie des *Apôtres* (1866), de *saint Paul* (1869), de *l'Antechrist* (1873), etc.

A beaucoup de science et d'érudition, M. Renan joint la finesse, le calme et l'ironie. Son dilettantisme recouvre un scepticisme convaincu et scientifique. Il s'est maintenu longtemps dans un demi-jour poétique et sentimental qui dissimulait habilement le fond de sa pensée. En réalité, M. Renan n'est pas précisément un philosophe; c'est un artiste passionné et les questions religieuses sollicitent, avant toutes les autres, sa curiosité et son imagination.

TAINE (1828), né à Vouziers (Ardennes), fit des études brillantes au lycée Bonaparte: après avoir remporté le prix d'honneur de rhétorique en 1847 il entra, l'année suivante, le premier, à l'École normale. La haute portée de son intelligence était si universellement reconnue que ses condisciples, s'inclinant devant sa supériorité, ne l'appelaient que *monsieur Taine* et le prenaient pour juge lorsqu'il s'élevait entre eux quelque contestation. Après avoir obtenu, en 1853, le diplôme de docteur ès-lettres, il renonça à la carrière de l'enseignement universitaire et fit paraître plusieurs ouvrages, où il affirma ses opinions positivistes et se déclara un adepte de Littré et de Renan. Deux ouvrages entre autres, contenaient les appréciations les plus contraires aux doctrines traditionnelles de l'Université et causèrent une grande sensation: c'était un *Essai sur Tite-Live* (1854) et *les Philosophes français au dix-neuvième siècle* (1856). La solidité des connaissances, l'élégance du style du premier, valurent à l'auteur d'être couronné par l'Académie, malgré la hardiesse des doctrines qui se montraient à découvert dans l'ou-

vrage. Dans le second, le jeune champion du positivisme battit en brèche la philosophie régnante. Toutes les doctrines alors en honneur et particulièrement l'éclectisme, furent successivement attaquées avec l'arme du raisonnement et du ridicule.

M. Taine a publié d'autres ouvrages sous l'inspiration des doctrines fatalistes, sinon dans un esprit d'opposition ouverte au spiritualisme. Son œuvre capitale est l'*Histoire de la littérature anglaise* (1864), destinée à populariser en France la littérature peu connue de nos voisins d'outre-Manche. On le proposa pour le prix académique de 20,000 francs, mais M. Cousin fit écarter cette proposition en alléguant le peu d'orthodoxie des doctrines philosophiques émises dans cet ouvrage, qu'il accusa d'être écrit avec passion et pour soutenir les doctrines matérialistes.

Comme philosophe, Taine se rattache au positivisme; comme écrivain, il se fait surtout remarquer par une heureuse alliance d'imagination et de science qui unit en lui le poète et l'algébriste. Son style clair, net, incisif, spirituel, est un modèle d'observation fine et d'élégante érudition.

Édouard Laboulaye (1811) se consacra de bonne heure à l'étude du droit dont il acquit une connaissance approfondie. Tout en se livrant à ses travaux, il s'occupa quelque temps, avec son frère, de la fonte des caractères. Celui-ci, élève de l'École polytechnique, avait renoncé à suivre la carrière militaire pour se tourner vers l'industrie. Après s'être initié chez Didot à l'art de la fonte des caractères, il établit une fonderie et s'attacha à améliorer les procédés en usage. Ces travaux ne l'empêchèrent pas de cultiver les lettres, de publier plusieurs ouvrages relatifs à son industrie et de collaborer avec Édouard à la publication des *Œuvres de Channing*. Mais tandis que les lettres étaient devenues une diversion pour l'industriel, elles absorbèrent la vie entière de son frère.

Édouard Laboulaye écrivit d'abord quelques ouvrages de droit qui attirèrent sur lui l'attention des lettrés et lui valurent, en 1849, la place de professeur de législation comparée au collége de France. Orateur éloquent autant qu'écrivain habile, il a cherché à répandre les principes de la morale la plus pure et de la philosophie

la plus éclairée. Dans sa chaire de professeur, il a fait de louables efforts pour propager les idées libérales et il a obtenu de grands succès auprès de la jeunesse des écoles. Dans un langage clair, élégant, sans recherche, il a fait au despotisme de l'Empire une guerre continuelle d'allusions piquantes. ***Paris en Amérique, le Prince Caniche*** (1), ***Abdallah*** (2), charmant conte oriental, sont des ouvrages de fantaisie. ***L'Histoire des États-Unis d'Amérique*** (1855); les ***OEuvres sociales de Channing***, etc., ont obtenu l'accueil le plus favorable.

Caro (1826) commença à Poitiers, sa ville natale, de bonnes études qu'il vint achever dans un collége de Paris. Deux prix de philosophie et le prix d'honneur au concours général obtenus en 1845, fixèrent pour lui le choix de sa carrière et déterminèrent son admission à l'École normale. Il professa successivement aux lycées d'Angers, de Rouen et de Rennes, et occupa ensuite la chaire de philosophie à la faculté des lettres de Douai. En 1856, il fut envoyé par le gouvernement à Anvers pour y exposer, devant la Société littéraire de cette ville les doctrines spiritualistes et religieuses de l'Université de France; cette mission lui valut une fortune rapide dans l'Université; en 1864, il fut à appelé à occuper à la Sorbonne, la chaire illustrée par Laromiguière et Jouffroy. Comme philosophe, c'est un cartésien des plus distingués par l'éclat du style, comme par l'analyse et la profondeur psychologique. Il a défendu avec talent le spiritualisme dans son livre l'***Idée de Dieu*** (1864).

Ernest Havet (1813) fit de brillantes études à Paris et se voua à l'enseignement. Après avoir professé la rhétorique au collége de Dijon, en 1840, il fut chargé du cours de littérature grecque à l'École normale. Quelque temps après, il suppléa M. Victor Leclerc, à la faculté des lettres, dans la chaire d'éloquence latine et, en 1855, il fut nommé professeur au collége de France. Son principal ouvrage est une édition annotée des ***Pensées de Pascal***. L'étude qui

(1) Ingénieux romans satiriques contre l'Empire.

(2) Contes bleus.

sert d'introduction à ce beau travail, est une œuvre du plus haut mérite et qu'on pourrait classer parmi les meilleurs spécimens de la critique française au dix-neuvième siècle. En 1863, quand parut *la Vie de Jésus* de Renan, M. Havet publia une réfutation de cet ouvrage sous le titre de *Jésus dans l'histoire,* qui fut très-remarqué et produisit même une certaine sensation. En 1872, il a publié *le Christianisme et ses origines,* ouvrage important dans lequel il s'attache surtout à montrer le rôle prédominant que joua l'hellénisme, c'est-à-dire la philosophie grecque, dans la formation du dogme nouveau. Mais il annonce en même temps que, dans une œuvre qu'il prépare, il examinera avec le même soin les autres sources du christianisme.

Paul Janet (1823) fit de bonnes études au lycée Saint-Louis, puis à l'École normale. Après avoir occupé la chaire de philosophie dans divers lycées de province, il fut nommé professeur de logique au lycée Louis-le-Grand, en 1857, et professeur de philosophie à la Sorbonne en 1864. Comme philosophe, il est de l'école de M. Cousin.

Émile Saisset (1814-1863), l'un des disciples les plus distingués de M. Cousin, naquit à Montpellier; après des études brillantes à l'École normale, il professa la philosophie dans divers colléges des départements, puis fut nommé à Paris maître de conférences à l'Ecole normale, et enfin professeur de l'histoire de la philosophie à la Sorbonne, en 1852. Il défendit dans la *Revue des Deux Mondes* aussi bien que dans ses cours et dans ses ouvrages, le spiritualisme contre ses nombreux détracteurs, et fut en particulier un adversaire impitoyable de l'école positiviste.

Jules Simon (1814), né à Lorient, entra à l'École normale en 1832, et devint un des plus brillants élèves de M. Cousin. Après avoir professé la philosophie à Caen et à Versailles, il devint le suppléant de son illustre maître à la Sorbonne, en 1839. Pendant douze ans, il sut rendre à l'enseignement de la philosophie une partie de l'éclat que Cousin lui avait autrefois donné; mais, en

1852, ayant refusé de prêter serment au gouvernement impérial, il dut cesser son cours et fut considéré comme démissionnaire. Député au Corps législatif, il s'y est fait un nom comme orateur libéral et après le 4 septembre 1870, il a fait partie du gouvernement de la défense nationale en qualité de ministre de l'instruction publique.

Comme philosophe, Jules Simon a débuté par un ouvrage remarquable, intitulé *Histoire de l'école d'Alexandrie*. Il a publié ensuite trois ouvrages qui forment une sorte de trilogie philosophique *le Devoir, la Religion naturelle, la Liberté de conscience*. Citons encore un grand ouvrage de philosophie appliqué à la politique et à l'économie politique, *la Liberté*.

L'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Tocqueville. — Duvergier de Hauranne. — Albert de Broglie. — Lanfrey. — Quinet. — Guizot.

Alexis de Tocqueville (1805-1859), arrière-petit-fils de Malesherbes, passa son enfance près de Nantes. Après avoir terminé ses études de droit, il se mit à voyager et visita l'Italie et la Sicile. Nommé juge auditeur au tribunal de Versailles, il se lia d'amitié avec M. Gustave de Beaumont, jeune substitut attaché au parquet de ce tribunal. A partir de ce moment, les deux amis se livrèrent ensemble à l'étude des grandes questions politiques et se rangèrent dans le parti libéral. Sous la monarchie de Juillet, Tocqueville demanda au ministre qu'on l'envoyât avec M. de Beaumont aux États-Unis pour y étudier la question pénitentiaire qui occupait vivement les esprits. En obtenant cette mission, il avait surtout en vue d'étudier les institutions et les mœurs américaines et de se rendre compte du fonctionnement d'un état véritablement démocratique. Telle fut l'origine du grand ouvrage qui devait fonder la réputation de Tocqueville, *la Démocratie en Amérique*. Son succès

fut énorme, car, selon l'expression de Royer-Collard, « rien de pareil n'avait paru depuis Montesquieu. » L'Académie française lui décerna, en 1836, un prix extraordinaire de 8,000 francs. Nommé député, il prit dans la Chambre une attitude tout à fait indépendante. Après avoir siégé sous Louis-Philippe et sous la République de 1848, il devint une des victimes du coup d'État et fut emprisonné à Vincennes. Relâché peu après, Tocquéville rentra complétement dans la vie privée et retourna en Italie, à Sorrente. Ce fut là qu'il médita le plan d'un nouvel ouvrage, *l'Ancien régime et la Révolution,* dont il ne publia que la première partie; étant tombé malade, il se rendit à Cannes dans l'espoir d'y trouver la guérison. Ce fut là qu'il mourut quelque temps après.

De Tocqueville avait un esprit très-ouvert et sympathique à la démocratie. D'après Villemain « le talent, la raison, la hauteur des vues, la ferme simplicité du style, l'éloquent amour du bien » caractérisent ses œuvres.

PROSPER DUVERGIER DE HAURANNE (1798). Après avoir terminé ses études, il fit un séjour en Angleterre; à son retour, il publia dans le *Globe,* rédigé par MM. Guizot et Rémusat, des lettres sur les élections anglaises qui firent sensation. Élu député en 1831, il se consacra à la politique conservatrice. Arrêté lors du coup d'État, il fut enfermé à Mazas, à Vincennes et enfin exilé. Depuis 1852, il a écrit un grand ouvrage *Histoire du gouvernement parlementaire en France.*

ALBERT DE BROGLIE (1821) prit de bonne heure une part active aux controverses de notre temps. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire de l'Église chrétienne et de l'Empire romain au quatrième siècle,* travail remarquable, écrit au point de vue catholique et dont l'ensemble comprend les règnes de Constantin, de Julien et de Théodose.

PIERRE LANFREY (1828-1877), faisait ses études au collége des jésuites de Chambéry, sa ville natale, lorsqu'il fut expulsé de cet établissement pour avoir composé, contre la célèbre congrégation,

un écrit dans lequel se révélait déjà le futur libre-penseur. Il se rendit alors à Paris où, après avoir fait des études de droit, il abandonna la carrière du barreau pour se livrer entièrement à ses goûts qui le portaient vers l'étude de la philosophie et de l'histoire. En 1855, il débuta comme écrivain par l'ouvrage intitulé *l'Église et la Philosophie du dix-huitième siècle*. Cet ouvrage fit aussitôt connaître M. Lanfrey comme un esprit viril. Depuis lors, il n'a cessé de combattre avec une impitoyable persévérance l'absolutisme sous toutes ses formes, religieux, politique ou social. Il a successivement fait paraître l'*Essai sur la Révolution française* (1858); l'*Histoire politique des papes* (1860); l'*Histoire de Napoléon Ier*, son œuvre capitale; malheureusement l'esprit de parti aveugle l'historien et le rend quelquefois injuste dans ses jugements.

EDGAR QUINET (Voir sa biographie, page 351). *Fondation de la République des Provinces-Unies* (1854).

GUIZOT (Voir sa biographie, page 250). *De la Démocratie en France* (1849). *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (1858-1868); *Histoire de France racontée à mes petits-enfants* (1870-1875).

LA CRITIQUE CONTEMPORAINE

Loménie. — Prévost-Paradol.

DE LOMÉNIE (1818-1878) fit de brillantes études au collége d'Avignon et vint à Paris où il se livra à des travaux littéraires. A peine âgé de vingt-deux ans, il entreprit, sous le pseudonyme de *Un Homme de rien*, une série d'études biographiques qui furent réunies plus tard sous le titre de *Galerie des Contemporains illustres*. Ces biographies obtinrent un grand et légitime succès à cause de la finesse, du goût et de la mesure que l'auteur sut mettre dans ses

confidences sur la vie privée des contemporains. Voici comment il explique lui-même son pseudonyme : « Si le livre est bon, qu'importe le nom de l'auteur? S'il est mauvais, ce dernier a eu trois fois raison de se taire. Montesquieu, dans la préface de ses *Lettres persanes*, se compare à une femme qui marche assez bien, mais qui boite quand on la regarde. Que Montesquieu nous pardonne ce rapprochement; nous aussi nous sommes un peu comme cette femme, et d'ailleurs, en jetant les yeux autour de nous, nous avons vu que le monde fourmillait d'hommes d'état, d'hommes d'esprit, d'hommes de cour, d'hommes de bien; toutes les places étaient prises, il ne nous restait plus à nous, infimes et désireux d'avoir nos coudées franches, qu'à nous réfugier dans une région que personne ne nous disputera, dans la région des *hommes de rien*. Au public encore à juger, en dernier ressort, si nous sommes au-dessous, au niveau ou au-dessus de notre titre. »

M. de Loménie, encouragé par le succès, continua à publier d'autres études biographiques intitulées *les Hommes de 89*. Il est surtout connu par une étude fort curieuse intitulée *Beaumarchais et son temps*.

Prévost-Paradol (1829-1870) fit de brillantes études et remporta au concours général en 1848, le premier prix de discours français et, l'année suivante, le prix d'honneur de philosophie; il entra à l'école normale et en sortit pour devenir professeur de littérature française à la faculté d'Aix. Il s'était déjà fait connaître avantageusement comme écrivain par l'*Éloge de Bernardin de Saint-Pierre* qui obtint le prix d'éloquence à l'Académie française. En 1856, Prévost-Paradol abandonna le professorat pour le journalisme et fut attaché à la rédaction du *Journal des Débats* où il se fit remarquer par un style vif, correct, par une verve infatigable, une ironie mordante et une érudition littéraire puisée aux meilleures sources. Ces qualités lui ouvrirent, en 1865, les portes de l'Académie française où il l'emporta de deux voix sur Jules Janin. Le journalisme l'entraîna dans la politique qui devait lui être fatale. Après avoir combattu l'Empire pendant de longues années dans plusieurs journaux et s'être attiré même les rigueurs de l'administration, le cé-

lèbre écrivain eut un moment de faiblesse; se croyant appelé à exercer une heureuse influence sur les destinées de son pays, et se voyant néanmoins éloigné de toute fonction gouvernementale, il crut devoir se rapprocher de l'Empire et accepta, en 1870, les fonctions d'ambassadeur de France à Washington, au grand étonnement de ses amis et de ses admirateurs; lui-même dut avoir conscience de sa faute politique car, dans une heure de défaillance, il mit fin à ses jours en se brûlant la cervelle l'année même de son arrivée en Amérique.

On a de Prévost-Paradol : ***Revue de l'histoire universelle, Du Rôle de la famille dans l'éducation,*** ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales; ***De la liberté des cultes en France; les anciens Partis,*** brochure politique qui valut à l'auteur mille francs d'amende et un mois de prison; ***Études sur les Moralistes français, la France nouvelle,*** etc.

LE ROMAN CONTEMPORAIN

Flaubert. — Feydeau. — Murger. — Erckmann-Châtrian. — Octave Feuillet. — Cherbuliez. — André Theuriet.

Le roman contemporain est en pleine décadence d'une manière générale; on peut dire que le matérialisme y domine et son influence a été parfois plus malsaine que celle du théâtre; à peine si nous pouvons signaler quelques exceptions à cette règle générale.

Gustave Flaubert (1820), fils d'un médecin distingué de Rouen, se livra d'abord lui-même à l'étude de la médecine. Bientôt il se tourna vers la littérature et cultiva avec ardeur la poésie en prenant spécialement pour modèles Victor Hugo et Byron. Abandonnant l'école romantique, le jeune écrivain s'attacha, dans le roman, à la peinture minutieusement exacte de la réalité. Au bout de plusieurs années de travail, il fit paraître ***Madame Bovary*** qui,

poursuivie comme contraire aux mœurs, mais non condamnée, obtint un prompt succès et occupa longtemps la critique. Les personnages de ce roman sont empreints d'une laideur morale plus ou moins repoussante. Vers le même temps, l'auteur fit un voyage à Tunis et aux ruines de Carthage, d'où il rapporta le sujet et les matériaux d'un second roman annoncé pendant trois ans et publié sous le nom de *Salambô* (1862). Cet ouvrage, où l'on trouve d'incroyables peintures de l'immoral et de l'horrible, a soulevé avec raison les plus vives critiques. Le dernier roman de Flaubert, intitulé *la Tentation de Saint-Antoine*, se distingue par de fortes et rares qualités de style.

Ernest Feydeau (1821) fit ses débuts dans la littérature vers 1844, par un recueil de vers intitulé *les Nationales*, qui célébrait les gloires de la France et les douceurs de la patrie. Ce petit volume n'eut pas de succès. En 1847, le jeune poète épousa une fille de l'économiste Blanqui et, abandonnant un moment la littérature, il se tourna vers les opérations de la Bourse, puis s'occupa de recherches archéologiques et publia, à partir de 1856, quelques articles dans les journaux. Cet écrivain, qui cherchait la notoriété à tout prix, la trouva en 1858, dans la publication d'un immonde roman intitulé *Fanny*. Cette œuvre honteuse conduisit l'auteur devant la justice sous l'inculpation d'immoralité. Pour M. Feydeau, l'art est indifférent et étranger à la morale; « l'artiste, dit-il, n'est pas un professeur qui enseigne, un apôtre qui prêche; il a bien un devoir ici-bas, mais ce n'est pas celui d'inspirer des sentiments honnêtes. Ne donnez pas à cet artiste de thèses à soutenir, ne lui demandez pas non plus d'exercer sur qui que ce soit une bonne ou mauvaise influence. L'art est complétement étranger à ces sortes de choses. Il n'y a ni bons ni mauvais livres. Les romans les plus rigoureusement condamnés, les pièces de théâtre les plus immondes marquent le degré de moralité ou d'immoralité d'une époque, mais ne peuvent ni la relever, ni l'abaisser. » Ces doctrines suffisent pour condamner un auteur qui ne croit pas au dégoût que le vice inspire.

Henry Murger (1822-1861) naquit à Paris d'une famille pauvre et obscure. Son père était Savoisien; venu à Paris après 1815,

il s'y maria et y occupa une place de concierge. C'est dans cette loge, où son père exerçait aussi son métier de tailleur, qu'Henry Murger vint au monde. Parmi les locataires de la maison se trouvait M. de Jouy, l'académicien, qui s'intéressa au jeune enfant, et le fit entrer plus tard, en qualité de secrétaire, chez le comte Tolstoï, agent diplomatique de Russie. Henry Murger garda cet emploi jusqu'en 1848. A cette époque, il perdit sa mère, et bientôt après, mis à la porte de chez son père, qui ne lui pardonnait pas d'avoir préféré une plume à un outil, il se réfugia dans une mansarde; réduit à ses maigres émoluments, il ne tarda pas à commencer ce rude apprentissage de la misère contre laquelle il eut à lutter toute sa vie. C'est alors qu'il se jeta dans cette vie d'aventures qu'il a décrite sous le nom de *bohème* et qu'il institua, sous le titre singulier de *buveurs d'eau,* une petite société de jeunes gens qui avait entrepris de rétablir dans la vie d'artiste les traditions de travail indépendant et sérieux qui s'oublient si facilement, surtout quand elles ont à lutter contre les entraînements de la vogue passagère ou contre les séductions de l'industrie. Il était interdit aux buveurs d'eau de faire partie d'aucune société secrète. Pour les besoins de la vie matérielle, tous devenaient solidaires les uns des autres. Dans les repas qui précédaient ou suivaient les réunions, l'eau devait figurer comme unique boisson, parce qu'il fallait que l'écot fût assez modique pour que chacun pût en payer sa part. Enfin la Société avait été créée pour mettre en commun, non-seulement l'étude et l'expérience, mais encore l'activité et les relations de tous ses membres. Se produire et faire aux autres un marchepied de son succès, tel était le devoir de chacun; grandir et arriver les uns par les autres, tel était le but principal.

Murger commença par faire des vers et écrivit des satires contre Barthélemy qui venait d'excuser sa versatilité politique par cette célèbre maxime : « L'hommme absurde est celui qui ne change jamais. » Jusqu'en 1843 environ, le poète ne vécut que de privations, dînant un jour sur deux, logeant un peu partout, chez quelque buveur d'eau jouissant d'un grenier, quelquefois aussi à la belle étoile. Durant ces années, il travailla pour des journaux de mode, des journaux enfantins. Un jour, il eut la bonne inspiration

d'aller trouver Arsène Houssaye, directeur de *l'Artiste,* et lui présenta une fantaisie en prose, ***les Amours d'un grillon et d'une étincelle,*** d'un style très-soigné et d'une grâce parfaite. Ces quelques pages procurèrent à l'auteur l'occasion de faire connaissance avec plusieurs écrivains parmi lesquels Gérard de Nerval. Dès lors Murger se plongea plus que jamais dans le travail et c'est à cette époque, vers 1847, qu'il publia les premières ***Scènes de la vie de Bohème,*** cette vie dont il avait eu le temps d'apprendre tous les secrets et de subir toutes les angoisses. A partir de ce moment, il put vivre de sa plume et fit paraître plusieurs romans dans la ***Revue des Deux Mondes,*** entre autres ***les Buveurs d'eau, Adeline Protat, le Pays latin.*** Depuis 1855, il avait pour ainsi dire abandonné Paris et s'était retiré dans un petit village situé près de Fontainebleau. C'est là qu'il succomba aux suites des privations qu'il avait supportées depuis vingt ans, et à l'abus du café dont il usait, pour se tenir éveillé; quand le bois manquait à l'âtre, il y suppléait, dans les froides journées d'hiver, en travaillant, couché dans son lit, la nuit entière. Un soir il se sentit malade, les médecins appelés déclarèrent qu'il fallait le transporter dans la maison de santé du docteur Dubois. C'est là que deux jours après, Murger rendait le dernier soupir.

ÉMILE ERCKMANN (1822) et ALEXANDRE CHATRIAN (1826) sont deux romanciers qu'une constante collaboration a confondus en une seule personnalité.

Erckmann, fils d'un libraire de Phalsbourg, ayant perdu sa mère de bonne heure, fut placé comme élève interne au collége communal de sa ville natale. Ses études terminées, il vint à Paris en 1842, sous prétexte d'y faire des études de droit; mais, au lieu de suivre les cours de l'école, il fréquentait le plus souvent le collége de France et la Sorbonne. Étant tombé gravement malade, il vint se rétablir à Phalsbourg et, pendant les loisirs de sa convalescence, il s'essaya sur divers sujets littéraires. Un professeur de rhétorique le mit à cette époque en relation avec M. Chatrian, alors maître d'études au collége de Phalsbourg.

Chatrian appartenait à une ancienne famille de verriers, ruinée

par des revers d'industrie. Envoyé dans les verreries de Belgique, il était en voie de s'y créer une belle position, lorsque, tourmenté par le goût des lettres, il entra, contre le gré de ses parents, au collége de Phalsbourg comme maître d'études. C'est là qu'il fut mis en relation en 1847 avec M. Erckmann. Celui-ci, une fois complètement rétabli, revint à Paris pour y continuer son droit; le jeune maître d'études ne tarda pas à l'y rejoindre. Pour se procurer les moyens de vivre, il obtint un emploi dans les bureaux du chemin de fer de l'Est, en attendant que sa collaboration avec Erckmann procurât à l'un et à l'autre, une célébrité justement méritée. Les débuts des deux jeunes amis furent obscurs et pénibles. Après avoir écrit ensemble quelques pièces de théâtre, ils publièrent des nouvelles dans divers journaux de Paris; l'*Illustre docteur Mathéus* fut leur premier succès littéraire et donna à leur nom collectif quelque retentissement. Depuis, leur réputation comme romanciers n'a fait que grandir, grâce à l'habileté avec laquelle ils ont peint les mœurs populaires de l'Allemagne et à la façon simple et dramatique dont ils ont mis en scène les gloires et les revers militaires de la Révolution et du premier Empire. Les deux romanciers ont le mérite d'avoir fait contre la guerre les plus éloquents plaidoyers qui se soient encore lus, et d'avoir popularisé la haine contre cet épouvantable fléau.

Citons parmi leurs nombreuses productions : *le Fou Yégof, Madame Thérèse, Histoire d'un Conscrit de 1813, Waterloo, l'Invasion, Histoire d'un homme peuple, la Guerre, le Blocus, Histoire d'un Paysan*. Leur chef-d'œuvre est *l'Ami Fritz*, délicieux roman qui rappelle la beauté calme d'*Hermann et Dorothée* de Goethe.

OCTAVE FEUILLET (Voir sa biographie, page 470). *Rédemption* (1849); *Scènes de la vie provinciale* (1850-1852); *le Roman d'un Jeune homme pauvre, Sibylle* (1862); *Monsieur de Camors; Un Mariage dans le Monde, les Amours de Philippe, le Roman d'une femme*, etc. Ces romans ont une couleur catholique très-prononcée.

VICTOR CHERBULIEZ (1832) est fils d'un savant professeur d'hébreu à l'Académie de Genève. Il était occupé comme professeur

particulier dans cette ville, lorsqu'il se fit tout à coup connaître par des œuvres littéraires très-distinguées. Après une fantaisie d'archéologie artistique, *A propos d'un cheval, causeries athéniennes* (1860), il donna, sous le titre de : *Un Cheval de Phidias*, une série de romans qui parurent conçus et exécutés sous l'inspiration de la première manière de George Sand. Parmi ces romans, deux surtout ont eu un grand retentissement, ce sont *le Comte Kostia* (1863) et *Paule Méré*. Citons encore *le Prince Vitale* (1864) *le Roman d'une honnête femme* (1866), *Prosper Randoce* (1867), *la Revanche de Joseph Noirel*, *Méta Holdenis*, *Miss Rovel*, *le Fiancé de Mlle Saint-Maur*, *Samuel Brohl et Cie*, *l'Idée de Jean Têterol*, *l'Aventure de Ladislas Bolski*, etc., qui, malgré de grandes beautés de style, n'ont pas égalé le succès de leurs aînés. Dans la plupart de ces romans on voit paraître une recherche de l'originalité qui conduit parfois l'auteur, à l'invraisemblance dans la fable, à la bizarrerie dans la création des caractères, et à l'affectation dans le style. On sent à certaines pages l'intention de faire de l'effet, le goût du rare, du singulier, de l'excentrique, aussi bien dans le choix des mots, dans le tour maniéré de la phrase que dans les figures même qu'il dessine. Malgré ces critiques, on ne doit pas refuser à M. Victor Cherbuliez un rang très-distingué dans la littérature contemporaine, et on lui doit, outre de nombreuses pages écrites avec la perfection de style la plus irréprochable, des peintures et des analyses morales dignes d'un maître, des types d'une originalité vraie, quoique hardie, et des ouvrages dont le succès ne sera pas éphémère (Larousse).

ANDRÉ THEURIET (Voir sa biographie, page 463). *La Fortune d'Angèle*, *la Maison des deux Barbeaux*, *Raymonde*, *le Filleul du marquis*, *le Fils Maugars*, etc.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

PREMIÈRE PÉRIODE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LE PREMIER EMPIRE

INTRODUCTION

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE SOUS LE PREMIER EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

LA POÉSIE DIDACTIQUE ET DESCRIPTIVE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Fontanes. — Esménard. — Michaud. — Chênedollé. — J.-B. Legouvé. — Berchoux.................................... 3

CHAPITRE II

LA POÉSIE LYRIQUE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Millevoye. — Parny. — Chênedollé. — Désaugiers............. 20

CHAPITRE III

LA FABLE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Arnault. — Ginguené. — Le Bailly. — Andrieux............ 31

CHAPITRE IV

LA TRAGÉDIE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Ducis. — Raynouard. — M.-J. Chénier. — De Jouy. — Népomucène Lemercier.. 39

CHAPITRE V

LA COMÉDIE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Collin d'Harleville. — Fabre d'Eglantine. — Picard. — Etienne. — Duval.. 56

CHAPITRE VI

LA SCIENCE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Cabanis. — Lacépède. — Volney. — Laplace. — Cuvier....... 63

CHAPITRE VII

LA PHILOSOPHIE SOUS LE PREMIER EMPIRE

De Gérando. — La Romiguière. — Destutt de Tracy. — Joseph de Maistre......................................

CHAPITRE VIII

L'HISTOIRE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Anquetil. — Daru. — Daunou. — Norvins. — Louis-Philippe de Ségur. — Michaud. — Lacretelle. — Sismondi........ 76

CHAPITRE IX

LE ROMAN SOUS LE PREMIER EMPIRE

Mme de Genlis. — Mme Cottin. — Mme Flahaut-Souza. — Xavier de Maistre. — Mme de Staël. — Chateaubriand............ 83

CHAPITRE X

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Victorin Fabre. — Geoffroy. — Mme de Staël................ 112

DEUXIÈME PÉPIODE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LA RESTAURATION

INTRODUCTION

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE SOUS LA RESTAURATION

CHAPITRE PREMIER

LA POÉSIE LYRIQUE SOUS LA RESTAURATION

Béranger. — Casimir de Lavigne. — Lamartine. — Victor Hugo. — Alfred de Vigny. — Auguste Barthélemy. — Méry. — Emile Deschamps. — Antony Deschamps. — Mme Desbordes-Valmore. — Mme Amable Tastu. — Mme de Girardin. — Soumet. — Guiraud.................................... 120

CHAPITRE II

LA POÉSIE DRAMATIQUE SOUS LA RESTAURATION

I. DERNIERS REPRÉSENTANTS DE L'ÉCOLE CLASSIQUE

1. *Tragédie*

Casimir Delavigne. — Soumet. — Guiraud.................. 201

2. *Comédie*

Picard. — Casimir Delavigne. — Scribe..................... 209

CHAPITRE III

DE LA POÉSIE DRAMATIQUE SOUS LA RESTAURATION

II. AVÈNEMENT DE L'ÉCOLE ROMANTIQUE

Victor Hugo. — Alfred de Vigny. — Alexandre Dumas....... 214

CHAPITRE IV

LA PHILOSOPHIE SOUS LA RESTAURATION

De Bonald. — Joseph de Maistre. — Ballanche. — Lamennais. — Royer-Collard. — Victor Cousin. — Jouffroy............. 225

CHAPITRE V

L'HISTOIRE SOUS LA RESTAURATION

De Barante. — Guizot. — Augustin Thierry. — Amédée Thierry. — Thiers. — Mignet. — Vitet. — Philippe de Ségur. 246

CHAPITRE VI

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE SOUS LA RESTAURATION

Benjamin Constant. — Le général Foy. — Manuel. — Royer-Collard.. 271

CHAPITRE VII

L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE SOUS LA RESTAURATION

L'abbé de Frayssinous.. 281

CHAPITRE VIII

LA CRITIQUE SOUS LA RESTAURATION

Paul-Louis Courier. — Villemain. — Sainte-Beuve.......... 284

CHAPITRE IX

LE ROMAN SOUS LA RESTAURATION

Alfred de Vigny. — Charles Nodier. — Mérimée. — Beyle (Stendhal).. 295

TROISIÈME PÉRIODE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

CHAPITRE PREMIER

DE LA POÉSIE LYRIQUE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Lamartine. — Victor Hugo. — Alfred de Vigny. — Alfred de Musset. — Brizeux. — Auguste Barbier. — Barthélemy et Méry. — Hégésippe Moreau. — Jean Reboul. — Turquéty. — De Laprade. — Jacques Porchat. — Elisa Mercœur. — Edgar Quinet.. 305

CHAPITRE II

LA POÉSIE DRAMATIQUE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Victor Hugo. — Alexandre Dumas. — Casimir Delavigne. — Scribe. — Ponsard. — Emile Augier..................... 356

CHAPITRE III

L'HISTOIRE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Augustin Thierry. — Thiers. — Mignet. — Barante. — Michelet. — Louis Blanc. — Henri Martin. — Vaulabelle. — Capefigue. — Lavallée. — Merle d'Aubigné.................... 369

CHAPITRE IV

L'ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Guizot. — Thiers. — Berryer. — Dupin aîné. — Montalembert. — Lamartine.................................... 377

CHAPITRE V

L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Lacordaire. — De Ravignan. — Adolphe Monod. — Athanase Coquerel 388

CHAPITRE VI

LA CRITIQUE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Sainte-Beuve. — Saint-Marc Girardin. — Jules Janin. — Nisard. — Philarète Chasles. — Jean-Jacques Ampère. — Gustave Planche. — Cormenin. — Vinet 402

CHAPITRE VII

LE ROMAN SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

Balzac. — George Sand. — Jules Sandeau. — Alexandre Dumas. — Frédéric Soulié. — Eugène Sue. — Saintine. — Émile Souvestre. — Léon Gozlan. — Charles de Bernard. — Théophile Gauthier. — Alphonse Karr. — Topffer............. 416

APPENDICE

POÉSIE LYRIQUE CONTEMPORAINE

Victor Hugo. — De Laprade. — Leconte de Lisle. — Autran. Pierre Dupont. — Joséphin Soulary. — Coppée. — Sully Prudhomme. — André Theuriet. — Louis Tournier. — Mlle Louisa Siefert.................................... 451

POÉSIE DRAMATIQUE CONTEMPORAINE

Octave Feuillet. — Alexandre Dumas fils. — Victorien Sardou. Émile Augier 470

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Littré. — Renan. — Taine. — Laboulaye. — Caro. — Havet. — Janet. — Jules Simon.............................. 475

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Tocqueville. — Duvergier de Hauranne. — Albert de Broglie. — Lanfrey. — Quinet. — Guizot......................... 481

CRITIQUE CONTEMPORAINE

Loménie. — Prévost-Paradol.............................. 483

ROMAN CONTEMPORAIN

Flaubert. — Feydeau. — Murger. — Erckmann-Chatrian. — Octave Feuillet. — Cherbuliez. — André Theuriet......... 485

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS

Ampère (Jean-Jacques), 409.
Andrieux, 35.
Anquetil, 76.
Arnault (Antoine), 31.
Augier (Emile), 366, 474.
Autran (Joseph), 456.
Bailly (Le), 34.
Ballanche, 228.
Balzac (Honoré de), 417.
Barante (de), 248, 369.
Barbier (Auguste), 341.
Barthélemy (Auguste), 190.
Béranger, 120.
Berchoux, 18.
Bernard (Charles), 441.
Berryer, 380.
Beyle (Stendhal), 302.
Blanc (Louis), 372.
Bonald (de), 225.
Brizeux, 337.
Broglie (Albert de), 482.
Cabanis, 68.
Capefigue, 375.
Caro, 479.
Chasle (Philarète), 407.
Chateaubriand, 95.
Chatrian, 488.
Chênedollé, 15, 27.
Chénier (Marie-Joseph), 51.
Cherbuliez (Victor), 489.
Collin d'Harleville, 56.
Constant (Benjamin), 272,
Coppée (François), 461.
Coquerel (Athanase), 399.
Cormenin (de), 411.
Cottin (Mme), 85.
Courier (Paul-Louis), 284.
Cousin (Victor), 238.
Cuvier (Georges), 69.
Daru, (le Comte), 77.
Daunou, 78.
Delavigne (Casimir), 132, 201. 209, 364.
Desaugiers, 29.
Desbordes-Valmore (Mme), 196.
Deschamps (Emile), 194.
Deschamps (Antony), 195.
Destutt de Tracy, 73.
Ducis, 39.
Dumas (Alexandre), 219, 364, 461.
Dumas (Alex. fils), 471.
Dupin (aîné), 383.
Dupont (Pierre), 457.
Duval (Alex.), 62.
Duvergier de Hauranne, 482.
Erckmann, 488.
Esménard, 11.
Etienne, 60
Fabre d'Eglantine, 57.
Fabre (Victorin), 112.
Feuillet (Octave), 470.
Féval (Paul), 447.
Feydeau (Ernest), 486.
Flaubert (Gustave), 485.
Fontanes (Louis de), 3.
Foy (le général), 275.
Frayssinous (l'abbé), 282.
Gauthier (Théophile), 442.
Genlis (Mme de), 83.
Geoffroy (l'abbé), 113.
Gérando (de), 72.
Ginguené, 34.
Girardin (Mme Delphine Gay), 198.
Gozlan (Léon), 441.
Guiraud (Alex.), 200, 209.
Guizot (François), 250, 377.
Havet (Ernest), 479.
Hugo (Victor), 166, 216, 311, 357, 451.
Janet (Paul), 480.
Janin (Jules), 404.
Jouffroy, 241.

Jouy (Etienne de), 53.
Karr (Alphonse), 445.
Kock (Paul de), 445.
Laboulaye (Édouard), 478.
Lacépède, 66.
Lacordaire, 388.
Lacretelle, 81.
Lamartine (Alphonse de), 142, 306, 387.
Lamennais, 230.
Lanfrey (Pierre), 482.
Laplace, 68.
Laprade (Victor de), 349, 454.
Laromiguière, 73.
Lavallée (Théophile), 376.
Leconte de Lisle, 454.
Legouvé (J.-B.), 17.
Lemercier, 55.
Littré, 475.
Loménie (de), 483.
Maistre (Joseph de), 73, 227.
Maistre (Xavier), 86.
Manuel, 278.
Martin (Henri), 374.
Mercoeur (Elisa), 350.
Mérimée, 299.
Merle d'Aubigné, 376.
Méry, 192.
Michaud (Joseph), 13, 80.
Michelet (Jules), 369.
Mignet, 266, 369.
Millevoye, 20.
Monod (Adolphe), 395.
Montalembert (de), 385.
Moreau (Hégésippe), 345.
Murger, 486.
Musset (Alfred de), 322.
Nisard, 406.
Nodier (Charles), 296.
Norvins, 78.
Parny, 25.
Picard, 59, 209.
Planche (Gustave), 410.
Ponsard, 364,
Porchat (Jacques), 349.
Prévost-Paradol, 484.
Quinet (Edgar), 351.
Ravignan, 393.
Raynouard, 50.
Reboul, 346.
Renan (Ernest), 476.
Royer-Collard, 236, 281.
Saint-Marc Girardin, 402.
Saint-Beuve, 291, 402.
Saintine, 439.
Saisset (Émile), 480.
Sand (George), 421.
Sandeau, 431.
Sardou (Victorien), 474.
Scribe (Eugène), 211, 364.
Ségur (Louis-Philippe de), 79.
Ségur (Philippe-Paul de), 270.
Siefert (Louisa), 468.
Simon (Jules), 480.
Sismondi (Sismonde de), 81.
Soulary (Joséphin), 460.
Soulié (Frédéric), 432.
Soumet (Alex.), 199, 209.
Souvestre (Emile), 440.
Souza (Mme de), 85.
Stael (Mme de), 88, 114.
Sue (Eugène), 436.
Sully Prudhomme, 463.
Taine, 447.
Tastu (Mme Amable), 197.
Theuriet (André), 463, 490.
Thierry (Augustin), 256, 369.
Thierry (Amédée), 260.
Thiers, 261, 369, 379.
Tocqueville (Alexis de), 481.
Topffer, 448.
Tournier (Louis), 465.
Turquéty, 349.
Vaulabelle (de), 375.
Viennet, 344.
Vigny (Alfred de), 183, 219.
Villemain, 288.
Vinet (Alexandre), 414.
Vitet, 269.
Volney, 67.

Alais, impr. A. Brugueirolle et Ce



